

Gentle warrior

Julie Garwood

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

JULIE GARWOOD

A Captivating
Novel from the
New York Times
Bestselling
Author of
Ransom

"A delightful tale."
—*Romantic Times*



GENTLE WARRIOR

Gentle Warrior

Julie Garwood

Traduction par Issa

Relecture et correction par Marj Nemo

Mise en page par Boubets62

Résumé

PROLOGUE

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Épilogue

Résumé

En Angleterre féodale, Elizabeth Montwright échappe de justesse au massacre qui a détruit sa famille et l'a bannie de son château ancestral. En quête de vengeance, elle se rend à nouveau vers les portes de la forteresse déguisée en paysanne... pour demander l'aide de Geoffrey Berkley, le puissant baron qui avait mis en déroute les assassins.

Il entend ses supplications, résiste à ses demandes et se jure de séduire cette magnifique jeune fille. Pourtant, comme Elizabeth se bat contre les avances du guerrier, l'amour flambe pour cet homme galant qui devra bientôt défendre sa cause... et capturer son cœur !

PROLOGUE

Les chevaliers sont nés pour se battre et la guerre anoblit tous ceux qui s'y engagent sans crainte ou lâcheté.

Jean Froissart, Chroniqueur français

1086, Angleterre.

Dans le silence, le guerrier se préparait pour la bataille. Il s'assit à califourchon à l'aide d'un tabouret en bois, étendit ses longues jambes musclées devant lui et dit à son serviteur de poser son épée. Il se leva ensuite et permit à un autre d'attacher le lourd haubert au maillot de corps matelassé de coton. Enfin, il leva ses bras bronzés au soleil pour que son épée, un précieux cadeau de Guillaume lui-même, puisse être attachée à sa taille au moyen d'une boucle en métal.

Ses pensées n'étaient pas à son costume, ni à son environnement, mais à la bataille à venir et il passa méthodiquement en revue la stratégie qu'il emploierait pour remporter la victoire. Un coup de tonnerre brisa sa concentration. Avec un froncement de sourcils, le guerrier souleva le rabat de la tente et leva la tête pour étudier la formation de lourds nuages, dégageant inconsciemment ses cheveux noirs de son col, comme il observait le ciel.

Derrière lui, les deux serviteurs poursuivirent leurs tâches. Un ramassa un chiffon huilé et commença à donner une autre couche de vernis au bouclier du guerrier. Le second monta sur le tabouret et attendit, tenant le casque ouvert pour son maître. Le serviteur resta ainsi pendant un long moment avant que le guerrier se tourne et remarque le casque tendu devant lui. Avec un hochement négatif de la tête, il renonça, préférant une possible blessure fortuite, en échange de la liberté de mouvement. Le serviteur fronça les sourcils devant le refus du guerrier de porter cette protection supplémentaire, mais choisit sagement de ne pas argumenter après avoir noté les sourcils froncés sur le visage de son maître.

Son costume prêt, le guerrier se tourna et marcha en de longues enjambées rapides jusqu'à ce qu'il atteigne et monte son puissant cheval. Sans un regard en arrière, il s'éloigna du campement.

Le guerrier cherchait la solitude avant la bataille et parti rapidement dans la forêt voisine, oublieux que son cheval subissait les branches basses. Ayant atteint le sommet d'une petite élévation, il empêcha son

animal de renifler et donna toute son attention au manoir ci-dessous.

La colère le remplissait à nouveau comme il pensait aux infidèles nichés dans le manoir, mais il la repoussa. Il aurait sa vengeance une fois que le manoir serait à lui. Seulement alors il permettrait à sa colère de se libérer. Pas avant.

Le guerrier tourna son attention vers l'élévation devant lui, de nouveau impressionné par la simplicité de la conception, notant les murs larges, inégaux tendant à presque vingt pieds dans le ciel et entourant complètement les multiples structures. Le fleuve entourait les murs sur trois côtés et cela plaisait considérablement au guerrier, car franchir l'eau était presque impossible. Le bâtiment principal avait été construit principalement de pierre, mais du gazon était flanqué des deux côtés par des petites huttes, toutes face à la grande cour herbeuse. Quand ce sera à lui, il le rendrait imprenable, se jura-t-il. Il ne pouvait pas laisser cela se reproduire !

Des nuages sombres se liguèrent ensemble dans une tentative de bloquer le soleil levant, ce qui entraîna de longues stries grises arquées en signe de protestation à travers le ciel. Le son du vent donnait une vue à faire frémir. Des hurlements mélangés avec les sifflements bas du vent agitèrent la monture noire du guerrier que celui-ci calma rapidement en utilisant ses talons pour le commander.

Il observa de nouveau le ciel et vit que les nuages gonflés étaient maintenant directement au-dessus, un peu comme si la nuit allait de nouveau tomber.

— Le temps ne calmera pas mon humeur, murmura-t-il.

Était-ce un mauvais présage, se demanda-t-il, car il n'était pas vraiment superstitieux, bien qu'il se soit moqué de ceux qui étaient gouvernés par cela, cherchant des signes avant chaque bataille pour en prévoir l'issue.

Le guerrier examina de nouveau son plan pour la victoire, cherchant d'éventuelles erreurs dans ses plans de bataille et n'en trouva aucune ; il ne pouvait pourtant pas se sentir rassuré. Dans sa frustration, il prit les rênes avec l'intention de retourner au camp avant que l'obscurité totale l'engloutisse. Et ce fut alors que le ciel éclata dans un éclair argenté de lumière qu'il la vit.

Elle se tenait debout légèrement au-dessus de lui sur une petite colline et semblait regarder directement vers lui. Mais elle ne le regardait pas, comprit-il ; non, son regard était dirigé au-delà de lui, vers le château

ci-dessous.

Elle était assise droite sur une monture mouchetée et était flanquée de deux énormes créatures ressemblant vaguement à des chiens, mais il ignorait de quelle race, puisque leur position suggérait plus un loup qu'un chien. Il buvait entièrement la vue devant lui, notant qu'elle était légère de stature avec de longs cheveux pâles libres sur ses épaules et même à cette distance, il pouvait discerner une poitrine généreuse et ferme contre le tissu blanc de sa robe par la force du vent persistant.

Son esprit ne pouvait s'éloigner de ce qu'il voyait, mais elle était bien plus belle en effet que tout ce qu'il n'avait jamais connu. La lumière s'atténua, mais fut remplacée quelques secondes plus tard par une autre puissante rafale, et la surprise initiale du guerrier céda la place à l'incrédulité abasourdie dès l'instant où il aperçut un faucon volant à basse altitude vers la jeune femme. Elle ne semblait pas avoir peur de la bête qui tournait au-dessus de sa tête et elle leva sa main comme pour saluer un vieil ami.

Le guerrier ferma les yeux un instant, mais quand il les rouvrit, elle avait disparu. Il aiguillonna son cheval et courut vers la vision. Le cheval et le guerrier zigzaguaient entre les arbres, de façon experte et à grande vitesse, mais quand ils atteignirent leur destination, elle avait disparu.

Après un certain temps, le chevalier abandonna sa recherche. Son esprit acceptait que ce qu'il avait vu était réel, mais son cœur persistait à dire qu'elle n'était qu'une vision, un présage.

Son humeur fut grandement améliorée quand il chevaucha au galop vers le camp. Il vit que ses hommes étaient montés et prêts. Hochant la tête d'approbation, il fit signe pour qu'on lui apporte sa lance et son bouclier orné de son blason.

Deux serviteurs se précipitèrent vers le guerrier en attente, tenant le bouclier en forme de cerf-volant entre eux pour partager son poids et quand ils atteignirent son côté, ils attendirent en silence que le guerrier le soulève. À leur confusion, le guerrier hésita, un petit sourire soulevant les coins de sa bouche et regarda pendant de longues secondes le bouclier en dessous de lui. Son geste abasourdit non seulement ses serviteurs, mais également ses disciples qui l'observaient, quand il se pencha et qu'avec son index, il traça lentement le contour du faucon gravé sur le bouclier.

Il jeta alors sa tête en arrière et céda à un profond rire sonore avant de soulever aisément son bouclier avec sa main gauche et la lance de sa main droite. En levant les deux dans les airs, il poussa le cri de la bataille.

Chapitre 1

Les longs rais de lumière commencèrent lentement leur montée ritualiste dans l'obscurité, sans être entravés par des groupes de nuages pâles et vides, dans leur tentative incontestée d'apporter l'aube. Elizabeth s'appuya contre le cadre brisé de l'embrasure ouverte de la hutte et observa les progrès du soleil pendant de longues minutes avant de se lever et marcher à l'extérieur.

Un faucon massif glissa sans effort dans de larges cercles au-dessus des arbres, et vit la silhouette élancée apparaître de la hutte et accru sa vitesse, descendant vers un grand rocher couvert de boue à côté de la jeune femme. Son cri vigoureux et le battement des ailes brunes et grises annoncèrent son arrivée.

— Te voilà, ma fierté, le salua Elizabeth. Tu es matinale, aujourd'hui. Tu ne pouvais pas toi non plus trouver le sommeil ? s'interrogea-t-elle à voix basse.

Elle considéra son animal de compagnie avec un tendre sourire, puis leva lentement son bras droit jusqu'à ce qu'il soit bien tendu, légèrement au-dessus de sa taille svelte.

— viens, ordonna-t-elle d'une voix douce.

Le faucon inclina la tête d'un côté à l'autre, son regard perçant ne quittant pas son visage, puis lança un son gargarisé du plus profond de sa gorge. Ses yeux avaient la couleur jaune des soucis, et quoiqu'il y ait une sauvagerie en eux, elle n'avait pas peur. Elle rencontra son regard avec une totale confiance et l'invita de nouveau à venir à elle. En moins d'une seconde, le faucon avait atterri sur son bras nu, mais elle n'hésita aucunement, que ce soit sous son poids ou de son toucher. Ses griffes dentelées étaient des lames tranchantes, pourtant elle ne portait aucun gant. Son bras lisse et impeccable témoignait de la douceur du faucon envers sa maîtresse.

— que vais-je faire de toi ? demanda Elizabeth.

Ses yeux bleus rieurs brillaient quand elle étudia son animal de compagnie.

— tu deviens gras et paresseux, mon ami, et même si je t'ai donné ta liberté, tu refuses de l'accepter. Oh, mon fidèle animal de compagnie, si seulement les hommes étaient aussi fidèles que toi.

Le rire disparu de ses yeux, remplacé par une tristesse accablante.

Le son d'un cheval et son cavalier s'approchant fit sursauter Elizabeth.

— Allez, ordonna-t-elle au faucon qui prit immédiatement son envol vers le ciel.

La panique teinta légèrement sa voix comme elle appelait ses deux chiens-loups et courrait vers la sécurité de la forêt environnante. Les deux chiens étaient à ses côtés au moment où elle se plaquait contre l'écorce épaisse de l'arbre le plus proche et leur ordonna d'un signal de la main de se taire. Son cœur battait sauvagement la chamade alors qu'elle attendait, se maudissant silencieusement d'avoir laissé son poignard dans la hutte.

Les maraudeurs, étaient des bandes entières de destitués qui se déplaçaient en parcourant les forêts pour trouver tous ceux en dehors de la protection des murs, qui devenaient des proies faciles pour leur violence et leur dépravation.

— ma dame ?

La voix de son fidèle serviteur passa outre la terreur saisissant Elizabeth, apportant un soulagement immédiat. Elizabeth s'affaissa, la tête baissée, tandis qu'elle récupérait son souffle.

— ma dame ? C'est Joseph. Êtes-vous là ?

L'inquiétude dans sa voix força Elizabeth à sortir de sa cachette. Elle contourna tranquillement l'arbre et se glissa derrière Joseph, tapotant doucement son épaule voûtée d'une main tremblante.

Avec un cri effrayé, le vieil homme sauta en arrière et se retourna, très près de faire tomber sa maîtresse dans le processus.

— vous m'avez fait une peur bleue, la réprimanda-t-il, mais au regard de détresse sur le visage d'Elizabeth, il força un sourire, montrant l'absence de plusieurs dents. Même si vous fronchez les sourcils, votre charmant visage à toujours le pouvoir de me charmer.

— vous me flattez comme toujours, Joseph, répondit Elizabeth par un sourire et son serviteur fut de nouveau ensorcelé par la cadence musicale de sa voix.

Il l'observa comme elle se retournait et marchait vers la porte de la hutte et fut légèrement surpris que sa beauté ait encore le pouvoir de

le surprendre chaque fois qu'il la regardait, car il l'avait vue grandir depuis sa tendre enfance.

— venez et partagez une boisson fraîche avec moi et dites-moi ce qui vous amène ici aujourd'hui, dit Elizabeth.

Malgré son port altier, la confusion assombrissait ses yeux.

— Je n'ai pas oublié le jour, vous savez. Ce n'est pas votre jour habituel de m'apporter de la nourriture, n'est-ce pas ? Ou ai-je vraiment perdu toute notion du temps ?

Joseph nota le désespoir dans sa voix et voulut la prendre dans ses bras et lui offrir du réconfort. C'était un geste impossible, se rendit-il compte, car elle était sa maîtresse et lui son humble serviteur.

— cela fait presque un mois depuis que ma famille...

— N'en parlez pas, ma dame et ne vous tourmentez pas, l'apaisa Joseph. Vous n'êtes pas idiote, car j'étais ici il y a seulement deux jours. Aujourd'hui, j'apporte des nouvelles importantes et j'ai un plan que je veux que vous considériez.

— Joseph, si vous suggérez de nouveau que j'aille chez mon grand-père, alors vous avez gaspillé un voyage. Ma réponse sera la même aujourd'hui. Jamais ! Je resterai près de ma maison jusqu'à ce que je puisse me venger des meurtriers de ma famille. C'est ce que j'ai juré !

Elle le regarda fixement pendant qu'elle lui parlait, son obstination inscrite dans l'inclinaison de défi de son menton, et Joseph constata qu'il était forcé de regarder ses bottes pour échapper au regard froid.

Elizabeth croisa les bras et attendit.

— qu'en dites-vous ? exigea-t-elle.

Lorsque son serviteur ne répondit pas immédiatement, Elizabeth soupira avec exaspération et poursuivit d'une voix plus douce :

— soyez heureux, Joseph. J'ai envoyé petit Thomas en sécurité. Cela doit être assez.

Sa réponse n'était pas ce à quoi elle s'était attendue. Elizabeth observa ses épaules s'affaïsser davantage qu'à leur inclination naturelle. Le serviteur frotta sa tête chauve et s'éclaircit la voix.

— Les mauvais sont partis.

— partis ? Que voulez-vous dire par partis ? Comment est-ce possible ? Où sont-ils partis ?

Sa voix augmentait de volume à chaque question et elle ne se rendit pas compte qu'elle avait saisi le fidèle serviteur par son manteau et le secouait vigoureusement.

Joseph leva les mains et tira doucement pour se libérer de sa poigne.

— s'il vous plaît, ma dame, calmez-vous. Laissez-nous entrer à l'intérieur, suggéra-t-il, et je vous dirai tout ce que je sais.

Elizabeth accepta avec un rapide signe de tête et se précipita à l'intérieur. Elle essaya de se comporter comme le convenait sa position, mais son esprit se rebella à la tâche, se concentrant sur le nombre de questions sans réponse et des émotions contradictoires à la place.

La hutte d'une seule pièce était peu meublée. Elizabeth s'était assise sur le bord de l'une des deux chaises en bois, ses mains croisées sur ses genoux, son dos droit, tandis qu'elle attendait que Joseph allume le feu dans la cheminée. Bien que ce soit la fin du printemps, la hutte était humide et froide.

Cela sembla être une éternité avant que Joseph ne s'asseye en face d'elle.

— c'était peu de temps après que je sois parti d'ici la dernière fois, ma dame. Le jour de la tempête, je venais d'atteindre la deuxième colline au-dessus du manoir quand j'ai d'abord vu qu'ils s'approchaient comme un nuage de poussière sur la route sinueuse plus bas. Même s'il n'y avait que seulement deux cent d'entre eux, ils avaient toujours l'espoir d'être une force de combat mortelle. Le sol tremblait sous moi à la vue impressionnante. J'ai vu leur chef, car il était bien en avance sur ses hommes et était le seul sans casque. Une fois qu'ils eurent défoncé et pénétré par les portes, il était évident pour moi qu'ils ne se souciaient pas de l'effet de surprise. J'ai avancé davantage, ma curiosité écartant toute prudence. Au moment où j'ai trouvé un meilleur poste d'observation, leur chef s'est dressé derrière un mur de boucliers placés dans un demi-cercle. Ils se sont avancés. C'était quelque chose à voir. J'ai regardé leur chef prendre sa position, une figure grotesque, je dois l'admettre, car il portait une grande épée dont je parie que deux hommes pourraient à peine soulever. J'ai observé son épée se balancer des centaines de fois tout en restant discrète. C'est alors que la tempête a éclaté...

— étaient-ils du Baron Geoffrey ?

C'était un murmure, mais Joseph l'entendit.

— oui, ils étaient des hommes du Baron Geoffrey. Vous saviez qu'il enverrait des forces.

— bien sûr, j'ai espéré cela, Joseph, soupira-t-elle. Mon père était le vassal de Geoffrey et il réclamerait ce qui était sien. Cependant, nous ne lui avons pas envoyé de mot. Comment est-il arrivé si tôt ?

— Je ne sais pas, avoua Joseph.

— Belwain !

Le nom était un cri de désespoir. Elizabeth bondi et se mit à marcher.

— votre oncle ? demanda Joseph. Pourquoi aurait-il...

— bien sûr, l'interrompit Elizabeth. Nous savons tous les deux que mon oncle est derrière le massacre de ma famille. Il est allé chez Geoffrey. Mon Dieu, il a trahi ses propres hommes pour gagner la faveur de Geoffrey. Quels mensonges il a dû dire.

Joseph secoua la tête.

— J'ai toujours su qu'il était mauvais, mais je n'ai jamais pensé qu'il irait jusqu'à de tels extrêmes.

— Notre cause est perdue, Joseph, répondit Elizabeth dans un murmure d'agonie. Le Baron Geoffrey écouterait les mensonges de mon oncle. Thomas et moi serons placés entre les mains de Belwain et Thomas sera assassiné, car c'est seulement quand mon petit frère sera mort que Belwain deviendra le maître de ma maison. Seulement alors.

— peut-être que Baron Geoffrey verra clair dans le plan Belwain, répondit Joseph.

— Je n'ai jamais rencontré Baron Geoffrey, dit Elizabeth, mais je sais que l'on dit qu'il possède un caractère féroce et désagréable de temps en temps. Non, je ne pense pas qu'il m'écouterait.

— ma dame, implora Joseph, peut-être...

— Joseph, si je n'avais que moi à considérer, j'irai chez le Baron Geoffrey et le prierais d'écouter mes paroles, car le perfide Belwain lui dira ce qu'il voudra entendre. Mais je dois protéger Thomas. Belwain

rêve que mon frère et moi mourront.

Elizabeth continuait à marcher de long en large devant la cheminée.

— J’ai pris ma décision, Joseph. Demain, nous partons pour Londres, et la sécurité de la maison de mon grand-père.

— Et Belwain ? demanda avec hésitation Joseph.

Une crainte de ce que sa réponse allait être rendit presque malade Joseph. Il connaissait bien sa maîtresse. Elle ne permettrait pas l’acquiescement de Belwain pour sa malversation.

— Je le tuerai.

Un rondin grésillait et un lourd *pop* retentit dans le silence qui suivit la déclaration d’Elizabeth. Un froid s’installa dans les os du vieux serviteur. Il ne doutait pas que sa maîtresse ferait comme elle l’a dit. Pourtant, il n’avait pas terminé toutes ses nouvelles et frotta ses paumes tannées contre ses genoux tremblants, et se précipita pour terminer sa tâche.

— Les hommes de Geoffrey ont Thomas.

La marche d’Elizabeth s’arrêta brusquement.

— comment est-ce possible ? Il est avec mon grand-père maintenant. Vous l’avez vu partir avec Roland. Non, vous vous trompez...

— Non, ma dame. Je l’ai vu au château de mes propres yeux. Thomas était endormi au coin du feu, mais il se portait bien. J’avais une vision claire. Après enquête, j’ai appris qu’il est considéré comme muet.

Joseph leva la main quand il vit que sa maîtresse était sur le point de l’interrompre et se hâta de continuer l’histoire.

— comment il est arrivé avec eux, je ne sais pas. Les hommes de Geoffrey ne me diront rien, mais une chose est certaine : ils ne réalisent pas encore qui est le garçon mais il est bien soigné. Eh bien, celui qui est près de la mort est le même qui a sauvé sa vie, à ce qu’on dit.

— Joseph, vous parlez par énigmes. Qui est près de la mort ?

Dans sa frustration, Elizabeth écarta une mèche de cheveux d’or bloquant sa vision et la brossa rapidement derrière son épaule. Joseph, à son tour, laissa échapper un long soupir et gratta sa barbe épaisse

avant de poursuivre.

— Leur chef a pris un coup sur la tête pendant la bataille. Ils disent qu'il est en train de mourir.

— Pourquoi avez-vous risqué d'aller au manoir, Joseph ?

— Maynard, le maître, m'a envoyé un mot pour dire que Thomas était là. J'avais besoin de voir par moi-même, expliqua Joseph. Quand j'ai entendu dire que le meneur des hommes de Geoffrey était mourant, j'ai cherché le prochain qui commanderait. J'ai pensé à un plan, et...

Joseph se racla à nouveau la gorge avant de continuer.

— Je leur ai dit que je connaissais un expert dans l'art de la guérison et que j'amènerais ce guérisseur pour soigner leur maître à la condition qu'une fois qu'il irait bien, le guérisseur pourrait repartir sans risque. Le vassal du Baron a fait valoir avec force, qu'il ne pouvait faire aucune promesse, mais je n'ai pas cédé et à la fin, il a accepté.

Elizabeth avait écouté attentivement le plan de Joseph et avec colère, elle demanda :

— Et s'il ne se remet pas, Joseph. Qu'arrivera-t-il ?

— C'était tout ce que je pouvais penser sur l'instant pour s'approcher de Thomas. Peut-être que vous pouvez trouver un moyen de le libérer quand vous serez à l'intérieur. Ne fronchez pas ainsi vos sourcils, plaïda le serviteur. Votre mère s'occupait des malades et à de nombreuses reprises, je vous ai vue l'accompagner. Vous connaissez sûrement certains de ses moyens.

Elizabeth considérait ce que disait Joseph. Son estomac semblait se tordre en plusieurs nœuds comme si elle s'inquiétait sur quelle ligne de conduite à prendre. Mais assurer la sécurité de Thomas était la question la plus importante. Si les hommes du Baron Geoffrey apprenaient l'identité de son frère, ils l'amèneraient à leur chef. Selon la loi, Thomas serait le prochain à gouverner le manoir, mais il serait placé sous les soins de son oncle jusqu'à ce qu'il soit majeur. Comme tuteur de Thomas, Belwain s'assurerait que son seul obstacle pour sa position au pouvoir soit éliminé. La loi était la loi.

Non, il n'y avait vraiment pas de choix.

— C'est un bon plan, Joseph. Que Dieu le veuille, leur chef guérira.

Sinon, nous aurons fait tout ce que nous pouvions.

Elizabeth fit lentement un signe de croix et Joseph fit rapidement de même.

— que Dieu le veuille, répéta Joseph comme une prière. Que Dieu le veuille.

— Je me prépare pour le voyage pendant que vous préparerez ma jument, Joseph.

Un sourire adoucit l'ordre. Joseph recula immédiatement, fermant la porte derrière lui. Il contourna la hutte et se hâta de préparer la jument de sa maîtresse. Quelques minutes plus tard, il était de retour et vit qu'Elizabeth s'était changée dans une robe bleue de conception simple mais riche en texture et de la couleur exacte de ses yeux.

Il accepta le paquet d'herbes que sa maîtresse lui tendait et l'aida à se mettre en selle. Il avait des doutes au sujet de son plan impétueux et son inquiétude ne manquait pas à sa maîtresse. Elizabeth se pencha et tapota doucement sa main ridée.

— Ne vous inquiétez pas, Joseph. Il est plus que temps d'agir. Tout ira bien.

Comme pour s'assurer que les paroles de sa maîtresse seraient vraies, Joseph se signa à nouveau. Il monta ensuite l'hongre qu'il avait emprunté à Herman le Chauve, l'assistant du maître de l'étable et ouvrit la voie à travers la forêt, son poignard prêt en cas d'attaque en cours de route.

En moins d'une heure, Elizabeth et Joseph atteignirent les portes du manoir, endommagées par la bataille, au sommet de la route sinueuse. Deux gardes robustes reculèrent pour leur permettre l'entrée, se tenant à l'écart des chiens-loups menaçants qui flanquaient le cheval d'Elizabeth. La surprise s'inscrivait sur leurs visages, mais ils gardèrent le silence, souriant seulement, un haussement de sourcils l'un à l'autre quand le groupe était passé sans risque.

Lorsque le duo atteignit l'intérieur, Joseph descendit le premier de cheval et se précipita pour aider sa maîtresse. Il sentit qu'elle tremblait quand elle posa sa main dans la sienne et il savait qu'elle avait peur. Une montée de fierté l'écrasa quand il regarda dans ses yeux, car, son apparence extérieure montrait seulement un calme à toute épreuve.

— vous rendriez votre père fier de vous, ma dame, murmura-t-il en la soulevant de la selle.

Oui, elle avait hérité du courage de son père, Joseph le savait, et il regretta seulement que Thomas ne puisse la voir maintenant. Car, en vérité, c'était Joseph qui était terrifié de ce qui allait arriver et sa douce maîtresse était à se forcer au calme.

Les sons d'hommes au travail étaient forts et furieux quand ils entrèrent dans le manoir, un silence sinistre descendit subitement, se détendant dans son intensité. Une mer de visages étrangers la dévisagea attentivement. Elizabeth se tenait à côté de son cheval pendant un moment puis convoqua ensuite tout son courage et, la tête haute, commença à marcher dans la foule d'hommes observateurs.

Joseph n'avait-il pas dit qu'il y en avait à peine deux cent ? se demanda-t-elle. Eh bien, il se trompait, décida-t-elle, car il y en avait au moins deux fois ce nombre. Et ils étaient tous bouche bée ! Leur comportement n'intimidait pas Elizabeth. La fierté lui fit redresser les épaules, lui donnant une apparence majestueuse. Le vent se prit dans sa capuche et l'arracha de sa tête, libérant la lourde masse de boucles couleur soleil qui accepta rapidement leur liberté en tombant en désordre sur ses épaules.

Elizabeth continua de marcher avec une dignité tranquille dans la grande salle, faisant une pause juste assez longtemps pour enlever son manteau et le remettre à Joseph qui planait à ses côtés. Elle remarqua qu'il serrait son paquet de médicaments dans une poigne de fer, les veines de ses mains étaient gonflées par la pression, elle lui fit un petit sourire dans le but de soulager un peu son anxiété.

Extérieurement oublieuse des évaluations franches des hommes et entourée de ses fidèles chiens-loups, Elizabeth se tourna et se dirigea vers le grand foyer à l'autre bout de la salle. Tous étaient silencieux comme elle se réchauffait les mains devant le feu crépitant. Elle n'avait pas vraiment froid, mais utilisa ce temps pour se calmer avant de faire face à son public. Lorsqu'elle ne put plus s'attarder, elle se retourna et rencontra les regards fixés sur elle. Les chiens étaient assis, un de chaque côté.

Elle balaya lentement la salle. La maison était délabrée ; la bannière et la tapisserie accrochées étaient en lambeaux, contre les murs de pierre humides, un rappel que la mort était entrée dans Montwright ; aucun rire se répercutait dans le souvenir d'Elizabeth, seulement les cris des suppliciés remplissaient son âme. C'était juste une pièce nue

maintenant ; elle ne pouvait même pas imaginer sa mère assise à côté de son père à la longue table en chêne... non, elle voyait et revoyait seulement l'épée se lever et descendre vers le cou de sa mère...

Une toux arrêta ses pensées. Le lourd silence se rompit. Elizabeth se força à tourner son regard de la bannière déchirée et carbonisée et à se concentrer sur son public. Un audacieux soldat roux avec un sourire facile bondit de son poste à la grande table et se précipita pour se tenir debout directement devant Elizabeth, bloquant son regard sur le reste des hommes. Elle jugeait qu'il devait être écuyer, car il était trop vieux pour être un page, encore trop jeune pour avoir été anobli. Son sourire niais fit presque sourire Elizabeth, mais elle prit soin de garder son expression neutre.

L'écuyer regarda dans les yeux bleus d'Elizabeth et dit à voix haute :

— vous êtes une beauté. Comment prendrez-vous soin de notre Baron ?

Quand elle ne répondit pas à sa raillerie, puisqu'en vérité, elle n'était pas sûre de savoir comment répondre à sa question, il lança à un autre :

— Elle a les cheveux du soleil. Je parie qu'ils sont aussi doux que la plus belle des soies.

Il leva sa main pour toucher aux boucles, mais sa voix, quoique douce, coupa son action comme un couteau.

— vous n'estimez pas votre vie ?

L'écuyer s'arrêta à mi geste, son sourire disparu, car il n'avait pas raté le grondement bas des chiens. Il jeta un coup d'œil à chaque animal et s'aperçut que les poils sur le dos de leur cou étaient soulevés et que leurs dents brillaient comme les bords d'un poignard, mis à nu pour l'attaque.

Quand le jeune homme regarda de nouveau Elizabeth, son visage avait pâli, et il eut un froncement de sourcils fâché.

— Je ne vous ferai pas de mal, car vous êtes sous la protection du Faucon, lui chuchota-t-il. Vous n'avez pas à me craindre.

— Alors n'ayez pas peur de moi, murmura Elizabeth pour ses oreilles seulement.

Elle sourit alors, et la colère de l'écuyer s'évapora. Il savait que les soldats les observaient, mais qu'ils n'avaient pas pu entendre l'échange. Elle avait sauvé sa fierté et il en était reconnaissant. Il sourit de nouveau. Elizabeth fit un signe aux chiens qui se détendirent contre ses flancs, queues cognant contre les pavés.

— où est votre chef ? demanda-t-elle.

— si vous voulez me suivre, je vous amènerai à lui, suggéra l'écuyer d'une voix enthousiaste.

Elizabeth hocha la tête et suivit le garçon. Joseph attendait au bas des marches et elle lui donna un autre sourire comme elle accepta le paquet d'herbes. Elle se dépêcha ensuite de monter les escaliers sinueux. C'était une tâche difficile, mais Elizabeth se força d'oublier tous les souvenirs du temps passé quand elle courait à toute allure les escaliers avec ses sœurs et son petit frère. Le temps de pleurer serait pour plus tard. L'avenir de Thomas dépendait d'elle maintenant.

Au premier étage, un autre chevalier apparut. Un froncement de sourcils gâta ses traits anguleux et Elizabeth se prépara pour une autre confrontation.

— vous êtes une femme ! Si cela est pour un certain truc...

— ce n'est pas un truc, répondit Elizabeth. Je suis versée dans les remèdes qui pourraient aider votre chef et je ferai tout en mon pouvoir. Je peux le sauver.

— pourquoi nous aideriez vous ? demanda l'autre.

— Je n'offre aucune explication, répondit Elizabeth.

L'irritation et la lassitude coulaient en elle, mais elle prenait soin de cacher ces émotions.

— souhaitez-vous mon aide ou pas ?

Le chevalier continuait de la regarder un instant de plus. Il était évident pour Elizabeth qu'il se méfiait de ses motivations, mais elle refusait de calmer ses craintes, restant obstinément silencieuse tandis qu'elle fixait son regard au sien.

— laissez les chiens ici et suivez-moi.

L'ordre était sec.

— Non, répondit rapidement Elizabeth. Ils viennent avec moi. Ils ne causeront aucun mal à moins que quelqu'un n'essaye de me faire du mal.

À sa grande surprise, il ne dit rien, même si elle remarqua qu'il passait ses longs doigts dans ses cheveux bruns-gris dans un geste de pure exaspération.

Il ne la conduisit pas aux portes logeant les plus grandes chambres à gauche, mais tourna à droite et, en soulevant une torche brûlante de son socle sur le mur de pierre, il se hâta de descendre l'étroit couloir pour arriver devant une chambre à coucher très propre. Deux gardes gardaient la porte et tous deux se regardèrent avec surprise quand ils entrevirent Elizabeth.

Avec une appréhension marquée, Elizabeth suivit le chevalier dans l'entrée. Rapidement, elle parcouru la pièce et fut franchement étonnée, car elle était exactement comme elle l'avait laissée. Sa chambre était plus petite que les autres, mais elle avait été sa préférée parmi toutes les chambres à coucher, tant pour son isolement des autres que pour la vue à couper le souffle que lui offrait la petite fenêtre qui dominait la forêt au-delà.

Le foyer occupait la majeure partie du mur du fond et était flanquée de deux chaises en bois avec des coussins bleu royal – que sa sœur Margaret avait cousus pour elle.

Son regard se déplaça à la bannière suspendue au-dessus du foyer, sa couleur bleue correspondant aux coussins avec des fils jaune pâles entrelacés dans le dessin de ses deux chiens-loups. L'autre moitié de la bannière était d'un profond bordeaux, décrivant le dessin de son faucon favori. Son cœur se serra aux souvenirs des nombreuses fois où sa mère et elle avaient travaillé sur la bannière.

Non ! pleura son esprit. Ce n'est pas le moment. Elizabeth secoua la tête et cette action ne manqua pas au chevalier qui l'observait. Il étudia la bannière, puis se tourna de nouveau vers Elizabeth. Il s'aperçut du supplice passager qu'elle essayait de cacher. La spéculation et la curiosité passèrent dans ses yeux, mais Elizabeth lui donna peu d'attention. Elle s'était tournée pour considérer le lit et avec le drapement bleu et jaune attachés sur chaque côté, elle avait une vue claire du chef. Elle fut immédiatement frappée par la grandeur de l'homme, pensant qu'il était encore plus grand que son grand-père.

Ses cheveux étaient couleur corbeau et touchaient presque la tenture de la tête du lit, tandis que ses pieds accrochaient presque l'autre extrémité. Pour une raison inexplicable, même dans sa condition affaiblie, il lui faisait peur, et elle se tenait figée tandis qu'elle étudiait la rudesse de ses traits. C'était un beau chevalier, devait-elle admettre, beau et... dur. Le guerrier commença à se débattre d'un côté à l'autre, gémissant d'une voix affaiblie mais profonde, et son mouvement l'invita à entrer en action. Très vite, elle posa sa main sur son front humide et bronzé, caressant doucement les cheveux humides et sa peau. Sa main blanche laiteuse était en contraste frappant avec sa peau bronzée et profondément altérée, et son toucher calma son agitation.

— il est brûlant avec la fièvre, fit remarquer Elizabeth. Depuis combien de temps est-il comme ça ?

Au moment où elle parla, elle remarqua l'enflure au-dessus de la tempe droite et l'explora doucement. Le compagnon du guerrier l'observa de sa position au pied du lit, un froncement de sourcils sur son visage.

— Je l'ai vu prendre le coup. Il est tombé à terre et est comme ça depuis.

Elizabeth fronça les sourcils dans la concentration. Elle n'était pas sûre de ce qu'elle devait faire.

— ceci fait peu de sens, rétorqua-t-elle. Un coup porté n'apporte pas la fièvre.

Elle se redressa alors et avec détermination dans la voix, elle commanda :

— Aidez-moi à le déshabiller.

Elizabeth ne donna pas le temps au compagnon de mettre en doute ses motifs, car elle commença immédiatement à desserrer les lacets dans le dos du guerrier. Le chevalier hésita un bref instant et l'aida ensuite en tirant les chausses de la moitié inférieure.

Même si elle essayait durement, Elizabeth n'était pas en mesure de tirer le haubert matelassé, fait de coton épais et trempé avec la sueur de la fièvre, des épaules massives, avant de finalement admettre sa défaite. Elle prit instinctivement le poignard qu'elle portait à la ceinture, pensant qu'elle pourrait couper le vêtement afin d'éponger la sueur de la poitrine du guerrier.

Le compagnon vit la lueur du métal, et ne comprenant pas son raisonnement, frappa le couteau au sol avec le dos de sa main. Les chiens commencèrent à grogner, mais Elizabeth les fit taire rapidement et se tourna pour faire face au chevalier. Sa voix était douce et exempte de toute colère.

— Même si vous n'avez aucune raison de me faire confiance, vous n'avez rien craindre. J'allais seulement couper sa chemise.

— Pourquoi ? exigea le chevalier avec frustration.

Elizabeth ignore la question et se pencha pour récupérer son poignard. Elle coupa la chemise au niveau du cou et déchira largement le vêtement avec ses mains. Sans regarder le compagnon en colère, elle ordonna qu'on lui apporte de l'eau froide pour qu'elle puisse éponger la sueur du guerrier.

Tandis que le chevalier relayait ses ordres aux gardes à l'extérieur de la porte, Elizabeth parcouru les bras de son patient et son cou, cherchant d'éventuelles blessures. Elle descendit ses yeux plus bas et sentit ses joues se réchauffer. Savoir qu'elle rougissait à la vue de sa nudité la fâcha contre elle-même, quoiqu'en vérité, elle n'avait jamais vu un homme nu auparavant. Bien que ce fût la coutume pour les filles d'aider au bain de visiteur noble, son père entretenait trop de méfiance quant aux appétits de ses amis et avait décrété que les servantes les assisteraient, pas ses filles.

La curiosité surmonta son embarras, et Elizabeth regarda rapidement vers la moitié inférieure de son corps. Elle était légèrement surprise qu'il ne montrait pas la férocité qu'elle avait entendu dire que tous les hommes possédaient et se demandait si les servantes qu'elle avait entendues avaient exagéré, ou si tous les hommes étaient construits comme celui-ci.

Peut-être qu'il était défectueux.

Elizabeth se concentra sur la tâche à accomplir et traversa sa poitrine. Elle prit un linge propre et déchira le tissu dans de longues bandes. Lorsque l'eau arriva, elle commença à éponger le visage du guerrier.

Il était aussi immobile qu'un mort, pensa-t-elle, et sa respiration loqueteuse est trop peu profonde. Il portait une cicatrice rouge qui commençait au bord de son œil gauche et se courbait comme une demi-lune, finissant quelque part derrière son oreille, bien cachée par ses cheveux noirs légèrement bouclés. Avec le chiffon humide, elle traça doucement son contour déchiqueté, pensant que la cicatrice

nuisait peu à l'apparence du chef.

Elle lava son cou et sa poitrine, notant encore plus de cicatrices.

— il a trop de marques pour me convenir, exprima-t-elle à haute voix.

Elizabeth arrêta d'éponger quand elle atteignit sa taille.

— Aidez-moi à le tourner, dit-elle au chevalier.

La patience de celui-ci touchait à sa fin, sa frustration évidente avec la sienne pour beugler :

— pas tous les saints, il n'a pas besoin d'un bain, mais d'un remède !

— Je saurais ainsi que le coup porté à sa tête est tout ce qu'il porte, répondit Elizabeth tout aussi fort. Vous n'avez même pas pris le temps d'enlever ses vêtements de combat !

La réponse du compagnon était de croiser les bras contre sa poitrine, un regard féroce sur son visage, et Elizabeth conclut qu'elle n'obtiendrait aucune aide. Elle lui donna ce qu'elle espérait être un regard cinglant, puis retourna vers le guerrier. Elle s'étendit à travers du lit et prit la main sans résistance dans les siennes. Même si elle tira de toutes ses forces, le guerrier ne bougeait pas. Elle continuait à tirer, se mordant inconsciemment la lèvre inférieure dans son effort et pensait qu'elle faisait des progrès lorsque la main qu'elle tenait sursauta. Elizabeth suivit le mouvement et finit couchée à travers la poitrine massive du guerrier. Elle essaya frénétiquement de libérer ses mains, mais le guerrier avait maintenant une poigne ferme et semblait, même dans le sommeil, peu enclin à coopérer.

Le vassal observait la tentative chétive d'Elizabeth de se libérer, secouant pendant tout ce temps sa tête, puis hurla :

— Retirez-vous de là, femme !

Il la libéra de l'emprise et la traîna grossièrement à ses pieds. Avec un mouvement sûr, il retourna son patient sans résistance sur le ventre. L'irritation tourna à l'horreur quand le vassal aperçu le maillot de corps du guerrier couvert de sang et recula sous le choc.

Elizabeth était plus que soulagée quand elle aperçut la blessure, car c'était quelque chose qu'elle pouvait traiter. Elle s'assit sur le côté du lit et arracha doucement le tissu de la plaie purulente. Lorsque le chevalier pu clairement voir l'étendue de l'entaille en diagonale, il

leva une main à son front. C'était sans honte que les larmes remplissaient ses yeux, et murmura d'une voix angoissée :

— Je n'ai jamais pensé vérifier...

— Ne vous fustigiez pas, répondit Elizabeth en offrant un sourire compatissant avant de poursuivre. Maintenant, je comprends ce qui cause la fièvre. Nous aurons besoin de plus d'eau, mais cette fois, elle doit être chaude, juste à ébullition, s'il vous plaît.

Le vassal hocha la tête et se précipita hors de la pièce. En quelques minutes, une bouilloire dégageant de la vapeur fut déposée sur le plancher à côté d'Elizabeth. En vérité, Elizabeth redoutait ce qu'elle devait faire même si elle avait vu sa mère soigner un nombre incalculable de fois dans le passé des blessures semblables. En répétant une prière pour se donner du courage, elle plongea une bande de tissu propre dans la bouilloire et grimaça à la brûlure causée à ses mains. Elle ignore la douleur et tordit le tissu de l'excès d'eau. Elle était maintenant prête, et pourtant, elle hésita.

— vous devriez le maintenir, je le crains, murmura-t-elle, car ceci lui causera une douleur importante... mais cela doit être fait.

Elle souleva ses yeux bleus pour répondre au froncement de sourcils inquiets du vassal et attendit. Le chevalier hocha la tête de compréhension et plaça ses deux mains sur les larges épaules de son chef. Pourtant, elle hésitait toujours.

— Je dois retirer le poison ou il mourra sûrement.

Elizabeth n'était pas sûre si elle devait convaincre le vassal ou elle-même que la douleur qu'elle était sur le point de causer était nécessaire.

— oui, fut la seule réponse du compagnon.

Si Elizabeth avait écouté attentivement, elle aurait entendu la douce compréhension dans sa voix, mais elle était trop désemparée par l'agonie qu'elle infligerait bientôt.

Respirant à fond, elle plaça le tissu dégageant de la vapeur sur la plaie ouverte. La réaction du chef fut rapide et furieuse. Il essaya de soulever le tissu de son dos avec une violente secousse, mais l'emprise du vassal était puissante et il ne fut pas en mesure de se débarrasser de son supplice. Le cri agonisé du chef déchirait le cœur d'Elizabeth et elle ferma les yeux dans sa détresse.

La porte de la chambre explosa d'un coup et les deux gardes se précipitèrent à l'intérieur, les sabres élevés. La crainte et la confusion figuraient dans leurs expressions. Le vassal secoua la tête et leur ordonna de baisser leurs armes.

— cela doit être fait.

Les mots d'Elizabeth calmèrent les gardes qui reculèrent vers leurs postes à l'extérieur de la chambre.

— il ne pousserai jamais des cris comme ça s'il était éveillé, dit le vassal à Elizabeth. Il ne sait pas ce qu'il fait, expliqua-t-il.

— pensez-vous que cela le rend moins homme de décharger son agonie ? demanda Elizabeth tandis qu'elle plaçait un deuxième tissu sur la blessure.

— il est un guerrier sans peur, répondit le vassal.

— la fièvre gouverne désormais ses actions, répondit Elizabeth.

Le signe de tête approbateur du compagnon fit sourire Elizabeth. Elle retourna à son patient et souleva les deux bandes de la plaie, apportant des résidus jaunes et rouges avec eux. Elle répéta l'opération à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le sang soit rouge vif suint de la profonde ouverture. Au moment où elle avait terminé, ses mains étaient aussi rouges que la blessure et avaient des ampoules. Elle les frotta ensemble dans un effort pour soulager les brûlures puis prit son paquet. En parlant plus à elle-même qu'au vassal, elle dit :

— Je ne pense pas qu'il est nécessaire de sceller la blessure avec un couteau chaud, car le sang est propre et pas excessif.

Le chef était inconscient, et pour cela, Elizabeth fut reconnaissante car elle savait que les médicaments avec lesquels elle allait soigner la blessure n'étaient pas apaisants. Elle appliqua une généreuse quantité de pommade nauséabonde et banda ensuite le dos en entier. Une fois ceci fait, le compagnon retourna le chef pour elle et le força à boire de l'eau contenant de la sauge écrasée et des racines de morelle dans sa gorge.

Il n'y avait rien de plus à faire. Les muscles d'Elizabeth souffraient et elle se mit debout et marcha vers la fenêtre. Elle souleva la fourrure bloquant le vent et fut surprise de constater que l'obscurité était descendue.

Elle se pencha d'un air fatigué contre la pierre et laissa l'air frais la ranimer. Enfin, elle se tourna vers le compagnon, notant pour la première fois comme il semblait fatigué et hagard.

— Allez chercher un peu de repos. Je veillerai sur votre chef.

— Non, répondit-il. Je pourrais dormir que lorsque Faucon aura récupéré. Pas avant.

Il plaça un autre journal dans le feu pendant qu'il parlait.

— Quelle est votre nom ? Demanda Elizabeth.

— Roger.

— Roger, pourquoi appelez-vous votre chef Faucon ?

Le vassal la regarda de son poste plié devant le feu, puis répondit d'un ton bourru :

— ceux qui se battent avec lui l'appellent ainsi. C'est ainsi que ça fonctionne.

Sa réponse évasive n'avait guère de sens pour Elizabeth mais elle ne voulait pas l'irriter en l'interrogeant davantage sur cette question. Elle devait maintenant entrer dans le vif du sujet.

— on dit qu'il y a ici un jeune garçon qui ne parle pas et que Faucon lui aurait sauvé la vie. Est-ce vrai ?

— oui.

La suspicion était de retour dans l'expression du vassal et Elizabeth sut qu'elle devait y aller doucement.

— s'il est celui auquel je pense, je connais sa famille et serais prête à le prendre avec moi quand je partirai.

Le compagnon la regarda pensivement. Son absence de réponse mettait en colère Elizabeth mais elle se forçait à rester calme.

— qu'en dites-vous, Roger ?

— Je verrai ce que je peux faire, mais seul le Baron peut prendre cette décision.

— mais le Baron Geoffroy ne voyage jamais ici ! Cela prendrait des

mois avant que le messager ne revienne hors je pourrais prendre le garçon maintenant. Sûrement qu'il voudrait que l'enfant soit réuni avec ses parents. Vous ne pouvez pas agir à sa place ? Je suis sûre qu'il serait heureux de ne pas être dérangé, car Montwright n'est qu'un petit château insignifiant par rapport aux autres.

Elizabeth ajouta presque qu'elle avait entendu son père dire cela à maintes reprises. Et elle savait que c'était vrai, car le Baron Geoffroy n'avait jamais rendu visite à son père. Non, Seigneur Thomas se rendait toujours chez le Baron quand une affaire devait être conduite.

Le compagnon était surpris par son accès de colère véhémence.

— un mois ? Vous devez seulement attendre que la fièvre tombe et qu'il se réveille pour le lui demander, fit-il valoir. Et vous vous trompez, jeune fille. Il n'existe rien de trop insignifiant pour l'inspection de Geoffrey. Il protège tous ceux qui engagent leur fidélité, du plus haut au plus petit.

— me dites-vous que le Faucon peut me donner la permission ? Il peut agir à la place du Baron ? demanda Elizabeth d'une voix pleine d'espoir. Alors bien sûr qu'il le fera, se précipita-t-elle pour répondre, car j'ai pris soin de lui. Il ne peut pas faire moins.

Elle sourit de soulagement et joignit ses mains ensemble.

— vous ne savez pas qui vous venez de soigner ? demanda Roger, faisant un sourire en coin.

Elizabeth fronça les sourcils et attendit.

— Le Faucon est *le* Baron Geoffrey, *le* chef suprême de Montwright.

Roger s'assit sur une des chaises et cala ses pieds sur l'autre, attendant sa réaction.

— c'est le Baron Geoffrey ?

L'étonnement sonnait dans sa voix.

— oui, reconnu Roger en croisant les chevilles et sourit. Pourquoi êtes-vous si étonnée ? Tout le monde connaît le Faucon, dit-il avec arrogance. Sa réputation est bien connue.

— oui... Mais je le pensais plus vieux... plus vieux que...

Elle fit signe au guerrier endormi et l'étudia pendant une longue

minute, son esprit courant avec cette tournure des événements. Son père n'avait jamais mentionné que son chef suprême était si jeune. Elizabeth avait juste supposé que c'était un vieil homme, comme les petits barons qu'elle avait rencontrés. Elle se pencha en arrière contre la pierre froide et regarda Roger. Il semblait amusé par son ignorance.

— c'est le plus jeune et le plus puissant sous Guillaume, répondit Roger.

La fierté souligna ses paroles.

— si le Baron guérit, alors il sera d'accord, n'est-ce pas ? demanda Elizabeth.

Elle récita une courte prière pour que ce soit vrai, que Geoffrey était un homme honorable, car alors, il pourrait peut-être l'écouter. Elle pourrait le convaincre de la méchanceté de son oncle. Elle devait le convaincre ! S'il guérissait...

Un coup fort sur la porte interrompit les pensées d'Elizabeth. Roger lui fit signe de ne pas bouger et alla ouvrir la porte. Il murmura des mots aux gardes, puis se tourna vers Elizabeth.

— votre serviteur souhaite vous parler.

Elizabeth hocha la tête et suivit un garde au bout du couloir où Joseph l'attendait. Elle pouvait dire par son expression qu'il était vexé.

— Joseph, c'est du Baron lui-même que je m'occupe.

— oui, dit Joseph.

Il attendit jusqu'à ce que le garde soit bien hors de portée de voix et retourna à son poste avant de poursuivre.

— guérira-t-il ?

— il y a une chance, dit Elizabeth. Nous devons prier maintenant. C'est le seul espoir de petit Thomas, ajouta-t-elle.

Joseph fronçait les sourcils plus féroce et Elizabeth secoua la tête.

— c'est une bonne nouvelle, Joseph. Vous ne voyez pas que le Baron sera à mon obligé, que je sois une femme ou non ? Il devra m'écouter...

— mais un responsable ? dit-il, en faisant signe vers sa chambre, le

vassal...

— son nom est Roger, l'informa Elizabeth.

— il a envoyé chercher Belwain.

— quoi ? demanda Elizabeth, avant de baisser la voix et dire : Pourquoi ? Comment savez-vous cela ?

— Herman le Chauve a entendu ses ordres. Les messagers sont partis il y a une heure. C'est vrai, dit-il quand Elizabeth se mit à secouer sa tête. Belwain sera ici dans une semaine ou plus.

— cher Dieu, murmura Elizabeth. Il ne doit pas arriver avant que je parle à Geoffrey.

Elle saisit la manche du serviteur, la panique dans sa voix, et se précipita sur lui.

— nous devons cacher petit Thomas. Nous devons le sortir d'ici avant que je puisse être sûre de Geoffrey. Belwain ne doit pas savoir que nous sommes encore vivants.

— ce n'est pas possible, ma dame. Belwain saura aussitôt qu'il sera dans les murs. Trop de gens ont vu votre retour. Il saura. Et ce n'est qu'une question de temps avant que ce Roger apprenne la vérité.

— Je dois réfléchir, murmura Elizabeth.

Elle se rendit compte qu'elle tirait sur la manche du serviteur et laissa tomber sa main.

— Entretenez-vous avec Herman. Il est fidèle et gardera le silence. Et il est un homme d'honneur, Joseph. Vous deux, vous devez emmener Thomas, le cacher. Il y a beaucoup d'endroits. Pouvez-vous faire cela ?

— oui, répondit Joseph, redressant les épaules. Je ne vous laisserai pas tomber. Je trouverai un endroit.

Elizabeth hocha la tête, plaçant sa confiance dans l'humble serviteur. Il ne la laisserait pas tomber.

— ce ne sera que pour un court laps de temps, jusqu'à ce que Geoffrey se réveille, dit-elle.

— Et vous ? Si le Baron ne se réveille pas, si les esprits dormants continuent à le retenir et que Belwain arrive ici... et si le Baron

meurt...

— Je devrais partir, dit Elizabeth, plus à elle-même qu'à Joseph. Je ne serai pas ici quand Belwain arrivera. Si le Baron se réveille bientôt, peut-être je pourrais parler avec lui avant que Belwain n'ait une chance de tisser ses mensonges.

Elle frissonna et ajouta :

— sinon, s'il meurt, alors vous devrez m'amener petit Thomas. D'une façon ou d'une autre, nous irons chez mon grand-père. Il saura quoi faire.

— vous voulez retourner à la cascade ? demanda Joseph, la peur dans sa voix.

Il ne pouvait pas y aller avec elle maintenant qu'on lui avait donné la responsabilité de Thomas, et son inquiétude pour sa maîtresse était énorme.

— Je ne resterai pas ici, murmura-t-elle d'une voix dure. Belwain a violé ces murs. Je ne serai pas là pour le voir revenir. Pas question.

— oui, ma dame, calmez-vous. Sûrement que le guerrier se réveillera avant que vous ne deviez partir, avant que Belwain arrive et il vous écouterait, dit-il de sa voix apaisante comme s'il parlait à un enfant blessé.

Il attendit que la respiration de sa maîtresse se calme. Le changement lui venait chaque fois que le nom de son oncle était mentionné et cela effrayait le vieil homme. Il savait qu'elle avait été témoin du massacre. Il comprenait l'angoisse et le supplice tirant sur son âme et croyait, tout comme elle, que Belwain était derrière tout cela. Cependant, il regrettait qu'elle ne puisse pas en parler pour libérer un peu de sa douleur... Elle différait tellement de ses deux demi-sœurs, Margaret et Catherine. Peut-être parce qu'elle était à moitié-saxonne.

Quand Maître Thomas était arrivé à Montwright avec ses deux petites filles, il était un homme dur, malheureux. Mais tout cela avait changé six mois plus tard, car il avait rencontré et épousé une beauté saxonne aux cheveux blonds.

Sa femme Saxonne était une agitatrice, sans aucun doute, mais Thomas tenait à elle et bientôt, tous purent voir que le couple était heureux. Un an plus tard, la petite Elizabeth était née. Thomas avait décidé qu'il n'était pas destiné d'avoir un fils et avait versé son amour

dans le petit bébé aux yeux bleus. Ces deux-là avait un lien spécial entre eux et quand, dix ans plus tard, petit Thomas était né, le lien tenait toujours.

Même si Elizabeth n'était pas le sosie masculins de son père, elle imitait son attitude réservée, sa façon de masquer ses sentiments. Tant Catherine que Margaret affichaient leurs émotions sur leurs visages pour que tout le monde les voit, mais pas Elizabeth. Joseph croyait qu'Elizabeth était le fil qui maintenait la famille ensemble. Elle était si farouchement loyale et la famille était la chose la plus importante pour elle. Elle était l'artisan de la paix et la petite rebelle, la fierté de son père quand elle montait à côté de lui pour la chasse, la frustration de sa mère quand elle essayait de coudre. Oui, cela avait été une famille heureuse et satisfaite, jusqu'à maintenant...

— Je vous ai dit qu'Herman a envoyé trois hommes enquêter sur Belwain ? Peut-être bien qu'ils pourront rassembler les preuves dont nous aurons besoin pour parler avec l'entourage de Belwain...

— Herman est un homme bon, l'interrompt Elizabeth.

Sa voix était maintenant détendue et le serviteur laissa échapper un petit soupir de soulagement.

— mais je ne pense pas que l'entourage de Belwain dira la vérité. Ils le craignent trop. Joseph, dites à Herman que je le remercie pour ses efforts, murmura Elizabeth.

— il aimait votre famille aussi, ma dame. C'était sir Thomas qui l'a libéré. Vous n'étiez qu'un bébé, et probablement que vous ne vous en souvenez pas, mais Herman n'oubliera pas sa dette envers les Montwright.

— oui, j'ai entendu l'histoire, dit-elle en souriant. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi tout le monde appelait Herman le Chauve, car sa tête était abondamment couverte de cheveux et mon père était devenu assez embarrassé quand je lui en ai demandé la raison.

Joseph supposa qu'elle ne savait toujours pas la raison et rougit. Il espérait qu'elle ne lui demanderait pas d'expliquer. C'était une plaisanterie d'hommes stupides et il n'allait certainement pas salir les oreilles délicates de sa maîtresse avec la vérité.

Les souvenirs heureux avec son père aidèrent à remonter le moral d'Elizabeth. Elle murmura :

— Nous passerons à travers cela, Joseph. Maintenant, je dois retourner auprès du Baron. Priez, Joseph. Priez que Geoffrey guérisse. Priez pour qu'il m'écoute. Écouter et croire.

Elle tapota l'épaule du serviteur avant de retourner lentement vers la chambre à coucher. Son estomac se serrait à nouveau et elle combattait l'envie de vomir. La pensée du retour de Belwain à Montwright était écrasante. S'il n'y avait pas son petit frère à considérer, Elizabeth aurait mieux accueilli la nouvelle. Elle aurait planifié son piège, rencontrer Belwain avec une étreinte enthousiaste, son poignard à la main.

Elle attendrait son temps. La vengeance serait sienne. Cette décision assurait ses droits. Cela garderait son esprit sain en cette période folle, cette situation insensée. La vengeance était son devoir envers son petit frère. Seulement quand son frère serait protégée et en sécurité sur ses terres et seulement quand Belwain aura payé de sa vie pour ses péchés mortels, qu'Elizabeth pourrait permettre à l'abîme de désolation béant devant elle de la réclamer. Seulement alors.

Quand Elisabeth ouvrit la porte de la chambre, elle constata que ses deux animaux avaient pris la surveillance de chaque côté du lit du Baron. Ils s'étaient mis au service du guerrier, ce qu'Elizabeth supposait de leur présence vigilante. Elle reprit sa place sur le tabouret en bois à côté du lit et épongea encore une fois le front du Baron.

Pendant les deux jours et deux nuits qui suivirent, Elizabeth poursuivit sa veillée auprès du Baron. Elle changea son pansement un nombre incalculable de fois, dit le Notre Père douze fois et aspergeait de la moelle et de la sauge sur la blessure guérissante comme sa mère le lui avait enseigné.

Elle prenait ses repas dans la chambre et laissait le Baron que lorsque c'était absolument nécessaire. À l'une de ces occasions, comme elle descendait l'escalier, elle repéra petit Thomas dans la grande salle. Il leva les yeux et lui lança un coup d'œil, et dans cette seconde fugace, Elizabeth avait deviné qu'il ne se souvenait pas qui elle était.

Elle ne laissait pas cela la déranger, car il y aurait du temps dans l'avenir pour l'aider à réparer cela. Et c'était peut-être aussi bien que petit Thomas ne se souvienne pas. Lui aussi avait vu sa famille assassinée, et si Dieu était un Dieu bon et miséricordieux, alors peut-être bien que petit Thomas ne se souviendrait jamais de ce qui s'était passé.

Elizabeth tourna son attention vers Joseph, debout à côté de son petit frère. Le serviteur regarda d'une manière significative le garçon, puis hocha la tête à Elizabeth. Avec un petit hochement de tête pour elle, Elizabeth comprenait qu'il ferait ce qui était nécessaire et continua son chemin.

Elle avait prit son parti qu'elle pouvait attendre un jour de plus. Puis elle s'en irait. Et ce soir, tandis que les soldats dormiraient, Thomas serait emmené par Joseph. Si seulement le Baron coopérait ! S'il se contentait de se réveiller et de l'écouter ! Avec ces pensées, Elizabeth retourna à son patient.

Roger avait pris le contrôle des chiens, veillant à leur alimentation et à l'exercice, une tâche qu'il n'aimait pas énormément si ses bougonnements étaient une indication. La raison était le comportement étrange des chiens dès que Roger s'approchait du Baron endormi.

— ils agissent comme si je nuisais à mon Baron, murmura-t-il avec dégoût.

— ils le protègent, dit Elizabeth en souriant.

Elle était aussi étonnée par la fidélité évidente des animaux pour le guerrier et ne pouvait pas l'expliquer.

Plusieurs fois au cours de la deuxième journée, Roger l'avait laissée seule avec le Baron, et Elizabeth savait qu'elle avait enfin gagné sa confiance.

On était au milieu de la deuxième nuit quand Elizabeth, assise à côté de la forme endormie, reprit le tissu humide et essuyait son front. Le guerrier était maintenant dans un sommeil profond et paisible en apparence, sa respiration plus profonde. Elizabeth était heureuse des progrès mais elle pensait que la fièvre le détenait toujours prisonnier.

— quelle sorte d'homme êtes-vous, murmura-t-elle, pour que tant de gens vous soient si loyaux ?

Elle ferma ses yeux pour profiter du calme apaisant, mais quand elle les rouvrit, elle fut choquée de trouver les yeux bruns foncés du guerrier la regarder attentivement. La réaction d'Elizabeth fut instinctive : elle étendit la main pour toucher son front. Sa main gauche intercepta la sienne et lentement, sans effort, il la tira vers lui. Quand ses seins furent pressés fermement contre sa poitrine nue et leurs lèvres qu'à quelques centimètres les unes des autres, il parla.

— protégez-moi bien, nymphe.

Elizabeth sourit à ses paroles, sûre qu'il parlait avec le délire.

Ils continuèrent à se regarder pendant une éternité, puis l'autre main du Baron se déplaça au dos de son cou. Avec une légère pression, il força leurs lèvres à se rencontrer. Sa bouche était chaude et douce, et la sensation n'était pas désagréable, décida Elizabeth. Aussitôt qu'il commença, le chaste baiser prit fin et de nouveau, ils s'étudièrent mutuellement.

Elizabeth n'arrivait pas à éloigner son regard de ses yeux aussi doux que du velours, aussi foncés que ses cheveux, semblant l'hypnotiser avec leur intensité.

Comme un enfant qui sait qu'il ne sera pas pris, Elizabeth s'enhardit et céda à sa curiosité innocente, faisant soigneusement glisser ses mains derrière le cou du Baron pour les entrelacer dans ses cheveux. La douceur contre les muscles durs l'étonna et elle commença lentement à masser son cou. Ils continuèrent de s'observer. Si Elizabeth avait été plus perspicace, elle aurait remarqué que ses yeux n'étaient plus vitreux avec la fièvre.

Elle prit sa décision. Cette fois, ce fut elle qui s'approcha de lui et toucha sa bouche avec la sienne pour une douce caresse. Elle ne savait pas vraiment comment procéder, car elle n'était totalement pas qualifiée dans l'art d'embrasser et elle était un peu comme un enfant faisant prudemment ses premiers pas. Une sensation chaude commença à se répandre à travers ses membres et elle adora ce nouveau sentiment.

Sa curiosité satisfaite, elle essaya de s'écarter, mais le Baron n'était plus passif dans son étreinte. Son emprise se resserra et il devint l'agresseur, sa bouche soudainement dure et exigeante comme il força sa langue profondément dans sa bouche séparée, blessant ses lèvres tendres dans son assaut. Le corps d'Elizabeth réagit rapidement à son attaque sensuelle, touchant provisoirement sa langue avec la sienne au début d'un duel vieux comme le monde. C'était un moment incroyable. Des sentiments qu'Elizabeth n'avaient jamais connus la possédaient, la pressant en avant dans cette nouvelle quête insatiable. Alarmée par sa réponse sans complexes que par son assaut, Elizabeth s'écarta de lui rapidement. Elle lutta pour contrôler le tremblement de son corps, se frottant les lèvres gonflées avec ses doigts, regardant partout, mais pas son visage, car elle savait que ses joues étaient rougies par l'embarras.

Finalement, elle regarda vers son visage et poussa un soupir de soulagement. Le guerrier s'était endormi.

En quelques secondes, ses yeux étaient fermés. Avec un petit rire, elle murmura :

— vous brûlez de fièvre, Baron, et vous ne vous rappellerez rien de tout cela.

À sa consternation, le guerrier sourit lentement.

Chapitre 2

Au sixième jour, le Baron se réveilla.

La brume du sommeil induite par le médicament tardait à se retirer et dans son sillage, la confusion et la désorientation momentanée assombrissait l'esprit du guerrier. Il ouvrit ses yeux à la lumière du soleil et regarda fixement le côté, tandis qu'il luttait pour se souvenir où il était. Cela avait l'air si familier et encore si étrange et nouveau. Un froncement de sourcils gâta ses traits rudes comme des scènes de bataille se projetaient devant ses yeux, se heurtant à son besoin de savoir ce qui avait suivi.

Avec un juron de frustration, le Baron roula sur son dos. D'un coup la douleur, ressemblant à la poussée initiale de l'épée de l'ennemi, s'abattit sur ses omoplates et il inspira profondément dans un effort d'arrêter les tremblements qui parcouraient son corps. Le bref éclat de douleur dans ses yeux était sa seule reconnaissance de la blessure, car la douleur était acceptée comme une constance dans sa vie. Pour montrer qu'il ne pouvait s'affaiblir. La force, invisible et absolue, était la puissance de Baron Geoffrey et la faiblesse, l'antithèse détestée, appartenait qu'aux autres hommes.

— Bienvenue à la vie, Lord.

La voix brusque de son fidèle vassal, Roger, enleva le froncement de sourcils de concentration du visage du guerrier. Maintenant, il aurait quelques réponses. Il hocha la tête, notant l'aspect hagard de son vassal. La preuve qu'il avait veillé sur son chef pendant sa maladie était évidente. Sa fidélité plaisait au Baron.

— quel jour est-ce ? demanda Geoffrey, sa voix rauque de sommeil.

— cela fait six jours que vous avez été abattu, répondit Roger.

Le Baron fronça les sourcils sur cette information, jetant une fois de plus un coup d'œil autour de la pièce tandis qu'il formulait des questions dans son esprit. La vue de la bannière suspendue au-dessus du foyer interrompit son regard interrogateur. Pendant un long moment silencieux, Baron Geoffrey étudia le dessin. Soudain, le souvenir de sa « vision » bloqua tout autre pensée, tout mouvement. Elle était vivante, elle était réelle, et les scènes de ce qui s'était passé dans cette chambre étaient aussi claires et fraîches que le nouveau jour.

— où est-elle ?

— vous vous souvenez ?

La surprise sonnait dans la voix du vassal.

— oui, répondit Geoffrey d'une voix douce. Amenez-la-moi.

Le laconisme de la commande après la douce reconnaissance ébranla Roger.

— Elle est partie.

Baron Geoffrey beugla d'indignation qui put être entendue dans la cour et fut à la fois intimidante et quelque peu réconfortante. Il exposa clairement son mécontentement sur une certaine question, mais indiqua également qu'il était sur la bonne voie de la guérison. Roger prenait les coups verbaux avec une aisance pratiquée depuis longtemps, sachant très bien que la tirade finirait bientôt et qu'il aurait alors l'occasion de tout expliquer. Baron Geoffrey possédait un tempérament féroce il était rapide à s'enflammer, mais il était un homme juste. Il suffisait d'attendre jusqu'à ce que la colère se calme, pourvu que l'on soit assez courageux. Roger réfléchissait, puis exposa ensuite la situation.

L'ordre arriva finalement.

— depuis le début, Roger. Racontez-moi.

Le récit de Roger était rapide et sans interruption. Seulement quand le récit fut complet qu'il s'arrêta pour reprendre son souffle, car même s'il servait son chef depuis presque cinq étés, c'était un fait que son chef avait toujours le pouvoir de saper sa capacité de penser clairement quand il était aussi vexé comme il semblait l'être maintenant.

— Lord, j'aurais négocié avec le diable et respecter ses termes volontairement pour sauver votre vie.

Il disait son vœu de façon fervente et Geoffrey pouvait trouver peu à redire de son ami. Sa fidélité était absolue.

— cependant, je n'ai pas essayé de savoir où elle habitait. Tout ceux que j'ai interrogé ne semblait pas la connaître.

— disaient-ils la vérité ?

— Je ne le pense pas. Je pense qu'ils essayent de la protéger, mais je ne comprends pas pourquoi.

— Le garçon à qui elle a parlé... amenez-le moi, ordonna Geoffrey.

Il se força à contrôler sa frustration et son inquiétude. Elle avait disparu ! À l'extérieur des murs, sans protection...

Roger se précipita vers la porte et donna l'ordre à l'un des gardiens. Il retourna ensuite à la chaise devant le foyer et s'assit.

— Le garçon était presque parti, commença-t-il en secouant la tête. Un des gardes a intercepté le serviteur de la jeune femme s'esquivant avec le garçon. J'ai questionné le serviteur, mais il ne me dit rien. J'ai pensé que je pourrais vous attendre pour donner un sens à tout cela.

— Le garçon me dira tout ce que je dois savoir, déclara Geoffrey.

— il ne parle toujours pas, Lord. Comment...

— Je veux l'interroger maintenant, l'interrompit Geoffrey d'un ton tranchant. Je dois être certain.

En quelques minutes, l'enfant se tenait debout devant le Baron. Il ne montrait ni peur ni timidité, respectant le regard investigateur du chef avec un large sourire. Geoffrey était amusé par l'intrépidité du garçon, car c'était vrai que les hommes adultes étaient connus pour trembler dans leurs bottes quand Geoffrey tournait son attention vers eux, mais ce feu follet de garçon agissait comme s'il était sur le point d'avoir une crise de fou rire. Il était vêtu d'un costume de paysan et avait besoin d'un bain.

L'enfant n'avait pas peur. Enthousiasmé était une bien meilleure description pour l'homme qui avait sauvé sa vie, le guerrier qui avait détruit la bande d'hommes guettant ses protecteurs sur la route isolée à Londres, s'était enfin éveillé. Le souvenir de l'enfant commença chez le Baron Geoffrey, et bien que le chef ne puisse avoir aucune connaissance de ce fait, il était impressionné de l'acceptation innocente et de la confiance dans les yeux du jeune garçon.

— vous ne mourrez pas maintenant ? demanda l'enfant.

Tant Roger que Geoffrey se montrèrent surpris que le garçon pouvait parler, mais avant que l'un d'eux puisse en faire la remarque, le petit poursuivit :

— tout le monde a entendu vos hurlements et ils ont souri.

L'enfant semblait soulagé et si sûr de lui que Baron Geoffrey se retrouva à sourire.

— dis-moi ton nom, ordonna-t-il d'une voix bourrue.

Le garçon ouvrit la bouche, fronça les sourcils, puis haussa les sourcils. Sa voix sonnait surprise quand il répondit :

— Je ne connais pas mon nom.

— sais-tu d'où tu viens, comment tu es arrivé ici ? demanda Roger à l'enfant et celui-ci se retourna pour le regarder.

— il m'a sauvé, dit l'enfant en montrant Geoffrey. C'est comme ça que je suis ici, expliqua-t-il. Je dois être un chevalier.

Les épaules du garçon se redressèrent avec fierté. Il l'avait compris tout seul.

Baron Geoffrey échangea un regard avec Roger et revint vers le garçon.

— À qui appartiens-tu ? demanda-t-il, bien qui se doutait déjà de la réponse.

— À vous ?

L'enfant n'avait plus l'air si sûr de lui. Il agrippa ses mains pendant qu'il attendait une confirmation.

La réaction nerveuse ne manquait pas au guerrier. Il abordait rarement un garçon aussi jeune, mais l'instinct de protection l'obligea à le faire.

— oui, répondit-il, grimaçant intérieurement à la rudesse dans son ton. Maintenant, laisse-moi. Nous en reparlerons plus tard.

L'enfant semblait soulagé. Le Baron le regarda courir à la porte, souhaitant que le garçon sourit au lieu de froncer les sourcils, se demandant ensuite pourquoi il se sentait ainsi. La fièvre devait l'avoir rendu faible d'esprit aussi bien que de corps, décida-t-il.

— Lord ? demanda le garçon à la porte, le dos face au chef de sorte que son expression lui était cachée.

— oui ? lui répondit impatiemment le Baron.

— Êtes-vous mon père ?

Il se retourna alors et Geoffrey avait une vue claire du supplice et de la confusion sur le visage du garçon.

— Non.

Sa réponse apporta des larmes aux yeux du jeune. Baron Geoffrey jeta un coup d'œil à Roger avec une expression qui disait clairement « Et maintenant ? ». Roger se racla la gorge et murmura à l'enfant :

— il n'est pas ton père, mon garçon. Il est ton Baron. Ton père était son vassal.

— mon père est mort ?

— oui, répondit Geoffrey. Tu es sous ma garde maintenant.

— Pour recevoir une formation pour être un chevalier ? demanda le garçon avec un froncement de sourcils.

— oui, pour recevoir une formation pour être un chevalier.

— vous n'êtes pas mon père, mais vous êtes mon Baron, exposa le garçon d'un ton neutre. C'est presque la même chose, continua-t-il, contestant le Baron Geoffrey avec un regard inébranlable. N'est-ce pas ?

— oui, répondit le guerrier avec exaspération. C'est la même chose.

Ni le Baron ni Roger n'ajoutèrent un autre mot jusqu'à ce que la porte se referme derrière l'enfant. Ils pouvaient l'entendre se vanter aux gardes postés à la porte et Roger fut le premier à sourire.

— Thomas a sûrement eu les mains pleines avec celui-là, dit-il en gloussant. Et il n'était pas un jeune homme quand le garçon est arrivé, si mon esprit me sert bien.

— comment pourrais-je avoir oublié ? demanda le chef. Thomas avait plusieurs enfants, tous de la même femme et avait un âge avancé quand sa femme lui a donné un fils. Sa fierté a atteint Londres, ajouta Geoffrey.

— Et la fille ? demanda Roger.

— C'est sa sœur. Vous n'avez seulement qu'à regarder les yeux du garçon, Roger, pour voir la vérité. Ils sont des répliques des siens.

Geoffrey balança ses jambes sur le côté du lit et se leva. Ses jambes étaient faibles, mais il les appuya contre le côté du lit et prit une profonde inspiration, se concentrant sur sa force.

— Elle se cache de moi, Roger, et je connais la raison.

— on nous a dit que sa famille entière a été tuée, déclara Roger. Et le garçon était vêtu comme un paysan...

— Évidemment pour sa protection, car il est l'héritier de Montwright...

— Le serviteur qui a essayé d'enlever le garçon, peut-être qu'il peut vous donner les réponses à cette énigme, conseilla Roger.

— oui. Je suis sûr qu'il sait où se cache sa maîtresse, convint Geoffrey. Il me dira pourquoi elle a peur.

— peur ? répéta Roger qui se mit à rire. Je doute qu'elle ait peur de quelqu'un ou de quoi que ce soit. Elle est venue ici avant tout pour offrir son aide. Horace raconte à tous ceux qui l'écoutent comment la femme dorée a marché dans la grande salle et a enchanté tout ceux qui étaient présents. Tous, sauf moi, ajouta Roger.

— vous n'avez pas été enchanté ? demanda le chef avec un sourcil levé.

— humilié, admis Roger avec un sourire penaud. Je suis trop vieux pour être enchanté.

Geoffrey gloussa et marcha pour regarder par la fenêtre. Il regarda la forêt tandis qu'il écoutait Roger.

— quand je l'ai d'abord vue, j'ai été rempli de colère. Je ne m'attendais pas à ce que cette fille vous soigne et j'ai été convaincu que vous étiez en train de mourir. Mais elle savait ce qu'elle faisait. Son absence de peur m'a intrigué. Elle était une contradiction, admis Roger, mais j'ai remarqué la vulnérabilité en elle quand elle m'a posé des questions sur le garçon. J'étais trop épuisé à ce moment-là pour mettre les deux ensembles. Je vois maintenant la connexion.

— pourquoi est-elle partie ! sachant que sa maison était encore une fois sécurisée ? Aux dangers de l'extérieur quand elle pourrait être

bien protégée ici, se demanda Geoffrey avant de se détourner de la fenêtre et ajouter :

— Je la retrouverai.

— Et que ferez-vous ? demanda Roger.

— Je la ferai mienne, répondit le guerrier d'une voix dure et déterminée. Elle sera mienne.

Le vœu avait été fait.

Il avait fallu moins d'une heure pour réparer Montwright. Roger avait été le plus efficace et tous les hommes étaient à pied d'œuvre pour renforcer les murs. Baron Geoffrey était habillé – tout en noir, comme était son humeur – et attendait impatiemment dans la grande salle que le serviteur soit traduit devant lui.

Il devenait fou de colère, de frustration et d'inquiétude. Trouver la fille avant qu'un malheur lui arrive devenait une obsession. Il l'admettait, mais ne pouvait pas l'expliquer. Il savait seulement que l'avoir observée dans la forêt avant la bataille pour regagner le manoir Montwright était en effet un présage et le présage s'était concrétisé quand il s'était réveillé pour la trouver auprès de lui ? Son raisonnement empestait la superstition, mais il était impuissant à le contrôler, et pour la première fois en vingt-sept ans, il se trouvait gouverné par l'émotion. C'était une réflexion gênante. L'émotion n'avait aucune place dans sa vie. Cela obscurcissait la raison. La discipline et la logique, aussi froide et aiguisée comme la lame qu'il avait balancée pour l'amour du pouvoir, décidait chacune de ses actions. Et cela le serait à nouveau, se promis-t-il, dès que la jeune femme serait retrouvée. Trouvée et revendiquée.

— Le voilà, Lord, dit Roger de la porte.

Il poussa le serviteur tremblant devant le Baron. Geoffrey se tourna de sa position devant la cheminée et donna au serviteur un regard dur.

— votre nom ?

— Je m'appelle Joseph, Lord. Loyal serviteur à sir Thomas, ajouta-t-il.

Le serveur s'agenouilla et baissa la tête, montrant son respect.

— vous avez une façon étrange de prouver votre fidélité à sir Thomas, dit Geoffrey d'une voix dure. Essayer de sortir son héritier à l'extérieur

pourrait bien vous coûter la vie.

— Je ne lui ai voulu aucun mal, Lord, murmura Joseph. J'essayais de le protéger.

— Le protéger de moi ? beugla Geoffrey, ce qui déconcerta le serviteur.

Celui-ci secoua la tête et essaya de retrouver sa voix.

— Non, Lord ! Nous avons seulement pensé le garder en sécurité jusqu'à ce que vous ayez récupéré.

— Et vous avez pensé que le danger était ici ? demanda Geoffrey.

— Il a été entendu que Belwain, l'oncle du petit Thomas, avait été envoyé ici. Ma maîtresse est d'avis que Belwain est derrière les meurtres de sa famille. Elle ne voulait pas que petit Thomas soit là quand son oncle arriverait.

— Et c'est pourquoi elle est partie ? demanda Geoffrey, frottant son menton dans un geste attentionné.

— oui, Lord.

Joseph affaissait ses épaules et jeta un coup d'œil à l'homme debout devant lui.

— Êtes-vous loyal envers moi ? demanda Geoffrey.

— oui, mon Lord, répondit Joseph, plaçant une main sur sa poitrine où son cœur battait à un rythme sauvage.

— Levez-vous et prouvez votre loyauté, demanda Geoffrey d'une voix dure.

Joseph obéit immédiatement. Il se tenait debout avec sa tête légèrement penchée et attendait le prochain ordre. Qui ne fut pas long à arriver.

— Dites-moi où votre maîtresse se cache.

— Près de la cascade, à environ une heure de route d'ici, Lord, répondit Joseph sans hésitation. Quand elle apprendra que vous êtes éveillé, elle reviendra vous parler, prédit-il.

— son nom ? exigea Geoffrey, bien que son ton ne soit pas aussi

puissant maintenant qu'il savait que le serviteur coopérerait.

— Elle est Elizabeth et elle est la plus jeune fille de sir Thomas, répondit Joseph.

Ses mains commencèrent à lui faire mal et il se rendit compte qu'il les serrait. En prenant une profonde inspiration tremblante, il essaya de se calmer.

— était-elle là quand l'attaque a commencé ?

— oui, Lord, répondit Joseph, tremblant au souvenir. Tous sauf Elizabeth et son petit frère ont été tués. J'ai pu les aider à s'échapper, mais pas avant qu'ils aient été tous les deux témoins du décès de leur mère...

— Je sais, l'interrompit Geoffrey. On m'a donné le nombre de morts... et comment ils sont morts m'a été raconté. (Sa bouche n'était plus qu'une ligne sombre au souvenir de la récente description faite par Roger des corps mutilés.) Et vous dites qu'elle a été témoin de cela ?

— tant elle que le garçon. Le petit gars n'a pas prononcé un mot depuis, jusqu'à aujourd'hui, se corrigea-t-il. Et il semble n'avoir aucun souvenir de l'événement.

— savez-vous qui est derrière l'attaque ? demanda-t-il au serviteur.

— Je n'ai pas reconnu l'un d'eux, plusieurs portaient des capuches noires, mais ma maîtresse croit Belwain responsable. Avec votre permission, mon Lord, je vous l'amènerai.

— Non, répondit Geoffrey. Je la ramènerai.

La voix de Roger interrompit la discussion.

— mon Lord ? Le prêtre est arrivé.

Geoffrey hocha sa tête, soupirant intérieurement avec soulagement. Bien que les morts aient été enterrés, ils n'avaient pas été bénis.

— occupez-vous de son confort, Roger. Il doit rester ici jusqu'à ce que je revienne.

— puis-je vous montrer le chemin de la cascade, mon Lord ? demanda Joseph d'une voix timide qui détourna l'attention de Geoffrey pour revenir à lui.

— Non, répondit-il. J'y vais seul. Son père était un vassal loyal. C'est mon devoir. Vous avez rendu à votre maîtresse un mauvais service en gardant le silence, mais je ne vous en tient pas rigueur, car j'ai entendu parler de son penchant obstiné. Et vous lui avez sauvé la vie. Je ne l'oublierai pas ! Cependant, la responsabilité de son bien-être repose maintenant sur moi. Votre travail est terminé.

Joseph sentit comme si un poids avait été enlevé de ses épaules. Il observa le Baron Geoffrey comme il sortait de la salle, pensant qu'Elizabeth serait en effet bien protégée. Le Baron Geoffrey semblait être un homme d'acier, mesura Joseph et sa force serait le bouclier d'Elizabeth contre tous ceux qui essaieraient de lui nuire. Une question demeura, lancinante à l'esprit de Joseph : qui protégerait Elizabeth du Baron Geoffrey ?

Pas un nuage ne gêna l'horizon tandis que Geoffrey traçait son chemin à travers la forêt à la recherche de la cascade.

Il avait chevauché durement pendant plus d'une heure, le son précipité de l'eau faisait écho à travers le feuillage verdoyant, attirant son attention. Il démonta rapidement et fixa les rênes à la branche d'arbre la plus proche et commença ensuite son chemin à travers la densité du feuillage. La brume de l'eau tombant en cascade mélangée avec la chaleur du soleil d'après-midi formait une couche de vapeur qui couvrait ses bottes.

Il savait d'après la description de Joseph que la hutte était bien cachée dans un bouquet d'arbres juste au-delà du bassin. Il se dirigea dans cette direction quand un éclaboussement, suivi d'une toux légère arrêta son avancée. Geoffrey tira automatiquement son épée et se tourna, attendant un autre son qui lui donnerait l'avantage sur son ennemi, quand il aperçut une lueur dorée reflétée par les branches. Il se déplaça légèrement pour obtenir une meilleure visibilité. Sa respiration se bloqua dans sa gorge à la vue devant lui. La vision – dorée, comme ses hommes l'avaient si bien décrite – était sortie de l'eau comme la déesse Aphrodite. Il l'observa, hypnotisé, comme elle se déplaçait vers la partie peu profonde du bassin et se mit debout. Ses jambes étaient droites et elle tendit ses bras en haut de sa tête dans un mouvement paresseux sans hâte. Les banderoles de lumière du soleil versaient à travers la canopée des branches et baignait sa déesse dans l'or.

Avec un mouvement lent et gracieux, Elizabeth brossa ses cheveux en arrière de son front. Elle soupira, contente du moment, appréciant la sensation de la chaleur du soleil sur ses épaules et le froid contrastant

de l'eau giflant contre ses jambes. Elle se força à bloquer toutes les pensées, toutes les inquiétudes. Dans son cœur, elle savait que son serviteur de confiance déplacerait ciel et terre pour cacher petit Thomas des yeux de Belwain, jusqu'à ce que Geoffrey puisse l'écouter. Mais l'attente... cela devenait insupportable. Peut-être que la fièvre était revenue et le guerrier était mort. Peut-être que Belwain était arrivé à Montwright et avait convaincu tout le monde qu'il n'avait rien à voir avec les meurtres. Arrête ! exigea-t-elle. Il n'y a rien à faire d'autre qu'attendre, se dit-elle. Attendre et prier. Le lot d'une femme dans la vie, se dit Elizabeth avec désespoir.

Ramassant de l'eau dans ses mains en coupe, elle versa le liquide à son cou. Geoffrey était assez proche pour la voir frissonner, observer les gouttes d'eau glisser entre ses seins, devant sa taille étroite, et il était sûr qu'il pourrait d'une seule enjamber l'atteindre, mais une main plus bas, dans le triangle blond frisé à la jonction de ses jambes l'arrêta. Ses mamelons se durcissaient par le froid, mais c'était Geoffrey qui frissonna en réaction.

La sensualité innocente rayonnait avec elle à chaque mouvement et Geoffrey avait du mal à contrôler ses émotions, supprimer le désir primitif qui bouillonnait à l'intérieur de lui.

Le doux balancement de ses hanches alors qu'elle marchait hors du bassin et rassemblait ses vêtements le rendit presque fou de désir. Il prit une profonde inspiration, se contrôlant. Il était Baron Geoffrey, le chef suprême de tout ce que Guillaume avait légué ! Il ne la prendrait pas maintenant, mais s'il pensa qu'il deviendrait fou s'il ne la goûtait pas bientôt.

Oui, il l'aurait. Là-dessus, il n'avait pas la moindre hésitation. Elle lui appartiendrait. C'était une simple réalité. La loi. Ce que voulait le Baron, il le prenait.

Les chiens dont se souvenait Geoffrey apparurent soudainement aux côtés de leur maîtresse, attendant tandis qu'elle complétait sa toilette. Les animaux étaient des créatures énormes, mais de la façon dont ils la poussèrent tous deux comme elle se retournait, elle disparue dans la forêt, Geoffrey savait qu'ils la protégeraient bien.

Il était sur le point de replacer son épée et suivre Elizabeth à la hutte quand un cri perçant déchira le silence. C'était le cri d'une femme. Geoffrey couru vers le son, son épée à la main. Il pouvait entendre les grognements des chiens féroces, des cris perçants et des cris d'hommes... au moins trois à en juger par les différents sons

gutturaux. Geoffrey s'écrasa dans la clairière en face de la hutte et eut un aperçu du tableau en arrêt pendant une seconde. Il y en avait trois. Deux luttuaient avec les chiens tandis que le troisième portait et traînait à demi la fille qui résistait vers la hutte. La vue de la saleté tenant une telle beauté – sa beauté – acheva la transformation. Le souverain juste et noble du manoir disparu, remplacé par le guerrier à la puissance herculéenne prêt à une seule action : tuer. Il n'y aurait aucune audience, aucune justice, aucune compréhension. L'ennemi avait osé toucher à ce qui était sien et qu'ils réalisent ce fait ou pas, il n'avait aucune signification. Le prix de leur convoitise, pour leur stupidité, serait la mort.

Le guerrier cria d'indignation à l'attaquant d'Elizabeth. La terreur leva la convoitise de ses yeux comme il jetait Elizabeth de ses bras et se tournait pour faire face au défi. Le regard de colère sur le visage du guerrier changea l'esprit de l'attaquant. Il se tourna pour chercher un moyen d'échapper à l'intention qu'il lisait dans les yeux noirs et froids. Son hésitation fut sa condamnation à mort. L'épée de Geoffrey siffla comme elle fendit l'air, guidée par le bras fort du guerrier, jusqu'à ce qu'elle plonge dans l'épaule de l'homme, coupant os et muscles aussi facilement que s'il s'agissait de la fourrure de mouton, dans sa quête pour trouver et percer le cœur. Avec un coup supplémentaire du poignet, Geoffrey le tua, retira l'épée et se retourna pour faire face aux deux hommes derrière lui.

— Appelez vos animaux, ordonna-t-il par-dessus son épaule. Elizabeth, trébuchant à ses pieds, obéit sans poser de questions.

Geoffrey permit aux deux hommes de prendre le temps de récupérer leurs armes à leurs pieds avant de s'avancer, il se redressa, jambes écartées, son épée à son côté, en attente. Les deux hommes s'accroupirent et commencèrent à tourner autour du guerrier et leurs tentatives dérisoires de le tuer apporta un sourire sur son visage. Un sourire qui n'atteignit pas tout à fait ses yeux. Avant que l'un ou l'autre homme ne puisse émettre un cri, Geoffrey les tua en deux coups rapides de sa lame.

Abasourdie, incapable de comprendre comment le Baron était arrivé, à temps pour la défendre, Elizabeth pouvait seulement l'observer dans un état second. Quand Geoffrey termina son acte et tourna son attention vers elle, Elizabeth sentit ses genoux fléchir par la puissance et la force brute qui émanait de lui.

— venez à moi.

La rudesse de sa voix la fit tressaillir. Il y avait une autre sorte de terreur, différente, en elle maintenant et Elizabeth ne pouvait pas comprendre ce qui arrivait. N'aurait-elle pas dû ressentir du soulagement ? Cet homme lui avait sauvé la vie, il avait tué pour elle. Peut-être c'était parce qu'il était plus grand que dans son souvenir, ou peut-être parce qu'il avait tué si facilement, sans effort... sans émotion. Elle était trop confuse, ignorant si le danger était toujours là, s'accrochant à l'air, se mélangeant avec le parfum de la mort et de la sueur.

La tension les enveloppaient tous les deux comme ils se regardaient fixement. Elizabeth était debout rigide et droite, faisant face à la force qui jaillissait de lui. La puissance. Il était là dans cette position, ses jambes musclées écartées et l'air victorieux, les mains fermement posées en poings sur ses hanches, mais surtout sur son visage. Et le pouvoir l'attira à lui.

Elizabeth rencontra son regard et marcha lentement vers lui. Elle s'arrêta juste devant lui et attendit. Pour quoi, elle ne le savait pas.

Le corps de Geoffrey se détendit. Elizabeth pouvait voir la tension et la violence s'évaporer. Il prit une profonde inspiration et ses yeux se calmèrent un peu. Et la crainte la quitta.

— Je viens de tuer pour vous.

Son ton était arrogant et contestataire.

Elizabeth observa Geoffrey nettoyer sa lame, puis la remplacer avant de répondre :

— oui, vous m'avez sauvée la vie. Je suis dans votre obligée, reconnut-elle d'une voix douce.

— C'est vrai.

— mais j'ai aussi sauvé la vôtre, ajouta Elizabeth, car je suis celle qui a soigné vos blessures.

— Je me souviens, répondit Geoffrey.

— Et donc, vous êtes aussi mon obligé, n'est-ce pas ?

— Je suis votre Baron.

À quoi jouait Elizabeth ? se demanda Geoffrey. Quel était son plan ?

— vous m'appartenez.

Elizabeth ne répondit pas, attendant qu'il continue. Un long moment passa et le Baron fronça les sourcils de mécontentement. Cela ne la mènerait à rien de se le mettre à dos si elle l'aliénait car son sort était entre ses mains. En vérité, elle ne lui appartenait pas. Était-ce tout ce qu'il voulait ? Sa reconnaissance qu'il était maintenant son Baron ?

— vous m'appartenez, répéta-t-il.

Elizabeth était sur le point d'être d'accord quand sa main se déplaça vite comme l'éclair au creux de son cou, ses doigts se verrouillant puissamment dans ses cheveux.

— c'est moi qui décide de votre avenir, déclara Geoffrey.

Elizabeth fronça les sourcils de frustration. Il était censé être son obligé. Il devrait lui être reconnaissant, mais au lieu de cela, il exigeait qu'elle reconnaisse sa position.

Geoffrey n'était pas content ; il lui tordit les cheveux jusqu'à ce qu'elle pousse un cri de douleur. Pourtant, il ne s'adoucissait pas, mais il l'attira jusqu'à ce que sa poitrine soit à plat contre les maillons d'acier froids de métal couvrant la sienne. Elizabeth ferma les yeux contre la douleur et le regarda dans les yeux, sa bouche bien fermée pour ne pas crier à nouveau. Elle tremblait à l'intérieur mais se jura qu'il ne connaîtrait pas son angoisse.

Geoffrey baissa les yeux sur le visage d'Elizabeth, souriant à la manière dont elle essayait de masquer sa peur. Il y avait de la rébellion dans ses yeux. Il n'avait pas raté ça et ça lui plaisait. Il jugeait qu'elle ne se ferait pas facilement intimider. Elle était vive et courageuse, devina Geoffrey, car elle avait vécu à l'extérieur des murs avec seulement ses animaux pour la protéger. Il n'avait jamais vu une femme élevée si doucement faire une telle chose, mais elle l'avait fait. Têtue aussi, Geoffrey le savait, avec peut-être un peu de sauvagerie dans sa nature. Il apprivoiserait sa sauvagerie sans briser son esprit. Et l'apprivoisement commencerait dès maintenant. Sa bouche descendit sur la sienne dans un baiser qui saurait la conquérir. Il aurait sa soumission ! Il sentit son tressaillement à l'effleurement de sa bouche, mais ignora ses efforts pour se libérer, la forçant simplement en resserrant son emprise dans ses cheveux jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche pour protester. Puis sa langue l'envahit, la goûtant, la sondant, la prenant. Son assaut n'était pas doux, car en vérité, il connaissait peu dans la courtisanerie de l'autre sexe, et encore, il faisait un gros

effort pour ne pas l'écraser. Elle était douce, se dit-il, et alors qu'il pensait à sa drogue avec ses prouesses sexuelles, il constata rapidement que c'était lui qui perdait vite le contrôle. Elle avait un goût si doux, si frais, et quand elle commença finalement à répondre, quand sa langue toucha timidement la sienne, il sentit une vague chaude déferler en lui.

L'effet sur sa captivité était tout aussi ahurissant. Avait-elle lutté ? Elizabeth pensa qu'elle l'avait fait mais quand le baiser se termina, elle constata que ses bras étaient toujours enveloppés autour de son cou. Les avaient-ils placés là ? Non, se répondit-elle. Son visage reposait contre le métal qui couvrait sa poitrine. La honte essaya de réclamer son attention, mais Elizabeth la combattait. Elle n'avait pas forcé son étreinte mais s'était seulement soumise à cause de sa force supérieure.

Elle sentait la main de Geoffrey la serrer et se rendit seulement compte que ses bras étaient autour de sa taille. Il sentait le cuir et la sueur. Ce n'était pas désagréable d'être tenue par lui, admettait Elizabeth.

— votre baiser l'a prouvé, Elizabeth, déclara Geoffrey contre son front.

Une profonde satisfaction qu'il n'avait jamais connu auparavant l'enveloppa ; la sensation d'elle contre lui était parfaite, il estimait que c'était parfait dans son cœur. Il inhala l'odeur des fleurs sauvages parfumant ses cheveux et soupira presque à haute voix, son plaisir étant si grand.

Il savait qu'il devrait la relâcher et adopter une position ferme, intimidante pour qu'elle comprenne bien leur relation depuis le début, car il était son Baron et elle son sujet, mais il n'arrivait pas à laisser tomber ses mains ni effacer son sourire. Il devrait se prémunir contre elle afin qu'elle ne sache pas le pouvoir qu'elle détenait sur lui. Ce serait très probablement sa chute s'il lui montrait sa faiblesse pour elle. Il savait par expérience que la gent féminine pouvait facilement manipuler n'importe quel homme, indépendamment de leur force physique, si l'homme le permettait. Aucune femme ne le mènerait par le bout du nez, non, il le ferait le premier et elle serait reconnaissante de le suivre.

— Je n'étais pas trop curieuse ? demanda Elizabeth, se référant au baiser qu'elle avait volé quand elle avait pris soin de lui. Je n'ai pas beaucoup embrassé, ajouta-t-elle comme elle se poussait de lui pour briser son emprise.

— Je n'ai aucun doute sur votre pureté, fit remarquer Geoffrey, et Elizabeth nota que l'arrogance était de retour dans sa voix.

Il lui sourit et Elizabeth le lui retourna. Elle devrait se surveiller avec lui, décida-t-elle. Il avait une façon qui l'attirait à lui, l'appelait. Mais il était trop puissant, trop écrasant à son goût, se rappela-t-elle. Il ressemblait aux murs en pierre d'une forteresse, inflexible, et ce ne serait pas bon de s'impliquer avec un tel homme. Non, elle ne pourrait jamais se permettre d'entretenir une telle relation. Elle n'avait aucun souhait d'être avalée par sa force pour être jetée comme une coquille vide quand il tournera son attention ailleurs. Elle lui tourna le dos et essaya de se rappeler de quoi ils parlaient. Pure, il pensait qu'elle était pure.

— comment pouvez-vous le savoir ? demanda-t-elle. Que je suis pure ?

Elle se retourna vers lui et attendit sa réponse. Même si elle pensait qu'il avait fait cette remarque afin d'atténuer son inquiétude s'il l'avait jugée dévergondée, elle se trouvait irritée. Au lieu d'être soulagée qu'il ne pense pas qu'elle était un sympathisant, elle se trouvait quelque peu insultée. Ses baisers étaient-ils si peu intéressants ?

— C'est évident, Elizabeth, répondit le Baron. Bien que profiter d'un homme dans un état affaibli me dit beaucoup sur votre personne.

Il la taquinait, le rire était là dans ses yeux. Cela la surprenait, car elle ne pensait pas qu'il fut un homme à rire beaucoup. Elle lui rendit son sourire. Elle pouvait voir que le baiser avait allégé son humeur et cherchait à profiter du moment.

— vous sentez-vous bien, maintenant ?

— oui, répondit Geoffrey.

— vous m'avez appelé pour mon nom, Lord. Comment avez-vous...

— c'était la partie facile à résoudre de l'énigme, répondit Geoffrey. Cependant, je voudrais plus de réponses. Quand nous retournerons au manoir...

— Je... s'il vous plaît, Lord, je voudrais vous parler maintenant, avant que nous ne retournions à Montwright.

Geoffrey fronça les sourcils sur cette demande puis hocha la tête. Il marcha vers le rocher couvert de boue à côté de la hutte et s'appuya contre le bord, ses longues jambes étendues devant lui. Il n'était pas

conscient qu'il caressait les chiens s'appuyant contre ses côtés comme il regardait Elizabeth.

— commencez par me dire pourquoi vous n'êtes pas restée à l'intérieur des murs. Pourquoi êtes-vous revenue ici ?

— Je ne pouvais pas rester là-bas avec l'arrivée de Belwain, je ne pouvais pas.

Elizabeth calma sa voix et marcha pour se tenir debout entre les jambes de Geoffrey. Elle joignit les mains comme si elle se préparait pour ses prières du matin et dit :

— c'est une longue histoire, Lord. M'écouteriez-vous ?

— oui, répondit Geoffrey.

Il était impatient d'entendre son récit, comprendre ce qui était arrivé à Montwright.

— mes parents, mes sœurs, un de leurs maris... tous tués, murmura-t-elle. Et Belwain, le frère cadet de mon père... il est à blâmer. Il doit être puni.

— Depuis le début, Elizabeth, l'encouragea Geoffrey d'une voix douce. Dites-moi ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu.

Elizabeth hocha la tête et prit une profonde inspiration.

— Je ne les aient pas vus arriver. Petit Thomas et moi étions à cheval quand cela a commencé. La famille s'était réunie pour célébrer l'anniversaire de mon petit frère. C'était une tradition, expliqua-t-elle.

Geoffrey hocha la tête, puis se rendit compte qu'elle semblait chercher à travers lui, sans remarquer que son geste l'encourageait. Le souvenir contrôlait maintenant son esprit et le supplice marquait ses traits.

Geoffrey savait qu'un compte rendu glacial était sur le point d'être raconté. Il voulait la prendre dans ses bras, la tenir et lui offrir du réconfort, mais il sentait qu'elle n'accepterait pas sa compassion à la façon dont elle se tenait droite. Le souvenir la prenait aux cauchemars de l'enfer et tout ce qu'il pouvait faire était de l'écouter.

— Ma sœur aînée, Catherine, et son mari, Bernard, devaient arriver de Granbury, mais Rupert, souffrant de troubles du foie, n'a pouvait pas être présent. Il a permis à Margaret de venir, mais... Oh, mon Dieu !

S'il n'avait pas été si gentil ! Elle serait toujours vivante.

Elizabeth prit une profonde inspiration, le calme s'installant sur ses traits. Elle parla d'une voix plate, sans émotion.

— petit Thomas et moi sommes entrés par l'entrée de côté, avec l'intention de changer nos vêtements avant que notre mère ne nous aperçoive, car nous étions couverts de boue. Il y a une cage d'escalier, bien cachée de la grande salle, avec une tapisserie suspendue au-dessus de la porte sur le deuxième palier. Quand je me suis approché du sommet, je pouvais entendre des cris et des hurlements. Je savais alors que quelque chose clochait. J'ai ordonné à Thomas de rester sur les marches et ouvris la porte. Personne ne m'a vue, mais je pouvais tout voir de ma position. Il y avait des morts, des corps mutilés, éparpillés sur le sol, comme tant de ruées salies. Ceux qui commettaient les meurtres étaient déguisés en paysans, mais ils utilisaient leurs épées comme des soldats formés. Plusieurs des hommes portaient des capuches noires pour cacher leurs visages. J'ai essayé de trouver le responsable quand j'ai aperçu ma sœur Margaret. J'ai vu qu'elle avait l'arme d'un des hommes dans son épaule et courrait vers notre mère. L'homme qui l'avait blessée la suivait et a plongé son couteau dans son dos, et Margaret s'est effondrée. J'ai senti petit Thomas contre moi, puis me suis tournée pour l'empêcher de voir. L'un des attaquants, sa voix avait quelque chose de familier pour moi, a ordonné de trouver le garçon. « Trouvez le garçon ou nous échouons », c'est ce qu'il a crié et je savais qu'ils étaient censés tuer Thomas. Je devais le protéger. Il était maintenant l'héritier... Je ne pouvais pas aider ma mère, mais je n'arrivais pas non plus à bouger. C'était comme si j'étais gelée sur place. J'ai juste continué à l'observer. Ils ont déchiré ses vêtements. Les vêtements de ma mère ! Elle s'est dégagee et a planté ses ongles dans le visage d'un de ses ravisseurs. Il a hurlé de douleur puis ensuite, celui qui avait tué Margaret... il s'est approché de ma mère avec une hache dans sa main. Il l'a levée bien haut dans les airs et la lame est descendue à travers son cou et sa tête... sa tête a été arrachée de son corps !

Elle n'avait jamais dit ces mots jusqu'à présent. Elle voulait s'effondrer au sol et mourir. La douleur était si intense, les cris perçants de sa famille, si assourdissants, qu'elle plaça involontairement ses mains sur ses oreilles.

Geoffrey ne disait pas un mot. Il tendit sa main et retira délicatement ses mains de son visage et les garda dans ses mains. Son action aida Elizabeth à reprendre le contrôle. Elle le regarda alors, vraiment le regarder, et vit la compassion dans ses yeux.

— Je ne me souviens pas de grand-chose après ça. J'ai pris petit Thomas pour redescendre l'escalier et nous sommes restés là jusqu'à ce que Joseph nous trouve et nous emmène à l'extérieur. Nous avons envoyé un mot à la famille de Bernard et de Rupert.

Geoffrey tira Elizabeth vers lui, enveloppant ses bras puissants autour d'elle. Il voulait effacer l'horreur, mais savait que ce n'était pas possible.

— Avez-vous reconnu l'un des hommes ? demanda-t-il.

— Non, mais l'homme qui a poignardé Margaret... sa voix m'était familière.

Elizabeth se rappela soudain.

— Le sang couvrait son habit.

— Qu'en est-il des autres hommes ? En connaissiez-vous l'un d'eux ?

— Non, répondit Elizabeth, ses épaules s'affaissant.

— votre serviteur m'a dit que vous vouliez envoyer votre frère à Londres. Pourquoi ? demanda-t-il après un moment.

— Je ne savais pas quoi faire d'autre, dit Elizabeth. La loi donnerait la tutelle à Belwain et j'ai pensé qu'il était vieux et sénile. Et je n'avais aucune preuve que c'était Belwain derrière l'acte. Mon grand-père vit à Londres et j'ai pensé que mon frère serait en sécurité avec lui jusqu'à ce que je puisse trouver la preuve... ou tuer Belwain moi-même, dit-elle.

— Dites-moi vos raisons de croire Belwain est responsable, dit Geoffrey.

— Il est le seul à gagner, commença Elizabeth. C'est le frère cadet de mon père et convoite Montwright. Mon père lui a donné une partie de la terre, mais Belwain n'était pas content. Cependant, ma mère m'a dit que Belwain avait l'habitude d'être un homme joyeux jusqu'à ce que petit Thomas vienne au monde, puis la relation a changée avec mon père. Je ne sais pas si c'était vrai car j'étais trop jeune pour m'en faire un avis. Ce que je sais c'est que la dernière fois que mon oncle a rendu visite, lui et mon père ont eu une terrible dispute et Belwain a dit qu'il ne reviendrait jamais sur la terre de Montwright. Il a menacé mon père et je me rappelle avoir été effrayée par ses paroles, mais mon père ne semblait pas affecté. Je l'ai entendu dire à ma mère qu'une

fois Belwain calmé, il redeviendrait comme avant.

Elizabeth libéra ses mains de l'emprise de Geoffrey et dit :

— Belwain hériterait des terres Montwright si nous étions tous morts, n'est-ce pas ?

— oui, reconnu Geoffrey. Mais vous n'êtes pas tous mort, lui rappela-t-il.

— c'est cette même loi qui donne la tutelle de Thomas, n'est-ce pas ?

— c'est ainsi, répondit Geoffrey.

— Et si vous lui donnez la garde de mon frère, il le tuera, prédit-elle. Et moi aussi, ajouta-t-elle, presque comme une réflexion après coup.

— vous ne serez pas donnée à ses soins, déclara Geoffrey.

— Alors, vous me croyez ? demanda Elizabeth, la voix remplie d'espoir. Vous tuerez Belwain ?

— Je crois que vous pensez Belwain responsable, dit Geoffrey en se protégeant, et il a le plus à gagner, mais j'ai besoin d'une preuve avant de le défier.

— une preuve ! Il n'existe aucune preuve, cria presque Elizabeth.

Elle se repoussa de Geoffrey et ajouta :

— Belwain ne sera pas libre. Il doit payer pour ce qu'il a fait. Je le tuerai.

— si Belwain est responsable, je le tuerai, déclara Geoffrey. Quand il arrivera à Montwright, je l'interrogerai.

— Et vous pensez qu'il admettra ses péchés ? demanda Elizabeth d'une voix désespérée. Il mentira.

— Les mensonges peuvent prendre au piège, contra Geoffrey. Je trouverai qui est derrière l'acte et déciderai de la peine. C'est ma responsabilité.

— me donnerez-vous votre parole que Belwain ne deviendra pas le tuteur de Thomas ? demanda Elizabeth.

— si Belwain est innocent de vos accusations, je ne pourrais pas

enfrendre la loi, déclara Geoffrey. Thomas sera placé sous sa tutelle. S'il est innocent.

Elizabeth fit un pas en arrière en secouant sa tête.

— vous êtes chef suprême des terres Montwright et maintenant que mon père est mort, Thomas est votre vassal. C'est de votre devoir de le protéger !

— Ne me dites pas quelles sont mes responsabilités ! aboya Geoffrey.

Il se leva et mit inconsciemment ses mains sur ses hanches.

— Je les connais assez bien. Jusqu'à ce que je sache la vérité dans cette affaire, votre frère restera avec moi.

Sa voix s'adoucit comme il ajouta :

— croyez-moi, Elizabeth. Je ne laisserai aucun mal arriver au garçon.

Elizabeth voulait le croire. Alors qu'il n'avait pas promis de faire payer immédiatement son oncle, il avait déclaré qu'il garderait son frère en sécurité. Pour le moment, cela devrait être suffisant. Au moins, Geoffrey l'avait écoutée et n'avait pas repoussé ses accusations. S'il décidait Belwain innocent, Elizabeth prendrait les choses en main.

— Allons, Elizabeth. Il se fait tard. Nous en parlerons quand nous serons au manoir.

— Je n'ai pas besoin d'être là quand vous interrogerez Belwain, fit valoir Elizabeth. Et je n'ai aucune envie de regarder son visage mauvais. Non, poursuivit-elle, ignorant la colère qu'elle lisait sur son visage. Je resterai ici jusqu'à ce que Belwain soit...

Le rugissement interrompit la phrase d'Elizabeth. Dans une action rapide, le Baron la souleva dans ses bras. Les chiens commencèrent à grogner, mais le guerrier les ignora comme il se tournait et marchait vers la cascade.

Seigneur, mais elle est si têtue ! pensa Geoffrey avec irritation. Elle semblait n'avoir absolument aucune crainte de son maître, ce qui amusait et irritait à la fois le guerrier. Il n'était pas habitué à une telle impudence. Et pourtant, se raisonna-t-il, il ne voulait pas qu'elle se recroqueville en sa présence. Elle le confondait, admit-il, confus... et enchanté. Cependant, il fallait faire quelque chose au sujet de sa disposition à se disputer. Elle devrait apprendre où est sa place, son

sort. Il ne pourrait pas la présenter à Guillaume jusqu'à ce qu'elle apprenne à retenir sa langue. Alors que l'opinion de Guillaume ne gouvernait pas la vie de Geoffrey, il admettait qu'il ne souhaitait pas que son roi pense que la femme de Geoffrey était une mégère, mais une vraie femme !

Oui, se dit-il, elle serait sa femme. Il n'y avait aucun autre moyen de la garder avec lui. Ce serait une grave insulte à son dernier vassal, le père d'Elizabeth, s'il prenait Elizabeth comme maîtresse. Thomas père était un homme loyal et honnête ; Geoffrey ne pouvait pas humilier sa mémoire en salissant sa fille et en la rejetant ensuite.

Je fais cela pour Thomas, se surprit à penser Geoffrey. Il ne pensait pas qu'il aimait Elizabeth, car il ne pensait pas qu'il pourrait aimer une autre femme. La trahison du passé avait scellé son cœur contre une telle vulnérabilité. Pourtant, le destin avait décrété, dès le moment où il l'avait aperçue près du manoir avant la bataille, qu'ils seraient ensemble. Il ne comprenait pas pourquoi il la voulait à ses côtés, pourquoi elle était venue à signifier autant pour lui en si peu de temps, mais il suivrait ses penchants. Peut-être c'était de la superstition de sa part et qu'elle était son talisman. Il ne le savait pas et ne s'en souciait pas.

En plus, il était temps, se dit-il presque à haute voix. Le temps pour engendrer des fils.

— lâchez-moi, Lord ! ordonna Elizabeth pour la troisième fois.

Elle voyait que la cicatrice sur le côté de sa joue était devenue toute rouge et s'était aperçue qu'elle avait outrepassé sa position.

— s'il vous plaît, dit-elle d'une voix douce. J'ai mon cheval et mes biens à ramasser.

— Demain, votre serviteur pourra aller chercher vos affaires.

Quel homme têtu et inflexible était ce Baron Geoffrey ! pensa Elizabeth. Bizarre, mais elle constata qu'elle n'était pas vexée très longtemps. Une foi profonde qu'il répare les torts faits à sa famille la contentait pour le moment.

Ils ne parlèrent plus jusqu'à ce qu'ils soient bien sur le chemin du retour au manoir. Elizabeth était assise devant le Baron sur son puissant cheval et ne pouvait pas s'empêcher de s'appuyer contre lui comme ils chevauchaient à travers la forêt à une allure casse-cou.

— savez-vous ce que vous ferez de moi ? Où vous m'enverrez ? demanda Elizabeth, pensant qu'elle aimerait rester près de son frère.

— oui, répondit Geoffrey d'une voix rauque.

Il essayait de se concentrer pour les ramener en sécurité, ses sens en alerte, mais la proximité d'Elizabeth était troublante. Du moment où il l'avait soulevée dans ses bras, un sentiment de bien-être et de calme avait envahi le guerrier. C'était comme s'il pouvait respirer de nouveau et elle était l'air frais dont il avait besoin pour survivre. Il resserra son étreinte, heureux quand elle ne protesta pas. Le sommet de sa tête était niché juste sous son menton et le guerrier trouvait que c'était une tâche difficile de ne pas frotter sa joue contre la douceur de ses cheveux d'or.

Elizabeth attendait ce qui sembla une éternité que Baron Geoffrey poursuive, mais le Baron semblait peu enclin.

— mon père avait signé un contrat de mariage quand j'étais un bébé, dit finalement Elizabeth, mais Hugh, l'homme que je devais épouser est mort il y a deux ans. Je ne sais pas si un autre avait été arrangé.

Peut-être que Geoffrey pourrait lui dire, car Thomas devrait demander sa permission pour n'importe quel contrat de mariage soit valide. C'était la loi.

— il n'y aura aucun contrat de mariage, déclara Geoffrey de façon définitive.

— Je ne serai pas mariée ? demanda Elizabeth avec surprise.

— oui, vous serez mariée, dit Geoffrey. À moi.

Si Geoffrey ne l'avait pas tenue solidement, Elizabeth serait tombée du cheval. Elle se tourna jusqu'à ce qu'elle puisse le regarder directement dans les yeux et laissa échapper la première chose qui venait à son esprit confus.

— Pourquoi ?

Le Baron ne répondit pas et selon la ligne dure de sa mâchoire, Elizabeth supposait qu'il ne lui dirait plus rien désormais.

Elle se retourna et regarda droit devant. Montwright était en vue comme ils arrondissaient la courbure d'un lac et la peur lui tordit l'estomac qui faisait des nœuds. Elle se trouva à saisir les mains de

Geoffrey et ne pouvait pas les lâcher. Belwain et ses hommes pouvaient très bien les attendre à l'intérieur.

Elizabeth ferma ses yeux et dit une courte prière. Rien ne pourra être jamais comme le passé, déplora-t-elle. Ses parents et ses sœurs étaient morts, et maintenant, elle était responsable de garder petit Thomas en sécurité. Elle n'avait personne vers qui se tourner, personne pour défendre sa cause, sauf ce Baron têtu marqué par les combats. Serait-il assez fort, assez rusé pour les garder en sécurité ?

Chapitre 3

Le mariage serait aujourd'hui !

Elizabeth ne pouvait pas comprendre la raison de cette hâte, pourtant, elle était impuissante à arrêter la procédure.

L'idée du Baron était faite. Et ses demandes d'explications avaient été complètement ignorées. C'était comme si Geoffrey était dans une course contre la montre et qu'il devait être marié avant la tombée du jour. Cela n'avait absolument aucun sens pour Elizabeth.

Geoffrey la souleva du cheval et la porta dans le château, comme un vulgaires bagages, montant l'escalier en courant elle était dans sa chambre avant même qu'elle ne puisse reprendre son souffle.

— Je veux voir mon frère, exigea-t-elle contre son cou, mais le guerrier refusa en secouant la tête.

Dieu qu'il était têtue !

— Après le mariage, finit-il par lui dire comme il la laissa sur le lit. Je ferai préparer un bain pour vous, ajouta-t-il.

Et avec cela, il était parti.

Pour la première fois depuis la découverte d'Elizabeth, le Baron avait le plaisir de voir qu'elle était restée muette. Le regard plein de confusion sur son visage quand il avait annoncé qu'ils allaient se marier ce jour-là restera dans ses souvenirs et le savourera pour beaucoup de nuits. Bien, pensa Geoffrey. Il la laisserait confuse.

En vérité, il ne comprenait pas sa hâte pour le mariage, il savait qu'il ne pouvait pas passer une autre nuit sans elle à côté de lui. Et puisque le prêtre était là pour s'occuper de la bénédiction des morts, Geoffrey ne voyait pas la nécessité d'attendre. Ce ne serait pas un mariage traditionnel avec les participants proclamant leurs vœux sur les marches de l'église du manoir, car l'église avait été brûlée. La cérémonie devrait avoir lieu dans la grande salle, mais ce serait toujours un mariage valable. Et une fois qu'elle serait sienne, de nom et de corps, Geoffrey pourrait trouver la paix. Seulement alors pourrait-il revenir à l'affaire d'être un Baron.

Elizabeth essaya de comprendre le raisonnement de son Baron de l'épouser et décida finalement qu'il le faisait pour la protéger et

honorer son père.

— il pense qu'il a laissé tomber mon père, dit Elizabeth à haute voix, car son père avait placé sa loyauté dans les mains de Geoffrey pour sa protection.

C'était ainsi à l'époque. Pourtant, il était du devoir de sir Thomas de protéger sa propre maison, pas celui de Geoffrey.

Elizabeth arpenta les limites de la pièce, son humeur devenant de plus en plus mauvaise au moment où deux hommes entrèrent dans la chambre avec une grande baignoire en bois. Ils revinrent avec des seaux d'eau fumante, à maintes reprises, jusqu'à ce que la baignoire soit près de déborder avec l'eau chaude. Personne ne dit un mot pendant toute la procédure, bien qu'Elizabeth fronçait beaucoup les sourcils et que les deux hommes sourirent un peu.

Un bain chaud au lieu de l'eau glaciale de la cascade. Elizabeth trouva le petit pot de parfum de rose que sa mère lui avait donné à son dernier anniversaire, toujours enveloppé dans le linge en lin blanc au fond de son tiroir. Elle enleva rapidement sa tunique et grimpa dans la baignoire. Défoulant sa colère sur ses cheveux, elle les nettoya jusqu'à ce que son cuir chevelu commence à piquer en signe de protestation. Elle avait pensé qu'un bain serait relaxant et l'aiderait à arranger ses pensées, mais elle constata qu'elle ne pouvait pas se détendre. Belwain n'était pas encore arrivé et Elizabeth se trouvait à prier pour qu'un malheur terrible lui arrive sur la route vers Montwright. Non, décidait-elle, c'était une prière mauvaise et plus important encore, une façon inappropriée de souhaiter sa mort.

Sa vengeance ne serait pas trompée.

Un feu flambait dans la cheminée et Elizabeth, enveloppée dans la couverture de lit, s'agenouilla devant la flambée et commença à sécher ses cheveux. Il y avait trop de choses à considérer, trop à régler et Elizabeth sentait la fatigue l'écraser.

Baron Geoffrey la trouva dans cette position sans aucune surveillance. Ses yeux étaient tendres comme il s'appuya contre la porte et l'observa. Elizabeth entendit la porte s'ouvrir mais refusa de se retourner. Elle ajusta la couverture plus solidement contre sa poitrine et continua à sécher ses cheveux. Si elle s'était tournée, elle aurait entrevu la douceur de son regard, le sourire qui étirait ses lèvres quand il la regarda se débattre avec la serviette. Il pensait qu'elle était la plus séduisante, la nymphe la plus enchanteresse, toute douce et

soyeuse. La lumière du feu jeta une lueur sur ses épaules découvertes, lui donnant une silhouette auréolée d'or, mais par son corps raide, il savait qu'elle était vexée. L'allusion de défi était aussi nette que son apparence. Il considérait que sa colère, entièrement lâchée, pourrait faire brûler un homme de moindre envergure.

Elizabeth ne pouvait pas supporter le silence plus longtemps.

— Allez-vous rester là toute la nuit ? demanda-t-elle.

Elle se retourna et il vit que son visage était rouge de la chaleur du feu, ses yeux d'un bleu brillant.

— vous n'êtes pas avide de ce mariage ?

Sa voix était douce, son expression moqueuse aux oreilles d'Elizabeth.

Une lionne, décida Geoffrey, à partir de la longue crinière de boucles libérées et l'expression sauvage dans ses yeux. Il combattait l'envie de l'attraper, la toucher...

— Je n'ai aucun sentiment d'une façon ou d'une autre, mentit Elizabeth.

Elle se leva, pensant que se mettre à genoux en sa présence lui donnerait l'idée qu'elle était dominée. Qu'il soit ou non son Baron, elle ne se soumettrait jamais devant lui.

Geoffrey accepta son commentaire avec un signe de tête et marcha à la fenêtre. Il souleva le lourd morceau de fourrure bloquant le vent et regarda. C'était comme s'il l'avait rejetée, pensa Elizabeth, se demandant ce qu'elle était censée faire.

— vous n'avez pas besoin de m'épouser, Lord. Votre protection est suffisante, souligna Elizabeth. Et vous avez la possibilité d'épouser n'importe qui... et de vous marier même par amour.

Il agissait comme s'il n'avait pas entendu un mot de ce qu'elle venait de dire et Elizabeth continuait d'attendre.

— Les hommes idiots se marient par amour. Je ne suis pas idiot.

Il ne s'était pas donné la peine de se tourner vers elle, mais continuait de regarder par la fenêtre comme il parlait. Étrange, mais sa voix, quoique puissante, était dépourvue de toute émotion.

Idiot ! se répéta-t-elle. Il pensait que l'amour c'était idiot ! Elle n'était

pas d'accord avec lui. Elle pouvait être aussi réaliste que lui. Et il avait raison. C'était impensable de se marier par amour. Ce n'était pas pratique. Et pourtant... il y avait un coin romantique de son esprit qui regrettait que Geoffrey ne l'aime pas comme elle l'aimait. Oui, c'était idiot en effet. N'était-ce pas assez qu'elle soit attirée par lui ? Le trouvait agréable physiquement ? Non, admettait-elle, la beauté physique ne devrait avoir aucune importance dans une relation durable. Sa mère le lui avait enseigné. C'était ce qui était enterré sous la surface qui était important. Par ailleurs, Elizabeth était un peu effrayée par Geoffrey et cela n'était pas bien du tout ! Elle détestait avoir peur. Elle avait déjà entrevu une inclinaison obstinée dans sa nature, plus forte que la sienne. Nul ne doute qu'un mariage serait un arrangement orageux et après tout les bouleversements qu'elle avait récemment vécu, la perspective était accueillie comme une dent douloureuse.

Elizabeth se rendait compte que Baron Geoffrey savait très peu de choses sur elle et n'avait aucune idée de ce qu'il obtiendrait de l'épouser. Que penserait-il quand il apprendra qu'elle était bien meilleure dans la chasse et à écorcher un lapin qu'avec une aiguille et les tâches ménagères ? Combien de fois son père avait-il blâmé son héritage Saxon pour ses manières sauvages ? Blâmé son grand-père d'encourager son comportement peu orthodoxe ? C'était son grand-père qui avait montré à Elizabeth comme se comporter avec le faucon et les chiens-loups à ses visites annuelles au manoir, tout pour irriter le mari de sa fille. Les deux protagonistes s'amusaient à provoquer l'autre. Et c'était Elizabeth qui profitait de la friction entre les deux hommes. Son grand-père se vantait que sa petite-fille était un retour à leurs ancêtres Vikings et il n'avait qu'à pointer ses cheveux blonds et ses yeux bleus pour prouver sa déclaration.

Mais si le grand-père était à blâmer pour l'indépendance d'Elizabeth, son père aussi. Ne l'avait-il pas traitée comme un fils pendant de nombreuses années ?

Comment son grand-père s'entendrait-il avec Geoffrey, se demanda Elizabeth, si jamais ils se rencontreraient ? Le doux géant jouerait-il les mêmes jeux de provocation avec Geoffrey comme il l'avait fait avec son père ? La pensée du chaos qu'il pourrait causer fit sourire Elizabeth. Geoffrey se retourna de la fenêtre à temps pour attraper son sourire. Il se demanda la raison, les sourcils froncés.

Elizabeth rencontra son regard et attendit. Elle remarqua alors que lui aussi s'était lavé, car ses cheveux étaient humides et légèrement bouclés autour de son col. Il s'était aussi changé, il portait une tunique

aussi noire que la nuit, avec un dessin de fils d'or sur son sein droit. Le tissu était serré contre sa poitrine puissante et chaque fois qu'elle le voyait, il lui semblait plus grand qu'auparavant. Elle n'aimait pas se sentir intimidée, mais ne pouvait plus supporter son regard fixe car son regard chaud était si hypnotique qu'elle craignait qu'il ne voit bientôt la terreur qu'elle faisait de gros efforts pour cacher.

— Le prêtre attend, annonça-t-il soudainement, son ton étonnamment doux.

— Alors vous n'avez pas changé d'avis ? demanda Elizabeth, la voix plus légère qu'un murmure.

— Non, je n'ai pas changé d'avis. Nous nous marierons, déclara Geoffrey. Habillez-vous. Les gardes vous escorteront quand vous serez prête. Ne me faites pas attendre, l'avertit-il.

Il n'attendit pas sa réponse, se retourna et quitta la pièce en claquant la porte derrière lui avec une telle force que les bûches de la cheminée se déplacèrent avec le vent qui les remuèrent.

Elizabeth se trouva pressée de suivre sa volonté. Elle aurait le mariage et ferait avec ! Parée dans une robe blanche, elle enroula une chaîne dorée autour de sa taille comme seule décoration. Ses cheveux étaient humides et étaient difficiles à démêler, mais elle réussit finalement à les attacher à l'aide d'un petit ruban.

Ses mains tremblaient quand elle ouvrit la porte et suivit les gardes dans le couloir, vers son destin. Geoffrey était debout au pied de l'escalier, la main tendue. Elizabeth plaça sa main dans la sienne et marcha avec lui dans la grande salle.

Elle fut surprise de voir que tous les hommes dans la salle se mettaient à genoux, leurs têtes baissées. C'était stupéfiant de voir des gens leur montrer tant de respect.

La bénédiction du prêtre détourna ses pensées vers les vœux qu'elle était sur le point d'échanger. Il lui demanda de s'engager, corps et âme, à l'homme agenouillé à côté d'elle.

Tout arrivait si vite. Elizabeth ne pouvait même pas se rappeler s'être agenouillée. Ni comment sa main était arrivée dans la sienne. D'où venait l'anneau ?

— Pour aimer et honorer, pour chérir...

La voix monotone du prêtre devenait insistante. Je ne sais pas encore si je l'aime, se retrouva à penser Elizabeth, au moment où elle répétait les mots.

— moi, Catherine Elizabeth Montwright, par la présente...

Sa voix était un chuchotement, mais le prêtre semblait s'en contenter, se penchant simplement en avant avec un sourire bienveillant sur son visage comme il écoutait ses réponses.

— moi, Geoffrey Guillaume Berkley...

Sa voix, proclamant tous ses titres, était forte et claire. Puis c'était fini et Geoffrey la souleva de terre. Il lui donna un baiser ferme et la retourna, les présentant tous deux à ses hommes. Elle entendit son profond soupir quelques secondes avant que la salle se remplisse d'une sonore acclamation.

Le bruit et les cris s'intensifiaient en volume et en force. Elizabeth aperçu son frère, debout à côté du vassal du Baron. Elle commença instinctivement à marcher vers lui, mais fut arrêtée par la main de son mari.

— Attendez, demanda-il, posant sa main sur son bras.

Il hocha la tête à Roger et un chemin fut dégagé. Roger emmena petit Thomas pour qu'il soit debout devant le couple. Le petit garçon n'avait d'yeux que pour Geoffrey, l'adoration était tout ce qu'on pouvait voir. Il ne donna même pas un coup d'œil à sa sœur.

— Je ne pense pas qu'il se souvienne de vous, dit son mari. Mais cela va changer, ajouta-t-il quand il remarqua sa détresse, car sa voix est de retour et il parle maintenant constamment.

Elizabeth hocha la tête et sourit, puis se mit à genoux devant son frère pour qu'ils soient au niveau de ses yeux. Il l'ignora comme elle l'appela doucement son nom.

— Thomas, je suis ta sœur, insista-t-elle pour la deuxième fois.

Le petit se tourna finalement quand Roger le poussa du coude derrière sa tête.

— Je dois être un chevalier, se vanta-t-il.

Puis, se rappelant ses manières, il s'agenouilla et baissa la tête.

— Je vous garderai, ma dame, désormais.

Il jeta un coup d'œil en haut à Geoffrey pour voir s'il avait plu à son Baron. Geoffrey hocha la tête et aida Elizabeth à se mettre debout. Elle se tourna pour prendre la main de son frère mais constata qu'il était déjà à mi-chemin à travers la salle, à la suite de Roger.

Elizabeth se tourna vers son mari et lui permit de la conduire vers la table pour le banquet du mariage.

— où sont Thor et Garth ? demanda-t-elle en s'asseyant.

— qui ? demanda son mari.

— mes chiens, expliqua Elizabeth. Ils s'appellent Thor et Garth. Mon grand-père les a nommés ainsi, ajouta-t-elle avec un petit sourire. Je me demandais si peut-être petit Thomas se souvenait d'eux.

— Les chiens sont enfermés dans les quartiers ci-dessous, répondit Geoffrey. Votre frère a peur d'eux.

— mais cela ne peut pas être vrai ! s'écria Elizabeth, qui avait atteint sa limite de surprises en une seule journée. Il les connaît depuis qu'ils sont chiots !

— Je ne mens pas.

La voix de Geoffrey était calme, mais ferme. Elizabeth l'étudia tandis qu'il s'installait, imperturbable à la table à côté d'elle.. C'était comme s'il portait un masque pour garder ses émotions soigneusement dissimulées d'elle. Pourtant, même ainsi, elle décida qu'elle aurait pu l'avoir offensé.

— Je vous crois, répondit-elle. Je ne suggérerais pas que vous mentiez. C'était juste une surprise.

Son explication rendit heureux son mari et il la gratifia d'un sourire qui montrait de belles dents blanches.

Le sourire était presque enfantin, mais la cicatrice qui marquait sa joue annulait toute suggestion selon laquelle il était jeune et espiègle. Cela, et la façon dont il la regardait, pensa Elizabeth, traversée par un frisson de nervosité. Ses yeux avaient une promesse sensuelle des moments à venir.

— Le garçon se cache derrière Roger chaque fois que les chiens font

leur apparition. Les animaux se rappellent évidemment de votre frère, dit-il, et ils essayent constamment de le rejoindre. Le futur héritier des terres Montwright pleure jusqu'à ce que Roger ne puisse plus supporter le son une seconde de plus. Si ses bras pour le combat sont aussi forts que ses poumons, votre frère sera un puissant guerrier quand il sera grand.

C'était Elizabeth qui avait maintenant envie de hurler. Des larmes remplirent ses yeux et elle lui serra la main dans un poing, avant de se rendre compte que Geoffrey la tenait. Elle détendit rapidement sa poigne, de peur qu'il pense qu'elle était excessivement émotionnelle.

— il n'a jamais eu l'habitude d'avoir peur de rien ni de personne, dit Elizabeth. Mon père avait peur qu'il ne développe jamais de bon sens.

La tristesse soulignait son explication.

Geoffrey semblait affecté par sa détresse.

— il a vu beaucoup de changement, dit-il en lui tendant une coupe remplie de vin rouge avant d'ajouter : Le temps réparera votre frère. C'est ainsi que ça fonctionne.

Me réparerai-je ? se demanda Elizabeth. Le temps rendra-t-il le souvenir des cris perçants de ma mère s'effacer dans l'insignifiance ? Le temps rendra-t-il les meurtres moins atroces ? Et si la guérison inclus l'oubli, alors peut-être que les blessures devraient rester cruelles et saigner. Je ne peux pas mettre de côté la haine, pensa Elizabeth, pas tant que Belwain ne sera pas mort.

— Félicitations, ma dame.

Les mots prononcés doucement par une voix familière choquèrent Elizabeth. Elle tourna sa tête et rencontra le regard de la vieille servante de sa mère, Sara.

— sara ! s'exclama-t-elle avec un sourire. Je vous ai cru morte.

Elizabeth se tourna, le sourire toujours en place, et dit à son mari :

— Lord, je vous présente la servante la plus loyale de ma mère, Sara. Sara, dit-elle, tournant son regard vers la femme aux cheveux blancs, le chef suprême de mon père, Baron Guillaume Geoffrey Berkley.

— non, Elizabeth, chuchota son mari contre son oreille, ce n'est plus le chef suprême de votre père, mais votre mari.

Elizabeth rougit légèrement et hocha la tête à la douce réprimande. Elle se permit de corriger son erreur immédiatement.

— mon mari, Sara, commença-t-elle.

Son attention fut distraite par le nombre de serviteurs familiers portant des plateaux de nourriture dans la salle.

— où... comment...

— ils sont tous de retour, maintenant que vous êtes ici, dit Sara, pliant ses mains devant elle.

Elle regarda Elizabeth, mais senti le froncement de sourcils du Baron et modifia rapidement sa déclaration.

— quand le mot a passé que votre mari avait débarrassé notre maison des profanateurs, nous sommes rentrés.

La servante jeta un coup d'œil au Baron, puis baissa ses yeux avec respect.

— Avec permission, Lord, j'aiderais ma dame à se préparer pour le lit de ce soir. Sa camériste a été tuée pendant l'attaque.

Geoffrey hocha la tête en guise de consentement. La servante sourit, tendit la main comme pour tapoter Elizabeth, puis se ravisa. Elizabeth s'en aperçut et ce fut elle qui tapota la servante.

— merci, Sara et louange à Dieu de vous avoir sauvé ! dit-elle.

Quand la servante fut retournée à ses devoirs, Elizabeth se tourna vers son mari. Il y avait des larmes dans ses yeux.

Geoffrey était stupéfié de sa maîtrise de soi. Il y avait une force fragile en elle. Elle n'était pas comme les autres femmes qu'il avait connues, mais cela, il le savait depuis le début. Une dignité calme émanait d'elle. Son humeur était rapide à s'enflammer, Geoffrey le savait, mais les larmes n'étaient pas bien loin. Il voulait la voir sourire de nouveau.

— gémissiez-vous aussi fort que votre frère ? lui demanda-t-il.

Elizabeth ne pouvait pas dire s'il la taquinait ou non.

— Je ne gémis jamais, dit-elle en secouant sa tête.

Elle pensait alors qu'elle devait sembler vraiment très snob. Son mari

sourit de plaisir.

— Et vous ne souriez jamais à votre mari ? demanda-t-il contre son oreille.

Le souffle doux et chaud contre son lobe d'oreille ressemblait à un petit coup et Elizabeth dû se retirer brusquement avant qu'elle ne puisse répondre.

— c'est trop tôt pour le dire, essaya-t-elle de le taquiner, bien que sa voix sonnait comme un murmure rauque à ses oreilles. Je suis mariée depuis seulement quelques minutes, Lord.

Elle leva son regard, ses yeux miroitaient de malice, Geoffrey fut frappé, sans voix par leur couleur intense. Elle devenait, plus magnifique, plus désirable, et il se demandait comment cela était possible.

— Et vous êtes heureuse d'être mariée ? demanda-t-il quand il pu retrouver sa voix.

— ce sera plus difficile, dit Elizabeth, sa voix sérieuse, avant de continuer sans rencontrer son regard : Mon mari ne m'est pas bien connu et les histoires à son sujet sont terribles.

Geoffrey fut pris de court. Il pensait qu'elle pouvait plaisanter, l'étincelle dans ses yeux le lui disait, mais son expression était neutre et sa voix la plus sérieuse. Il constata qu'il ne savait pas quoi répondre. Personne ne lui avait jamais parlé de cette manière.

— Je suis votre mari, dit Geoffrey en fronçant les sourcils. Quelles histoires avez-vous entendues à mon sujet ?

— Trop nombreuses pour les compter, répondit Elizabeth, essayant de ne pas rire.

— Je les entendrai toutes !

Sa voix augmentait en volume, allant de paire avec son tempérament, s'intensifiant. Aussitôt qu'il lança son ordre sèchement, il regretta l'avoir fait. Il ne voulait pas effrayer sa jeune épouse la nuit de leur mariage, mais il l'avait évidemment fait. Elizabeth détourna sa tête de lui, protégeant son visage de son regard. Maintenant, aussi étrange que cela puisse l'être, Geoffrey était tenté d'essayer de la calmer. Le problème, bien sûr, était qu'il ne savait pas trop comment s'y prendre.

Il fit claquer sa coupe sur la table pour évacuer sa frustration puis tourna le menton d'Elizabeth vers lui avec le bout de son doigt. Il décida qu'il allait tout simplement lui sourire et qu'elle saurait qu'elle était toujours dans ses bonnes grâces.

Il n'était absolument pas préparé à l'expression et par le sourire qui était apparu, ainsi que par le rire doux et mélodieux qui atteignait ses oreilles.

— Je vous taquinais, mon mari. S'il vous plaît, ne fronchez pas les sourcils. Je ne voulais pas vous vexer, dit Elizabeth, essayant de contrôler son rire moqueur.

— vous n'avez pas peur ?

Il se trouvait absurde de poser la question et dû secouer la tête.

— vous n'aimez pas être taquiné ? répondit Elizabeth à sa question par une des siennes.

— Je ne sais pas si j'aime cette taquinerie ou pas, déclara Geoffrey, essayant de paraître sévère et échouant lamentablement. Son sourire ressemblait au soleil, réchauffant la pièce.

— D'habitude, je suis le seul à taquiner, admit-il avec un sourire.

Elizabeth rit de nouveau et dit :

— Alors, ce mariage...

— un toast !

La commande venait de Roger d'une voix forte et puissante. Elizabeth jeta un coup d'œil et vit que le vassal tenait une coupe au-dessus de sa tête. En équilibre quelque peu précaire, sur une épaule se tenait petit Thomas, riant sottement alors qu'il s'accrochait à la chevelure du chevalier des deux mains.

Geoffrey se trouva irrité par cette interruption. Il avait apprécié la plaisanterie facile avec sa femme et se demandait ce qu'elle était sur le point de dire. Il se força à revenir aux festivités mais en murmurant d'abord à Elizabeth :

— Plus tard, ma femme, vous me raconterez ces histoires terribles sur ma personne.

En gardant son regard fixé sur Roger et son frère, Elizabeth répondit

d'une voix douce :

— peut-être, Lord. Peut-être.

Un sentiment de légèreté s'installa sur Elizabeth avec chaque gorgée de vin, la réchauffant. En fait, elle se sentait chaude de partout, à l'intérieur comme à l'extérieur.

— où avez-vous trouvé ce vin, Lord ? Nous ne sommes pas habitués à une telle qualité, dit-elle.

— même quand vous célébrez ? demanda Geoffrey avec surprise.

— nous buvions de la bière à chaque occasion, répondit Elizabeth. Et partagions les assiettes de chacun, ajouta-t-elle, se référant aux assiettes de bois que les serveurs plaçaient sur la table.

— votre père était un homme riche, déclara Geoffrey.

— oui, mais économe ! dit Elizabeth.

Elle rit et se pencha vers son mari, sa main nonchalamment posée sur la sienne.

— mon grand-père avait l'habitude de taquiner mon père sur son porte-feuille serré, avoua-t-elle d'une voix de conspiratrice.

— vous avez beaucoup d'affection pour votre grand-père, n'est-ce pas ? demanda Geoffrey en souriant à son comportement.

— oui, nous sommes très semblables, reconnu-t-elle.

Elle prit une autre gorgée de son vin et sourit à son mari sur le bord de sa coupe.

— Assez, décréta Geoffrey en lui enlevant sa coupe. Je vous veux éveillée à notre nuit de noces.

Son rappel indélicat de ce qui allait advenir retira la chaleur d'Elizabeth. Le sourire s'effaça et elle baissa les yeux sur son assiette. Elle avait mangé - une pointe de la tarte de cailles - pas du cygne ni les tartes aux fruits sauvages préparées pour la célébration.

Elle regardait, comme de plus en plus de mets délicats étaient placés sur la table. Il y avait des « Oh » et des « Ah » reconnaissants quand le paon cuit, préparé dans sa peau et ses plumes, fut placé devant elle. Geoffrey la servie après s'être lavé les mains avec le chiffon humide

que son écuyer lui avait fourni. Un page aida Elizabeth.

Le prêtre et plusieurs gens de Geoffrey rejoignirent le couple à table. Petit Thomas n'avait pas été autorisé à s'asseoir avec eux en raison de son âge et de sa position, mais chaque fois qu'Elizabeth le regardait, elle remarquait que ses joues étaient gonflées comme un écureuil de nourriture. Ses manières étaient égales à ses chiens, pensa-t-elle, mais bientôt, il deviendrait l'un des pages de Geoffrey et apprendrait les bonnes manières.

Plusieurs des hommes éclatèrent de rire à l'écoute des vers d'une balade populaire et quelque peu osée. Et ensuite, l'écuyer roux, rouge par la boisson, commença à chanter d'une voix de baryton profonde. La salle se calma et tous écoutèrent sa chanson.

Sa ballade était sur le héros Roland et son épée fidèle, *Durandal*, comment l'homme courageux avait mené les troupes antiques à la victoire. Selon le vers, Roland était allé bien en avance des envahisseurs, chantant d'une voix claire tandis qu'il avait jeté des centaines de fois son épée dans l'air comme un jongleur. Il fut le premier à mourir et n'avait offert aucune résistance. Et maintenant, il était une légende.

Pour Elizabeth, Roland était un idiot. Elle n'était pas d'une nature romantique. Le mort était mort, que l'ont devienne une légende ou pas. Elle se demandait si Geoffrey serait d'accord avec son observation.

— Il est temps, annonça Geoffrey lorsque la chanson se termina et que les acclamations à la mémoire de Roland s'estompèrent.

Il prit son coude, fit un signe à son serviteur et se leva.

— Allez-y. Je vous rejoindrai bientôt.

Elizabeth voulait partir, d'accord, mais sa destination était les grandes portes menant à l'extérieur et pas sa chambre. Elle sourit presque à ses pensées enfantines d'évasion. Presque.

Elle souleva l'ourlet de sa robe et suivit Sara, restant dans le halo de la torche que portait la servante, s'arrêtant une seule fois sur son chemin sur la montée de l'escalier se courbant. Elle trouva son mari au milieu d'un groupe d'hommes, l'observant. Il semblait ignorant de la conversation des soldats, regardant attentivement sa jeune épouse.

Le cœur d'Elizabeth battait à la caresse sensuelle et la promesse que

tenaient ses yeux sombres.

— maîtresse ?

La voix de Sara la tira de sa rêverie, mais Elizabeth ne pouvait pas briser la force qui tenait son regard verrouillé à celui de son mari.

— oui, murmura-t-elle suivit de « je viens », mais ce ne fut que lorsque la servante tira sur son coude qu'elle fut en mesure de revenir à la gentille dame.

Sara entretenait un bavardage constant des nouvelles du village jusqu'à ce qu'elle ait fait déshabiller Elizabeth et qu'un nouveau feu flambe dans le foyer. Les cheveux d'Elizabeth restèrent tordus dans le ruban placé sur sa tête avec plusieurs mèches s'échappant et encadrant les côtés de son visage. Elle rejeta une mèche et se glissa dans le peignoir que la servante tenait ouverte pour elle.

La présence de Sara aida beaucoup Elizabeth à se calmer. La journée avait été assez impressionnante... Elizabeth se sentait à la fois épuisée et surexcitée.

— vos mains tremblent, fit remarquer la vieille dame. Est-ce de joie ou de peur ?

— ni un ni l'autre, menti Elizabeth. Je suis juste très fatiguée. Ça été une longue journée.

— maîtresse ? Votre mère vous a-t-elle parlé des devoirs d'une femme ? demanda Sara avec une franchise tranchante qui fit réchauffer les joues d'Elizabeth.

— non, répondit-elle, évitant le regard de Sara, mais j'ai entendu des histoires que mes sœurs se sont échangés. Par ailleurs, une femme n'a pas besoin de faire quoi que ce soit, non ?

Sa voix sonnait une note de panique, un écho à son agitation intérieure.

La servante hocha la tête.

— quand un homme devient excité, il souhaite que sa compagne réponde, dit-elle de façon très neutre. Je crains que vous le rendiez en colère si vous...

— Je ne me soucie pas s'il se fâche ou pas, répondit Elizabeth,

redressant ses épaules. J'espère juste qu'il le fera rapidement.

— il y a plusieurs façons que vous pouvez utiliser pendant l'acte pour que cela soit plus rapide... laissa entendre la servante en rabattant les couvertures sur le lit avant de se tourner vers Elizabeth. Mais cela demande du courage... et de l'audace, ma dame.

Elizabeth se trouvait intriguée par la conversation. Sara ne semblait pas le moins du monde embarrassée par leur sujet délicat, mais se tenait là avec une expression tranquille sur son visage et parlait comme si elles discutaient de nouvelles façons de farcir la caille. Sara, se rappela Elizabeth, avait au moins trois fois son âge... c'était peut-être pour cela que son attitude était tellement blasée.

— que dois-je faire ? demanda Elizabeth, déterminée à tout faire pour que la nuit se termine rapidement.

— séduisez-le, dit Sara, hochant la tête à l'air perplexe d'Elizabeth. Il est impatient de coucher avec vous, dit-elle. Je l'ai vu dans ses yeux. C'est un homme qui a tant de contrôle, maîtresse. Vous devez...

La porte de la chambre s'ouvrit soudainement et Geoffrey remplit l'entrée. Elizabeth se tenait debout devant la cheminée, inconsciente que la lumière du feu décrivait les forme élancée de son corps à travers le fin peignoir. Son estomac se nouait en surprenant le regard de son mari comme il la regardait, rempli de faim et de désir, du sommet de sa tête jusqu'à la pointe de ses orteils, jetant un coup d'œil au peignoir, elle le regardait l'évaluer, priant pour que son tremblement cesse bientôt.

Sara sorti de la chambre et elle fut seule avec son mari. Son regard était intimidant et quand elle ne put plus le supporter, elle lui tourna le dos, feignant de réchauffer ses mains devant le feu. Son esprit courait pour trouver une fin à la discussion qu'elle avait eue avec Sara. Le séduire ? Jouer à la fille de joie ? C'est cela que la servante suggérerait ? Non, décida-t-elle, elle ne pourrait jamais faire ça. Et comment, le séduire accélérerait la vitesse de l'acte ?

Comprenant qu'elle paraissait probablement vouloir l'éviter, Elizabeth se tourna lentement vers son mari. Il était assis sur le bord du lit, enlevant ses bottes tout en la regardant fixement.

Si seulement il souriait, pensa Elizabeth, au lieu d'avoir l'air si sérieux, si absorbé. Elle pensait qu'il essayait de voir à l'intérieur d'elle, connaître ses pensées et ses sentiments, trouver son âme. Et la capturer. Il avait l'air capable de le faire et Elizabeth faillit presque

faire un signe de croix, mais se reprit à temps.

Sans dire un mot, Geoffrey se mit debout et commença à enlever le reste de ses vêtements, surpris de constater que ses mains cafouillaient avec de simples lacets. S'il n'en connaissait pas autant, il aurait pu trembler des mains. Il continuait à regarder sa femme, souhaitant qu'elle lui montre un peu de la peur qu'elle gardait si bien cachée. Il savait qu'elle était là, fermée derrière son maintien rigide. Pourtant, il n'était pas mécontent quand elle n'en fit rien. Elle était sa femme, sa propriété. Et il avait bien choisi.

Elizabeth le regarda essayer encore et encore de défaire les lacets. Elle voulait suggérer qu'il donne un peu d'attention à sa tâche au lieu de la regarder mais ne pensait pas qu'il comprendrait qu'elle le taquinait. Au lieu de cela, elle marcha lentement vers lui, un sourire soulevant les coins de sa bouche et défit les trois lacets.

Geoffrey l'observait, respirant son doux parfum.

— Je devrais changer votre pansement, dit Elizabeth, en prenant un peu de recul, et appliquer plus de pommade.

— ça été fait, répondit Geoffrey d'une voix rauque.

Il retira le reste de ses vêtements pendant qu'il parlait. Elizabeth essaya de se rappeler qu'elle l'avait vu nu auparavant, mais c'était quand il était inconscient et que la fièvre faisait rage. Son désir avait considérablement changé son physique, une transformation qui lui faisait peur.

— N'ayez pas peur.

L'ordre dit doucement confondait Elizabeth. Geoffrey plaça ses mains sur ses épaules. Il ne l'attira pas à lui, mais semblait se contenter d'étudier paresseusement ses yeux, son nez et plus particulièrement sa bouche.

— Je n'ai pas peur, le contredit Elizabeth, sa voix claire et forte. Je vous ai vu sans vos vêtements.

Au regard perplexe de Geoffrey, Elizabeth expliqua :

— quand j'ai pris soin de vous, c'était nécessaire...

— Je me souviens, dit Geoffrey en souriant ironiquement de manière que le visage de sa femme se colora.

Ses mains commencèrent à masser doucement ses épaules, caressant les nœuds de tension qu'il savait avoir causé.

— Et je vous ai également vue sans vos vêtements, dit-il.

Ses paroles firent sursauter Elizabeth et elle était vaguement consciente que ses mains s'étaient déplacées à sa taille, au nœud qui retenait son peignoir.

— quand était-ce ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— À la cascade, répondit Geoffrey. Vous étiez en train de vous baigner.

— Et vous m'avez observé ? demanda-t-elle, à la fois gênée et quelque peu indignée.

— J'avais déjà décidé de me marier avec vous, Elizabeth. C'était mon droit.

Elizabeth repoussa ses mains et fit un autre pas à reculons. Elle sentit le lit derrière ses genoux et savait qu'elle ne pouvait pas aller plus loin.

— quand l'aviez-vous décidé, demanda-t-elle, dans un murmure, que vous m'épouserez ?

Geoffrey ne lui répondit pas mais se tenait là et attendait.

Cela ne rendait pas moins ce moment gênant et l'incertitude de ce qui allait arriver était angoissante. Je dois le faire, se décida Elizabeth. Lentement, elle dénoua la ceinture de son peignoir. Avant que son courage ne puisse l'abandonner, elle le retira et le laissa tomber sur le sol.

— Et me voulez-vous toujours ? demanda-t-elle, sa voix rauque et, l'espéra-t-elle, séduisante.

À l'air surpris sur le visage de son mari, Elizabeth décida qu'être séduisante pouvait être un travail facile. Son regard était si chaud qu'elle sentit la chaleur comme une étreinte, s'enveloppant autour d'elle. Elle se sentait comme si elle avait été caressée.

— oui, femme, je vous veux, répondit Geoffrey, sa voix hypnotique. Venez à moi, Elizabeth. Laissez-moi vous faire mienne.

Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour perdre son contrôle, pensa

naïvement Elizabeth. Compte tenu de son état, il allait plus probablement la jeter sur le lit et la prendre. Ce serait douloureux, elle le savait, mais ce serait rapidement terminé. Un besoin irrésistible de faire le premier geste fit tourner la tête d'Elizabeth.

Elle fit le dernier pas et n'était qu'à un souffle de le toucher quand elle s'arrêta et souleva ses mains dans ses cheveux. Elle tira sur le ruban et la couronne serrées de boucles se déroula rapidement, tombant sur ses épaules. Et pourtant, son mari ne bougeait pas. Il ne semblait pas trop fou d'excitation ni de désir, et Elizabeth réalisa qu'elle devrait jouer une bien meilleure tentatrice qu'elle l'avait d'abord pensé si elle voulait lui faire perdre tout contrôle.

Elle se souleva sur la pointe des pieds et posa ses mains autour de son cou, avançant jusqu'à ce que ses seins touchent le tapis chaud de poils couvrant sa poitrine. Le contact de sa peau contre la sienne était surprenant ; ses yeux s'élargirent en réaction. Geoffrey sourit comme s'il était satisfait de son agressivité.

Il la souleva et la posa délicatement sur le lit. Avant qu'elle ne puisse bouger pour quitter la chambre, Geoffrey descendit sur elle, toute la force et la puissance la touchant d'une douceur soyeuse de la tête aux orteils. Son corps semblait avaler le sien. Il s'appuya sur ses coudes pour partager un peu de son poids et observa la réaction de sa femme à son contact intime.

Elizabeth ferma les yeux contre les sentiments révoltant ses sens. Sa peau était chaude comme de l'acier ; sa virilité, l'odeur qui était Geoffrey, l'intoxiquait. Elle se sentait trembler et essaya courageusement d'écarter ses jambes, sachant, dans son cœur, que sa puissance allait très probablement la déchirer.

Je ne crierai pas, se répéta-t-elle à maintes reprises, serrant ses yeux encore plus serrés que si cette seule action pourrait l'aider à diminuer la douleur de ce qui allait arriver.

— Je suis prête, murmura-t-elle d'une voix déchirée.

Geoffrey la sentie se coller à lui et sourit.

— Eh bien, je ne le suis pas, murmura-t-il en retour, et il élargit son sourire quand ses yeux s'ouvrirent de détresse et de confusion évidentes.

Ses yeux étaient pleins de tendresse et les paillettes d'or montraient son amusement. Ne le trouvant pas drôle, Elizabeth avait envie de

crier. Au lieu de cela, elle murmura d'une voix qui ressemblait beaucoup à un plaidoyer :

— Faites avec, mon mari.

Elle essaya encore d'écarter ses jambes, mais Geoffrey bloqua leur mouvement avec son corps. Elizabeth le regarda dans les yeux et sa langue commença à la caresser là. Le contact intime de sa langue sur la partie la plus protégée de son être, une caresse rude de son visage non rasé contre la peau ultrasensible de ses cuisses, conduit Elizabeth au bord du gouffre. Elle le pria avec ses gémissements de cesser cette tendre torture tandis que ses mains le tenaient contre elle.

— Tu as un goût si bon... si doux, l'entendait-elle dire dans un souffle en lambeaux comme il l'emmena lentement vers la folie.

— s'il te plaît, Geoffrey, gémit-elle comme elle s'arqua contre lui. S'il te plaît...

Elle ne savait pas ce qu'elle demandait, voulant seulement que l'agonie cesse.

— Du calme, mon amour, murmura Geoffrey, mais Elizabeth était au-delà de la compréhension de ce qu'il disait.

Sa voix était apaisante, son toucher sauvage ; elle arqua ses hanches avec plus de force et ratissa ses ongles dans ses cheveux. Ses mouvements frénétiques rendirent Geoffrey fou de désir. Son corps tremblait et Elizabeth pouvait sentir la faim brute reprendre. Au lieu de lui faire peur, elle devenait plus excitée, le tirant vers son visage.

Le contrôle de Geoffrey se brisa. Il couvrit sa bouche avec la sienne, la prenant voracement avec sa langue. Elizabeth répondit à sa passion, l'embrassant encore et encore avec une urgence désespérée. Elle se trouvait devenir l'agresseur, la dévergondée avec son besoin, et Geoffrey essaya de la laisser faire un peu plus longtemps, jusqu'à ce que ses ongles creusent dans ses omoplates, devenant douloureusement insistant.

— Je te veux comme je n'ai jamais voulu une autre femme, lui dit-il dans un murmure.

Il s'agenouilla entre ses jambes, ses mains tenant ses hanches. Elizabeth monta et verrouilla ses mains derrière son cou, essayant de le tirer en arrière vers elle. Elle le sentit hésiter et s'arqua instinctivement à l'instant même où il plongea. La douleur l'arracha de

la brume sensuelle et elle poussa des cris. Elle essaya de se dégager, mais Geoffrey la tenait serrée contre lui et seulement quand il fut profondément à l'intérieur d'elle qu'il s'arrêta, lui donnant le temps de s'adapter à lui.

Il calma ses sanglots avec de douces paroles, promettant encore et encore que la douleur était terminée.

— NOUS sommes unis ? réussi à demander Elizabeth, la voix tremblante.

— Tout juste commencé, répondit son mari.

Il avait l'air de quelqu'un revenant d'une chevauchée et Elizabeth connaissait le contrôle qu'il maintenait pour elle. Sa considération lui donnait envie de lui plaire encore plus. Il respirait fort contre sa joue. Elizabeth tourna sa tête et trouva ses lèvres, l'embrassant passionnément. Geoffrey lui rendit son baiser, prenant son visage entre les paumes de ses mains. Puis lentement d'abord, il commença à bouger. Et la douleur fut oubliée.

Ses jambes glissèrent autour des hanches de son mari. Elle l'entendit lui dire de le tenir et elle enveloppa ses bras autour de son cou. Et ensuite, elle n'entendit plus rien. Elle pouvait seulement le sentir. L'intensification du plaisir avait pris le contrôle. Son cœur battait la chamade au rythme sauvage ; dans le centre de la tempête, son mari la guidait, la poussant.

— maintenant, Elizabeth, dit-il en haletant. Viens avec moi.

Et elle était là avec lui ; elle sentit la séparation de son corps et de son âme ; sentit l'explosion comme des éclairs enflammés et l'irruption à l'intérieur d'elle avec la poussée puissante de son mari. C'était terrifiant et c'était magnifique. Elle appela son nom et l'entendit dire le sien.

Il fallut un certain temps avant qu'Elizabeth revienne à la réalité. La descente douce vers le présent était chaude et en sécurité par le corps de son mari couvrant le sien. Elle ouvrit les yeux pour voir Geoffrey lui souriant.

— Je ne savais pas... murmura-t-elle.

Le sentiment d'émerveillement et d'étonnement de ce qu'ils venaient de partager était impossible pour elle à décrire, mais Geoffrey le savait à son expression. Il repoussa tendrement une mèche humide de son

front et l'embrassa. Elle sentit l'humidité sur ses joues et réalisa qu'elle avait pleuré. Il souriait de nouveau d'un sourire heureux et arrogant, décida Elizabeth et elle se demanda qui avait séduit qui.

Elle ferma ses yeux et sourit. Geoffrey roula sur le dos avec un fort soupir, un soupir de satisfaction et Elizabeth sentit immédiatement l'air froid sur sa peau luisante. Le sommeil exigea son attention, le sommeil et la chaleur du corps de son mari. Elle tira les couvertures sur eux et se roula dans ses bras, le poussant du coude jusqu'à ce qu'il se soit tourné de son côté et enveloppé ses bras autour d'elle.

Elle était sur le point de sombrer dans le sommeil quand elle entendit la voix de son mari.

— Tu es à moi.

C'était une déclaration calme de fait.

— oui, mon mari, je suis à toi, reconnu Elizabeth dans l'obscurité. Et tu es à moi.

Son ton le défiait de le nier.

Elizabeth attendit ce qui lui semblait à sa nature impatiente une éternité. Geoffrey ne répondit pas. Sa respiration profonde lui indiquait qu'il s'était endormi. Son irritation tourna à l'exaspération quand il commença à ronfler.

Elizabeth refusait d'abandonner. Il avait réclamé son engagement et maintenant, elle aurait le sien ! Elle le poussa aussi fort qu'elle le pouvait et criait dans son oreille :

— Tu es à moi, Geoffrey.

Geoffrey ne répondit toujours pas, mais il lui donna une pression rapide avec l'allusion d'un sourire. Pour Elizabeth, c'était une reconnaissance de sa demande. C'était assez. La promesse avait été donnée.

Contents, mari et femme s'endormirent.

Chapitre 4

Elizabeth fut réveillée par le bruit des soldats au travail dans la cour en bas. À cet instant, avant que le souvenir s'efface, elle pensait entendre la voix profonde de son père hurlant des instructions à ses soldats. Elle l'imaginait se pavanant autour des hommes en formation avec ses mains croisées derrière son dos. Sans doute suivi avec fierté et joie, par petit Thomas, à deux pas derrière lui, ses mains aussi derrière son dos, imitant chaque mouvement de son père.

Le hurlement de Roger ébranla Elizabeth. Elle ouvrit les yeux et prit une profonde inspiration. Rien ne pourra jamais être comme avant, elle s'en rendait compte, et le passé ne pouvait pas être effacé.

Pourtant, dans la lumière du matin, l'avenir ne semblait pas aussi sombre, si rébarbatif. Jusqu'à hier, Elizabeth n'avait aucune pensée ni soucis pour l'avenir; sa seule préoccupation étant Belwain et la planification de sa vengeance. Maintenant, il apparaissait qu'elle aurait les deux : un avenir et une justice.

Elizabeth se retourna sur l'endroit où son mari avait dormi. Le drap était froid sous elle et elle savait que son mari était parti depuis un certain temps.

Elle était contente de sa solitude. Tout s'était passé si vite qu'Elizabeth n'avait pas eu le temps de faire plus que réagir. Maintenant, elle pourrait peut-être démêler ses sentiments. Elle s'étira et senti l'endolorissement causé par son mari. Son mari ! Elle était maintenant mariée au Baron Geoffrey. Dans la lumière du jour, les événements qui s'étaient déroulés tard la veille firent rougir Elizabeth. Quelle contradiction cet homme se révélait être ! Il avait été un amant si doux, sensible à son désir et ses besoins – désirs et besoins qu'elle ignorait posséder. Elizabeth n'aurait jamais deviné qu'une telle sensibilité se cachait derrière son puissant mari. Tendre... et doux avait été son guerrier. Oui, c'était une contradiction. Quelles autres surprises l'attendaient ? se demanda-t-elle.

Peut-être ce sera un arrangement facile, d'être mariée à Geoffrey. Selon les standards de la noblesse, c'était une excellente position. Ses parents auraient été heureux. Plus important, l'avenir de son frère était maintenant assuré. Elizabeth croyait que Geoffrey protégerait effectivement petit Thomas.

— Nous ne sommes plus seuls, petit frère, murmura-t-elle.

L'espoir, retrouvé et fragile, allégea le souci d'Elizabeth.

Repoussant les couvertures, elle se glissa du lit et s'agenouilla, faisant automatiquement le signe de la croix avant que ses genoux ne touchent le sol de pierre froide. Habitée de se précipiter aux prières du matin, toutes récitées à voix haute en latin comme sa mère le lui avait enseigné, Elizabeth termina le rituel en quelques minutes. Elle ajouta un *Pater noster* supplémentaire pour le repos des âmes de sa famille et termina la prière avec le même vœu qu'elle faisait chaque matin depuis le massacre. Elle promettait de voir Belwain puni et donnerait sa vie, s'il le fallait. Le fait qu'elle priaît pour la vengeance, un acte en contradiction totale de tout ce que l'Église enseignait, ne dissuadait pas Elizabeth. Dans ce cas, elle suivait les croyances de son grand-père. Ce serait œil pour œil. La loi la plus ancienne prévaudrait.

Le rituel complété, Elizabeth se dépêcha de s'habiller. Elle voulait paraître sous son meilleur jour quand elle rejoindrait son mari. N'ayant jamais donné à son apparence plus qu'un coup d'œil nécessaire dans le passé, Elizabeth se surprenait elle-même. Être promise à Hugh pendant tant d'années avait éliminé le besoin de se pomponner pour le sexe opposé, car Hugh avait toujours été beaucoup plus intéressé par le nombre de nouveaux chevaux achetés et pour combien de pièces de monnaie quand il visitait le manoir Montwright que par elle. Il n'avait jamais fait des remarques sur son apparence.

Son père appelait Hugh frugal, qui selon les normes strictes de son père, était un compliment. Elizabeth était venue à penser à son futur mari comme... prévisible. Prévisible et ennuyeux.

Sa garde-robe manquait cruellement de choix. Il y a bien longtemps, son père lui avait dicté que trop de vêtements prêtait une attention excessive à son apparence et une telle attention pouvait laisser entendre à de la vanité. Et la vanité était un péché.

Elizabeth choisit finalement de porter une robe beige avec des bandes bleues. Elle allait plutôt confortablement sur ses seins et était à col haut, avec de longues manches flottantes. Elle lia une corde bleue autour de sa taille et glissa son poignard dans son fourreau en cuir et sur le bord de la ceinture.

Il lui fallut une dizaine de minutes pour trouver le compagnon à ses chaussures en cuir beige, cachées derrière la tenture de la tête du lit, et quand les deux chaussures furent retrouvées, elle s'y glissa et tourna son attention à ses cheveux. Elle les brossa jusqu'à ce qu'ils crépitaient puis les attacha avec un ruban à la base de son cou.

Maintenant, elle était prête. Pinçant ses joues pour leur donner un éclat supplémentaire et souhaitant qu'elle puisse trouver son petit miroir pour vérifier son apparence, elle redressa ses épaules et partie à la recherche de son mari.

Elle trouva Sara dans la grande salle et vit le désordre. Le château devait être aussi impeccable qu'il avait eu l'habitude de l'être, décida Elizabeth, en l'honneur de sa mère. Elizabeth remit sa recherche de Geoffrey à plus tard et organisa les serviteurs, plaçant Sara en charge de superviser le balayage et le lavage.

— jetez ces roseaux, dit-elle, se référant à ceux qui étaient fanées, et remplacez-les par des nouveaux. Peut-être que nous devrions saupoudrer un peu de romarin sur ce point de saleté qui s'attarde. Qu'en dites-vous, Sara ? demanda Elizabeth à la servante.

— oui, ma dame. Et Dame Winslow nous apportera de nouvelles fleurs sauvages comme elle avait l'habitude de le faire pour votre mère. Nous aurons nettoyé la place en un rien de temps.

Elizabeth hocha la tête. Son regard se tourna et s'accrocha contre sa volonté à la bannière déchiquetée suspendue sur le mur du fond.

— sara, demandez à quelqu'un de retirer la bannière, ordonna-t-elle à voix basse. Je n'ai pas besoin de la regarder pour me rappeler ce qui a été fait ici. Je n'oublierai pas.

La servante saisit impulsivement la main d'Elizabeth et la serra.

— Je m'en occuperai, ma dame. Personne ici n'oubliera.

— merci, Sara, répondit Elizabeth.

Elle donna un dernier regard à la bannière puis se tourna pour quitter la salle.

La servante utilisa l'ourlet de sa manche pour essuyer les larmes de ses yeux comme elle regardait sa nouvelle maîtresse. Oh, si seulement elle avait le pouvoir d'enlever un peu du poids du chagrin surchargeant une si jeune personne !

— c'est tellement injuste, grommela-t-elle à elle-même.

— pardonnez-moi, Sara ? Elizabeth se détourna de la porte et sourit. Je ne vous ai pas bien entendue.

— Je me demandais juste si vous et le Baron partirez bientôt, improvisa Sara.

Elle savait que ce n'était pas sa place de poser une telle question, mais elle n'avait aucune envie de parler des massacres de nouveau.

Elizabeth fut surprise par la question. Elle n'avait même pas envisagé la possibilité de quitter Montwright. C'était sa maison. Pourtant, la quitter, et bientôt, était plus que probable. Geoffrey avait de nombreuses exploitations supérieures aux terres Montwright et il avait son propre domaine.

— En vérité, je ne sais pas, dit Elizabeth à la servante. Où est mon mari, Sara ? L'avez-vous vu ? Je dois discuter de cette question avec lui.

— Je ne l'ai pas vu ce matin, répondit Sara. Peut-être qu'il est dans la cour ou avec les soldats ci-dessous. Je peux envoyer Hammond vérifier, ajouta-t-elle.

Tandis qu'Elizabeth pouvait se promener librement sur la succession, il était strictement interdit pour une femme d'entrer dans les quartiers des soldats situés à un vol en dessous de la grande salle.

— Je le trouverai, dit Elizabeth.

C'était plus facile à dire qu'à faire. Elizabeth flânait autour de la cour, mais n'interrompit aucun des hommes pour demander où se trouvait son mari. Elle s'arrêta et observa plusieurs écuyers lutter avec une grande cuve de sable, se demandant quel était leur plan. L'écuyer roux, appelé Gerald, était heureux de lui donner une explication.

— Les cuves de sable seront placées à intervalles le long de la corniche entourant le sommet du mur, ma dame.

— Pour quoi faire ? demanda Elizabeth en fronçant les sourcils.

— Vous voyez celui qui est déjà en place, là-bas ? demanda Gerald en indiquant l'ouest.

Sa voix avait crié dans l'oreille d'Elizabeth.

— oui, je le vois, répondit Elizabeth.

— Et vous voyez comment il se penche sur ces pierres ?

Elizabeth hocha la tête, souriant intérieurement au fort enthousiasme

de l'écuyer.

— Le feu pour chauffer le sable sera contenu dans le cercle de pierres.

— Mais dans quel but ? demanda Elizabeth.

— Pour chauffer le sable, répéta Gerald, jusqu'à ce que le sable soit si chaud que le soleil sera presque liquide.

— Et quand le soleil sera presque liquide ? demanda Elizabeth.

— Alors il sera propulsé par des disques métalliques sur le mur et fera beaucoup de dégâts à quiconque tentera de gagner l'entrée... s'il y a une autre attaque.

De l'expression sur le visage de l'écuyer, il était un peu déçu qu'elle ne montre pas beaucoup d'enthousiasme.

— Je n'avais jamais entendu parler d'une telle chose, une telle arme, dit-elle. C'est vraiment efficace ?

— oui, ma dame. Le sable peut brûler le corps quelque chose de féroce. C'est pourquoi, s'il est posé bien droit, il peut aveugler...

— Assez, s'empressa Elizabeth de l'interrompre, car il lui peignait une image horrible et elle avait le sentiment qu'il commençait juste à se réchauffer à son sujet. Vous m'avez convaincu, ajouta-t-elle.

L'écuyer hocha la tête et sourit. Elizabeth le remercia pour son temps et son explication, puis pensa qu'il lui rappelait son faucon à la façon dont il se gonflait dans sa louange.

Elle continua à chercher son mari, mais ne le trouva dans aucune des petites huttes regroupées dans des demi-cercles autour de la cour. Elle était heureuse de voir que toutes les huttes avaient été renforcées avec de la paille sentant le frais et de branchages, de longues et minces tiges de bois qui donnaient un soutien supplémentaire. Les huttes étaient la base réelle du château et si elles avaient été construites sur une plus petite échelle par rapport aux normes des autres, elles logeaient les artisans qualifiés et efficaces qui veillaient aux besoins du manoir. Le maroquinier résidait dans une hutte ; le boulanger avec deux fosses de cuisson et un four d'argile dans une autre ; les faucons et leur entraîneur avec sa variété de cages et perchoirs dans une autre. Dans un autre groupe résidaient le charpentier à côté du fabriquant de bougies. Le dernier et, selon les standards de son père, le plus important et surdimensionné, mais mis de côté du château, tout seul,

était la grange. Elle contenait tous les outils et sa provision de fer et d'acier. Les armes étaient fabriquées là-bas.

Dans la basse-cour au-delà des murs, on s'occupait de l'abattage des animaux et la fabrication de la bière fermentée de miel surveillés avec vigilance. Il y avait eu des plans d'ajouter un pressoir à vin, mais cela ne s'était pas réalisé avant la mort de son père.

Elizabeth se demanda quand les artisans avaient reçu leur dernière paie. Était-ce maintenant sa responsabilité ? se demanda-t-elle. Dans le passé, son père avait payé les hommes en pièce de monnaie et en nourriture. Des retenues étaient prises de leur paie pour la protection et un endroit pour vivre et selon leur nombre de bougies utilisées et enregistrée par Dame Winslow. La femme du fabriquant de bougies ne pouvait pas écrire, mais sa méthode pour garder la trace était tout aussi efficace.

Elle avait l'habitude d'utiliser des petits cailloux. Chaque fois qu'une bougie était distribuée, Dame Winslow plaçait un caillou dans la tasse de ce citoyen. Quand le jour de paie arrivait, les tasses étaient déplacées avant que le père d'Elizabeth arrive et c'était lui qui calculait les montants. Qui s'occuperait de ce devoir, maintenant ? se demanda-t-elle. Une autre question à poser à son mari, réalisa Elizabeth. Mais Geoffrey était introuvable. Elizabeth entra dans la grange et trouva sa jument dans l'une des stalles et se fit une note mentale de remercier Joseph pour avoir ramené son animal. Elle s'aperçut que l'énorme étalon de Geoffrey était parti. Un nœud de crainte la saisit quand elle comprit qu'il était parti dans la forêt, car il y avait danger là-bas, puis l'absurdité de sa réaction la fit rire. N'avait-elle pas survécu, avec ses chiens, à l'extérieur pendant des semaines ? Et est-ce que son mari n'était pas capable de prendre soin de lui-même ?

Pensant que peut-être Geoffrey était en visite à l'extérieur, elle se tourna vers la basse-cour et vit les dommages qui avaient été faits aux huttes des paysans résidant au bas de la route sinueuse au-dessous de Montwright, et Elizabeth prit cette direction. Elle atteignit les portes extérieures, mais trouva son chemin bloqué par deux gardes.

— ouvrez les portes, s'il vous plaît, demanda Elizabeth.

— Nous ne pouvons pas, ma dame, dit l'un des hommes.

— vous ne pouvez pas ?

Elizabeth fronça les sourcils et regarda d'un soldat à l'autre.

— Nos ordres, expliqua le second. Du Lord.

— quel ordre mon mari a-t-il donné ? demanda Elizabeth.

Elle gardait son ton agréable et neutre.

— que vous restiez à l'intérieur des murs, répondit un des gardes d'une voix hésitante.

Il n'aimait pas le froncement de sourcils qui apparut sur le visage de sa maîtresse et espérait qu'elle ne le presserait pas. Il n'avait aucun souhait de la vexer, mais obéir aux ordres du Baron.

— Donc je suis...

Elizabeth voulut commencer à faire des commentaires qu'elle était prisonnière dans sa propre maison mais se reprit à temps. Elle en discuterait avec son mari. Ce serait inconvenant pour elle de faire des commentaires, bons ou mauvais, à ses gardes. Ils faisaient leur devoir pour leur Baron.

— Alors vous devez suivre vos ordres, dit-elle en souriant.

En se retournant, elle fit un bon en arrière, se demandant pourquoi un tel ordre avait été donné. S'appliquait-il à tout le monde ou juste à elle ? Son mari était-il inquiet qu'elle pourrait essayer de partir ? Retourner à la forêt ? Elizabeth pouvait comprendre son incertitude jusqu'à hier soir. Mais hier soir, elle lui avait donné son engagement.

Elle admettait qu'elle lui appartenait. Elle était sa femme. Ne s'était-il pas rendu compte que son engagement était pareil comme un vœu sacré pour elle ? En secouant sa tête, Elizabeth décida de ne rien faire. La confiance. Elle devait être gagnée. Et avec le temps, elle était sûre qu'elle gagnerait sa confiance.

Et comment pourrais-je être sûre de lui ? se demanda Elizabeth. Ai-je confiance en lui ? Elle pensait que oui, savait qu'il était un homme honnête. Il avait eu affaires avec son père, se souvenait-elle. Et son père l'avait appelé un homme honnête. Des éloges appuyés de celui qui était aussi frugal avec son éloge qu'il l'était avec ses pièces de monnaie. Elizabeth admettait que sa connaissance de son mari était très limitée. Elle ne savait rien de la façon dont il traitait les femmes, comment il traiterait une femme.

Une tache dans le ciel attira son attention. Elizabeth leva les yeux et vit son faucon planer, et sans même penser une seconde à son public,

elle étendit son bras et attendit. Elle était si absorbée par l'observation de la descente de son animal de compagnie qu'elle ne remarqua pas le silence qui venait du groupe ni voir les expressions incrédules.

Le faucon se posa sur le bras d'Elizabeth et rencontra son regard avec un fort gargarisme de salutation. Elizabeth remarqua que son animal avait la poitrine pleine d'un repas récent et murmura des mots d'éloge pour ses talents de la chasse.

Le faucon augmenta son gargarisme et commença tout à coup à battre ses ailes avec détresse.

— Je l'entends aussi, murmura Elizabeth, au bruit de l'arrivée d'un cheval et du cavalier qui s'approchait de plus en plus.

Sa voix calma le faucon et l'agitation cessa. Elizabeth leva ses yeux et aperçu son mari, assis sur son cheval, l'observant. Ses chiens étaient flanqués de chaque côté de l'étalon, leur respiration laborieuse de leur course. En sachant comment le faucon était devenu nerveux quand les chiens étaient sur le point d'apparaître, Elizabeth eu pitié de son animal et ordonna :

— Allez !

Le faucon quitta immédiatement son doux perchoir et s'envola.

Elizabeth souleva l'ourlet de sa robe et marcha vers son mari avec l'intention de lui demander de lui consacrer quelques minutes. Elle se concentra sur la ligne dure de sa bouche, se rappelant de leurs ébats amoureux et se demandait à quoi il pensait. Elle pouvait sentir les soldats la regarder et se rendit compte à leurs expressions béantes qu'elle s'était donnée en spectacle avec son faucon. Elle se sentait gênée d'avoir attirer autant l'attention. En gardant ses yeux fermement sur les traits de son mari, elle poursuivit son rythme lent et digne.

L'acclamation l'a pris au dépourvu. Surprise, elle se tourna pour voir la raison de cette ovation. Ils étaient encore à la regarder. Et ils hurlaient. Étaient-ils tous devenus fous ? Elle regarda vers son mari pour une réponse, mais son visage était un masque tandis qu'il l'observait.

Ce fut Roger qui lui donna une explication. Il se présenta derrière elle et plaça sa main sur son épaule, et vit son mari froncer les sourcils qu'il effaça rapidement.

— ils honorent le Baron... votre mari, dit-il, et acclament la maîtresse

du Baron. Vous êtes digne, ma dame.

— mais ils ne comprennent pas. Le faucon est mon animal de compagnie, dit-elle en regardant vers le ciel. Je l'ai ressuscité d'entre...

— ce n'est pas grave, l'interrompt Roger en souriant. Le faucon a sa liberté et il revient toujours. C'est parce que vous êtes digne.

C'est parce qu'ils sont tous des hommes idiots et superstitieux, pensa Elizabeth. Et de quoi suis-je digne ? D'être la femme du Baron Geoffrey ? supposa-t-elle. Du coin de l'œil, elle vit son mari descendre de son cheval et marcher vers elle. Il allait donc enfin la reconnaître, pensa Elizabeth avec irritation. Elle supprima ce sentiment et se détourna de Roger pour sourire à son mari. Il devait avoir beaucoup de préoccupations en tête et elle n'avait pas l'intention de lui donner un fardeau supplémentaire des questions concernant son frère et elle-même. Il n'y avait pas de place pour l'irritation. En plus, admettait Elizabeth, c'était une réaction enfantine. Et elle n'était plus une enfant, mais une femme... une vraie femme !

Elle fut la première à parler.

— Bonjour, Lord.

Elle lui donna une petite révérence, pendant qu'elle parlait, puis était sur le point de se relever et placer un chaste baiser sur sa joue comme sa mère le faisait quand elle accueillait son père d'Elizabeth, mais son froncement de sourcils annula son intention. C'était comme s'il avait lu son intention et ne souhaitait pas le contact.

Elizabeth sentait ses joues se réchauffer au subtil rejet. Elle se sentait également gênée. Elle le regarda, embarrassée, puis remarqua les chiens. Instinctivement, elle en tapota un d'une seule main, une commande silencieuse qu'elle avait l'habitude d'utiliser pour leur ordonner de se placer à ses côtés. Les chiens l'ignorèrent et continuèrent de planer à côté de son mari, le poussant pour attirer son attention. Leur manque d'allégeance était la dernière insulte. Elle avait envie de hurler. Et qu'est-ce son mari penserait de cela ? se demanda-t-elle. De faire une telle scène devant ses chevaliers... Pourquoi, se doutait-elle, il ne l'oublierait jamais. Non pas qu'elle provoquerait une telle scène un jour, elle avait beaucoup trop de fierté et de dignité. Pourtant, c'était une idée amusante et cela l'aidait à alléger son humiliation.

Geoffrey parlait à Roger. Elizabeth attendit aussi patiemment que

possible qu'il termine de donner ses ordres pour qu'il lui prête toute son attention. Elle remarqua que plus son mari parlait, plus Roger fronçait les sourcils. Quelle était la cause de son changement d'humeur ? Elle s'avança de nouveau pour qu'elle puisse entendre la conversation de son mari.

— combien de distance avec lui ? demanda Roger à son mari.

— Pas plus de cinquante, selon Riles, répondit Geoffrey.

Ils avaient tous deux l'air si absorbé, puis Geoffrey tourna son regard vers elle et à cet instant, elle savait. Même quand la réalisation la frappa, les bruits de tonnerre dans le lointain, le tonnerre des sabots des chevaux trotant durement sur la terre, lui venait aux oreilles. Belwain arrivait !

Toute la couleur se draina de son visage. Instinctivement, sa main se porta à sa taille, à la gaine contenant son poignard. Elle libéra l'arme, la tenant si fermement que la poignée semblait être une partie de sa main. L'aspect sauvage dans ses yeux reflétait ses pensées. Je dois trouver Thomas. Je dois le cacher. Où est-il ?

Geoffrey observa la transformation de sa femme le cœur gros. Il avait très envie de la prendre dans ses bras et lui offrir du réconfort, calmer la sauvagerie dans son regard, guérir la blessure. Mais il ne pouvait pas. Et elle aurait encore plus de tourment avant la fin de la journée.

Elizabeth se tourna, sa destination inconnue, sa seule pensée était de retrouver son frère. Le trouver et le protéger. Elle avait l'air d'oublier le poignard dans sa main et son mari encore présent.

Geoffrey plaça ses mains sur ses épaules et lui donna une légère secousse.

— Ne fais pas cela, dit-il à voix basse.

Elizabeth recula et brisa son contact. Elle essaya de contourner son mari, mais il se déplaça et bloqua son chemin.

— Je dois trouver Thomas, expliqua-t-elle d'une voix dure. Ne m'arrête pas.

— va dans notre chambre à coucher et attend, lui ordonna Geoffrey.

Elizabeth commença à secouer sa tête, mais Geoffrey ignora son refus.

— Je t'enverrai ton frère.

— maintenant ? Tu me l'envoies maintenant ? Avant que Belwain le voit ? demanda-t-elle.

Le désespoir dans sa voix déferlait sur Geoffrey comme du soleil liquide, comme le sable des cuves, le brûlant avec sa douleur et sa terreur.

— Roger, dit Geoffrey, ne lâchant jamais le regard de sa femme. Le garçon est dans la hutte du tanneur. Emmenez-le à la chambre d'Elizabeth.

— oui, mon Lord, répondit Roger.

Il se retourna et marcha vers la hutte à un rythme rapide.

Elizabeth regarda Roger jusqu'à ce qu'elle sente la main de Geoffrey sur la sienne. Regardant vers le bas, elle observait presque comme une troisième personne son mari dérouler ses doigts, un par un, pour libérer le poignard. Seulement quand il l'avait en sa possession qu'elle réagit.

— Je dois avoir mon poignard...

— Tu n'en auras pas besoin. Tu resteras dans notre chambre.

Son ordre était dur. Il l'attira à lui, la tenait en sécurité avec un bras et lui releva le menton avec l'autre.

— Je dois avoir ta parole à ce sujet, Elizabeth.

— Et tu croiras en ma parole ? demanda Elizabeth.

Elle tremblait et savait que son mari pouvait le sentir.

— Je n'ai aucune raison de douter de toi, contra Geoffrey, en regardant au fond de ses yeux.

— Je ne sais pas si je peux te la donner, répondit Elizabeth. Tout d'abord, tu dois me dire ce que tu feras avec Belwain.

Geoffrey n'était pas irrité par son ordre parce qu'il pouvait bien comprendre son hésitation.

— Je n'ai pas besoin de t'expliquer mes actions, femme. Rappelle-toi de ça.

Il adoucit son ton et ajouta :

— Fais-moi confiance.

— Et si je ne le fais pas ? demanda Elizabeth.

— Alors je posterai des gardes et t'enfermerai dans notre chambre, répondit Geoffrey. Jusqu'à ce que je parle avec ton oncle, entendre son côté...

— Il n'y a aucun côté, il mentira, dit Elizabeth.

— Assez ! Je dois avoir ta parole.

— oui, mon mari. Je te donne ma parole. J'attendrai jusqu'à ce que tu aies parlé avec Belwain.

Elle se détendit dans son étreinte mais son regard continuait d'être rebelle.

— mais écoute-moi bien, mon mari. Je te fais confiance à ce sujet. Et si tu ne gères pas avec Belwain, alors je le ferai.

— Elizabeth !

Geoffrey éleva la voix et avait envie de la secouer pour qu'elle comprenne sa position.

— Ne me menace pas. Ton oncle aura un procès équitable. C'est la loi de Guillaume que je suis. Il faut écouter tous les côtés d'une question avant de rendre jugement. Et tu te soumettras à ma décision.

Elizabeth ne pouvait pas lui répondre. Elle savait dans son cœur qu'elle serait incapable d'accepter toute décision autre que la culpabilité totale pour son oncle. Pourtant, elle ne pouvait pas exprimer cet aveu parce qu'elle croyait que Geoffrey trancherait en sa faveur. Il la croyait, avait dit la même chose quand ils avaient parlé à la cascade quand elle lui avait raconté ce qui était arrivé.

— Je vais aller dans ma chambre, maintenant, dit Elizabeth, dans l'espoir de mettre fin à la conversation.

Geoffrey décida de ne pas la presser. Les soldats qui s'approchaient seraient aux portes en quelques minutes. Pourtant, il ne voulait pas mettre fin à la discussion d'une façon si dure.

— J'ai promis de te protéger, toi et ton frère. Rappelle-toi en...

— oui, mon mari, dit Elizabeth.

Elle garda son expression neutre et marcha vers les portes. Quand elle atteignit la plus haute marche, elle se tourna vers lui et constata qu'il la regardait et hocha la tête.

— J'ai confiance en toi, Lord.

Elle ajouta pour elle-même : Ne me laisse pas tomber.

Chapitre 5

Dès qu'Elizabeth fut en sécurité à l'intérieur du château, Geoffrey tourna son attention vers les hommes qui attendaient.

— Harold, doublez le nombre de gardes sur les murs, dit-il à un chevalier et à un autre, il annonça : Autorisez seulement Belwain à entrer.

Roger attira son regard et il arrêta ses ordres tandis qu'il regardait le chevalier porter petit Thomas comme un sac de céréales sous son bras, vers les portes du château.

Sans se retourner vers ses soldats, il dit :

— Envoyez-moi Belwain quand il arrivera. J'attendrai à l'intérieur.

Geoffrey marcha vers la grande salle où il fut intercepté par son fidèle écuyer, Gerald. Il l'ignora jusqu'à ce qu'il atteigne la poignée des lourdes portes. Roger, qui avait terminé son devoir de porter le garçon à sa sœur, entra presque en collision avec l'écuyer qui bondit devant son Baron pour ouvrir la porte.

— Restez à l'extérieur avec les hommes, dit Geoffrey à l'écuyer.

— Je resterai près de vous, Lord.

Le Baron fronça les sourcils sur le regard inquiet du visage aux taches de rousseur de l'écuyer.

— Pour quoi faire ? demanda Geoffrey.

— Je protégerais vos arrières, déclara l'écuyer.

— ce devoir m'appartient, aboya Roger au garçon.

La réprimande eut l'effet escompté sur l'écuyer. Il semblait se rétrécir considérablement sous les yeux de son maître.

— vous deux, vous croyez que mon dos à besoin de protection ? demanda Geoffrey.

— D'après ce qui est dit, Lord, répondit l'écuyer avant que Roger puisse ouvrir la bouche.

— Roger s'occupera de cette tâche, annonça Geoffrey. Aujourd'hui,

vous protégerez mes murs, ajouta-t-il. Votre devoir est d'observer et écouter. Et apprendre.

La déception de ne pas être à l'entretien avec l'oncle de sa nouvelle maîtresse parut sur le visage de l'écuyer, mais Geoffrey n'était pas d'humeur à l'apaiser. Il en avait trop dans son esprit.

— suivez mes ordres sans discuter, Gerald. Il n'y aura pas de deuxième chance si vous devez devenez un chevalier. Est-ce clair ?

L'écuyer posa une main sur son cœur et baissa sa tête.

— oui, Lord. Je suivrai vos ordres.

Il jeta un coup d'œil en haut, vit le signe d'approbation de son chef et quitta rapidement la pièce.

— il doit apprendre à tenir sa langue sur ce que l'on fait, dit Roger à Geoffrey alors qu'ils marchaient côte à côte dans la grande salle.

— oui et cacher ses émotions. Mais il est encore jeune – seulement quinze ans – si je me souviens bien. Il y a encore du temps de le former correctement.

Geoffrey sourit à Roger, puis ajouta :

— il est très habile sur le champ de bataille, toujours là pour me remettre tout ce que je désire en armement, apparemment sans crainte de se blesser.

— mais c'est son devoir, protesta Roger.

— c'est vrai, mais il le fait bien, non ? demanda-t-il à son vassal.

— oui, il le fait bien et il est loyal, admis Roger.

— peut-être que je vous l'assignerai, Roger, décida Geoffrey. Vous pourriez lui apprendre beaucoup de choses.

— pas plus que vous, Lord, déclara Roger.

Il s'assit sur le banc et se pencha sur ses coudes sur la table en bois. La toile de lin avait été enlevée et les rayures dans le bois étaient visibles.

— D'ailleurs, le jeune homme me conduirait à la crise de nerf avec son ardeur. Je suis trop vieux pour gaspiller la patience qui me reste.

Geoffrey gloussa.

— vous n'êtes pas beaucoup plus vieux que moi, Roger. Ne me donnez pas de telles excuses dérisoires.

— si vous l'ordonnez, je m'occuperai de la formation du garçon, concéda Roger.

— Je ne l'ordonnerai pas, mon ami. Ce choix est le vôtre. Pensez-y et revenez m'en parler plus tard.

— pensez-vous Belwain responsable de ces meurtres ? demanda Roger, changeant de sujet.

Le visage de Geoffrey perdit son sourire. Il s'appuya contre le bord de la table et frotta son menton dans un geste attentionné.

— Je ne sais pas, dit-il après une minute. Ma femme le croit coupable.

— tout comme les serviteurs avec qui j'ai parlé, ajouta Roger. Ils se rappellent tous de la chicane entre les deux frères et comment Belwain a lancé de nombreuses menaces.

— cela ne suffit pas à condamner un homme, répondit Geoffrey. Les hommes en colère disent beaucoup de choses qu'ils regrettent plus tard et une langue en colère ne signifie pas que l'on est coupable. J'écouterai ce qu'il a à dire avant de me décider.

— il me semblerait qu'il est le seul à gagner de la mort de son frère.

— ce n'est pas le seul, le contredit Geoffrey d'une voix calme. Il y en a un autre.

Son air renfrogné arrêta Roger de demander plus. Il devrait se contenter d'attendre et voir ce qui est arrivé. Il ne doutait pas que son maître irait au fond des choses et trouverai la personne responsable.

Étant au service de Geoffrey depuis si longtemps, Roger était venu à comprendre comment son maître pensait, comment il raisonnait. Le Baron était un homme prudent, donné aux inclinaisons logiques et ne faisant pas de jugements téméraires. Il croyait en la justice et basait rarement ses décisions sur des rumeurs. En vérité, reconnaissait Roger avec fierté, son Baron était un souverain juste et raisonnable.

Le raisonnement de son maître serait-il affecté ou influencé par sa nouvelle épouse ? considéra Roger. Geoffrey était certainement épris

d'elle, Roger le savait, quoiqu'il essayait de jouer à l'indifférent quand elle était dans les environs. Mais Roger était également épris d'elle. Pas que ce soit de la famille de sa femme ou non, Roger était sûr que son Baron réagirait comme il l'a toujours fait dans le passé. Il ne tuerait pas sans motif valable.

La porte du château s'ouvrit et les deux hommes se retournèrent. Deux gardes apparurent à l'entrée, un étranger entre eux. Belwain était arrivé. Geoffrey fit signe aux gardes et ils quittèrent rapidement.

Belwain, de petite taille et élégamment vêtu comme un paon de vert et de jaune, mais avec un large tour de taille, hésitait à l'entrée de la salle.

— Je suis Belwain Montwright, annonça-t-il finalement dans un gémissement nasal.

Il tamponna son nez avec un mouchoir en dentelle blanche pendant qu'il attendait une réponse. Geoffrey regarda l'homme devant lui pendant une minute entière avant de répondre :

— Je suis votre Baron, dit-il d'une voix énergique. Vous pouvez entrer.

Le Baron s'appuya de nouveau contre la table en bois et observa à nouveau l'oncle de sa femme comme il se précipita dans la pièce. L'homme marchait comme s'il était gêné par une corde imaginaire liée aux deux chevilles.

Geoffrey trouvait la voix de Belwain aussi offensante que ses mouvements. Elle était haut perchée avec un nasillement qui y était attaché. Il n'y avait absolument aucune ressemblance avec Thomas Montwright, pensa Geoffrey. Il se rappelait de Thomas comme un homme grand et dynamique. Le jeune frère, maintenant à genoux devant lui, semblait être une vieille femme en costume masculin.

— Je vous donne ma fidélité, Lord, dit Belwain, une main sur le cœur.

— Ne me donnez pas votre promesse, car je ne l'accepterai pas avant que je sache ce que vous avez en tête. Levez-vous !

Les mots durement ordonnés eurent l'effet escompté. Belwain était convenablement intimidé, décida Geoffrey. Ses yeux, plein de terreur, regardèrent Geoffrey. Quand Belwain fut debout devant lui, Geoffrey dit :

— Beaucoup vous blâme pour ce qui est arrivé ici. Vous allez

maintenant me dire ce que vous savez de cette affaire.

L'oncle prit plusieurs respirations avant de répondre.

— Je ne savais rien de l'attaque, Lord. J'en ai entendu parler qu'après coup. Que Dieu soit mon témoin, je n'ai rien à voir avec cela. Rien. Thomas était mon frère. Je l'aimais !

— vous avez une façon étrange de pleurer votre frère, dit Geoffrey.

À l'expression confuse de Belwain, Geoffrey poursuivit :

— il est approprié de porter du noir, ce que vous ne faites pas.

— Je porte le mieux de ce que je possède, pour montrer l'honneur de mon frère mort, répondit Belwain. Il aimait les vêtements colorés, ajouta-t-il, caressant la manche d'un bras pendant qu'il parlait.

Le dégoût montait à la gorge de Geoffrey comme la bile brûlante. Ce n'était pas un homme qui se tenait debout devant lui, mais un faible. Le Baron garda son expression neutre, mais c'était pour lui une tâche difficile. Pour garder le contrôle, il se tourna et marcha vers le foyer.

En revenant à Belwain, il dit :

— la dernière fois que vous avez vu votre frère, y a-t-il eu une dispute ?

La voix de Geoffrey était presque agréable maintenant, comme s'il saluait un vieil ami.

Belwain ne répondit pas immédiatement. Ses yeux, comme un rat acculé, dardèrent du Baron au chevalier assis à la table, puis de nouveau sur Geoffrey. Il semblait considérer ses options.

— c'est vrai, Lord, répondit-il. Et je porterai le fardeau d'avoir dit des mots durs à mon frère pour le reste de mes jours. Nous nous sommes séparés dans la colère, dont je suis coupable.

— quel était l'objet de la dispute ? demanda Geoffrey, totalement insensible à l'admission remplie de larmes de Belwain.

La compassion était la dernière chose dans l'esprit de Geoffrey.

Belwain observa le Baron, vit qu'il semblait insensible à son discours passionné et reprit d'une voix moins dramatique :

— mon frère m'a promis des terres supplémentaires pour la plantation. Pourtant, chaque année, il reculait la date de la remise de la terre, toujours avec une raison insignifiante. Mon frère était un homme bon, mais pas donné à la générosité. Et la dernière fois que je l'ai vu, j'étais sûr que j'obtiendrais la terre. J'étais sûr ! Il avait épuisé ses raisons, ajouta Belwain, et encore une fois, il a pendu la carotte devant moi et l'a ensuite retiré à la dernière minute.

Le visage de Belwain était devenu tacheté de rouge comme il parlait et sa voix avait perdu un peu du gémissement.

— J'avais atteint ma limite et j'étais fatigué de ses jeux, dit-il. Je lui ai dit et nous avons commencé à nous hurler dessus l'un après l'autre. Il m'a menacé, Lord. Oui, il l'a fait ! Il a menacé son unique frère. J'ai dû partir. Thomas avait un caractère épouvantable et beaucoup d'ennemis, vous savez, continua-t-il. De nombreux ennemis.

— Et vous croyez que l'un de ses « nombreux ennemis » l'a tué lui et sa famille ?

— oui, j'en suis sûr, dit Belwain en hochant vigoureusement sa tête. Je vous le répète, je n'ai rien à voir avec ça. Et j'ai la preuve que je n'étais pas ici. Il y a ici des gens qui vous le diront si vous me permettez de les faire entrer.

— Je n'ai aucun doute que vous avez des amis qui déclareront que vous étiez avec eux pendant que votre frère et sa famille ont été abattus. Aucun doute, déclara Geoffrey.

Sa voix était douce mais ses yeux étaient froids.

— oui, dit Belwain en se redressant droit. Je ne suis pas coupable et je peux prouver que je ne le suis pas.

— Je n'ai pas dit que vous êtes coupable, répondit Geoffrey.

Il essayait de garder sa voix neutre, car il n'avait aucun souhait de laisser Belwain savoir ce qu'il ressentait en son fort intérieur. Belwain, l'espérait-il, serait bercé d'un faux sentiment de sécurité et serait peut-être plus facilement pris au piège.

— J'ai à peine commencé à me pencher sur cette question, vous comprenez.

— oui, Lord. Mais je suis sûr qu'à la fin, je serai un homme libre. Peut-être que le nouveau baron des terres Montwright, hein ?

Belwain s'arrêta juste à temps. Il avait failli se frotter les mains de joie. C'était plus facile qu'il l'avait prévu. Le Baron, quoique tout à fait intimidant en apparence, était le plus simple dans son raisonnement, jugea à la hâte Belwain.

— Le fils de Thomas est l'héritier de Montwright, répondit Geoffrey.

— oui, c'est très vrai, Lord, dit Belwain en se hâtant de se corriger. Mais comme je suis l'oncle, j'ai supposé qu'une fois mon innocence prouvée de cet acte terrible, que je... c'est à dire que vous devrez placer l'enfant sous ma tutelle. C'est la loi, ajouta-t-il avec un accent.

— La sœur du garçon n'a pas confiance en vous, Belwain. Elle vous croit coupable.

Geoffrey observa la réaction de Belwain à sa déclaration et sentit que la colère commençait à bouillir à l'intérieur. Belwain ricana.

— Elle ne sait rien ! Et elle changera son air quand je serai responsable, se moqua-t-il. Ils ont trop eu de liberté.

Il y avait une véritable aversion dans sa voix et il perdit presque sa vie à ce moment-là, mais Geoffrey devait reprendre le contrôle. C'est un homme stupide, pensa Geoffrey. Stupide et faible. Une combinaison dangereuse.

— vous parlez de ma femme, Belwain.

Sa déclaration eut l'effet désiré. Belwain perdit toute couleur et s'effondra presque à genoux.

— votre femme ! Je prie votre pardon, Lord. Je ne voulais pas dire, c'est...

— c'est assez ! aboya Geoffrey. Retournez à vos hommes et attendez jusqu'à ce que j'envoie quelqu'un vers vous de nouveau.

— Je ne peux pas rester ici ? demanda Belwain, le gémissement de retour dans sa voix.

— Laissez-moi ! hurla Geoffrey. Et soyez heureux que vous soyez toujours en vie, Belwain. Je n'ai pas exclu votre culpabilité dans cette affaire.

Belwain ouvrit la bouche pour protester, se ravisa et la referma. Il se retourna et sortit de la salle.

— seigneur ! Peut-il être le frère de Thomas ? dit Roger quand les portes furent fermées.

Il frissonna de dégoût.

— il a peur et pourtant sans gêne en même temps, répondit Geoffrey.

— qu'en pensez-vous, Lord ? C'est lui ? L'a-t-il fait, l'a-t-il planifié ?

— qu'en pensez-vous, Roger ? demanda Geoffrey.

— coupable, déclara Roger.

— sur la base... ?

— sur la base du... dégoût, admit Roger après un moment. Rien de plus. Je voudrais que ce soit lui le coupable.

— ce n'est pas assez.

— Alors vous ne le pensez pas coupable, Lord ?

— Je n'ai pas dit cela. Il est trop tôt pour le dire. Belwain est un homme stupide. Il a pensé mentir à propos de la dispute avec frère, mais s'est ravisé. J'ai pu lire l'indécision dans ses yeux. C'est un faible, Roger. Je le pense trop faible pour planifier une chose si grave. Il semble être un suiveur, pas un leader.

— oui, je n'avais pas pensé de cette façon, admis Roger.

— Je ne pense pas qu'il soit complètement innocent, mais il n'a pas planifié le massacre. De cela, j'en suis sûr. Non, dit Geoffrey en secouant sa tête, quelqu'un d'autre est derrière cette acte.

— qu'allez-vous faire maintenant ?

— Trouver le coupable, déclara Geoffrey. Et j'utiliserai Belwain comme leurre.

— Je ne comprends pas.

— Je dois bien réfléchir à mon projet, dit Geoffrey. Peut-être que je ferai que Belwain se sente en confiance. Lui faire de fausses promesses. Proposer que l'on donne le garçon à ses soins. Ensuite, nous verrons.

— quel est votre raisonnement, Lord ?

— quelqu'un à planifier de mettre la main sur ces terres. Ils ont attaqué Montwright et ils m'ont attaqué. Vous fonctionnez sur la prémisse que ce soit seulement Montwright le coupable. Je ne limite pas mes pensées dans une seule direction, Roger. Je dois examiner toutes les possibilités.

— Parfois, la conclusion la plus simple est aussi la plus correcte, répondit Roger.

— sachez-le, Roger. Rien n'est jamais comme il y paraît. Vous trompez seulement vous-même si vous croyez ce qui est le plus facile à croire.

— une bonne leçon, Lord, dit Roger.

— une que j'ai apprise très tôt dans la vie, Roger, admis Geoffrey. Venez, dit-il soudainement. Il y a beaucoup à faire aujourd'hui. Installez la table à l'extérieur et je m'occuperai des conflits parmi les hommes et les payerait pour leur travail.

— Je m'en occuperai, dit Roger, se levant debout rapidement.

Il renversa le banc dans sa hâte, mais ne se donna pas la peine de le redresser. Son maître était déjà à la porte, l'attendant.

— Roger, je place de nouveau petit Thomas à vos soins. Je vais parler avec ma femme et vous enverrez le garçon. Attendez ici.

Roger fit un signe de tête, se demandant silencieusement ce que son maître dirait à sa femme. Il savait que Dame Elizabeth s'attendait à la mort immédiate de son oncle. Comment allait-elle réagir à la décision de son mari d'attendre pour faire justice ? Le Baron était sur le point de demander beaucoup d'une simple femme, pensait Roger. Mais, de son contact avec la Baronne, elle était bien plus qu'une simple femme.

— Lord ? demanda soudainement Roger.

Geoffrey se détourna de l'escalier, un sourcil relevé à sa question.

— voulez-vous que je m'occupe de Dame Elizabeth aujourd'hui ?

— Non, c'est mon devoir, répondit Geoffrey. Aussi inconvenant qu'il est pour une femme de rester à mon côté, ce devra être fait aujourd'hui. Je veux savoir où elle est chaque minute où Belwain et ses hommes sont ici.

— vous la protégerez de Belwain, dit Roger, hochant la tête.

— Et Belwain d'elle, dit Geoffrey, avec un soupçon de sourire. Elle essaierait de le tuer, vous savez. Et je pense qu'elle pourrait bien être capable de passer à l'acte.

Roger acquiesça de nouveau et essaya de ne pas sourire.

Il avait fallu un certain temps pour Elizabeth de reprendre le contrôle d'elle-même. Elle alternait entre saisir le garçon qui se tortillait et le tenir contre elle et à essayer de lui expliquer pourquoi elle était dans un tel état.

Petit Thomas ne se souvenait de rien. Pas même comment jouer aux dames, un jeu auquel les deux avaient joué à de nombreuses reprises dans le passé. C'était aussi bien, décida Elizabeth, car son esprit était assez préoccupé pour les jeux.

Quand Geoffrey ouvrit la porte de leur chambre, il trouva Elizabeth debout près de la fenêtre, serrant la main de son frère. Le petit garçon semblait perplexe.

— va voir Roger, mon garçon. Il t'attend au pied de l'escalier.

Geoffrey allégea l'expression sur le visage de Thomas. Il se dégagea de l'emprise d'Elizabeth et courut vers la porte. La main de Geoffrey le reteint.

— écoute-moi bien, Thomas. Tu ne dois pas quitter Roger. Tu me comprends ?

Sa voix était ferme. Le garçon sentit le sérieux de l'ordre.

— Je ne le quitterai pas, dit-il en fronçant les sourcils.

Geoffrey hocha la tête et le garçon se précipita vers la porte. Lentement, tandis qu'il rassemblait ses pensées et se demandait quoi dire à sa femme, Geoffrey referma la porte. Il se tourna pour faire face à Elizabeth et fut étonné de la trouver à quelques pouces de lui. Son visage et sa posture paraissaient détendus, mais ses yeux disaient la vérité. Il y avait le supplice gravé là, le supplice et la douleur.

Peu habitué à reconforter, Geoffrey plaça maladroitement ses mains sur ses épaules. D'une voix douce, il dit :

— Je veux ta parole, Elizabeth, que tu écouteras ce que je vais dire. Écouter et te soumettre à ma décision.

Elizabeth fronça ses sourcils. Il demandait l'impossible.

— Je ne peux pas te donner ma parole, Lord. Je ne peux pas ! Ne me demande pas cela.

Elle essayait de contrôler l'angoisse dans sa voix, mais cela lui était impossible.

— Peux-tu m'écouter alors ? demanda Geoffrey.

— Tu as trouvé Belwain innocent.

Geoffrey pouvait sentir l'affaissement des épaules d'Elizabeth sous ses mains.

— Je n'ai pas dit ça, répondit Geoffrey.

— Alors il est coupable à tes yeux ?

— Je n'ai pas dit ça non plus, dit Geoffrey, de plus en plus irrité.

— Mais...

— Arrête ça ! Je t'ai demandé de m'écouter, déclara de nouveau Geoffrey. Et je ne veux pas de tes interruptions jusqu'à ce que j'ai terminé. Peux-tu me donner cela, ma femme ?

Elizabeth pouvait dire que son mari était irrité par elle et savait qu'il trouvait difficile de garder sa patience. Elle était aussi déconcertée par ses manières.

— Je ne t'interromprai pas.

La promesse était faite et elle la tiendrait.

— Pour commencer, dit Geoffrey d'un ton léger. Je ne suis pas obligé de te parler de ça. Tu comprends ça ?

Elizabeth hocha la tête, souhaitant qu'il continue.

— Tu es ma femme. Je ne suis pas obligé de te parler de ça. À l'avenir, je ne le ferai très probablement pas. Ce n'est pas ton devoir de savoir ce que je pense, ce que je fais. Comprends-tu également ça ?

En vérité, Elizabeth ne comprenait pas. Son père avait partagé toutes ses joies et soucis avec sa mère. Et c'était ainsi que cela devait être. Pourquoi son mari ne comprenait pas cela ? Est-ce que ses parents

étaient différents des siens ? se demanda-t-elle. Elle se fit une note mentale de l'interroger là-dessus plus tard. Pour l'instant, elle serait d'accord. Elle hocha la tête à nouveau et joignit les mains.

Geoffrey lâcha ses épaules et se détourna d'elle. Il marcha vers les deux chaises, ajusta son épée et s'assit. Étalant ses pieds sur le bord du lit, il se tourna vers sa femme.

— Ton oncle n'est en rien comme ton père, commença-t-il. J'ai du mal à croire qu'ils sont vraiment frères.

Il s'arrêta et regarda Elizabeth.

— c'est trop simple, cette solution, dit-il, plus pour lui que pour sa femme perplexe.

Elizabeth avait envie de l'interrompre pour lui demander ce qu'il voulait dire, mais elle garda le silence.

— Je ne pense pas que Belwain est celui derrière le massacre.

Voilà, c'était dit. Geoffrey regarda sa femme réagir.

Elizabeth rencontra son regard et attendit. Elle sentait qu'il la testait en quelque sorte, mais ne comprenait pas ses raisons. Ne savait-il pas reconnaître l'angoisse quand elle passait ? Sa maîtrise de soi plaisait au guerrier.

— Réponds-moi à ceci, Elizabeth. Considères-tu ton oncle intelligent ? Dis-moi ce que tu sais de son caractère.

Elizabeth sentait que sa réponse serait importante pour son mari, même si elle ne savait pas pourquoi.

— Je crois qu'il est égoïste et ne s'intéresse qu'à ses plaisirs.

— Tes raisons ? demanda Geoffrey.

— chaque fois qu'il venait visiter, il n'a jamais pris du temps avec mes sœurs ou mon frère, ou moi d'ailleurs. La famille ne l'intéressait pas. Et dès que mon père rentrait à la maison, Belwain commençait par ses besoins, toujours ses besoins. Il en demandait toujours plus, sans jamais rien donner.

Elizabeth marcha vers le lit et s'assit avant de poursuivre :

— il n'y avait pas d'amour à l'intérieur de Belwain, c'est pourquoi je le

pense plus que capable de faire ces massacres. Il manquait totalement de loyauté aussi. Je ne peux pas te donner d'exemple de cela, mais je le sais dans mon cœur. Et pour moi, il n'y a rien de plus impie que le manque de loyauté. Quant à l'intelligence, non, je ne pense pas que Belwain utilise trop sa tête. Autrement, il aurait appris il y a longtemps comment agir avec mon père. Il aurait utilisé une approche différente pour obtenir ce qu'il voulait.

— il est faible. N'es-tu pas d'accord ? demanda Geoffrey.

— oui, il est faible, approuva Elizabeth. Mais il est plein de méchanceté aussi.

— Je suis plus ou moins d'accord avec toi, dit Geoffrey. Ses manières ne me plaisent pas, admit-il.

— ma mère a dit à mon père que Belwain souffre de la plainte du roi, murmura-t-elle. Je l'ai entendue.

— La plainte du roi ?

Geoffrey n'avait jamais entendu cette expression.

Les joues d'Elizabeth se colorèrent mais elle répondit à la question de son mari.

— pour préférer les hommes aux femmes...

Geoffrey réagit comme s'il avait reçu une balle dans le corps. Il bondit de sa chaise comme un ressort.

— Guillaume couperait ta langue s'il avait entendu ton blasphème, rugit-il.

— Alors ce n'est pas vrai ? demanda Elizabeth, en apparence insensible à la colère de son mari.

— Non, ce n'est pas vrai, aboya Geoffrey. Ne prononce jamais ces mots à nouveau, femme. C'est primordial à la trahison.

— D'accord, mon mari, dit Elizabeth. Je suis contente que ce ne soit pas vrai.

— Guillaume est marié, cassa Geoffrey. Et il n'est pas approprié de discuter...

— mais on peut se marier, n'est-ce pas, et préférer encore la

compagnie des autres hommes ?

— Arrête ça, je te dis !

Seigneur, mais qu'elle l'exaspérait ! Parler d'un sujet comme si elle discutait des futilités familiales l'exaspérait et l'amusait à la fois. Elle avait beaucoup à apprendre.

— oui, Lord.

La voix d'Elizabeth semblait repentante, mais Geoffrey se demandait si elle était vraiment sincère.

— Je suis désolée, mon mari. Je t'ai éloigné de notre sujet.

— Hmmm, grommela Geoffrey du fond de gorge.

Il se rassit et secoua sa tête, une action censée l'aider à dégager ses pensées.

— Je vais te dire ce que j'ai conclu jusqu'à présent, femme. Ton oncle est un homme faible. Faible et stupide.

— Puis-je te poser une question, mon mari ? demanda Elizabeth d'un ton doux.

— Tu peux, dit Geoffrey.

— Le tueras-tu ou devrais-je le faire ?

Sa question doucement posée ébranla Geoffrey.

— Pour l'instant, aucun des deux. Nous avons besoin de Belwain, Elizabeth. Maintenant, tu ne me poseras plus de questions jusqu'à ce que je t'en parle, se hâta-t-il d'ajouter.

Elizabeth hocha la tête en fronçant les sourcils.

— Je ne pense pas qu'il est celui derrière le plan, même si je sens qu'il a en quelque sorte participé. C'est un suiveur et il est trop stupide pour planifier un tel exploit.

Elizabeth savait que son mari disait la vérité. C'était une admission difficile à faire pour elle. Pourtant, même depuis le début, alors qu'elle concentrait toute sa haine sur Belwain, il y avait une incertitude lancinante qu'il n'était pas seul dans l'acte. Coupable, oui ! Mais d'autres impliqués ? C'était une possibilité qu'elle avait refusée de

prendre en considération jusqu'à présent.

— Belwain sera mon appât. Je crois qu'il nous mènera à celui qui se cache. J'ai un plan, ajouta-t-il. Et tu me donneras ta parole que tu coopèreras.

— mais qui d'autre a tout à gagner, mon mari ? demanda Elizabeth, incapable de garder le silence un instant de plus.

— il y en a un autre, dit Geoffrey. Bien que je ne te dirai pas son nom, j'ai peut-être tort. Tu devras me faire confiance à ce sujet, Elizabeth.

Elizabeth ne répondit pas, mais continuait de regarder son mari et d'attendre.

— Je te demande maintenant une chose difficile pour toi, dit-il. Il te faudra du courage.

— Et qu'est-ce que c'est ? demanda Elizabeth.

— Tu as vu ce qui s'est passé et tu te souviens de ceux qui ne portaient pas de masques, dit Geoffrey. Ce soir, on permettra aux troupes de Belwain d'entrer dans les murs.

Les yeux d'Elizabeth s'élargirent, mais Geoffrey continua :

— Ne t'inquiète pas, nous sommes beaucoup plus nombreux que ses soldats. Il n'y aura aucun danger. Je t'aurai à côté de moi pendant le dîner et tu auras une chance de voir si l'un de ses hommes faisaient partie de l'attaque.

— Belwain sera assis avec nous ? demanda Elizabeth.

— il sera assis avec nous, reconnu Geoffrey. Je veux qu'il pense qu'il est innocent à mes yeux, Elizabeth. S'il se sent en sécurité, il se trahira.

— Tu demandes beaucoup, murmura Elizabeth. Je ne sais pas si...

— Peux-tu être contente de la mort de Belwain et vivre avec la pensée qu'il y a en un autre tout aussi coupable ?

Elizabeth prit beaucoup de temps pour répondre.

— Non, je ne pourrais pas être contente. Je saurais toute la vérité.

— Peux-tu faire ce que je demande ?

— oui, répondit Elizabeth, se demandant à elle-même si elle le pourrait vraiment ou non, ne le sachant honnêtement pas. Mais nous ne pourrions pas aller à leur camp à l'extérieur des murs au lieu de leur permettre l'entrée ?

— Non, annonça Geoffrey. C'est plus sûr pour toi ici.

Elizabeth redressa ses épaules et se leva.

— Il y a encore beaucoup à faire avant ce soir. Je parlerai au cuisinier, dit-elle.

Ses mains tremblaient. Il y avait tellement de choses à réfléchir. Elizabeth se sentait débordée de confusion.

— viens ici, Elizabeth, ordonna Geoffrey d'un ton doux.

Elizabeth hocha sa tête et marcha lentement pour se poster debout à côté de son mari. Avant qu'elle ait pu faire un geste, Geoffrey la tira sur ses genoux et l'embrassa profondément sur les lèvres. Son souffle était chaud et avait le goût de la menthe. Elizabeth commença à répondre quand Geoffrey mit fin au baiser.

— Je ne t'ai pas fait mal la nuit dernière ? demanda-t-il d'une voix calme, souriant à la rougeur que sa question provoqua.

— Pas trop, répondit Elizabeth, tournant son regard vers son menton.

Elle le sentait glousser et jeta un coup d'œil pour le regarder dans les yeux. Il y avait maintenant là de la tendresse.

— Je ne t'ai pas fait mal, Lord ? demanda-t-elle innocemment.

— Pas trop, répondit Geoffrey quand la surprise de sa question passa.

Il constatait qu'il aimait quand elle le taquinait, se plaisait de voir l'ombre d'un éclat venir dans ses yeux. Seigneur, s'il pouvait mettre fin à son tourment sur la mort de sa famille dès que possible, il le ferait. Il voulait seulement voir de la joie dans son expression, entendre son rire.

Il la souleva de ses genoux et se mit debout.

— ce n'est pas le temps pour l'amour, ma chérie. Il fait jour, expliqua-t-il.

— Nous pouvons seulement montrer de l'affection au cours de la nuit ?

demanda Elizabeth.

Elle avait voulu sa question comme une autre plaisanterie, mais son mari hocha vigoureusement sa tête en accord.

— tu es sérieux ? demanda-t-elle, en ne riant plus.

— bien sûr que je suis sérieux ! Ne te moque pas de moi, Elizabeth, dit Geoffrey d'une voix ferme. Il est inconvenant de montrer de l'affection devant mes hommes. Tu ferais bien de l'apprendre, l'avertit-il. Il faut connaître ta place !

Son ton ne semblait pas en colère pour Elizabeth, mais lui rappelait un ancien instructeur quand elle allait à l'école, plus jeune. Elle se trouva furieuse de son attitude.

— Et où est ma place, cher mari ?

Elizabeth se laissa aller à la colère. Elle plaça ses mains sur ses hanches tandis qu'elle attendait une réponse.

Geoffrey marcha vers la porte et l'ouvrit avant de se retourner vers sa femme.

— Je t'ai demandé où est ma place, cher mari. Où est-elle ?

Geoffrey se trouvait embarrassé par la colère évidente dans la voix de sa femme. Elle agissait beaucoup comme son étalon quand une écharde se mettait sous la selle.

— où tu es ? répéta-t-il en fronçant les sourcils. Dans quel sens ?

— oui, où suis-je ? cria Elizabeth. Dois-je rester à côté de toi ou derrière toi, cher mari ? Réponds-moi.

— derrière moi, bien sûr. C'est ainsi que ça fonctionne.

De l'expression de son épouse, Geoffrey mesurait que sa réponse ne lui plaisait pas. Il claqua la porte avant qu'elle ne puisse répondre, secouant sa tête. Oui, elle avait beaucoup à apprendre sa nouvelle femme. Beaucoup en effet !

Tu as tort, cher mari, pensa Elizabeth dès que la porte claqua. Je ne resterai pas derrière toi, promet-elle. Comme ma mère, je me tiendrai debout à tes côtés dans ce mariage. Oh, il avait beaucoup à apprendre, ce nouveau mari. Beaucoup en effet !

Chapitre 6

Guyton, l'huissier responsable du manoir entier, avait été tué lors de l'attaque, tout comme Angus, le premier magistrat, locataire responsable de la culture des terres du Baron. Et il y en avait d'autres portés disparus, savait Elizabeth. De nouvelles nominations devront être faites bientôt et Elizabeth pouvait sentir le chaos et la confusion dans l'atmosphère.

Bien que son mari était responsable de tout ce qui transpirait, Elizabeth savait que c'était aussi de sa responsabilité d'aider de quelque façon qu'elle le pouvait. Sa mère avait régné avec son père, à ses côtés, et disait souvent que c'était son sort dans la vie d'alléger le fardeau de sa gouvernance. Elizabeth ne pourrait pas en faire moins.

La première chose à faire, serait de tenir la promesse à son mari. Elle chercha et trouva Sara et la plaça responsable des dispositions pour le dîner. Elle savait qu'elle pouvait faire confiance à Sara de voir à ce que ses ordres soient réalisés et quand la servante répéta chaque instruction après sa maîtresse, Elizabeth était contente que tout se passe comme prévu.

— Le repas sera maigre par rapport aux standards de Belwain, Sara.

Il y aurait des quantités suffisantes d'épaules de sanglier avec des pâtés de faisan et de la tarte de pigeon, mais aucun mets délicats comme des paons rôtis ou des cygnes, ni de volaille.

— Assurez-vous qu'il y aura assez de sucreries pour le dessert et faire que les serviteurs incluent des clous de girofle et du gingembre après cela.

— Nous aurons besoin de beaucoup de bière, ma dame. Les sucreries et les épices rendront les hommes voracement assoiffés.

— c'est ce plan, Sara. Dites aux serviteurs qu'aucune coupe ne soit laissée vide. Beaucoup de bière embrouillera leurs esprits et déliera leurs langues.

Sara hochait vigoureusement sa tête.

— Je vois votre plan, maîtresse, et je vous dis que je suis grandement soulagée. Au début, je ne pouvais pas comprendre comment cet homme... puisse être autorisé à s'asseoir à la table de votre père. J'ai pensé que c'était un sacrilège que vous aviez encouragé, ajouta-t-elle

dans un murmure.

— il y a des raisons, dit Elizabeth qui se trouva à reconforter la vieille femme. Vous devez continuer à avoir foi en moi, Sara. Ne doutez pas de mes motivations. Faites-moi confiance.

Des mots familiers, pensa Elizabeth. Facilement demandés mais difficile à donner.

Elizabeth tapota la femme sur le bras et quitta la pièce. Sa destination était la cour où son mari tenait la Cour. Les citoyens d'honneur, ceux qui travaillaient pour son père mais avaient quelques droits sur la terre et ceux qui n'avaient habituellement aucun droit sur les biens, mais servaient fidèlement le Baron, avaient été tous informés que Geoffrey entendrait leurs différents et prendrait des décisions. Elizabeth était impatiente d'observer son mari, d'avoir un aperçu sur la façon dont il prenait ses décisions.

Geoffrey était là quand Elizabeth commença à descendre les marches. Une longue table en bois avait été placée un peu plus loin en face de l'escalier et son mari était assis dans le même fauteuil à dossier haut que son père avait utilisé. Roger se tenait debout derrière Geoffrey, sa main posée presque distraitement sur le pommeau de son épée à son côté. Il y avait une foule qui s'était rassemblée, tous des hommes, divisés en deux parties devant la table, avec un espace dégagé au milieu. Un homme seul – Elizabeth le reconnu comme étant l'un des artisans du cuir – se tenait au centre, la tête baissée.

L'écuyer fit signe à Elizabeth et indiqua un tabouret à côté de lui. Elizabeth marcha vers l'endroit où le jeune homme se tenait debout.

— vous devez vous asseoir ici, l'informa l'écuyer.

— ordre de mon mari ? demanda Elizabeth à voix basse afin de ne pas interrompre les délibérations.

L'écuyer hocha sa tête, heureux que sa maîtresse comprenne.

Elizabeth se tourna et regarda derrière la tête de son mari, qui lui jetait un coup d'œil par-dessus son épaule. Alors, je suis aussi derrière toi, mon mari ? Me tenir derrière vous, m'asseoir derrière vous, c'est votre façon de penser ? se demanda-t-elle. Eh bien, je ne pense pas, Baron Geoffrey. Tu as beaucoup à apprendre, cher mari, et les leçons commencent maintenant.

Elizabeth sourit plus à elle-même qu'à l'écuyer grimaçant, puis

souleva le tabouret en bois. L'écuyer ne pouvait que regarder sa maîtresse porter son tabouret à la table. Roger l'observait, réalisa Elizabeth, et elle lui jeta un coup d'œil pour voir son expression. Il lui donna un petit hochement de tête, espérant qu'elle comprendrait que ce qu'elle était sur le point de faire n'était pas acceptable, mais Elizabeth ne fit qu'augmenter son sourire et hocher sa tête pour dire qu'elle comprenait bien. L'expression de Roger tourna à un froncement de sourcils plus doux, expression presque ennuyée qu'il devait avoir pris des années à perfectionner, mais sa nouvelle maîtresse n'était pas le moins du monde dupe. Elle pouvait voir le rire dans ses yeux.

Oh, mais elle espérait que Geoffrey ne ferait pas une scène ! Elle ne savait même pas s'il était enclin à battre sa femme. Et si elle avait entendu dire qu'il avait un tempérament violent, elle ne l'avait pas encore vu.

C'était trop tard pour des doutes maintenant. Elle prit une grande respiration pour se calmer et plaça son tabouret à côté de son mari. Lissant sa robe, elle s'assit et croisa sagement ses mains sur ses genoux. Même si elle souhaitait plus que tout lancer un coup d'œil à l'expression de son mari, elle ne le fit pas. Avec une concentration totale, elle garda droit devant et attendit.

Geoffrey était au milieu d'une phrase quand sa femme apparut à ses côtés. Il perdit sa pensée, comme il l'observa du coin de l'œil prendre place à ses côtés. Son audace l'abasourdit en le rendant temporairement muet.

Elizabeth sentit sa colère sur elle comme un vent chaud et elle se prépara à l'explosion. L'avait-elle complètement mal jugé ? se demanda-t-elle. Elle pensait qu'il ne ferait jamais une scène devant ses hommes. Qu'à cela ne tienne, se dit-elle, cela ne l'arrêtera peut-être pas. Mais s'il ne fait que tempêter ou me chasser à l'intérieur, je retournerai à ses côtés, encore et encore, jusqu'à ce qu'il doive m'enchaîner pour me garder derrière lui.

Geoffrey refusa de reconnaître que sa femme était assise à côté de lui. Il n'avait pas envie de donner à ceux qui regardaient l'impression que sa femme ne le craignait pas, et qu'elle était désobéissante. Plus tard, pensa-t-il avec une mine renfrognée, plus tard, il s'occuperait de sa punition.

Elizabeth sentit passer la menace du danger immédiat. Le vent apporta de la chair de poule sur sa peau. Étrange, pensa-t-elle, mais elle

n'avait pas réalisé à quel point elle était devenue nerveuse. Pourquoi elle avait presque peur !

Presque, se rappela-t-elle.

C'était difficile de ne pas sourire, mais Elizabeth faisait de son mieux. Ce n'était pas si difficile la formation d'un nouveau mari, pas difficile du tout.

Tu as beaucoup à apprendre, Elizabeth, pensa Geoffrey avec irritation. Il jugea que ce ne serait pas une tâche difficile, une fois que sa nouvelle épouse comprendrait ses règles, sa façon de penser. Pas difficile du tout.

Geoffrey se racla la gorge et essaya de se rappeler ce qu'il avait dit avant l'interruption.

— où en étais-je, murmura-t-il par-dessus son épaule à Roger.

Le vassal se pencha et dit quelques mots à l'oreille de son maître, mais s'arrêta quand Geoffrey hocha sa tête.

— L'accusation portée contre vous est grave en effet. Avez-vous compris qu'il est interdit de chasser dans la forêt de votre Baron ?

— J'ai compris les règles, Lord, répondit l'artisan du cuir. J'ai été un citoyen d'honneur loyal à Thomas Montwright depuis de nombreuses années.

Plusieurs hommes dans la foule hochèrent leur tête en accord. Elizabeth connaissait l'homme debout devant son mari et se demanda quel chef d'accusation avait été porté contre lui. Il s'appelait Mendel, se souvenait-elle, et il possédait une nature douce. Elle ne pouvait imaginer Mendel coupable d'aucun crime, grave ou petit. Elizabeth combattait l'envie de demander à son mari qui avait amené les accusations retenues contre l'homme, mais décida d'attendre.

Être réduite au silence devant une foule ne lui plaisait pas.

— L'accusation est la chasse dans la forêt du Baron, dit Geoffrey, et tandis que selon ma compréhension, Lord Thomas, repos à son âme, autorisait la chasse de certains animaux, le cerf était strictement interdit à tous, sauf à lui-même. Pourtant, on vous a vu traîner le cadavre.

— Je ne le nie pas, répondit Mendel. J'ai tué l'animal, mais il y avait

une bonne raison.

Elizabeth hocha presque la tête pour l'encourager, mais se rattrapa juste à temps. Il était extrêmement difficile de rester un témoin impartial à la procédure et elle réalisa alors du poids que son mari portait. La justice était un lourd fardeau.

— exposez votre raison, ordonna Geoffrey.

— Le cerf était blessé et dans la douleur, répondit Mendel. La jambe avant droite était cassée. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais quand je suis tombé sur lui, je pouvais voir son agonie. Je l'ai tué pour arrêter la douleur et j'apportais la carcasse quand j'ai été intercepté par vos soldats. Telle est la vérité que je connais.

— Y a-t-il ici quelqu'un qui peut témoigner de la bonne foi de cet homme ?

— oui, Lord, cria une voix.

La foule se sépara et Maynard, le maître des écuries, se dirigea vers le centre.

— Exposez votre cas, dit Geoffrey.

— Je connais Mendel depuis de nombreuses années, Lord, et j'ai toujours trouvé qu'il était honnête et sincère.

— Roger, avez-vous vérifié l'animal comme j'ai exigé, demanda Geoffrey ?

— oui, Lord. L'os était cassé, dit-il.

— dites-moi, Mendel. Pourquoi étiez-vous dans la forêt ? Pour chasser les lapins, par hasard ? demanda-t-il d'un ton doux.

— Non, Lord. J'ai payé un penny et demi pour avoir le privilège de garder deux cochons dans la zone et j'étais allé les vérifier.

— Hmmm, grommela Geoffrey.

Il regarda l'homme devant lui pendant une longue minute tandis que la foule piétinée d'impatience.

— Je vous trouve innocent, Mendel.

La foule était heureuse. Une acclamation traversa la foule et Elizabeth

sourit de plaisir.

Elizabeth se trouva contente d'être assise à côté de son mari pendant les deux heures suivantes et écouter l'un après l'autre ceux venus devant leur baron pour exposer leurs griefs. Au moment où la cour se termina, Elizabeth avait une meilleure compréhension de la façon dont l'esprit de son mari fonctionnait.

Ses questions étaient toujours directes et précises ; et pourtant, quand deux hommes racontèrent des histoires opposées, Geoffrey ne tarda pas à trouver la vérité. Le voir comme juge la rendait plus confiante qu'il serait capable de trouver et punir ceux qui étaient responsables de la mort de sa famille.

La foule commença à se disperser et Elizabeth pensa que cela serait sage de s'excuser avant que son mari ne tourne son attention vers elle. Elle n'avait aucune envie de le pousser trop loin avec cette première leçon d'où était sa place.

Elle ne fut malheureusement pas assez rapide. La main de son mari reposa sur son bras comme le poids de trois pierres.

— parce que Belwain et ses hommes sont ici, j'ai aujourd'hui autorisé ton comportement audacieux. Il lui serra le bras et ajouta. J'ai fait une exception, femme. Tu comprends ?

— Je t'ai entendu, Lord, quoique je ne sache pas pourquoi tu es si mécontent. Ma mère a toujours été assise à côté de mon père. C'est ainsi que ça fonctionne, dit-elle en le regardant avec innocence.

— ce n'est pas ainsi que ça fonctionne, répondit son mari.

Sa voix avait augmentée en volume et la cicatrice sur sa joue devenait plus blanche contre sa peau bronzée, un indice qu'Elizabeth avait rapidement appris qu'il était bien en colère. Il appliqua plus de pression sur son bras, souhaitant lui faire perdre son expression calme.

— ça ne l'est pas ? demanda Elizabeth avec autant de surprise innocente qu'elle pouvait rassembler et posa doucement sa main sur celle de son mari. J'ai seulement suivi l'exemple de mes parents, Lord.

Geoffrey enleva son bras et libéra sa main.

— ce n'est pas approprié de se toucher comme cela en public, femme.

Il soupira quand elle ne fut pas d'accord avec lui, le devinant selon le

regard sur son visage. Pourquoi semblait-elle étonnée par sa déclaration ?

— ce n'est pas le temps pour une discussion, Elizabeth, décida-t-il à haute voix. Ce soir, je prendrai le temps de t'instruire dans tes devoirs et ta place.

— J'attends avec impatience la leçon, répondit Elizabeth, s'efforçant de garder l'irritation de sa voix.

Et ce soir, je vous instruirai, Baron, pensa-t-elle.

Geoffrey considéra son épouse, entrevit sa colère, et en était étonné. Elle ne s'était pas rendue compte à quel point il était patient avec elle ? Il supposa que non et ressentait une grande frustration. Elle avait vécu beaucoup de choses et il savait que ses émotions étaient tendues à la limite de son endurance. Pour cette raison, il continuerait d'être patient.

Où a-t-il reçu ses idées ? se demanda Elizabeth. Ne pas le toucher en public ? Ne montrer aucune affection sauf la nuit, dans l'intimité de leur chambre à coucher ? Ridicule, se moqua-t-elle. Il n'y avait rien de mal que le mari salue sa femme avec un baiser, ou la femme place un chaste baiser sur la joue de son mari quand ils se rencontrent pendant la journée. Qui l'avait élevé ? Une meute de loups, peut-être ? Elle savait que ses parents étaient morts, Roger lui avait dit ça, mais est-ce qu'ils démontraient leur affection lorsque son mari était un petit garçon ? N'ont-ils jamais montré d'affection l'un pour l'autre ? Peut-être n'y avait-il aucun amour entre eux, décida-t-elle. Mais alors, il n'y avait pas encore d'amour entre elle et Geoffrey. C'était trop tôt pour l'amour, n'est-ce pas ? Et est-ce que le contact n'était pas l'exposition de la considération pour l'autre, un commencement nécessaire pour l'amour véritable et durable pour grandir ? Oh, quelle confusion ! La tête d'Elizabeth tournait avec toutes les règles dont son mari faisait allusion. Est-ce moi qui suis incorrecte avec ma façon de penser ? se demanda-t-elle. Est-ce mal de vouloir rire et partager des secrets, faire une étreinte occasionnelle pour montrer le fait d'être spéciale pour son conjoint ? Désirer que ces gestes éloignent la solitude et la tristesse. Sans un autre mot à son mari, Elizabeth se leva et prit congé, marchant lentement dans la salle. Sara l'intercepta immédiatement et Elizabeth fut heureuse de mettre ses pensées confuses concernant son mari et son comportement de côté. Il y avait du travail à faire.

Une heure plus tard, Elizabeth se sentait un peu comme une loque. Il lui apparut qu'aucun ordre ne pouvait être entrepris avant

qu'Elizabeth répète les mots, parfois à maintes reprises jusqu'à ce que les serviteurs comprennent ce qu'elle voulait. La plupart des domestiques n'étaient pas formés dans les tâches qu'elle demandait et Elizabeth gardait patience. Ils faisaient du mieux qu'ils pouvaient.

— si Gerty casse une autre tasse, nous en n'aurons pas assez pour les boissons, Sara, murmura Elizabeth quand elle entendit un troisième accident.

Sara pourrait avoir répondu, mais Elizabeth ne pouvait pas l'entendre sur la plainte provenant de l'extérieur. Elle reconnut la voix de petit Thomas et savait qu'il était terriblement vexé par quelque chose. Comme elle était sur le point de voir quel était le problème, les portes s'ouvrirent et le petit garçon apparut volant dans la grande salle.

Roger était juste sur ses talons, essayant d'attraper les chiens-loups qui étaient occupés à pousser le jeune dans ses omoplates, le propulsant en avant.

— ils pensent que tu joues, Thomas.

Elizabeth constata qu'elle avait dû hurler pour se faire entendre. Elle saisit Thor, le plus grand des deux animaux, par la fourrure de son cou, tandis qu'elle observait le mouvement brusque que fit Roger avant de tomber sur le sol avec un grand bruit. Elle faillit tomber elle-même quand son frère agrippa l'arrière de ses genoux et s'accrochait à ses jupes.

— Arrête ça ! hurla Elizabeth, ou je te donnerai quelque chose sur quoi pleurer.

— Amen à cela, murmura Roger, luttant pour se relever.

C'était une tâche difficile, avec Garth, le chien le plus affectueux, qui se tenait debout avec les pattes de devant sur la poitrine du chevalier pour se donner un meilleur prise alors qu'il léchait la mine renfrognée du visage de Roger.

— qu'est-ce qui se passe ici ?

Elizabeth et Roger aperçurent en même temps Geoffrey debout sur le seuil. Même petit Thomas jeta un coup d'œil par derrière.

Elizabeth s'aperçut que son mari, ses jambes écartées et mains sur ses hanches, avait l'air assez exaspéré. Mais elle aussi, alors ! Un autre accident résonna à l'arrière-plan et Elizabeth se sentit grincer des

dents en réaction.

— viens ici, Thomas, ordonna Geoffrey.

Sa voix était dure et Elizabeth voulut immédiatement protéger son petit frère de la colère de son mari. Elle ne pensait pas que Geoffrey nuirait au garçon, mais craignait que ses paroles dures vexent son frère immensément sensible.

Geoffrey tira le chien du chevalier avec un mouvement sûr.

— Assis, dit-il à l'animal et louangea ce dernier quand il décida d'obéir. J'attends, garçon, dit Geoffrey à son frère, croisant les bras sur sa poitrine.

Ne pouvait-il pas user d'un peu de douceur dans sa voix quand il s'adressait à un enfant ? se demanda Elizabeth. Elle fronça les sourcils à son mari, espérant qu'il verrait son mécontentement et adoucissait ses ordres.

Petit Thomas vit que les deux chiens s'étaient calmés et en faisant un large cercle autour du chien tenu par sa sœur, il courut à Geoffrey.

— Est-ce toi que j'ai entendu sur tout le chemin depuis les murs, beuglant comme un bébé ? demanda-t-il au garçon.

Sa référence à un bébé eu l'effet désiré. Petit Thomas arrêta de pleurer et essuya ses larmes avec la manche de sa tunique.

— Je ne les aime pas, balbutia-t-il. Ils veulent me mordre les bras.

Elizabeth ne pouvait pas garder le silence plus longtemps.

— c'est de la foutaise, Thomas, dit-elle sèchement. Vois-tu comment ils remuent leurs queues ? Ils le font seulement quand ils sont heureux.

— Je garderai les chiens enfermés un peu plus longtemps, Thomas, déclara Geoffrey. Mais à partir de maintenant, il sera de ton devoir d'emmener leur nourriture et de voir qu'ils ont assez d'eau. Si j'entends dire que tu n'as pas fait ton devoir, tu seras puni. Tu me comprends ?

— Je le ferai, Lord, répondit Thomas. Et je n'aurai pas peur. Si les chiens sont enfermés, ils ne peuvent pas me mordre.

Geoffrey libéra un soupir et hocha la tête.

— Non, ils ne peuvent pas te mordre et après t'avoir vu apporter leur nourriture, ils vont compter beaucoup pour toi.

— maîtresse ? appela Sara par derrière. La nouvelle cuve de bière a été renversée. C'était un accident.

Elizabeth ferma ses yeux contre l'excuse de Sara pour cet autre accident.

— voyez à ce que ce soit nettoyé, Sara.

Ce fut sa seule réponse.

— Je vais enchaîner les chiens, l'interrompit Roger. Garçon, tu viens avec moi.

L'appel de quelqu'un s'approchant des portes arrêta l'action du chevalier. Il regarda alors Geoffrey et celui-ci attrapa Thomas et le lança sur son épaule.

— nous avons de la compagnie, annonça Geoffrey en regardant sa femme pendant qu'il parlait. Ton grand-père.

Cette nouvelle calmement déclarée souleva la fatigue et la frustration d'Elizabeth. La joie montait et elle étreignit presque son mari.

— il est vraiment ici ? demanda-t-elle d'une voix haletante, lissant ses cheveux dans un geste inconscient.

Geoffrey observa l'excitation de sa femme avec un soupçon de sourire. Il était content qu'elle fut heureuse avec cette nouvelle et s'aperçut qu'il aimait beaucoup quand elle souriait. Bientôt, pensa-t-il, elle réalisera sa chance et elle me sourira comme ça. Non pas que cela importait vraiment, qu'elle lui sourit ou pas. Cependant, ce serait plus facile pour leur arrangement. Il ne se demandait pas pourquoi c'était comme ça, pourquoi il aimait la voir ainsi, car il jugeait cela insignifiant. Heureuse ou pas, elle lui appartenait. C'était de cette façon que cela fonctionnait.

— Tu es heureuse ? se trouva-t-il à demander à Elizabeth.

— oui, Lord, plus qu'heureuse, répondit-elle en étreignant ses mains.

Elle commença à marcher vers lui avec l'intention de saluer son grand-père, mais la main de Geoffrey se posa sur elle.

— Allons l'accueillir ensemble, dit-il.

Elizabeth réalisa que c'était la bonne façon et hocha la tête. Geoffrey lâcha son bras et marcha à ses côtés au sommet de l'escalier menant à la cour.

Les portes s'ouvrirent à l'ordre de son mari et son grand-père, montant un cheval blanc qu'Elizabeth n'avait jamais vu auparavant, arriva au galop dans la cour. Il était vêtu, comme il l'était toujours, d'une tunique grise et flexible, avec la fourrure de la peau d'un animal sauvage drapée dans une cape sur ses épaules et autour de ses pieds. Une autre bande de fourrure couvrait la plupart de ses cheveux blancs-blonds, s'inclinant sur un œil comme un bandeau. Il était grand et fière, ce grand-père efficace qui était le sien.

Si Geoffrey était étonné par l'homme devant lui, il cachait bien ses sentiments. Elizabeth leva les yeux vers lui, un sourire sur son visage. Son grand-père était un homme très grand avec une démarche aussi impressionnante que sa carrure. Plus audacieux que jamais, il gifla le dos de son cheval et l'envoya au loin et marcha ensuite vers Elizabeth.

— Je suis venu dès que votre mot m'est parvenu, commença son grand-père dans sa voix puissante. Vous êtes le Baron ici ? demanda-t-il.

— Je le suis, dit Geoffrey.

Le géant hocha la tête tandis qu'il étudiait l'homme debout à côté de sa petite-fille. Quand il termina son évaluation, il hocha de nouveau sa tête et tourna son attention à Elizabeth.

— Tu ne viens pas saluer ton grand-père ? demanda-t-il d'une voix douce.

Il l'observait de près, vit la fatigue dans ses yeux et les lignes d'inquiétude.

Elizabeth n'avait pas besoin d'aucune exhortation supplémentaire. Elle ne se tourna pas vers son mari pour son approbation. Elle réduisit la distance et se jeta dans les bras ouverts de son grand-père, joignant ses mains derrière sa nuque.

— Dieu merci, vous êtes venu, chuchota-t-elle dans son oreille comme il l'a souleva dans les airs.

— Nous parlerons plus tard, mon enfant, chuchota son grand-père puis en élevant la voix, il dit : Tu vas bien, petit Viking ? utilisant le petit nom qu'il lui avait choisi.

— Je ne suis plus un petit Viking, grand-père, mais une Baronne. Posez-moi et je vous présenterai mon mari, dit-elle.

Elle jeta un coup d'œil à Geoffrey, elle lut son air renfrogné et ajouta, à son profit et sa fierté :

— Mon mari est un homme très patient quand mon comportement devient inacceptable.

Bien qu'il sache que l'homme tenant sa femme était son grand-père, il se trouvait irrité qu'un autre la touche.

Le grand-père reposa Elizabeth par terre, lui donna une autre étreinte enthousiaste, puis se tourna vers Geoffrey. En regardant le guerrier, il dit :

— Ma petite-fille, ce mariage a-t-il été forcé ?

Il y avait une allusion menaçante dans sa voix, mais Geoffrey restait calme. Lui aussi se tourna vers sa femme et attendit sa réponse. Ses mots détermineraient son action.

— Non, grand-père, ça n'a pas été forcé.

Elle regarda son mari tandis qu'elle parlait, son expression sérieuse.

— Je suis très heureuse.

Les épaules de Geoffrey semblaient se détendre un peu à la façon de penser d'Elizabeth, mais il ne souriait toujours pas. Mais il souriait rarement, se rappela Elizabeth. Pourquoi avoir un peu de légèreté dans son expression était aussi difficile qu'essayer de forcer le soleil à briller pendant un orage. C'était tout simplement au-delà de son pouvoir.

La voix de son grand-père interrompit ses pensées.

— Alors pourquoi cette hâte, je me le demande. J'aurais aimé assister à votre mariage, dit-il.

— Il y avait tant de chaos que mon mari a pensé qu'il valait mieux se dépêcher pour les vœux. Et il n'aurait pas été approprié de célébrer l'événement après ce qui s'est passé ici, grand-père.

— Encore une autre raison d'attendre, fit valoir son grand-père.

Il n'avait pas encore levé son regard du grand guerrier et Elizabeth

nota que la gentillesse avait disparu de sa voix. Il est contrarié, réalisa Elizabeth comme elle le regarda croiser ses bras sur sa poitrine et continuait de regarder son mari. Quel était son jeu, son but ? se demanda-t-elle, de plus en plus inquiète.

— c'était ma décision, répondit Geoffrey.

Son ton correspondait à celui de son grand-père et Elizabeth pensa que les deux adversaires semblaient maintenant hostiles.

— N'osez pas la mettre en doute.

Geoffrey savait bien qu'il était testé, mais il ne comprenait pas le raisonnement. Quel que soit le motif, il était temps qu'il montre à ce nouveau challenger qui était responsable.

— Ne vous mettez pas à genoux devant moi, dit Geoffrey. Vous avez manqué de me donner votre engagement, même si vous saviez que je suis le Baron ici.

Sa main se posa sur le pommeau de son épée, un message silencieux qu'il était prêt au combat si nécessaire.

— Je suis un paria, répondit son grand-père. Vous considéreriez mon engagement honorable ? Mon attachement ?

Geoffrey hocha sa tête.

— Je le ferais.

L'air renfrogné quitta le visage de son grand-père comme il considérait son mouvement suivant.

— connaissez-vous tous les faits, Baron ? Je suis de sang Saxon, et une fois noble. Pourtant, vous me demandez ma loyauté ? Je n'ai aucune terre à protéger.

— J'aurais votre loyauté ou votre vie. La décision est la vôtre.

Elizabeth ne pouvait pas comprendre ce qui se passait entre les deux hommes. La peur l'envahit tandis qu'elle observait la bataille mentale passer entre son mari et son grand-père. Sa vie ? Il exigeait sa loyauté ou sa vie ? Non, voulait-elle crier, ne pose pas cette question ! C'était un homme loyal envers personne d'autre que sa famille. Sa famille ! Oui, comprit-elle, c'était la clé de ce jeu effrayant auquel les deux jouaient. Geoffrey exigeait-il de la loyauté en demandant

l'engagement ? Et si oui, pourquoi ?

Geoffrey vit la détresse de sa femme et espéra qu'elle n'interviendrait pas. Il était impératif qu'il ait la confiance et la loyauté de son grand-père, et s'il n'avait pas fait part de ses raisons à sa femme, cela attendrait jusqu'à ce qu'elle garde son silence.

— va à ton mari.

L'ordre clair était entendu par Geoffrey.

Elizabeth se sentait déchirée entre les deux. Elle voulait avoir le temps d'expliquer son grand-père à son mari et expliquer à son mari son grand-père, mais il n'y avait pas de temps. Elle relâcha l'étreinte de son grand-père et marcha pour se tenir debout sur le marchepied à côté de son mari.

Le silence remplissait la zone comme les deux géants se considéraient. C'était un moment très difficile pour Elizabeth. Elle ne savait pas ce qu'elle ferait si son grand-père refusait de se plier à la volonté de son mari, et ne savait pas si son mari allait vraiment exécuter sa menace d'en découdre...

Le jeu se termina. Avec une facilité absolue, son grand-père donna un petit coup à sa casquette et mit un genou devant son mari. Il posa sa main droite sur son cœur et dit d'une voix claire et forte :

— moi, Elslow Kent Hampton, vous donne ma loyauté et jure de ne jamais vous trahir.

C'était un moment émouvant pour Elizabeth. Elle n'avait jamais vu son grand-père si absorbé. Sa parole était son obligation et tout ce qu'il avait à donner. C'était son honneur, son âme. Est-ce que son mari ressentait cela de son grand-père ? se demanda-t-elle. Non, il ne pouvait pas, car il le connaissait à peine, se rappelait-elle. Il ne pourrait avoir aucune idée que son grand-père était aussi farouchement loyal comme elle l'était.

— levez-vous, dit Geoffrey.

Toute rudesse avait disparu dans sa voix et Elizabeth pouvait dire qu'il était heureux.

Son mari descendit les marches et posa une main sur l'épaule de son nouveau parent.

— il y a beaucoup dont je voudrais discuter avec vous et avant la nuit, maintenant que j'ai votre loyauté.

Geoffrey n'était pas préparé pour le grand coup puissant qu'il reçut sur son épaule, ni le beuglement profond de rire qui remplissait ses oreilles, les faisant résonner.

— vous aurez mon temps, Baron, car du temps est tout ce que j'ai à donner. Et il y a beaucoup dans mon esprit aussi... je voudrais vous poser une question.

— soit, répondit Geoffrey.

— Auriez-vous combattu pour mon engagement ? demanda le grand-père en riant sous cape.

— oui, et gagné aussi, répondit Geoffrey en souriant.

— Ne soyez pas trop sûr de vous. J'ai toujours de la force dans ces vieux os. Je pense que j'aurais l'avantage que l'âge de la sagesse donne.

Ses yeux brillaient à la réaction de Geoffrey. Le Baron se mit à rire.

— Pas de chance, répondit-il. J'ai la force d'os plus jeunes, vieil homme, et je vous aurais abattu d'un coup rapide.

— Ha ! Nous ne saurons jamais avec certitude, n'est-ce pas, taquina le grand-père.

Il jeta son bras autour de Geoffrey comme s'ils étaient des amis d'enfance et changea de sujet avant que son mari ne puisse répondre.

— connaissez-vous le trésor que vous avez dans votre nouvelle femme ? demanda-t-il, et avant que Geoffrey puisse parler, il dit : J'ai une soif terrible pour une boisson fraîche, Lord. Partagez un toast avec moi à votre mariage.

Geoffrey ricanait tandis que les deux hommes montèrent les marches et disparurent derrière les portes. Son grand-père disait quelque chose à voix basse puis le rire profond de son mari atteignit ses oreilles.

Il l'avait fait rire ! Elizabeth regarda vers le ciel et vit que le soleil brillait. Incroyable, pensa-t-elle. Il n'y avait aucun nuage de pluie en vue !

C'était presque l'heure du dîner et Geoffrey était toujours en grande

conversation avec le grand-père d'Elizabeth. Ils étaient assis à la longue table, en face de l'autre, avec des tasses de bière devant eux. Deux fois, elle essaya de les rejoindre dans leur discussion, mais les deux fois, la discussion s'était arrêtée et les deux hommes l'avaient simplement regardée. Il était bien évident qu'ils ne souhaitaient pas sa présence.

Elle savait que la conversation concernait Belwain et « l'autre » dont Geoffrey avait fait allusion et décida qu'ils devaient établir leur ligne de conduite. Dieu, donnez-moi la force de voir à travers cette mascarade, condamner Belwain et ne pas m'obliger à plonger mon couteau dans son cœur.

Elizabeth devenait de plus en plus agitée. Elle rechercha la solitude et alla se promener, et bien qu'elle ne pouvait pas se résoudre à visiter les tombes, elle se dirigea dans cette direction. Le soleil se couchait, jetant une lueur orangée à l'horizon. Au loin, sur la colline, elle pouvait voir les croix de bois sortir de la terre fraîchement retournée, marquant la zone où sa famille était enterrée.

— Petite-fille ?

La voix de son grand-père se fit entendre, elle se retourna et le regarda faire son chemin vers elle.

— Je souhaitais à l'instant même que vous soyez à mes côtés, dit-elle en souriant. Grand-père, je suis très heureuse que vous soyez ici.

Elle lui prit la main avec les siennes et la tenait serrée.

— Tu allais aux tombes ? demanda son grand-père.

— Non, admit Elizabeth. Je ne peux pas leur dire au revoir pour le moment.

— Et as-tu pleuré sur tes parents, tes sœurs ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Non. Peut-être je le ferai quand Belwain sera puni...

— N'attends pas, dit son grand-père. Pleure pour eux maintenant, avant que ça ne devienne trop bloqué en toi. Ça te déchirera à l'intérieur et fera de toi une femme amère. Ta mère n'aurait pas voulu ça.

Elizabeth considéra ses conseils et hocha la tête.

— J'essaierais de vous plaire, grand-père.

— Tu me dis toujours ça, petite-fille. Tu ne t'en rends pas compte ?

Elizabeth sourit. Ce qu'il disait était vrai. Il lui avait donné son amour sans restrictions, sans règles. Et le plus important, il l'avait acceptée pour ce qu'elle était.

— Tu as une nouvelle vie maintenant, Elizabeth. Es-tu vraiment heureuse avec Geoffrey ? demanda-t-il.

— Il est trop tôt pour le savoir, répondit Elizabeth, puis elle lâcha sa main et les deux commencèrent à marcher côte à côte. J'essaie de suivre l'exemple de ma mère en jouant à l'épouse, mais c'est une tâche plus que laborieuse. Geoffrey n'est en rien comme mon père. Il est... dur comme l'acier. Et il cache ses émotions pour que je ne sois jamais tout à fait sûre de ce qu'il pense. Je ne pense pas qu'il soit content de moi, mais c'est trop tôt pour le dire.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il est mécontent ? demanda son grand-père. Vous êtes mariés depuis seulement un jour, dit-il en essayant de ne pas sourire.

— Presque deux, grand-père, mais vous avez raison, c'est trop tôt pour porter un tel jugement. Pourtant il y a ses règles...

Elizabeth fit une pause, rassemblant ses pensées. Était-ce déloyal de parler de son mari avec son grand-père ? se demanda-t-elle.

— Des règles ? demanda son grand-père, la poussant du coude pour prendre une décision.

— oui, répondit Elizabeth. Des règles de comment je devrais agir, ce que je devrais faire. Je pense qu'il me considère comme sa femme, et en vérité, il a raison. Ce n'est pas qu'un rôle que je joue et je ne sais pas combien de temps je peux porter le masque de la tromperie.

— Je ne comprends pas, dit son grand-père.

— Je n'ai pas montré mon caractère une seule fois depuis que je suis avec Geoffrey et j'essaie d'agir avec une grande humilité. (Elle vit que son grand-père était sur le point de rire et fronça les sourcils.) J'ai été une femme douce et obéissante ces deux derniers jours.

— La tension doit être épouvantable, dit son grand-père en gloussant.

Son ton devint sérieux, mais le scintillement resta dans ses yeux quand il ajouta :

— Je vois ton problème. Tu souhaites être douce, mais ça n'est pas dans ton caractère.

— Exactement, répondit Elizabeth, heureuse que son grand-père comprenne. C'est très difficile, en effet. De garder mes pensées en moi.

— Est-ce que tu veux être le maître ici ? la taquina-t-il.

— Non, bien sûr que non ! répondit-elle, surprise par sa question. S'il vous plaît, ne plaisantez pas avec moi. Je suis très sérieuse.

— Alors, qu'est-ce que tu souhaites ?

Elizabeth arrêta de marcher et se tourna vers son grand-père.

— Être une bonne épouse, régner avec mon mari et me tenir à ses côtés.

— Et tu ne penses pas que cela arrivera ? demanda son grand-père.

— Non, je ne pense pas, répondit-elle en secouant la tête. Il m'aurait enfermée entre les murs sans un commentaire pour moi, je le crains. Et quand il découvrira que je n'ai aucun talent avec une aiguille ou avec les tâches ménagères, il sera sans aucun doute désespéré. Oh, j'aurais voulu pouvoir passer plus de temps avec ma mère. Je voudrai dire à Geoffrey que je peux chasser avec le meilleur de ses hommes et abattre autant de gibier. Pire, quand il me verra sans mon masque, je crains qu'il fasse...

— Pourquoi penses-tu qu'il t'a épousée ?

— À cause de mon père et son échec de l'aider quand il en avait besoin, répondit Elizabeth.

C'était une conclusion si évidente qu'elle ne pouvait pas comprendre pourquoi son grand-père ne l'avait pas réalisé.

— Penses-tu qu'il se marie chaque fois qu'il y a une situation comme ça ?

— Bien sûr que non, mais c'est la première fois qu'il était appelé...

— Elizabeth, tu te confonds avec tes pensées et tes conclusions. Ton mari n'était pas à blâmer pour ce qui s'est passé ici. La sécurité au sein

de ces murs est tombée à ton père. Un piège a été posé pour lui et il n'y avait aucun moyen que Geoffrey puisse empêcher ce qui est arrivé.

Son grand-père semblait un peu exaspéré et l'irritation d'Elizabeth grandissait.

— Alors, pourquoi pensez-vous qu'il m'a épousée ? demanda-t-elle.

— Je ne pense pas que Geoffrey fasse quelque chose qu'il ne veut pas faire. Je pense que tu es ce qu'il voulait chez une femme.

— Parce que j'étais sous sa responsabilité, ajouta Elizabeth. Il a estimé que c'était de son devoir.

Elizabeth soupira et ajouta :

— L'honneur est la raison pour laquelle il est un homme honorable.

— Je reconnais qu'il ne te connaît pas encore complètement, mais je crois qu'il sera plus heureux quand tu retireras ton « masque » pour être toi-même. N'essaie pas d'imiter ta mère. Avec le temps, tu apprendras les manières d'être une bonne épouse, tout comme Geoffrey apprendra à être un bon mari.

— vous l'aimez bien, grand-père ? demanda Elizabeth.

Sa réponse était importante, car elle tenait à son opinion. Il était un juge habile de caractère et pas facile à duper. Elle espéra que sa réponse serait favorable à Geoffrey, admettant qu'elle souhaitait qu'il admire son mari. Mais elle ne pouvait pas l'expliquer.

— oui, je l'aime bien. Il semble être un homme honnête. Il est beaucoup plus jeune que les autres barons de sa stature, de ce que j'ai pu apprendre. Et beaucoup favorisé par le roi lui-même.

Elizabeth se gonfla de fierté comme si c'était elle qui recevait les compliments. Elle hocha la tête et dit :

— Roger a laissé entendre qu'il a sauvé la vie du roi.

— Je voudrais y croire, convenait son grand-père. Il semble posséder de nombreuses qualités, petite-fille.

— mais il y a des défauts aussi, fit Elizabeth pour contrer l'éloge.

Elle ne voulait pas que son grand-père devienne trop impressionné et place son mari sur un piédestal. Il était, après tout, qu'un homme. Et

des piédestaux pouvaient s'écrouler.

— il est très têtù.

— Et tu ne l'es pas ?

— Non ! Je suis une personne très agréable.

— Alors tu n'auras aucune difficulté à t'adapter aux règles de ton Baron ? la taquina son grand-père.

— Je n'ai pas dit ça, répondit Elizabeth en riant à la façon dont ses paroles avaient été déformées. Peut-être qu'il sera plus facile si j'ignore complètement ses règles. Que dites-vous de ça ?

— ce ne sera pas si facilement faisable, Elizabeth, l'avertit son grand-père. Mais il y aura de la joie dans la bataille, je crois.

— Avez-vous vu votre petit-fils ? demanda-t-elle, changeant de sujet.

— oui, il me l'a emmené, répondit son grand-père. Il ne m'a pas reconnu et j'ai eu envie de pleurer comme une femme quand il ne l'a pas fait.

Elizabeth ne pouvait pas imaginer son grand-père pleurer et secoua la tête.

— vous portez aussi votre chagrin en vous, grand-père. Durant toutes ces années, la seule fois où je vous ai vu pleurer c'était quand vous avez battu mon père et vous êtes mis à rire si fort que les larmes ont coulé sur vos joues.

— ils me manqueront tous, dit-il d'un ton calme.

— même mon père ? demanda Elizabeth.

— surtout ton père. Nos batailles de mots me manquent, les plaisanteries que nous nous sommes jouées l'un contre l'autre. C'était un adversaire digne et un bon mari pour ma fille. Elle était heureuse.

— oui, ils étaient heureux.

Elizabeth hocha la tête, sentant la tristesse dans son ombre.

— J'en ai gros sur le cœur que petit Thomas ne se souvienne pas. Lourd, en effet.

— mais grand-père, il a vu ce qui est arrivé. Et c'était trop pour lui, répondit Elizabeth. Geoffrey dit qu'avec le temps, il se souviendra, quand son esprit cessera de le protéger de l'horreur.

— Nous trouverons ceux qui ont fait ça, murmura son grand-père. Ils mourront tous.

— Geoffrey vous a-t-il partagé ses pensées ? Je crois que Belwain est le seul responsable, mais il considère que mon oncle est un suiveur. Il laisse entendre qu'il y en a un autre.

— oui, nous en avons parlé et il a partagé ses pensées. Selon lui, il ne faut pas exclure toutes les possibilités.

— Et qu'en pensez-vous, grand-père ?

— Je suis un vieillard et j'ai besoin de temps pour y penser.

— vous vous souvenez seulement de votre âge quand c'est commode, répondit Elizabeth.

— Et tu me connais bien, dit-il. Dis-moi donc. Tu te rappelles les histoires de Hereward the Wake ?

— seulement quand la bataille pour le contrôle de l'Angleterre a été menée, c'était Hereward qui s'est battu le plus longtemps.

— il était un puissant noble Saxon qui a tenu le plus longtemps contre les Normands envahisseurs. Il a combattu près des marais autour d'Ely.

— J'ai entendu des ballades chantées à sa louange, murmura Elizabeth, bien que je ne pense pas que notre roi serait heureux s'il les entendait. Les chansons glorifient son ennemi. Pourquoi demandez-vous cela ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que Hereward the Wake a à voir avec Montwright ? Il y a un lien ?

— peut-être, dit son grand-père. Hereward est mort depuis longtemps, mais il y a toujours ses fidèles. Et plus récemment ont rejoint leurs rangs ceux qui souhaitent écarté Guillaume du pouvoir et le retour aux anciennes méthodes. Geoffrey connaît ce groupe d'hommes et doit considérer que Montwright a été attaqué pour causer des ravages.

Les yeux d'Elizabeth s'agrandirent tandis qu'elle considérait ce que son grand-père venait de dire.

— comment connaissez-vous ce groupe de rebelles ? demanda-t-elle après un certain temps.

— on m’a demandé de me joindre à eux, admis son grand-père.

Il observa Elizabeth de près, jugeant sa réaction. Elle était horrifiée.

— c’est de la trahison dont vous parlez, murmura-t-elle. Oh, mais vous n’avez pas...

Son grand-père sourit et dit :

— Non, je ne veux pas. Ce n’est pas honorable, car j’avais déjà accepté Guillaume.

— vous avez dit à Geoffrey que vous...

— Non, je n’ai pas mentionné que j’ai été approché par un de leurs chefs, cher enfant. Mais je lui ai dit qu’ils étaient une menace, d’être prudent. Je me sens pris au milieu de cette lutte, Elizabeth. Certains des leaders sont des vieillards maintenant, déplacés et pleins de haine pour tout ce qu’ils ont dû abandonner. Je ne me sens pas loyal envers eux, mais je ne suis pas enclin à les nommer non plus.

Elizabeth s’empara de la main de son grand-père de nouveau et la serra.

— Pourquoi ces rebelles persistent-ils, grand-père ? Guillaume est notre roi depuis de nombreuses années. Ils ne peuvent pas l’accepter ?

— il y a eu plusieurs soulèvements au fil des ans, beaucoup dans les deux premières années du règne de Guillaume, mais rien je le crains à ce qui va bientôt arriver. La cupidité est la motivation, je pense. Ces hommes ne veulent pas d’un meilleur mode de vie pour tous, seulement pour eux-mêmes. Ils font des promesses téméraires et insensées à tous ceux qui écouteront, promettant même que quand Guillaume sera détrôné, le Danegeld sera supprimé.

— mais ce n’était pas un impôt prélevé dans le temps avant Guillaume ? demanda Elizabeth. Appelé par un autre nom peut-être, mais...

— ce n’est pas important, mon enfant. Ce qui importe, c’est qu’ils sont tous fous, ces rebelles, mais avec un but mortel.

— J’ai peur pour vous, grand-père. Y aura-t-il du dangé pour ne pas

vous être joins à ce groupe ?

Elizabeth se trouvait à se tordre les mains et s'arrêta.

— Je ne sais pas, murmura-t-il. Ce n'est peut-être pas une coïncidence que ma fille unique et la plupart de sa famille ont été assassinés quelques semaines seulement après que j'ai refusé. Je ne sais pas, dit son grand-père, mais comme Dieu est mon témoin, je trouverai la vérité.

Tant Elizabeth que son grand-père pouvaient entendre les bruits de pas sur le chemin derrière eux. Ils se tournèrent comme un seul homme et vit que Roger s'approchait.

— Roger arrive, dit Elizabeth. Avez-vous parlé avec le vassal de mon mari ? Il est généralement à côté de lui.

— Je l'ai rencontré, répondit son grand-père.

Il ne dit plus rien jusqu'à ce que Roger se tienne debout devant eux.

— Le Baron souhaite vous parler, dit Roger en s'adressant à Elizabeth.

Elizabeth hocha la tête et commença à descendre le chemin. Son grand-père ne la suivit pas et elle se retourna, l'attendant.

— grand-père ?

— vas-y, Elizabeth. Je vais visiter les tombes d'abord. Je vais dire au revoir à ma fille.

Elizabeth hocha la tête, sachant qu'il avait besoin d'être seul pendant quelques minutes. Elle fit signe à Roger et marcha à côté de lui pour retourner à la salle.

— Est-il vrai que mon mari a sauvé la vie du roi ? demanda-t-elle.

— oui et il n'était qu'un enfant à l'époque, déclara Roger.

— dites-m'en plus, s'il vous plaît.

— il y avait du poison dans le vin que Geoffrey apportait à Guillaume, dit-il. Geoffrey le savait puisqu'il avait vu l'acte commis par l'un des nobles. Comme il s'approchait de Guillaume, il a trébuché et le vin s'est renversé sur le plancher. Guillaume était en colère à cause de sa maladie et s'apprêtait à punir l'enfant lorsque l'un des chiens a commencé à lécher le vin sur le plancher. Quelques secondes plus

tard, le chien est entré en convulsions et est mort. C'était évident pour Guillaume que le vin était la raison. Il a fait sortir tout le monde de la salle puis a questionné Geoffrey. Le complot a été découvert et le coupable puni.

— pourquoi n'a-t-il juste pas crié ce qu'il avait vu ? demanda Elizabeth.

— il était au service de Guillaume depuis peu de temps, mais il savait déjà qu'il ne fallait pas parler à moins qu'on le demande. C'était une règle à laquelle il ne voulait pas désobéir.

— oui, mon mari semble placer une grande importance sur les règles, dit Elizabeth en souriant à elle-même.

— c'est ainsi que ça fonctionne, dit Roger, empruntant l'expression de son maître. Sans règles, ce serait le chaos.

— mais être rigide à tout moment, commença Elizabeth, semble plus prévisible. Les surprises sont parfois un changement agréable aux privations quotidiennes. Ne pensez-vous pas ?

Roger jeta un coup d'œil à sa maîtresse et secoua la tête.

— Les surprises impliquent que l'on n'est pas préparé. Geoffrey est toujours prêt.

— donc rien ne peut l'étonner ? demanda Elizabeth.

— rien.

— vous faites paraître mon mari des plus prévisibles, Roger.

— c'est un compliment que je lui donnerai.

Elizabeth n'était pas d'accord que la description de son mari comme prévisible et rigide était un compliment. La rigidité laissait peu de place à la spontanéité. Non, ce n'était pas un compliment, décida-t-elle. En vérité, cela semblait tout à fait morne.

— Et vous suivez toutes ses règles, Roger ? demanda-t-elle.

Roger la regarda, surpris par sa question.

— bien sûr, dit-il. On ne peut pas faire autrement ! Il est notre Baron, notre leader.

— Ne fronchez pas les sourcils ainsi, Roger. Je ne discréditais pas mon mari ou votre fidélité. Je veux simplement à en apprendre autant que possible sur mon mari.

Son explication apaisa le chevalier et il détendit son air renfrogné. Elle décida de changer de sujet et dit :

— Roger, je tiens à vous remercier pour votre garde sur mon frère. Je sais que vous faites cela parce que mon mari l'a ordonné, mais cela doit être une épreuve et je...

Roger toussa et Elizabeth devina que c'était d'embarras.

— Je fais mon devoir, murmura-t-il, et je donnerais ma vie pour protéger le garçon.

Elizabeth sourit et savait que ce qu'il disait était vrai.

— Mon inquiétude est atténuée parce que vous êtes responsable de lui, admit-elle. Ce soir...

— Il sera bien gardé, l'interrompit Roger. N'ayez aucune crainte à son sujet.

— Avec vous, je n'ai aucune crainte. Merci, Roger.

Il était sur le point de dire qu'il faisait seulement ce que son maître ordonnait, mais il savait que ce serait un mensonge. Il protégerait le garçon qu'on le lui ordonne ou pas. Sa nouvelle maîtresse ne l'avait-elle pas aidé quand il était dans le besoin ? Quand son maître se trouvait à l'article de la mort et qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire ? Et maintenant, il avait une occasion d'apaiser sa crainte. Il ne pouvait pas refuser. Elle avait gagné sa loyauté.

Il hocha la tête, indiquant qu'il avait entendu la remarque. Les compliments le rendait mal à l'aise, réalisa Elizabeth. Pour cette raison, elle ne sourit pas, ni plaisanta à propos de son inconfort, mais changea de sujet encore une fois.

— Je crains que la chambre de mes parents soit envahie par les rats.

Elle soupira et continua :

— Elle doit être préparée pour mon grand-père et je suis sûre qu'il n'a aucune sympathie pour leur compagnie.

Son bavardage cessa lorsque la seule réponse qu'elle pourrait obtenir

de Roger fut un grognement reconnaissable, lui disant qu'il n'était pas intéressé par les banales questions domestiques.

Ils atteignirent les portes et Roger l'escorta dans la salle où son mari l'attendait. Il y avait plusieurs des hommes de Geoffrey dans la salle, tous portants des expressions sérieuses. Il y avait de la tension dans l'air et Elizabeth savait que la conversation portait sur des questions graves.

Plus tard, elle excuserait son comportement sur ses nerfs, la tension qui s'accroissait en elle sur la rencontre à venir avec Belwain, mais c'était seulement la moitié de la vérité, admit-elle. Il semblait si puissant debout là-bas, si rigide. Et ces mains, ces mains de velours qu'il tenait dans de telles poignes de fer sur ses hanches, comme s'il était sur le point d'exploser dans une grande colère. Oh, il était prévisible, ce nouveau mari qui était le sien, pensa-t-elle tandis qu'elle se tenait debout à l'entrée et attendait d'avoir son attention. Prévisible, en effet. Et cela, se dit-elle, n'était que l'autre moitié de la raison. Il était tellement sûr des réactions de tout le monde et de leur comportement. Il était trop sûr !

Elle attendait. Elle savait qu'il l'avait vue du coin de l'œil comme il écoutait ce qu'un des chevaliers disait. Elle essayait d'écouter aussi, mais la distance était trop grande et la voix du chevalier trop faible.

Quand Geoffrey hocha la tête à son vassal, Elizabeth prit cela comme son renvoi et commença à traverser la salle. Il se tourna pour l'observer, son expression bien cachée, comme d'habitude. Pouvait-il lire la détermination dans ses yeux ?

Elle espérait que non et augmenta soudainement son allure jusqu'à ce qu'elle coure presque. Elle se jeta dans ses bras. La réaction de Geoffrey fut instinctive ; il plaça ses mains sur sa taille pour la stabiliser, un regard plus que surpris sur son visage. Elle le vit et fut immensément heureuse. Je ne suis pas si prévisible, voulait-elle crier, et pas si facilement modelable, cher mari.

Avant qu'il n'ait pu masquer sa réaction et l'éloigner de lui, elle joignit les mains derrière sa nuque et s'étira sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur sa joue.

— Bonne soirée à toi, Lord, murmura-t-elle.

Elle le relâcha quand elle le sentit prendre son souffle, mais continuait de sourire. Faisant un pas en arrière, elle essayait d'assumer ce qu'elle espérait être une position obéissante, même si elle n'avait aucune

pratique antérieure dans l'art de l'obéissance, et dit :

— Tu voulais me parler ?

La cadence de sa voix, l'éclat dans ses yeux... Geoffrey se sentait comme si le soleil venait de pénétrer les murs, stupéfié par la joie qu'elle apportait dans la pièce. Il jeta un coup d'œil autour de lui et vit ses soldats le regarder en souriant.

Il ne pouvait pas admettre que, bien sûr, il ne devait pas encourager cette propension à son indépendance, ce besoin de désobéir à son ordre le plus explicite de se comporter en public avec la bienséance absolue. Elle le défiait ouvertement ! Oui, c'était la vérité. Elle voulait l'irriter, mais dans quel but ? Quel était son jeu ?

Ses manières lui disaient qu'elle attendait sa réaction. Il était sur le point de la réprimander avec des menaces sous-entendues qu'il exécuterait plus tard, lui donner ce qu'elle attendait. Le défi taquin dans ses yeux l'arrêta. C'était ce qu'elle attendait, se rendit-il compte.

Son expression était revenue au masque et ainsi, Elizabeth était loin de s'attendre à ce qui arriva ensuite. Sans dire un mot, Geoffrey posa ses mains sur ses épaules et l'attira à lui. Sa réaction lui plut et la gratifia d'un sourire avant que sa bouche s'écrase sur la sienne, exigeant une réponse.

Elle se sentait débordée et très embarrassée, sentit ses mains tenant ses hanches contre lui d'une manière plus intime. Elle essaya de se dégager, mais ne pouvait pas. Il était trop fort. Comment osait-il ? se demanda-t-elle comme elle tentait de repousser sa langue avec la sienne, comment osait-il faire ça ?

Sa colère l'empêchait de répondre pendant un temps, mais alors, le souvenir de la chaude passion de la nuit dernière, l'emplissait. Elle se retrouvait à répondre malgré ses intentions. Et c'était plus qu'humiliant d'être embrassée si passionnément devant un public.

Geoffrey constata que sa résistance s'effaçait et détendit la sienne pour se tenir. Il continuait à l'embrasser mais s'arrêta quand il se trouva plus affecté qu'il ne le souhaitait. Son goût était enivrant. Il l'embrassa sur le front une fois qu'il eut libéré ses lèvres et gloussa à haute voix à l'expression stupéfié sur son visage.

— Tu t'es oublié, murmura-t-elle d'une voix furieuse, poussant ses mains qui s'attardaient toujours sur ses hanches.

— Je ne m'oublie jamais, répondit Geoffrey en souriant. Tu as indiqué par ton étreinte que tu avais le désir d'être traitée comme une...

C'était moins de ce qu'il méritait. Le pied d'Elizabeth s'écrasa sur le sien avec un halètement indigné.

— Putain ? l'interrompit-elle. Tu allais dire putain ? Eh bien, tu es dans l'erreur, Lord. Je souhaite de l'affection et tu me rabaisses.

Il continuait à sourire et son caractère éclata.

— Très bien, Lord et maître ! J'ai appris la leçon. À l'avenir, il n'y aura aucune démonstration d'affection. Aucune ! Je te donnerai la froide indifférence que tu sembles souhaiter.

C'était une merveilleuse ligne de sortie, pensa Elizabeth, mais elle constata que son mari n'était pas d'accord. Il ne voulait pas la lâcher.

— J'ai entendu parler de ton humeur, maîtresse, dit-il.

Sa voix était douce et apaisante, l'opposé exact de la colère qu'elle avait pensé que ses paroles causeraient.

— Peut-être plus tard nous pourrions trouver le temps de discuter de cette crisette qu'est la tienne. Tu as de la chance de te retrouver mariée à un mari si doux.

Elle pouvait seulement écouter ses paroles avec une bouche ouverte, ne pouvait pas penser à une seule réplique à sa ridicule analyse de son tempérament. Puis il était parti, avait quitté la salle, tandis que l'écho de son rire profond restait.

Elizabeth secoua la tête avec désespoir. Voilà pour le prévisible, pensa-t-elle. Oui, reprit-elle.

Prévisible, en effet !

Chapitre 7

Quand Elizabeth en eut fini avec ses devoirs visant à nettoyer la saleté et le désordre de la chambre de ses parents, elle alla dans sa propre chambre à coucher. Plus de poussière s'était installée sur elle que dans la poubelle. Elle se lava et se changea dans une robe d'un vert pâle, avec tunique d'une teinte plus foncée décorée de fils d'argent tournant autour de sa tête. Sara l'aida à séparer ses cheveux dans une couronne sur sa tête, disant que c'était tout à fait charmant, même avec les mèches de boucles qui s'y échappaient.

Elizabeth attendit que Sara quitte la pièce avant d'attacher un deuxième couteau à un morceau de ruban et le fixer sous sa robe autour de sa cuisse. Elle attacha ensuite la chaîne d'argent qui allait avec sa tunique et glissa le poignard autour de sa taille, le laissant tomber juste au-dessus de ses hanches, se glissant juste à côté de l'autre poignard. Elle l'utiliserait pour couper la viande, comme si c'était le seul ustensile utilisé et personne ne songerait à la façon inhabituelle de le porter. Mais je pourrais aussi l'utiliser pour tuer Belwain, considéra-t-elle, s'il y a un besoin.

Petit Thomas et l'écuyer principal de Geoffrey, Gerald, attendaient dans le couloir quand elle ouvrit la porte. Derrière eux se tenaient debout trois soldats, tous titulaires d'épées levées.

— Avec votre permission, nous devons attendre dans votre chambre jusqu'à ce que les visiteurs soient partis, annonça l'écuyer. Je serai responsable de votre frère et eux, dit-il en faisant signe aux gardes avec un hochement de tête, vont garder la porte.

Elizabeth fit un pas en arrière et permit aux deux de passer. Elle tapota son frère sur le sommet de sa tête et dit à Gerald :

— il y a un jeu d'échecs et de dames dans le coffre, à côté de la cheminée.

— Je suis très bon dans les deux jeux, se vanta l'écuyer.

— Je ne sais pas comment jouer, répondit son frère.

— bien sûr que tu le sais, Thomas, répondit Elizabeth. Tu as juste oublié. Avec le temps, tu t'en souviendras.

Elle referma la porte derrière elle et marcha lentement vers le palier. Des bruits venant d'en-dessous ; elle savait que Belwain et ses hommes

étaient arrivés. Elle hésita à la marche supérieure, sentant son courage essayer de l'abandonner et admettait qu'elle ne savait honnêtement pas si elle serait en mesure de terminer la soirée sans essayer de tuer son oncle.

Elle toucha au poignard à son côté, le tapotant comme s'il était en vie et murmura :

— Notre heure viendra.

— À qui parles-tu ? demanda son grand-père derrière elle.

Elizabeth se retourna et essaya de sourire. Elle était soulagée de le voir, sachant qu'il l'aiderait à passer à travers cette soirée.

— mon poignard, dit-elle. Je console mon arme. Vous ne me croyez pas folle ?

— Je ne sais pas, répondit-il en secouant la tête. Et ton poignard a un nom ?

— vous me taquinez, dit Elizabeth.

Le sourire était plus naturel maintenant chez son grand-père.

— Je ne te taquine pas, répondit son grand-père. C'est très fréquent de nommer votre épée ou poignard.

— Je pensais que seulement les rois nommaient leurs épées.

— Eux aussi, mon enfant. Tu te rappelles les contes du roi puissant Charlemagne ? dit-il avec un clin d'œil. Il y a des chansons de son amour pour son épée nommée *Joyeuse*. Vraiment.

— Le nom de Roland pour l'épée à sa ceinture était *Durandal* et il y a des chansons de cela, dit-elle.

— Alors, tu n'es pas si idiote de parler à ton poignard, Elizabeth, dit son grand-père. Je parie que ton mari parle à la sienne, ajouta-t-il.

Elizabeth doutait de cela, mais dit :

— Je sais qu'il met beaucoup de plaisir sur son arme, mais je ne pense pas qu'il lui parle.

Elle gloussa sur leur conversation ridicule.

— Les chevaliers sont remplis de superstitions, je pense. Pour nommer leurs armes...

— c'est des plus sérieux, ce travail de tuer ou d'être tué. Le chevalier sait que sans ses armes, il est impuissant. C'est pour quoi il honore son équipement. Chaque article de son stock a sa signification.

— vous vous moquez de moi, dit Elizabeth. Je ne vous crois pas.

— ton éducation fait défaut, petite-fille, répondit son grand-père. (Il s'empara de sa main et commença à descendre les marches.) Prend la lance du chevalier, dit-il. Maintenant, c'est une arme très utile, n'est-ce pas ?

— oui.

— La franchise de la lance symbolise la vérité à la façon du chevalier et sa tête de fer suggère la force.

— Donc, une lance ne se courbe jamais, dit Elizabeth, souriant à sa remarque absurde.

— Bien sûr que non, répondit son grand-père, et ce serait très inefficace.

— qu'en est-il du reste de l'équipement ?

— Le casque indique la modestie et les éperons la diligence.

— Mon mari ne porte pas toujours son casque donc il n'est pas modeste ? demanda-t-elle d'un ton taquin.

— N'essaie pas de me piéger quand j'essaie de t'enseigner quelque chose.

La voix de son grand-père était pleine de rires.

Ils atteignirent le bas de l'escalier et marchaient dans la grande salle. Il sentit sa petite-fille accroître sa pression sur son bras et la savait stressée. Cependant, sa voix continuait dans le même ton léger :

— maintenant, la protection du bouclier est presque aussi importante pour le chevalier que son épée, mais elle n'est pas ensevelie avec lui, bien sûr.

— Et que rappelle le bouclier du chevalier ?

— c'est en l'utilisant qu'il a sauvé son corps et par conséquent, il se souvient d'utiliser son corps pour protéger son seigneur. Dans le cas de ton mari, son seigneur est le roi Guillaume.

— qu'en est-il de l'arc et des flèches que vous m'avez faites ? Que représentent-ils ?

— Tu sais que les soldats n'utilisent pas le petit arc, la réprimanda son grand-père. Ils sont là pour équilibrer l'utilisation d'un chevalier.

— mon père pensait ma nouvelle arme...

— inefficace.

— En fait, il l'appelait stupide, inutile.

— Assez ! Tu me blesses, car j'ai taillé les flèches moi-même et tu le sais bien ! Il rit et ajouta ensuite dans un murmure. Pourquoi penses-tu que je t'ai donné un tel cadeau bizarre ?

— pour irriter mon père, bien sûr, dit Elizabeth en souriant.

Elle examinait les yeux pétillants de son grand-père et remarquait à peine qu'ils se tenaient debout au centre de la pièce, entourés d'hommes de Geoffrey et des soldats de Belwain.

— Je l'admets, répondit-il en gloussant.

— Et c'est pourquoi vous m'avez donné les chiens. Ils étaient si petits quand j'ai commencé à prendre soin d'eux, mais vous le saviez, n'est-ce pas ? Vous saviez qu'ils deviendraient énormes.

— oui, en effet, répondit immédiatement son grand-père. Bien que je ne partageais pas les informations avec ton père.

— Je suis étonné qu'il ne vous ait pas défié.

La déclaration de Geoffrey détourna son attention de son grand-père pour lui. Il se tenait debout à côté d'Elizabeth, un sourire accueillant sur le visage.

— c'était un jeu auquel nous avons joué, expliqua son grand-père.

Il prit la main d'Elizabeth se reposant sur son bras et la plaça sur Geoffrey.

— thomas se réjouissait non seulement de mes visites mais il les

exigeait.

Elizabeth montra sa surprise et son grand-père hocha la tête.

— c'est vrai. Il envoyait quelqu'un me chercher. As-tu pensé que j'apparaissais quand le goût me prenait ?

Elle hocha la tête et il continua :

— Thomas m'envoyait un mot que j'étais négligent dans mon devoir comme père de sa femme. Je me rendais alors à Montwright et il agissait aussi étonné que tous les autres quand j'arrivais.

Son grand-père lui fit un clin d'œil et se tourna vers Geoffrey.

— Je l'ai aidée à descendre l'escalier, Lord. Je vous laisse le devoir de lui enlever son poignard.

Geoffrey hocha la tête et tira Elizabeth près de lui.

— Tu n'as pas envie de m'offrir une salutation ce soir ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Non, répondit Elizabeth. Et je garderai mon poignard à mon côté.

— seulement si je le permets, dit son mari d'un ton doux. Je n'aime pas tes cheveux tordus comme ça au dessus de ta tête. Détache-les quand nous sommes ensemble.

La main d'Elizabeth alla automatiquement à ses cheveux. Puis elle réalisa son objectif.

— Tu es aussi mauvais que mon grand-père, Lord. Tu me confonds avec des absurdités quand des questions plus sérieuses doivent être discutées. Tu n'aimes vraiment pas mes cheveux de cette façon ? ne pouvait-elle pas s'empêcher de lui demander et se mordit la lèvre inférieure pour sa sottise.

— Je ne sais pas, répondit Geoffrey. Et tes vêtements ne me plaisent pas non plus.

Il vit l'arc au dos de sa femme en signe de protestation et fit de son mieux pour ne pas sourire.

— Demain, nous nous occuperons d'acheter de nouveaux biaux fait pour toi.

— Y a-t-il quelque chose que tu aimes vraiment chez moi ? demanda Elizabeth.

Elle laissa exploser son irritation en retirant brusquement sa main de son bras.

— Peut-être, répondit Geoffrey. Il faudrait que j'y pense et te conseille plus tard.

Sa stratégie fonctionnait. Il forçait sa femme à penser à d'autres questions et espérait, quand elle se trouverait face à face avec Belwain, qu'elle n'aurait pas le temps de construire sa colère. Elle ressemblait à un petit feu maintenant et aussi longtemps que lui et son grand-père continuait d'y jeter de l'eau, elle ne pourrait pas grandir en intensité, devenant un enfer d'émotions hors de contrôle.

Elizabeth regarda autour d'elle et vit que les hommes de Geoffrey étaient amicaux avec les nouveaux soldats. Tout le monde avait des tasses de bière et l'atmosphère était déjà légère.

— Où est-il ?

Il n'y avait pas d'inflexion dans sa voix quand elle posa la question.

— À l'extérieur, l'informa son mari. Il voit aux réparations et modifications qui pourraient être apportées.

— Peut-être que ce serait mieux si je sortais le saluer, proposa Elizabeth d'une voix plate.

— Je ne crois pas, répondit Geoffrey. À son regard interrogateur, il poursuivit. J'ai ta parole que tu n'essayeras pas de lui nuire et je sais que tu la respecteras.

— Alors, pourquoi...

— Viens avec moi à la table, dit-il, rejetant le sujet. Tu ne quitteras pas mon côté ce soir.

Elizabeth hocha la tête et s'empara une fois de plus du bras de Geoffrey. La foule se sépara comme ils firent leur chemin vers la longue table et s'asseyaient. Geoffrey se pencha vers sa femme et lui chuchota :

— Regarde autour de toi, ma chérie. Reconnais-tu des hommes ?

— Pas encore, répondit-elle, tourna son visage de sorte qu'elle était à

quelques centimètres de son mari.

Elle se sentait très sûre assise si près de lui, ce qui lui donna le courage de regarder autour de la salle, d'étudier chaque nouvel arrivant.

— plusieurs portaient des capuches, rappela-t-elle à son mari dans un murmure.

Lorsque Geoffrey s'empara de sa main et enveloppa son bras autour de sa taille, elle savait que Belwain était entré dans la salle. Elle sentait la main de son mari reposer sur le pommeau de son poignard. Elizabeth redressa ses épaules et enleva délicatement la main de son mari à sa ceinture.

— Tu auras confiance en moi comme je te fais confiance dans cette affaire ? demanda-t-elle.

Geoffrey baissa les yeux sur sa femme et hocha la tête. Elle se détourna de lui et regarda ensuite son oncle marcher vers elle. Roger était à ses côtés, portant un regard de dégoût.

Son regard était froid comme la neige fondue de l'hiver, ses yeux imperturbables, comme elle étudiait son oncle. Il était habillé comme un coq, dans des tons rouges vifs, à l'exception d'une tache brune au milieu de son ventre bombé, et Elizabeth pensa qu'il se pavanait comme un coq.

Belwain lui jeta un coup d'œil et constatait son regard troublant. Il hésita dans ses pas et se retourna pour regarder son mari.

— bonsoir Lord, dit-il quand il atteignit la table.

Il dû se tourner vers sa nièce et la reconnaître, mais il redoutait la tâche.

— vous avez bonne mine, ma nièce.

Elizabeth ne lui répondit pas, continuant seulement à le regarder. Belwain se racla la gorge et s'assit en face du duo.

— Mon cœur saigne pour votre perte, Elizabeth. Moi aussi, je ressens une grande tristesse, ajouta-t-il à la hâte.

Un gobelet de bière fut placé devant lui et il l'attrapa, le renversant presque dans sa hâte et sa nervosité. Il avala le contenu en deux

énormes gorgées et tenta de couvrir le rot comme il essuyait son visage avec le bord de sa manche.

— où est le garçon ? demanda-t-il alors.

— vous ne le verrez pas.

La voix d'Elizabeth était dure.

— il est parti se coucher, dit Geoffrey, son ton presque agréable.

Je ne peux pas faire cela, décida Elizabeth alors qu'elle regardait l'homme assis si calmement en face d'elle. Je ne peux pas partager un repas avec cette créature vile. Elle se tourna vers son mari, voulant le lui faire comprendre, puis commença à se lever. Geoffrey l'en empêcha. Il posa sa main sur son épaule et la maintint, mais pour Belwain qui observait le couple de près, cela ressemblait à un spectacle d'affection maladroit de la part du Baron. Les yeux de Belwain dardèrent de l'un à l'autre, son esprit courant avec ses pensées. Merci Seigneur, une chance que je n'ai pas parlé de mes vrais sentiments concernant Elizabeth à son mari, pensa-t-il avec un frisson. Pour une raison quelconque, le Baron s'attire les bonnes grâces de la salope et serait probablement scandalisé s'il savait ce que je pense d'elle.

Belwain regarda Elizabeth et lui sourit. Quel dommage qu'elle ne soit pas morte avec les autres, pensa-t-il. Une enfant si désobéissante avec son franc-parler, toujours pas impressionné par ses tentatives pour gagner sa faveur. Elle semblait capable de voir à travers lui et connaître sa haine. Il ne l'aimait pas, il la détestait vraiment, comme... chacun d'eux, pensa-t-il. Ils ont tous essayé de l'empêcher d'avoir ce qui était à lui. Et quand je serai responsable ici, elle sera partie avec le Baron. Ça aussi, ce serait une honte, décida-t-il. Il aurait aimé avoir la possibilité de la rendre aussi malheureuse qu'elle le faisait maintenant. Il finirait par se venger d'elle. Il ferait disparaître cette expression de dédain froid de son visage, de sa peau et tout, puis la marierait à un de ses amis. Ses manières sadiques avec les femmes lui donneraient une leçon avec laquelle elle irait au diable. Son sourire augmentait à son imagination et il gloussa presque à haute voix. Il se rattrapa à temps et toussa.

— Avez-vous songé à ma demande légitime, demanda Belwain à Geoffrey, en prenant soin de souligner le mot « légitime ».

Quelle demande ? se demanda Elizabeth. Elle se tourna vers son mari et attendait sa réponse.

— ce soir n'est pas le moment pour discuter de la loi et de votre demande, répondit Geoffrey.

Il fit signe à ses serviteurs et indiqua la tasse vide de Belwain.

Celui-ci le connaissait mieux que d'insister sur la question. Il hocha la tête. Il pouvait attendre. Et il gagnerait sans doute à ce sujet, se dit-il. La loi était de son côté.

Il regarda de nouveau Elizabeth et dû rapidement détourner son regard. Elle sait, pensa-t-il, mais elle ne peut rien faire ! Ses yeux devinrent des fentes et ses épaules commencèrent à trembler avec le rire comprimé. Il se sentait durcir avec ses pensées et glissa sa main entre ses jambes cachées sous le linge de table.

Il n'y a rien qu'elle puisse faire, se répéta-t-il en se caressant, rien. Vous n'avez aucune preuve, salope, cria son esprit de jubilation. Oh, qu'il aimerait pouvoir lui dire ! Oui, se disait-il, j'ai aidé à toute la planification et plus encore ! C'est moi qui ai donné la conception et les défauts de votre forteresse et mon seul remord est que je ne pouvais pas être là quand ils furent tous tués. Néanmoins, cela m'a donné un grand plaisir juste d'entendre le récit... un tel plaisir qu'il avait pris trois de ses compagnons masculins pour assouvir ses orgasmes, l'un après l'autre. C'était le plus beau jour de sa vie.

Il jeta un coup d'œil au baron et son sourire disparut. Elle lui a dit, la pute ! Elle lui a tourné la tête avec des histoires fausses sur moi, c'est pourquoi il me considère avec un tel dégoût. Mais peu importe, se consola-t-il. La loi c'est la loi, Baron. Il n'y a rien que vous pouvez faire ; vous êtes trop honnête, pensa-t-il et il renifla presque à haute voix. Vous n'aurez pas la preuve avant de contester ou nier.

Elizabeth constata qu'elle ne pouvait pas regarder son oncle une seconde de plus. Elle garda son regard abattu et ne dit plus un mot jusqu'à ce que le repas soit terminé. Elle refusait de toucher à sa nourriture. Elle était infecte avec Belwain assis à la table. Elle n'avait aucun appétit pour cela, mais remarqua que Belwain mangeait comme si c'était son dernier repas sur cette terre. Cela le pourrait bien, pensa-t-elle juste pour soulager sa souffrance. Peut-être que Geoffrey changerait d'avis et verrait que Belwain était le seul derrière les meurtres. Elle savait qu'elle se trompait, savait que Belwain n'était pas le seul impliqué. Le raisonnement de son mari avait un sens. Belwain était stupide, trop stupide... mais la vérité de Dieu, l'attente devenait insupportable.

Quand le repas fut terminé et la table desservie, Belwain se leva et se pavanait autour de la salle. Il devenait plus arrogant avec chaque tasse d'alcool. Elizabeth voyait le bouffon et ses robes. Elle ferma les yeux contre sa vue et regrettait qu'il ne soit pas possible de fermer ses oreilles aussi. Le bruit devenait assourdissant.

Puis elle l'entendit. L'éclat de rire. C'était plutôt un hurlement, un son inhabituel, mais elle l'avait entendu auparavant, le jour du massacre. Ses yeux s'ouvrirent avec la reconnaissance et essaya de trouver celui qui produisait le son. Il y avait un trop grand nombre de personnes bloquant sa vue. Elle devait le trouver, se dit-elle. Elle se leva, se cogna à son mari avec force, mais ses yeux n'étaient pas sur lui. Elle continuait de fouiller la pièce, observant et attendant.

Le son se fit entendre de nouveau et elle le trouva. Il se tenait debout près de la voûte, riant avec un groupe d'hommes. Elle mémorisa son visage et se rassit. Calme en apparence, elle se tourna vers son mari et dit :

— près de la porte. Il était là.

Geoffrey s'était tourné quand sa femme sauta à ses pieds. Il vit la pâleur de son visage, la tension dans sa posture. Il avait envie de sortir son épée et se tenir debout devant elle pour la protéger, mais il ne le pouvait pas. Pas s'ils devaient trouver la preuve. Alors, il continua de rester assis, gardant son expression presque ennuyée si Belwain ou n'importe lequel des autres devaient remarquer le comportement étrange de sa femme. Il était profondément soulagé quand elle repéra l'un des assaillants. Il ne lui demanda pas si elle était certaine, car il savait qu'elle l'était.

— ne t'ai-je pas dit que ton oncle était un homme stupide ? lui demanda-t-il.

Elizabeth ne pouvait pas répondre. Elle garda les yeux centrés sur le soldat.

— un imbécile les ramènerait dans le nid, murmura-t-il.

— il portait un masque, dit Elizabeth, se tournant vers son mari. Mais son rire était aigu et inhabituel... et j'en suis convaincue. Que vas-tu faire maintenant ?

— Je m'en occuperai, répondit Geoffrey.

Son ton était sombre, mais ses paroles ne lui disaient rien.

— Tu ne me réponds pas, dit Elizabeth.

Elle constata que des larmes assombrissaient sa vision et savait qu'elle avait atteint sa limite d'endurance. Elle tamponnait les coins de ses yeux avec le dos de sa main pour les empêcher de toucher ses joues.

Geoffrey caressa sa joue avec sa main et attrapa une des larmes.

— Ne le laisse pas te voir pleurer. Cela lui donnerait du plaisir et le ferait sourire. Et alors, je devrais le tuer et nos plans pour trouver l'autre tomberaient à l'eau.

Elizabeth était submergée par ses mots tendres, son toucher doux. Elle regarda au fond de ses yeux, lisant la tendresse et en ce moment, elle aperçut l'homme à l'intérieur, celui qui avait l'habitude d'être si bien caché derrière la carapace dure.

Elle était sur le point de dire : « Tu ferais ça pour moi ? », mais elle n'en fit rien, car elle savait qu'il le ferait. Au lieu de cela, elle murmura :

— Tu t'oublies, Lord. Je t'ai dit que je ne pleure jamais.

Elle lui donna le cadeau de son sourire et Geoffrey estimait que c'était le plus beau de tous les cadeaux qu'il n'avait jamais reçus.

Il devait se retenir de la toucher. Dernièrement, il s'était rendu compte qu'il se trouvait à la toucher, la tapoter et même l'embrasser devant un public. Il se connaissait bien, mais quand elle était là, ce n'était plus le cas. Elle ne me fera pas agir comme un chiot après elle, et si je ne fais pas attention, mes hommes ne me suivront plus. Il se racla la gorge pour secouer ses pensées, et dit :

— Et tu t'oublies aussi, chère femme. Je t'ai dit de me faire confiance.

— Je te fais confiance, dit Elizabeth en signe de protestation. Et j'honore tes décisions. Si je ne le faisais pas, Belwain serait mort à cette heure.

Geoffrey ne put s'empêcher de sourire. Ses pensées concernant ses capacités lui plaisaient. Il se leva et s'empara de son coude.

— Tu as montré beaucoup de courage ce soir, Elizabeth, bien que j'en attendais pas moins, tu comprends. Cependant, je te dirais que je suis heureux.

— Donc tu as trouvé quelque chose de moi qui te plaît ? fit remarquer Elizabeth, en approuvant son humeur allégée.

Quand Geoffrey admit que ce qu'elle disait était vrai, elle dit :

— Alors peut-être, puisque tu es si heureux, tu me diras ce que tu t'apprêtes à faire avec...

— Je te le dirai bientôt, l'interrompt Geoffrey. Je dois m'occuper des préparatifs nécessaires en premier. Maintenant, je pense qu'il est temps pour toi de te retirer. Les chansons deviennent de plus en plus crues et ta présence refroidit l'humeur des hommes.

— Refroidit leurs humeurs ! Tu penses que je me soucie...

— La bière délie leurs langues, l'interrompt Geoffrey d'une voix basse. Et une fois que tu seras partie, leur conversation deviendra plus libre, moins gardée.

Il a raison, admit-elle.

— J'attendrais jusqu'à ce que tu aies fini ici, dit-elle. Peu importe à quelle heure, je t'attendrai. Et puis tu me diras tes plans ?

— Nous verrons.

Geoffrey se tut. Il marcha à côté d'elle jusqu'à leur chambre à coucher. Elle n'essaya pas de l'embrasser quand ils atteignirent la porte et se trouva déçu. Il s'était habitué à ses démonstrations inopportunes et cela le déconcertait. Mais il n'avait pas le temps pour le comprendre. Il avait beaucoup à faire avant que la nuit se termine.

Elizabeth trouva Thomas recroquevillé en boule et profondément endormi au milieu de son lit.

— Il appelle dans ses cauchemars, dit l'écuyer Gerald à Elizabeth.

— merci pour votre aide ce soir, Gerald. Je n'ai pas eu d'inquiétude en sachant que vous avez surveillé mon frère.

L'écuyer rougit à son éloge. Il proposa de porter l'enfant dans ses quartiers, mais Elizabeth lui répondit que son grand-père ou Roger emmènerait le garçon dans sa chambre.

Quand elle fut seule, elle constata que ses mains tremblaient. Elle ôta ses chaussures et s'assit sur le lit pour dérouler ses cheveux. Où était parti son grand-père ? se demanda-t-elle. Elle avait eu l'intention de

demander à Geoffrey s'il y avait une raison à son absence pendant le repas, mais en n'avait pas eu l'occasion. C'était tout aussi bien qu'il prenne son congé, se dit Elizabeth, et c'était probablement son idée. Elle ne pouvait pas l'imaginer garder son sang-froid auprès de son oncle.

Le sommeil de son frère devenait agité par moment. Elizabeth s'allongea à côté de lui et tapota son dos chaque fois qu'il criait. Sa voix semblait l'apaiser et sa respiration devenait plus régulière. En quelques minutes, Elizabeth s'endormit profondément.

Geoffrey ne retourna pas dans leur chambre avant le petit matin. Il trouva sa femme endormie, tout habillée, sur le dessus des couvertures, avec son frère blottit à son côté. Il vit que ses pieds étaient nus et sourit. Elle semblait plus vulnérable sans ses chaussures, pensa-t-il en soulevant le petit garçon et le porta à la porte, où Roger attendait.

— Emmenez-le à son grand-père et laissez-le dormir avec lui, ordonna-t-il d'un ton doux.

Il ferma la porte et se tourna vers sa femme. Elle avait l'air si paisible, si innocente dans son sommeil. Il lui était difficile de se déshabiller, préférant au lieu de cela rester à la regarder, et laissa tomber son épée dans sa maladresse. Elle cliqueta contre le sol en pierre, faisant un son que Geoffrey pensait assez fort pour réveiller les morts.

La seule réaction de sa femme au bruit discordant fut de se rouler sur le ventre.

Il termina de se déshabiller et commença à déshabiller Elizabeth. Le petit fermoir à l'arrière de sa robe défiait ses doigts maladroits mais il persista jusqu'à ce qu'il l'ait ouvert. Geoffrey fit une pause dans sa corvée pour toucher sa peau douce et parfaite, et remarqua que la chair de poule apparaissait partout où il la touchait et plus particulièrement sur la base de sa colonne vertébrale. Elizabeth commença à trembler et Geoffrey se hâta de terminer sa tâche. Il retira le vêtement de son corps puis s'arrêta une fois de plus. Il sourit quand il aperçut le poignard fixé à sa cuisse, secouant la tête à sa précaution. Elle plaçait une grande importance à sa propre capacité de se défendre, pensa-t-il, et se demanda si elle n'avait jamais considéré la possibilité que le poignard pourrait facilement être pris d'elle et utilisé contre elle. Probablement pas, se dit-il. Il lui plaisait qu'elle se croit si capable, mais cela rendait son travail d'autant plus difficile aussi. Les femmes n'étaient-elles pas enclines, par leur nature, à

défaillir en voyant une bataille, et s'accrocher avec gratitude à leurs protecteurs ? N'était-ce pas un fait qu'elles étaient faibles et trouvait leur force dans leurs chevaliers ? Eh bien, décida-t-il, quelque part en chemin, son Elizabeth avait manqué d'apprendre ces informations des plus importantes en ce qui concernait sa nature. Personne ne l'avait instruite, lui avait dit qu'elle était faible et avait besoin d'une direction constante. Étrangement, cette leçon oubliée plaisait au Baron. Il était assez qu'il sache qu'elle avait eu besoin de lui... même si elle ne l'avait pas dit !

Après avoir parlé avec son grand-père, Geoffrey avait une idée claire d'où sa femme avait formé son opinion radicale d'elle-même. Oui, Elslow était tout un personnage, à la fois dans sa tenue que ses manières, mais rempli de loyauté et d'autres qualités qui le rachetaient aussi. Il est bon que je ne juge pas un homme à son apparence, pensa Geoffrey, se félicitant de le savoir.

Geoffrey bâilla pour la troisième fois. Il était reconnaissant que sa femme dorme et n'avait aucun souhait de la réveiller. Elle voudrait que ses questions aient une réponses plus que probablement et il était trop fatigué pour lui donner les longues explications nécessaires. Dans des circonstances ordinaires, il n'aborderait pas de telles questions avec sa femme, mais dans ce cas, c'était son droit ; sa famille étant enterrée à l'extrémité sud de la cour.

Elizabeth frissonna de nouveau. En la soulevant, Geoffrey tira la couverture en arrière et la plaça sur eux. Il constata qu'il devait se discipliner contre les fortes envies remplissant son esprit et son corps quand il la toucha. Elle a besoin de sommeil, se dit-il au moment même où il traîna ses doigts le long de sa cuisse. Avec un soupir d'acceptation, il revint vers son épée tombée. Il la ramassa et la plaça de l'autre côté du lit, puis rejoignit sa femme.

Son dos démangeait où la blessure était guérie et il s'étira dans les deux sens plusieurs fois avant qu'il ne s'installe. Il était sur le point de tirer sa femme dans ses bras et la laissant dormir contre lui, mais Elizabeth eut la même idée et fut plus rapide. Elle se tourna et se blottit contre lui, jetant sa jambe sur ses cuisses trop rapidement pour qu'il s'esquive ou se protège. Le résultat fut un long gémissement, comme si son but était précis.

Elizabeth essaya d'arrêter le fou rire mais cela lui était impossible.

— tu es réveillée, ma chérie ?

La surprise dans sa voix la fit rire davantage.

— comment pourrais-je ne pas l'être ? demanda-t-elle.

— Depuis combien de temps ? demanda-t-il en la poussant sur son dos pour qu'il puisse se pencher sur son visage.

— Du moment où tu as ouvert la porte, Lord, admit Elizabeth.

Elle sourit et essaya de reculer dans ses bras, mais Geoffrey la cloua au lit avec ses mains, un regard d'exaspération dans ses yeux.

— Et pourtant, tu m'as laissé te déshabiller quand tu devrais m'avoir déshabillé ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Est-ce une autre règle, cher mari ? taquina Elizabeth.

— ça l'est, annonça Geoffrey. Et tu l'as brisée.

Ses yeux taquinaient, tout comme sa poitrine se frottant lentement contre ses seins.

— Et la punition, cher mari ? murmura Elizabeth, éprouvant des difficultés à poursuivre le ton taquin.

Sa proximité la rendait chaude partout et elle constata qu'elle voulait qu'il l'embrasse. Geoffrey lisait le désir dans son regard et sourit.

— Je te laisse décider de la punition, chère femme, dit-il d'une voix rauque.

— Je devrais t'embrasser, Lord, dit Elizabeth avec un faux soupir.

— Et c'est une punition ? demanda Geoffrey avec un sourcil levé.

Sa voix était rauque, ses yeux pleins de paillettes dorées.

Elizabeth ne répondit pas, continuant seulement à regarder son mari avec un regard qui mettait le feu dans ses reins prêts à exploser de passion. Ralenti, se dit-il, vas-y doucement pour son avantage. Il prit une respiration tremblante et se roula sur le dos.

— Alors, donne-moi un baiser, Elizabeth. Mais d'abord, tu dois m'appeler Geoffrey.

— Pourquoi ? demanda Elizabeth.

Elle se pencha sur un coude et considéra son mari.

— J'aime le son venant de toi et tu ne le dit pas assez.

— comme il te plaira, Geoffrey, chuchota Elizabeth dans son oreille.

Elle recula, vit qu'il souriait et était heureux.

— Et maintenant, je vais t'embrasser, lui dit-elle. Ai-je ta permission, Geoffrey ? le taquina-t-elle.

— Tu l'as, Elizabeth, répondit Geoffrey.

— Alors viens ici, Lord.

Geoffrey ne bougea pas. Elizabeth se mit à tambouriner ses doigts sur sa poitrine, mais cela ne provoquait pas beaucoup plus de réaction.

— Je suis trop fatigué, dit Geoffrey. Tu dois venir ici.

— trop fatigué de te tourner vers moi ? demanda-t-elle, essayant de paraître irritée.

— oui, c'est la vérité, dit Geoffrey. En plus, tu dois venir à moi. Toujours, Elizabeth.

Sa voix devenait intense et elle était perplexe sur ce qu'il essayait de lui dire.

Elizabeth s'assit dans son lit et repoussa ses cheveux sur ses épaules. Geoffrey devait se retenir de tendre la main pour la toucher. Il voulait qu'elle soit l'agresseur, mais ne pouvait pas expliquer son raisonnement, seulement qu'il voulait qu'elle le soit. Il plaça ses mains derrière sa tête et lui sourit.

L'anticipation de son toucher l'excita. Cependant, il était préférable de ne pas paraître trop impatiente, s'avertit-elle, car s'il connaissait son effet sur elle, il aurait une autre arme à utiliser contre elle. Non, cela ne se produirait jamais, conclu-t-elle. Tout d'abord, avant qu'elle ne montre ses émotions, elle voulait qu'il en fasse autant. Peut-être, pensa-t-elle avec une nouvelle confiance, voire plus.

Elle plaça ses mains de chaque côté de sa poitrine et se pencha lentement vers sa bouche. Mais quand elle fut à un souffle de le toucher, elle changea de direction et l'embrassa sur son menton. Il avait besoin d'un rasage et sa nouvelle repousse chatouillait ses lèvres. Elle sourit et l'embrassa de nouveau, sur sa poitrine, permettant à ses

seins de le caresser comme ses mains ne pouvaient pas. Geoffrey ne disait pas un mot, mais sa respiration devenait plus rapide et Elizabeth savait qu'il n'était pas insensible à elle. Sa bouche se déplaçait plus bas, aux mamelons cachés sous l'épais tapis de poils sur la poitrine et sa langue encercla chacun dans un mouvement qui fit tressaillir son mari. Mais encore, il gardait le silence et Elizabeth poussa un rire guttural. Elle avait l'impression d'être une tentatrice et une nymphe, pleine du pouvoir absolu sur l'homme devant elle. C'était un sentiment exaltant.

Les mains de Geoffrey touchait les côtés de son visage et la tira doucement en haut.

— J'attends toujours mon baiser, dit-il, sa voix profondément veloutée.

— ici ? demanda-t-elle avec innocence, indiquant ses lèvres. Ou ici ? suggéra-t-elle en touchant le bout de son nez. Ou peut-être, murmura-t-elle en glissant sa main sous sa ceinture, ici ?

Le regard de Geoffrey disait à Elizabeth qu'il ne pouvait rester passif beaucoup plus longtemps. Elle poussait son contrôle trop loin, touche par touche. Il connaissait son jeu et était étonné par son affichage sans complexe ; son esprit lui aurait permis de continuer, de voir jusqu'où elle irait, mais son corps était exigeant avec son besoin, devenant plus péniblement insistant avec chaque seconde qui passait.

— tu dois m'embrasser maintenant, ordonna-t-il, caressant ses épaules pour adoucir la rudesse de sa voix.

— comme tu veux, Geoffrey, murmura Elizabeth.

Elle ne souriait plus comme elle montait le long de son corps et toucha sa bouche avec la sienne. Le baiser termina le jeu entre eux. Sa bouche s'ouvrit sur sa langue, ses mains prenant son visage en coupe pour la maintenir immobile. Puis les braises de la passion s'enflammaient et Elizabeth perdit son contrôle. Elle ne pouvait pas en obtenir assez de lui, tirant sur les cheveux à l'arrière de sa tête pour le garder prisonnier.

Geoffrey la roula sur son dos et la couvrit de son corps tandis qu'il continuait à l'embrasser. Le goût d'elle, adouci par la bière, le rendait plus assoiffé. Ses mains caressaient et touchaient, durement dans sa hâte et quand sa main glissa entre ses cuisses et sentit l'humidité, il savait que sa passion correspondait à la sienne.

Il ne pouvait plus attendre. Ni Elizabeth. Elle écarta ses jambes et

s'arqua contre lui, impatiente de l'avoir en elle. Geoffrey respirait si fort qu'il ne pouvait pas parler, ne pouvait pas former les mots pour lui dire à quel point elle lui plaisait, ne pouvant que gémir avec son besoin. Il s'enfonça profondément, frissonnant pour le contrôle et l'entendit crier. Ses ongles grattaient ses épaules alors qu'elle essayait de le repousser.

— Tu me fais mal, Geoffrey, dit-elle en sanglotant dans son oreille comme elle continuait à lutter contre lui.

Il l'entendit et arrêta immédiatement tout mouvement. En se soulevant sur ses coudes, il la regarda dans les yeux et vit les larmes couler sur son visage.

— shhh, la consola-t-il, cela ne durera pas longtemps, Elizabeth. La douleur aura disparu.

Il se pencha pour l'embrasser mais elle détourna son visage.

— J'ai trop mal, murmura-t-elle. Tu dois arrêter.

Elle pleurait maintenant, à la fois de douleur que du besoin étant en conflit à l'intérieur d'elle.

— mais je ne veux pas que tu t'arrêtes non plus, Geoffrey.

Il ne pouvait pas s'arrêter, voulait lui dire qu'il ne pouvait pas et savait qu'elle ne comprendrait pas. Elle était trop innocente des hommes pour comprendre. En soupirant, il se roula avec elle à son côté, consentant pour garder sa patience, restant à l'intérieur d'elle en la tenant fermement par les hanches, chuchotant pendant tout ce temps des mots qu'il espérait la calmerait.

Geoffrey se souleva et donna du repos sur sa hanche.

— ce sera meilleur maintenant, dit-il et quand les sanglots s'arrêtèrent, il savait qu'il avait raison.

Il l'embrassa alors, un long baiser intense destiné à faire fondre sa résistance et raviver sa passion, et après un certain temps, Elizabeth commença à répondre. Ses mains cessèrent de pousser contre sa poitrine et se mit à le caresser de nouveau. Et la douleur disparut, ou passa inaperçu, avec sa passion renouvelée.

— c'est meilleur ? demanda-t-il, pensant qu'il ne pourrait pas rester toujours à l'intérieur d'elle beaucoup plus longtemps.

Elizabeth gémit une réponse et ses hanches commencèrent à se déplacer contre lui. C'était tout ce que Geoffrey avait besoin. Sa bouche couvrit la sienne, capturant ses gémissements tandis que ses mains tiraient ses hanches plus près. Il voulait se déplacer lentement, mais ne pouvait pas, poussant encore et encore, plus profond et encore plus profond. Il l'entendait pousser des cris encore et pensait qu'il lui avait causé plus de douleur, mais encore là, il ne pouvait pas s'arrêter jusqu'à ce que l'explosion le secoue du sommet de la montagne qu'il venait de gravir. Il la sentit frissonner sous lui et seulement alors, il se rendit compte qu'il l'avait roulée sur son dos et que ses jambes le serraient avec la force de sa réaction.

Quand sa respiration se calma et il la sentit se détendre sous lui, Geoffrey dit :

— Tu vas bien ?

Elle hocha la tête contre son épaule et Geoffrey se détendit. Il roula à côté d'elle et l'attira à lui, jetant un coup d'œil à ses yeux. Ils étaient toujours vitreux avec la passion, incitant Geoffrey à penser qu'elle était restée lettre morte.

— Je ne t'ai pas satisfaite ? demanda-t-il, le souci dans sa voix.

Elizabeth s'ajusta à son côté et posa sa tête sur son épaule.

— Je suis très satisfaite, Geoffrey, murmura-t-elle.

Sa voix était pleine d'émerveillement et du plaisir somnolent. Il s'inquiétait qu'il ne l'ait pas comblée, comprit-elle et sentit une lueur de contentement la réchauffer. Bientôt, pensa-t-elle, il comprendra à quel point il s'occupe bien de moi. Et un jour, se dit-elle, il dira les mots.

— Et est-ce que je t'ai satisfait ? demanda-t-elle, même si elle savait dans son cœur que oui.

Elle l'avait entendu crier son nom et le sentit exploser en morceaux juste quelques secondes avant sa propre explosion. Oui, elle se souvenait avoir appelé son nom aussi.

Elizabeth s'était profondément endormie avant que Geoffrey exprime une réponse. Il rit sous cape et ferma ses yeux. Le contentement était ici, dans cette pièce. C'était là quand Elizabeth était à ses côtés. Il l'admettait sans argument et s'endormit avec un sourire sur son visage.

Chapitre 8

Elizabeth ouvrit les yeux le lendemain matin avec un millier de questions flottant dans son esprit. Geoffrey était toujours profondément endormi, un bras la tenant prisonnière contre lui.

Elle décida de le laisser dormir un peu plus longtemps et pris grand soin de ne pas le déranger comme elle se glissa du lit. Les vêtements étaient dispersés sur le plancher et une fois qu'Elizabeth s'était enveloppée dans son peignoir, elle se mit à regarder son mari. Elle devrait lui dire qu'il ronfle, pensa-t-elle, souriant à elle-même. Il n'aimerait pas entendre cela et elle le savait, augmentant d'autant plus son plaisir. Ah, mais elle aimait taquiner son mari ! Une partie du caractère de son grand-père, supposa-t-elle avec un haussement d'épaules. Et il était le maître du jeu. Geoffrey était une victime si facile, avec une disposition si sérieuse et une tendance à froncer les sourcils la plupart de la journée. Sa personnalité l'attirait plus quand elle essayait de l'aiguillonner, admis-t-elle sans culpabilité.

Elizabeth marcha à la fenêtre et souleva le morceau de fourrure. En regardant, elle vit que ce serait une belle journée en effet, si la chaleur de l'air et la luminosité du soleil étaient une indication. Il faisait aussi chaud que l'été, en sentant la brise sur son visage.

Très bien, pensa-t-elle encore une fois, aujourd'hui elle trouverait des réponses. Son regard se tourna vers la lisière du bois, à l'endroit où son oncle et ses hommes étaient campés. Aujourd'hui, il recevrait justice, pensa-t-elle en balayant la zone. Mais quelque chose n'allait pas et son esprit ne pouvait pas comprendre ce que c'était. Elle secoua la tête et effaça ses pensées. Les hommes étaient partis ! Non, ce n'est pas possible, se dit-elle. Elle déchira la fourrure du mur et se pencha pour mieux voir. Les faits n'avaient pas changés. Belwain et ses hommes étaient partis, s'enfuyant pendant la nuit.

Folle de rage, elle se tourna vers son mari. Seigneur, mais il serait furieux, prédit-elle. Pourquoi l'avertissement n'avait pas sonné quand Belwain avait levé le camp ? Pourquoi son mari n'avait pas été informé ?

— Geoffrey ! Ils sont partis ! hurla-t-elle. Ils sont tous partis.

La réaction de son mari ne lui plaisait pas. Il ouvrit un œil, fronça les sourcils et se retourna sur son côté, loin d'elle. Il ne comprend pas, pensa Elizabeth. Elle courut puis se mit à genoux sur le lit, le poussant

sur l'épaule et répéta :

— Ils sont partis, Geoffrey. Réveille-toi et vide ta tête. Tu dois te lever maintenant. Tu dois faire quelque chose...

Geoffrey grogna, faisant un son comme une bête en colère et se roula sur son dos.

— Arrête de hurler, cria-t-il.

— Tu n'écoutes pas. Belwain est parti, s'est enfui ! dit de nouveau Elizabeth en ne baissant toujours pas la voix. Tu dois t'habiller. Nous devons aller après lui. Nous...

— Je sais qu'il est parti, dit Geoffrey.

À son air étonné, il soupira et sortit du lit.

— Je l'ai renvoyé chez lui.

Elle ne pouvait pas croire ce qu'elle entendait. Il avait laissé Belwain partir ?

— Et le soldat que je t'ai montré hier soir ? demanda-t-elle d'une voix sourde. Tu l'as laissé partir aussi ?

— oui, répondit Geoffrey en bâillant.

Il se dirigea vers le bureau et se pencha pour éclabousser de l'eau froide sur son visage du bassin placé là la veille. Elizabeth le regarda. Elle essayait de garder son calme, pensant que Geoffrey devait avoir une bonne raison. La rage se construisait en elle, mais elle gardait le contrôle.

— Tu vas me dire pourquoi tu as permis cela ? demanda-t-elle finalement.

Elle était toujours à genoux sur le lit, mais maintenant, sa tête était tombée en avant avec désespoir non déguisé, les longues mèches de cheveux d'or protégeant son supplice du regard de Geoffrey.

Geoffrey entendit la menace de colère dans sa voix, qui n'était jamais le son le plus agréable tôt le matin, et se trouva à hurler une réponse :

— Toujours à m'interroger, femme ! Je sais que c'est important pour toi et pour cette raison, je te dirai quels sont les plans en cours.

Il revint au lit et lui souleva son menton de sa main.

— mais tu vas d'abord te calmer et me laisser me réveiller. Tu peux comprendre ça ?

Elizabeth écouta le discours tronqué, si froid et dur, et ne pouvait que hocher la tête. Elle était trop furieuse pour répondre. Eh bien, le doux guerrier s'était de nouveau métamorphosé en bête en colère, pensa-t-elle. Ainsi soit-il, décida-t-elle, et je correspondrai mot sur mot, cri sur cri, si ses réponses et explications ne me calment pas. Il y avait assez eu d'obéissance aveugle et de confiance qu'il exigeait. Oui, il m'a ordonnée de lui faire confiance, pourtant il ne me donne aucune raison de le faire. C'est fini ! Je ne me conformerai plus à sa volonté.

— Je t'ai donné ma confiance, mon mari, et je savais que c'était une erreur.

Sa voix était aussi dure et froide que la sienne.

Geoffrey ignore son explosion et continua de s'habiller. Elle savait qu'il l'avait entendue, il devrait être mort pour ne pas l'avoir entendue, mais son visage était tourné d'elle et elle ne pouvait pas voir sa réaction à ses mots. Eh bien, elle aurait sa réaction, son attention. Elle descendit du lit et alla se placer debout devant la porte, la bloquant et resta là, les bras croisés devant elle. Le laisser voir son défi, le laisser goûter à ma rébellion. J'aurai mes réponses !

Quand son épée fut solidement ancrée à son côté, Geoffrey marcha vers sa femme et lui donna sa concentration totale. Son expression ne cachait rien, car il voulait qu'elle sache à quel point ses paroles l'avait rendu furieux. Agissant beaucoup comme le faucon comme on le nommait, les bras de Geoffrey jaillirent et l'attrapa par les épaules avant qu'elle ne sache ce qui se passait. Il la traîna littéralement à ses pieds pour que ses yeux soient à quelques centimètres des siens.

— Jamais, dit-il dans un murmure rude qui la glaça jusqu'aux os. N'exige jamais.

Il la secoua une fois et elle pouvait sentir ses mains trembler contre sa peau. Il semblait prêt à exploser, pensa Elizabeth, remarquant que les éclats dorés dans ses yeux sombres ressemblaient maintenant à des copeaux de glace ; pourtant, elle refusait de faire preuve de prudence. Elle ouvrit sa bouche pour protester, lui dire que c'était son droit de savoir ce qui se passait, mais Geoffrey la secoua de nouveau.

— Ne me dis pas un mot à moins que ce ne soit une excuse.

Elizabeth referma rapidement la bouche. Il n'y avait pas d'excuse, sauf celle qu'il devrait légitimement lui donner, décida-t-elle.

— soit, murmura Geoffrey.

Il savait par l'expression de son visage et la colère glacée assombrissant ses yeux qu'il n'obtiendrait aucune excuse. Il n'avait jamais posé la main sur aucune femme dans la colère, mais en vérité de Dieu, cette femme sans gêne rendait la pensée moins répugnante. Il secoua sa tête, dégoûté par ses propres pensées.

— tu as l'obstination d'une mule, murmura-t-il.

Il la laissa debout sur le plancher et loin de la trajectoire de la porte. Un dernier regard éblouissant et il était parti.

— soit, murmura-t-il en descendant l'escalier.

Quelle femme têtue ! Oh, mais elle pouvait le faire enrager comme personne d'autre ! Il fit le vœu qu'elle paierait le prix de son entêtement et de sa désobéissance. Il la ferait attendre jusqu'à la fin de la journée avant de lui parler de nouveau. À la nuit tombée, il prédisait qu'elle ferait ses excuses.

Il claqua les grandes portes et demanda son cheval. Une promenade à travers la forêt l'aiderait à vider son esprit et le débarrasser de sa colère. C'était soit ça ou retourner à la chambre et étrangler sa femme. Il sourit à cette pensée ridicule, savait qu'il ne pourrait jamais lui faire du mal et sentait un peu de sa frustration s'évaporer avec les rayons du soleil. Ah, femme, pensa-t-il en ralentissant son allure à l'écurie, tu as encore beaucoup à apprendre côté humilité.

Aussitôt que la porte se ferma en claquant, Elizabeth enleva brusquement son peignoir. Elle murmura et jura en latin, au cas où quelqu'un aurait de la chance de l'entendre pendant tout le temps qu'elle s'habillait. Une tunique bleue foncée s'adaptait à son humeur, aussi sombre dans sa coupe et le design que ses pensées. Elle était si fâchée qu'elle trouvait difficile de savoir quoi faire. Elle avait besoin de sortir à l'extérieur, sentir le soleil sur son visage et le vent soulever ses cheveux, sentir la liberté qu'elle pouvait trouver rapidement en voyageant sur sa jument. L'exercice la calmerait, lui rendrait sa capacité de raisonnement.

Elle ne fit que se brosser les cheveux avant de se diriger vers l'écurie, s'arrêtant juste assez longtemps pour rassembler son petit arc et des flèches. Elle glissa l'arc sur son épaule et les flèches dans la pochette

que son grand-père lui avait fabriqué. Elle attacha la pochette en cuir à une mince corde à nœuds, puis le glissa sur sa tête et sous un bras.

Geoffrey quittait tout juste l'écurie quand Elizabeth arriva. Il ne la reconnut pas, mais il éprouvait un immense plaisir qu'elle soit venue à sa recherche. Déjà, elle me cherche pour m'offrir ses excuses, pensa-t-il avec satisfaction.

Son mari passa devant elle, sans un mot et cela convenait très bien à Elizabeth. Elle ne lui donna même pas un regard en passant comme elle allait ordonner qu'on selle sa jument pour elle.

Geoffrey était parti avant qu'elle ordonne au maître de l'écurie de seller son cheval. Le maître supposa à tort que le Baron avait donné sa permission et se dépêcha d'exécuter les ordres d'Elizabeth. Sans doute le Baron attendait sa femme à l'extérieur.

Les portes aux murs étaient à peine ouvertes quand Elizabeth galopa à pleine vitesse par l'étroite ouverture. Elle n'irait pas loin, se raisonnait-elle comme elle courait jusqu'en bas de la route sinueuse, sachant même dans sa colère et sa frustration quelle folie ce serait de prendre une telle chance. Non, elle ne ferait qu'un demi-cercle de la zone, restant à portée de vue des murs de protection, où les bandits n'oseraient jamais s'aventurer.

Geoffrey s'arrêta dans sa course en entendant le bruit de l'approche d'un cheval et de son cavalier, et se retourna. La vue de sa femme galopant à une allure casse-cou en bas de la route sinueuse de désarçonna presque. Un hurlement de rage s'échappa avant qu'il ne se souvienne qu'il devait l'ignorer et secoua sa tête de nouveau à son propre comportement. Il aiguillonna son étalon et suivit sa femme, espérant l'intercepter avant qu'elle n'ait atteint l'étroit chemin assez large pour un seul cheval.

Elizabeth vit Geoffrey s'approcher et se prépara pour une autre confrontation. Elle tira sa jument à un arrêt, la suffoquant, et attendit.

— Tu me défies à nouveau, femme ! beugla Geoffrey quand il fut à portée de voix.

— Je ne le fais pas, hurla Elizabeth à son tour. Tu n'as jamais...

— silence !

C'était un hurlement qu'elle ne pouvait pas ignorer. Elle acquiesça, se trouvant tout à coup à avoir peur. Les bandits semblaient maintenant

préférables à son mari, pensa-t-elle un peu désespérément. La battrait-il ? se demanda-t-elle. Le regard dans ses yeux quand il atteignit son côté lui disait qu'il en était capable. Cependant, elle ne pensait pas qu'il le ferait. C'était une pratique assez commune pour des maris de battre leurs femmes jusqu'à l'obéissance, mais Geoffrey n'était pas ce genre de mari.

— Ne me frappe pas.

Sa déclaration calme ressemblait à une gifle à la fierté de Geoffrey. Bien sûr qu'il ne le ferait pas, cria-t-il presque. Il prit une profonde inspiration et saisit les rênes qu'elle serrait dans ses mains.

— Je ne veux pas, admit-il à voix basse. Je suis un homme raisonnable, Elizabeth, et les hommes raisonnables ne battent pas leurs femmes. Ils peuvent le souhaiter mais ils ne le font pas.

Il attendit qu'elle absorbe ce qu'il venait de dire puis continua :

— maintenant, dit à cet homme raisonnable pourquoi tu galopes sans escorte. Pensais-tu me rattraper ?

Elle n'osa pas sourire. Bizarre, mais elle le voulait et réalisa que sa colère avait disparu. Elle voyait le contrôle qu'il cherchait à maintenir et décida que l'humilité était demandée. Le problème, bien sûr, était qu'elle ne savait pas si elle savait montrer de l'humilité.

— ma réponse, si je te dis la vérité, t'irritera probablement, dit-elle, les yeux baissés.

— impossible, contredit Geoffrey. Je ne peux pas devenir plus en colère. Et tu dois toujours me dire la vérité, Elizabeth.

— Très bien, dit Elizabeth avec un soupir. Je n'essayais pas de te rattraper, Geoffrey. J'avais juste besoin de galoper, de me sentir libre de mes soucis et mes fardeaux pour un peu de temps, admit-elle avec une pointe d'honnêteté et d'ouverture. Je n'aime pas crier après toi... ou que tu me cries dessus. C'est pénible pour un nouveau mariage.

L'intensité de son discours le stupéfia, poussant à l'écart tous les résidus de sa colère.

— c'est important que nous essayions de garder le silence quand nous pensons à des mots durs. J'ai appris cela de ma mère, Geoffrey. Autrement ce mariage sera le plus désagréable. Tu me diras des choses que tu regretteras plus tard, mais alors il sera trop tard. Le mal aura

été infligé.

Elle l'honora avec un petit sourire puis ajouta :

— Bien sûr, tes paroles ne pouvaient pas autant me blesser que moi, je veux dire, nous ne partageons pas un amour profond comme mes parents. Mais si cela doit arriver, je veux dire... Oh, je suis désordonnée dans mon explication.

Elle s'occupa en arrangeant ses cheveux derrière ses épaules, embarrassée qu'elle ait parlé de telles pensées. Il était trop tôt pour lui dire de telles choses.

— c'est ton souhait que nous nous aimions ?

Il semblait amusé par sa question et Elizabeth pensait que ses yeux luisaient avec arrogance.

— Je ne voulais pas, balbutia Elizabeth. Je tiens seulement à m'entendre avec toi et ne pas être comme ton serviteur, Geoffrey. Je suis ta femme et devrais me tenir à côté de toi... pas planer quelque part en arrière-plan. Je pense que tes idées du mariage sont des plus inhabituelles.

— ceci est mon avis de ton avis, femme. Ce sont tes idées qui sont les plus inhabituelles, soutenait-il pour sa défense. Et c'est parce que tu es si difficile à gérer que je me retrouve à perdre ma patience. Tu penses que ceci va changer une fois que tu seras installée dans ma maison ?

Elizabeth haussa les épaules comme réponse.

— il semblerait que tu es celui avec le problème, Lord, car tu viens de reconnaître que tu as du mal à garder ta patience.

Elle sourit à sa logique et l'expression sur son visage.

— Je serai heureuse de t'aider à surmonter ce problème, ajouta-t-elle, si tu le permets.

— Je ne suis pas celui qui a un problème, répondit à Geoffrey, puis il sourit et dit : Tu essaies de me faire hurler de nouveau, n'est-ce pas ? Quel est ton objectif ?

Elizabeth ne répondit pas immédiatement. Elle souleva ses épaules et détourna son regard loin de lui.

— Tu mords le lion et prends une chance d'être avalée par lui, dit-il en

se frottant le menton.

— Et tu es le lion, Lord ? demanda Elizabeth, pensant poser un autre piège.

— Je le suis, reconnu Geoffrey, voyant l'étincelle dans ses yeux et se demandant la cause.

— Alors, ça me fait ta lionne, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Je ne l'avais pas pris en considération, mais oui, cela te ferait ma lionne, dit-il avec un petit rire.

— Intéressant, dit Elizabeth à son mari. Savais-tu que la lionne est celle qui chasse et apporte la nourriture à son mari ?

— seulement parce qu'il le permet, déclara Geoffrey avec conviction.

— Et le permettras-tu aujourd'hui ?

Geoffrey fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu me demandes ?

— De monter avec moi dans la forêt. Je chasserai pour toi et préparerai ton repas, puis nous retourneront à nos devoirs.

Et peut-être, pensa-t-elle, tu me diras tes plans pour Belwain quand nous serons seuls et que tu ne seras pas distrait.

Geoffrey renversa sa tête et se mit à rire, provoquant sa monture à caracoler dans l'agitation.

— Tu penses en être capable ?

Elizabeth hocha la tête et il se mit à rire de plus belle.

Il y avait beaucoup de travail à faire, des ordres à donner, savait Geoffrey, pesant ses responsabilités contre le plaisir que sa femme offrait. Ah, mais c'était une trop belle occasion à laisser passer, décida Geoffrey avec une extrême suffisance, cette chance de montrer ses limites à Elizabeth en tant que femme.

— Passe devant, lionne, dit-il en lui jetant les rênes. Ton lion a faim.

Elizabeth se mit à rire de joie, se sentant un peu comme un enfant sur

le point de jouer à un nouveau jeu. Tous les problèmes seraient encore là quand le jeu serait terminé, mais le répit serait le bienvenu. Pour cette seule journée, décida Elizabeth, elle se reposerait de son fardeau. Et montrer à son mari arrogant une chose ou deux dans le processus.

Elle stimula son cheval en mouvement, l'anticipation s'emparant d'elle. Geoffrey resta juste derrière, la laissant fixer le rythme, comme elle entra dans la forêt, ses cheveux d'or volant avec le vent derrière elle. Il attrapa son rire et se surprit à rire aussi. Son enthousiasme était contagieux, se dit-il, sentant une légèreté d'esprit qu'il ne savait pas posséder.

Elizabeth se laissa finalement de la course et s'arrêta. Elle glissa de son cheval avant que son mari ne puisse atteindre son côté. Ce fut elle qui attrapa sa main et le conduisit à un arbre d'aspect robuste et lui ordonna de s'asseoir tandis qu'elle pensait à leur nourriture.

Il ne pouvait pas permettre cela et dit :

— Je ne vais pas interférer avec ta chasse, mais je dois rester à tes côtés. C'est ainsi que ça fonctionne, ajouta-t-il quand il vit qu'elle était sur le point de protester.

— Alors ne fait surtout pas de bruit ou tu n'auras pas de dîner, l'avertit-elle.

Geoffrey la regarda prendre une flèche et la positionner contre la corde et l'arc chétif et il ne put se contenir. Il se mit à rire de nouveau.

— Tu as l'intention d'utiliser ce jouet... pour attraper notre repas ? demanda-t-il.

— Bien sûr ! répondit Elizabeth.

— Alors je souffrirai sûrement de la faim, prédit Geoffrey, bien qu'il admettait que ce n'était pas le but.

Elizabeth ignore sa réponse. Elle marcha une courte distance des chevaux, se mit debout, aussi immobile que l'arbre à côté d'elle, attendant. La flèche était prête... Si seulement le lapin coopérerait !

Si intense, pensa Geoffrey alors qu'il observait sa femme. Il se tenait debout à une courte distance derrière elle, écoutant les sons de la forêt, sa main en position au-dessus de son épée. Quand renoncerait-elle à ce prétexte ? se demanda-t-il. Avouer qu'elle était mal préparée et avait besoin de son aide ? Ce serait assez long, prédit-il, car elle

était la plus têtue. Il soupira et déplaça son poids, préparé à attendre longtemps.

Elizabeth se tourna alors, le regarda et il cessa son bruit. Elle ne manqua pas le regard suffisant sur son visage, mais regrettant l'avoir vu. Si suffisant, si sûr de lui et de sa capacité. Il s'attend à mon échec, pour qu'il puisse se réjouir avec malveillance, pensa-t-elle. Il préparait son rire et ses dents. Si elle devait rester là toute la journée et la nuit, elle promit qu'elle le ferait. Elle ne pouvait pas se permettre l'échec, pas si elle devait garder toute sa fierté.

On répondit finalement à ses prières pour la victoire. Un gros lapin agile courait à travers la petite clairière. Elizabeth le visa et envoya la flèche siffler dans l'air, et si Geoffrey n'avait que cligner des yeux, il aurait manqué sa mort. Le lapin s'effondra sur le sol, cloué à terre par sa flèche. Sa bouche s'ouvrit avant qu'il n'ait eu une pensée quant à ce qu'il allait dire. La vérité était, admit-il avec un étonnement penaud, qu'il était assez muet.

Oh, comme elle avait envie de regarder par-dessus son épaule et voir la réaction de son mari ! Elle ne le fit pas, bien sûr, comme elle voulait agir la plus blasée que lui et elle savait que si elle le regardait, il lirait la victoire se réjouissant dans ses yeux. Elle tira une autre flèche de sa poche et la plaça contre la corde tendue de l'arc, gardant son sourire un minimum.

Elizabeth attendit jusqu'à ce que ses bras commencent à lui faire mal, puis elle changea de stratégie. Très lentement, elle se mit à marcher dans la densité, espérant surprendre un animal en mouvement. Son objectif fonctionna et Elizabeth abattit un autre lapin. Quand elle avait rassemblé les deux lapins, elle se tourna vers son mari et lui sourit.

— Je suis très chanceuse que les lapins ne savent pas que j'utilise un jouet, Lord. N'es-tu pas d'accord ?

Geoffrey se mit à rire et dit :

— ce sont des animaux des plus stupides, femme, mais quand même, je dois dire que tu as bien fait.

Elizabeth fit une révérence formelle et répondit :

— Je te remercie pour le compliment, Geoffrey. Je crois vraiment que c'est ton premier. Tu as toute ma reconnaissance pour tes aimables paroles.

Les yeux d'Elizabeth étincelèrent de joie. Elle avait envie de rejeter sa tête en arrière et d'éclater de rire, juste pour le plaisir.

— Je préférerais avoir ton baiser, dit Geoffrey, et il réalisa seulement alors à quel point il voulait la toucher.

Elizabeth faillit lui demander s'il avait oublié qu'il faisait grand jour et qu'il l'avait informée que les baisers n'étaient que pour l'intimité de leur chambre à coucher. Il transgressait une de ses règles, ce qui lui plaisait.

— Alors tu l'auras, cher mari, répondit-elle.

Elle laissa tomber les lapins et marcha vers lui, balançant ses hanches dans ce qu'elle espérait être une manière provocante. En plaçant ses mains sur ses épaules, elle se concentra sur sa tâche, mouillant sa lèvre inférieure avec le bout de sa langue avant de lever sa tête vers la sienne. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un long baiser qui les laissèrent tous les deux insatisfaits. Alors ils s'embrassèrent de nouveau.

L'espièglerie avait soudainement disparu et Geoffrey devenait exigeant, enveloppant ses bras autour d'elle et l'attirant contre sa poitrine. Sa réaction à son contact puissant était un enthousiasme sans complexes ; ses bras s'accrochaient à lui tandis que sa langue tournait et s'entrelaçait avec la sienne dans cette bataille sensuelle pour l'accomplissement. Il la tourna et l'appuya contre l'écorce d'un arbre, sans jamais briser son emprise de ses lèvres. Caresser ses seins à travers le tissu n'apaisait pas son appétit, pas plus que le mouvement avec ses hanches, frottant d'une manière si séduisante contre elle, ne lui donnant aucun répit.

Il grogna bas dans sa gorge et Elizabeth gémit une réponse. Le besoin de toucher sa peau satinée conduisait toutes ses pensées de côté. Il souleva l'ourlet de sa jupe des deux mains jusqu'à ce que le tissu soit capturé à sa taille, puis caressa la douceur qu'était Elizabeth, le plaisir au-delà de la croyance quand il la sentit trembler sous ses mains. Il pencha un bras au-dessus de sa tête contre l'écorce, essayant de soulager la douleur de plus en plus intense dans ses reins. Il s'écarta de sa bouche et posa sa tête sur le côté de son visage, respirant lourdement dans son oreille.

— c'est fou, ma chérie. Nous devons arrêter. Ce n'est pas sécurisé ici.

Sa voix était rude de frustration et du besoin, sonnait comme si elle venait de très loin. Elizabeth embrassa le côté de sa joue, sa langue

caressant la ligne de sa cicatrice.

— c'est sûr, murmura-t-elle.

— c'est toujours plus sûr quand je suis avec toi.

Elle attrapa sa bouche puis l'embrassa voracement.

— s'il te plaît, Geoffrey, gémit-elle quand il essaya de se détacher d'elle.

— Il y a d'autres façons de soulager ta souffrance, murmura Geoffrey d'une voix rauque.

Il captura sa bouche dans un baiser dévastateur qui permettait l'accomplissement et glissa sa main sous ses sous-vêtements. Quand il la toucha et commença à caresser la douceur humide entre ses jambes, elle cria d'extase.

La langue de Geoffrey commença à se déplacer lentement dans et hors de sa bouche tandis que ses doigts imitèrent le mouvement ci-dessous. Les hanches d'Elizabeth commencèrent à s'arquer puissamment contre sa main ; elle enfouit sa tête dans le creux de son épaule, tremblant contre le besoin et le désir se répandant à travers son corps. La libération arriva dans une telle précipitation, secouant Elizabeth avec une telle force qu'elle s'effondra contre Geoffrey.

Geoffrey pensait qu'il pourrait résister au tourment exquis en tenant Elizabeth si près et en lui donnant le plaisir qu'il souhaitait, mais constata que ce n'était pas assez. Il la tenait fermement contre lui jusqu'à ce que sa respiration ralentisse et le tremblement cesse, puis recula d'elle. Sans un mot, il commença à enlever ses vêtements, l'invitant de son regard à faire de même.

Elle fut plus rapide que lui, se tenant debout fièrement et quelque peu timide devant lui, ses vêtements à ses pieds. Geoffrey prit son temps pour regarder, sa passion chaude et pleine de promesses. Les seins d'Elizabeth étaient lourds avec le besoin, les mamelons érigés et en attente d'être touchés.

Son contrôle la stupéfiait. Elle le regarda placer sa tunique sur le sol et revenir vers elle, et fut presque submergée par la beauté pure de son corps. Il ressemblait au Dieu Viking des histoires que son grand-père lui racontait, pensa-t-elle, car il était sûrement aussi magnifique dans sa stature. Et il m'appartient, pensa-t-elle avec étonnement, comme je lui appartiens.

La main de Geoffrey s'étendit vers elle et Elizabeth se précipita dans son étreinte. Il semblait se contenter de la tenir contre lui, frottant ses mains dans son dos avec un soupir de plaisir, comme il respirait sa douce odeur.

Il s'agenouilla à côté de sa tunique et la tira à côté de lui, l'étendant sur son dos avant de s'étendre à côté d'elle. Ses mouvements étaient lents et presque paresseux comme il traînait le bout de son doigt sur un sein puis sur l'autre. Elizabeth baissa sa tête et l'embrassa passionnément sur les lèvres, prête à lui faire perdre son contrôle.

— En vérité, Elizabeth, tu fais bouillir mon sang avec mon besoin de toi, murmura Geoffrey.

— c'est la même chose pour moi, Geoffrey, admit Elizabeth en rougissant. Je craignais que tu me croies dévergondée, ajouta-t-elle.

Elle écarta les jambes et essaya de le tirer au-dessus d'elle, mais Geoffrey résistait.

— Pas encore, chuchota-t-il alors que sa bouche se rendait à ses seins.

Sa langue commença à caresser le premier puis l'autre, restant toujours près des mamelons, mais sans jamais les toucher. Il la rendait folle avec sa tendre torture et elle se retrouva à tirer sur ses cheveux pour l'arrêter. Elle entendit son doux rire, puis sa bouche lui donna ce qu'elle voulait, ce qu'elle le priait silencieusement. Il toucha le mamelon avec sa langue, puis le prit dans sa bouche. Elizabeth soupira son plaisir, laissant monter la sensualité dans son corps.

Ses membres se sentaient délicieusement léthargiques. Geoffrey se pencha et la regarda dans les yeux, sachant qu'il lui donnait du plaisir avant le sien et lui montrait plus de ce nouveau monde sexuel qu'il lui avait présenté.

La nécessité de la goûter le poussait. Sa bouche se traîna avec de doux baisers dans un cercle, autour de son nombril, puis se déplaça ensuite lentement vers le bas. Il trouva la chaleur, l'humidité qu'il avait causée, caché dans le triangle de boucles blondes et commença à lui faire l'amour avec sa bouche et sa langue.

Elizabeth fut choquée par le premier contact, ne sachant pas qu'un homme et une femme pouvait s'aimer de cette manière et commença à protester. Les mots moururent dans sa gorge, emportés par les vagues de plaisir que son mari provoquait. Elle s'accrochait à ses épaules, se tendant contre lui comme elle combattait la tension qu'elle sentait se

construire à l'intérieur d'elle.

— Geoffrey !

Il s'agissait d'une demande, adoucie par son halètement.

Son mari savait ce qu'elle voulait, qu'elle avait besoin de trouver sa libération, mais il la retenait, la gardant sur le bord jusqu'au moment où il serait sûr qu'elle était complètement hors de contrôle. Ses gémissements gutturaux et le mouvement de ses hanches lui indiquait qu'il était temps. Il leva sa tête et regarda ses yeux vitreux de passion comme il poussa ses doigts à l'intérieur de la chaleur de velours en un seul coup. Le corps entier d'Elizabeth s'arqua dans toute sa splendeur. Elle tremblait avec force de son apogée puis se sentit flotter dans une mer de couleurs qui explosaient et se mélangeaient pour enfin disparaître.

Elle rouvrit les yeux pour voir son mari souriant d'une satisfaction arrogante.

— Tu me crois terrible ? murmura-t-elle avec embarras.

— Je pense que tu es belle, répondit Geoffrey.

Sa voix tremblait et Elizabeth sentit un afflux de gratitude pour le contrôle qu'il exerçait. Et maintenant, c'était son tour, décida-t-elle. Elle n'était pas sûre de ce qu'elle devait faire, mais continuait de regarder directement dans son regard sombre, comme elle dit :

— Et la femme peut toucher son mari de la même façon ?

— oui, répondit Geoffrey dans un grondement sourd.

— comme ceci ? demanda Elizabeth en s'emparant de sa verge.

Lentement, elle toucha le bout avec un de ses doigts, puis le prit entièrement dans sa bouche et commença à téter. Le contrôle de Geoffrey se rompit. Son grognement de plaisir fut son seul avertissement avant qu'il la couvre de son corps et s'enfonce en elle. Sa bouche capturait ses gémissements comme il continuait à pilonner son corps et son âme, poussant de plus en plus dur.

Elizabeth enveloppa ses jambes autour de ses cuisses puissantes et partit avec lui sur le voyage vers l'accomplissement une fois de plus. Il était maintenant le guerrier, avec l'intention de victoire, mais Elizabeth était là avec lui, partageant sa conquête ultime.

— mon doux guerrier, murmura-t-elle quand la tempête prit fin et que le soleil fut de nouveau autorisé à briller.

Geoffrey l'entendit et sourit. Il se roula sur son côté avec un soupir contenté et dit :

— Tu as tort, femme. Je pense que tu serais peut être une douce guerrière avec ton poignard à ton côté et l'autre caché sous tes jupes. Oui, tu serais une bonne guerrière si tu pouvais, mais tu t'es toi-même donné une tâche impossible, car tu ne seras jamais capable de perdre ta douceur.

Il embrassa sa tempe après son discours, vit que ses paroles l'avait affectée, car ses yeux étaient remplis de larmes et se sentait bien. Il trouvait qu'il était de plus en plus facile de lui dire ce qu'il y avait à l'intérieur de lui et admettre qu'il ne se sentait aucunement idiot avec ses confessions.

— Le lion a faim ! hurla-t-il avec une fureur simulée, la giflant solidement sur sa hanche.

— Le lion a toujours faim, fit Elizabeth, frottant sa hanche.

Elle se leva debout après lui et s'embrassèrent deux fois pendant qu'ils s'habillaient.

— c'est très difficile pour toi de ne pas poser tes mains sur moi, déclara Geoffrey avec une extrême suffisance dans sa voix. Ne fais pas semblant d'être si scandalisée, ajouta-t-il avec un gloussement quand elle essaya de lui lancer un regard noir. Je devrais m'habituer à cette nature tenace qui s'accroche à toi, j'imagine, dit-il avec un soupir feint.

— Et est-ce si terrible, cher mari ? demanda Elizabeth.

Elle ramassa les lapins et se détourna de lui, cherchant un endroit pour faire le feu.

— Non, seulement étrange, c'est tout. Je m'occuperai de la peau du gibier pendant tu ramasseras des brindilles pour le feu, annonça-t-il.

Elizabeth hocha la tête et lui jeta les lapins.

— Pourquoi c'est si étrange ? demanda-t-elle.

Elle forma un panier avec l'ourlet de sa jupe et commença à le remplir

avec des bouts de branches de bois comme elle parlait.

— quoi ? demanda Geoffrey.

Il était accroupi sur le sol, un petit couteau de chasse dans la main et leva les yeux pour la regarder. Il sourit quand il vit qu'elle était encore pieds nus et pensait qu'elle ressemblait à une nymphe des bois enchantées.

— cette démonstration d'affection, Geoffrey... il n'y avait rien entre tes parents ?

Geoffrey était étonné par sa question, mais perdit sa pensée comme il appréciait la courbe alléchante de ses chevilles.

— mets tes chaussures avant que tu te fasses mal.

— Après que tu aies répondu à ma question, dit-elle d'une voix impertinente, puis elle vit qu'il continuait de regarder ses jambes et sourit. J'aime marcher pieds nus.

— ils sont morts avant que je n'ai pu avoir beaucoup de souvenirs d'eux, répondit Geoffrey. Maintenant, mets tes chaussures où je le ferai pour toi.

Elizabeth laissa tomber l'ourlet de sa robe et les brindilles tombèrent à côté de Geoffrey. Elle repéra une chaussure sur la base de l'arbre mais ne pouvait pas trouver l'autre.

— Alors, qui t'a élevé ? demanda-t-elle en s'agenouillant pour creuser sous un buisson épineux.

Le bout de sa botte noire était visible et elle dû s'étendre sur le sol et se tortiller assez proche pour l'atteindre. Ce n'était pas une position très digne, mais nécessaire. Et Geoffrey observa toute la scène.

— Tu étais excessivement pressée d'enlever tes vêtements, fit-il remarquer avec un petit rire. Toujours dans une telle hâte, la réprimanda-t-il.

L'étincelle dans ses yeux correspondait à sa voix et Elizabeth était d'accord.

— Je n'aime pas attendre pour rien, répondit-elle en toute honnêteté.

Elle s'assit sur le sol et secoua ses bottes de toute surprise qui aurait pu s'y glisser.

— Et je déteste surtout faire l'objet de changement incessant. Maintenant, réponds-moi, s'il te plaît.

— répondre à quoi ? demanda Geoffrey.

— qui t'a élevé ?

Elle ne pouvait pas taire l'exaspération de sa voix.

— Le roi lui-même, répondit Geoffrey. Jette-moi ton poignard, ordonna-t-il, le mien est trop grand pour cette tâche.

Il était toujours accroupi au milieu de la clairière et regarda les flèches qu'il venait de retirer de la pochette, les étudiant comment elles avaient été modelées.

— C'est ton grand-père qui les a conçues ? demanda-t-il quand il vit qu'elle l'observait.

Elizabeth se leva et commença à brosser la saleté de sa jupe.

— J'ai fait celles-là, se vanta-t-elle, une fois que mon grand-père m'a montrée comment faire. Elles sont des plus efficaces, n'est-ce pas ?

— Elles sont bien trop chétives pour qu'un chevalier les porte, dit Geoffrey.

Elizabeth donna son poignard à Geoffrey, puis s'agenouilla à côté de lui. Elle commença à arranger les brindilles dans une pile circulaire, puis demanda :

— quel âge avais-tu quand tu es allé chez le roi ? Es-tu devenu son page ?

— un entre beaucoup, répondit Geoffrey. J'avais six, peut-être sept ans.

— six ! Mais c'est trop jeune. Tu dois avoir au moins huit ans pour devenir un page, non ?

Elle s'assit sur ses talons et fronça les sourcils.

— oui, c'est généralement ainsi, reconnut Geoffrey, sauf si certains quittent leur foyer à l'âge de sept ans. Dans mon cas, il n'y avait personne d'autre, sauf le roi, et il était un ami proche de mon père.

— parle-moi de tes parents. Tu te souviens à quoi ils ressemblaient ?

demanda-t-elle.

— Non, je ne m'en souviens pas, répondit Geoffrey d'une voix bourrue.

Il semblait irrité par sa question et Elizabeth se demanda pourquoi.

— Maintenant, laisse ton bavardage et voit à ma nourriture, ordonna-t-il.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à ce que la viande soit cuite et mangée. Geoffrey mangea la plupart du lapin et Elizabeth se contenta de grignoter une des cuisses grillées.

Geoffrey souleva une petite peau de mouton sur sa selle et offrit un petit pot à Elizabeth. Pensant que c'était rempli d'eau, Elizabeth prit une grande gorgée et s'étouffa rapidement. Geoffrey l'attrapa par les épaules et commença à lui donner de grands coups sur les épaules et elle ne savait pas ce qui était le pire : mourir en manquant d'air ou d'être battue à mort.

— Toujours pressée, essaya de mordre Geoffrey quand elle arrêta de tousser et ne pouvait plus l'entendre. Il est étonnant que tu aies pu durer aussi longtemps, dit-il en secouant sa tête.

— Je pensais que c'était de l'eau, dit Elizabeth pour sa défense. Et j'avais soif. Et tu as probablement recouvert mes épaules de bleus avec ton aide.

— Ton visage est toujours rouge vif, dit Geoffrey, ignorant son sarcasme.

Il aurait dû la frapper entre ses omoplates, mais il avait fini par comprendre que sa femme avait tendance à exagérer. C'était un défaut qu'il devrait tolérer.

— viens t'asseoir, dit-il en la transportant dans ses bras.

Il l'a souleva haut dans les airs, puis fit semblant qu'il était sur le point de la laisser tomber par terre, mais sa femme n'était pas amusée par son jeu et le foudroya du regard en le tenant plus fort. Il s'assit et s'appuya contre l'arbre, la tenant dans ses bras. Elizabeth posa sa tête contre son épaule avec un soupir. Pendant de longues minutes, ils se contentaient de garder le silence, chacun plongé dans ses propres pensées.

Il est maintenant temps pour moi de parler de Belwain, pensa

Elizabeth. Son humeur est légère et peut-être qu'il sera plus réceptif de me raconter ses plans.

— ton frère ira chez le roi pour être son page. Je n'ai pas décidé le moment encore. Peut-être à l'automne.

Sa déclaration ébranla Elizabeth et elle parla avant de réfléchir.

— Tu ne feras pas ça ! C'est encore un bébé. Et j'ai entendu des choses terribles sur le roi. Je ne le permettrai pas.

Elle savait aussitôt qu'elle avait dit ces paroles impétueuses que son mari ne serait pas content. Elle le sentit tendu sous elle. Ses bras se resserrèrent autour d'elle. Avant qu'il puisse lui répondre, Elizabeth dit :

— Je sais que je ne peux pas autoriser ou interdire, mais je ne peux pas croire que tu ferais une chose si cruelle. C'est sûrement une plaisanterie ?

Sa voix était douce et elle l'espérait sincère. Elle leva la tête et le regarda, traçant du doigt le long de la ride de son front causé par son froncement de sourcils.

— Je suis sa tutrice maintenant, j'ai cette responsabilité puis il est tellement plus jeune que moi.

— Elizabeth, commença Geoffrey en disant son nom comme un soupir, je suis le tuteur du garçon maintenant que je suis ton mari et je suis aussi son chef suprême à l'avenir. Maintenant, de quelles absurdités parles-tu au sujet du roi ? Tu devrais être fière que ton frère rejoigne sa cour. Ne sais-tu pas l'honneur que je lui donne ?

Il enleva sa main de son front et la tint contre sa poitrine. Son contact avait un effet déstabilisant sur ses sens et il avait besoin d'être lucide lorsqu'il s'agissait de sa femme argumentatrice. Elizabeth hocha la tête tandis que son esprit cherchait un moyen de lui faire comprendre sa position.

— De quelles histoires as-tu entendu parler de Guillaume ? demanda-t-il avec un doux intérêt.

Il tira son dos contre lui et commença à frotter la chair de poule de ses bras.

— il a un caractère terrible et n'est pas d'une nature tolérante, dit

Elizabeth. Je ne veux pas que mon petit frère soit placé dans de telles conditions difficiles. Il a déjà traversé trop de choses.

— il y a ceux qui disent que j'ai un caractère terrible, Elizabeth, et pourtant, tu ne sembles pas avoir peur.

Il gloussa à sa déclaration, secrètement heureux qu'elle n'avait jamais montré qu'elle avait peur de lui.

— mais ils ne te connaissent pas comme moi, balbutia Elizabeth, et tu es raisonnable. Tu l'as dit toi-même. Mais le Roi Guillaume...

— oui ? l'encouragea Geoffrey quand elle ne termina pas sa phrase. Le roi Guillaume quoi ?

— N'as-tu pas entendu parler de la ville d'Alençon ? murmura Elizabeth.

Elle ferma les yeux et attendit sa réponse.

— Ah, Alençon. Mais c'était il y a longtemps, quand Guillaume était jeune et téméraire, et absorbé par l'obtention de ce qui lui revenait, expliqua Geoffrey.

— Alors c'est vrai ? Il est devenu fou quand un certain imbécile l'a traité de bâtard et a vraiment coupé les pieds et les mains de soixante hommes ? C'est vrai ?

— non, ce n'est pas vrai, corrigea Geoffrey et Elizabeth ressentit une vague de soulagement. Il n'y en avait que trente-deux, pas soixante.

— quoi ! Il a vraiment fait une chose si épouvantable ?

Elle était si consternée qu'elle faillit tomber de ses genoux, avant de savoir que l'histoire était bien vraie que par la façon blasée dont son mari confirmait. Il agissait comme s'ils discutaient de poulets ou lapins à la place d'hommes.

— c'était il y a longtemps, répondit Geoffrey avec un haussement d'épaules. Il contient mieux son caractère, maintenant.

— dieu soit loué, murmura Elizabeth. Et tu enverras petit Thomas à ses soins ?

— ne te mets pas en colère. Nous attendrons jusqu'à ce que le garçon soit plus âgé, ensuite je déciderai de ce qui doit être fait. Quel âge a-t-il maintenant ?

— quatre ans.

Elizabeth lâcha à brûle-pourpoint le mensonge, pensant qu'il pourrait la croire, étant donné que son petit frère n'était pas très grand.

— plutôt sept, déclara Geoffrey. Ne me mens pas. Jamais.

— Je n'ai pas menti, seulement exagéré, répondit Elizabeth.

Elle se pencha en arrière contre lui, le sommet de sa tête juste sous son menton, ayant une pensée soudaine.

— Il ne pourrait pas vivre avec nous ? Il y a tellement de chose que tu pourrais lui apprendre, Geoffrey, dit-elle, espérant caresser son égo en observant son raisonnement. Ce serait un honneur pour lui de devenir ton page, que tu es un...

— Assez, gémit Geoffrey. Ton éloge a un but, femme. Je ne suis pas si simple d'esprit pour ne pas voir ce que tu fais. J'ai promis d'attendre pour prendre ma décision. Cela devra te satisfaire pour le moment.

— comme tu voudras, répondit Elizabeth d'une voix sage.

Il ne pouvait pas voir son visage et rata donc le sourire victorieux. Oh, comment il était facile de traiter avec lui, conclut-elle. Il est vraiment un homme raisonnable.

— Et maintenant, peut-être te sens-tu enclin de parler avec moi de Belwain ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Je ne veux pas gâcher notre belle matinée, dit Geoffrey avec un soupir.

— mais tu as promis de me dire ce que tu as planifié et je t'ai donné ma confiance. Je n'ai pas essayé de tuer mon oncle. J'ai tenu ma parole, rappela Elizabeth.

— pourtant, t'avoir si docile et affectueuse... Très bien, je vais te le dire et tu te mettras en colère. C'est de ton droit de savoir...

— Tu dérailles, Geoffrey, dit Elizabeth.

Elle se retourna dans ses bras et plaça ses mains sur les côtés de son visage.

— Je continuerai d'être affectueuse, car je ne peux pas être autrement avec toi. Et j'aurai toujours confiance en toi, murmura-t-elle.

C'était vrai, admit-elle avec un signe de tête, elle avait vraiment confiance en son mari. C'était un homme juste.

Geoffrey lu la confiance dans ses yeux et fit un bruit rauque dans sa gorge. Il retira ses mains, espérant que son action n'arrêterait pas la construction de cette entente entre eux.

— Il y avait trois possibilités sur lesquelles je pouvais agir, dit-il. La première était, bien sûr, la plus simple et celle que tu aurais peut-être approuvée : tuer Belwain et en finir avec tout ça. Mais, dit-il en élevant la voix quand il vit qu'elle était sur le point de l'interrompre, alors je ne saurais jamais s'il a agit seul. Nous sommes tous les deux d'accord qu'il n'a pas l'intelligence pour planifier une attaque si bien conçue et savons qu'il y a au moins un autre tout aussi responsable. Par conséquent, j'exclus la première possibilité.

— Pourquoi n'as-tu pas forcé Belwain à te dire ce que tu voulais savoir ?

— si tu savais que l'admission d'un crime signifie ta mort, tu ne garderais pas le silence ? demanda Geoffrey.

Il n'attendit pas sa réponse et continua d'une voix patiente :

— Il connaît ma réputation. Non, il n'aurait jamais admis sa participation, même sous la torture.

— Et la deuxième possibilité ? demanda Elizabeth en fronçant les sourcils.

— Placer l'affaire devant Guillaume et défier Belwain de dire la vérité devant le tribunal.

Elizabeth secouait déjà la tête avant que Geoffrey puisse s'expliquer. Il l'arrêta avec ses mains et dit :

— Je n'ai pas choisi cette possibilité pour deux raisons. Premièrement, je ne veux pas apporter mes petits problèmes à mon roi. Il est de mon devoir de m'en occuper avec mes vassaux. Guillaume a beaucoup dans son esprit ces jours-ci, à essayer de maintenir la paix dans son royaume ainsi que dans sa famille. C'est un moment triste pour lui, ajouta-t-il. Et deuxièmement, poursuivit-il, il y a une chance que Belwain et ses amis, ses témoins, puissent bien convaincre le roi qu'il n'a rien à voir avec les meurtres de ta famille. Alors le garçon devra aller sous sa tutelle. C'est un risque que je ne veux pas prendre.

— Mais le roi t'écouterait, fit valoir Elizabeth. Bien que j'admire ta décision de ne pas placer le problème avant lui, se hâta-t-elle d'ajouter, dans le cas où elle l'irriterait.

Il était plus informatif et elle ne voulait pas arrêter son train de pensée.

— Belwain mérite la mort, mais pas aux mains du roi, ne pouvait-elle pas s'empêcher d'ajouter.

— Elizabeth, dit Geoffrey en disant de nouveau son nom avec un soupir las. Tu as un but unique et ne sait pas de quoi tu parles. Ce n'est pas dans les habitudes du roi de tuer n'importe qui de nos jours.

— Je ne comprends pas, je l'avoue, répondit Elizabeth en fronçant les sourcils. Que fait-il quand on est reconnu coupable d'un crime terrible s'il ne les tue pas ? dit-elle avec une logique simple.

— Il ne croit pas en une telle action dure et il n'a pas condamné un homme à mort depuis Earl Waltheof.

— Alors, que fait-il ? demanda Elizabeth. Il leur tapote sur le dos et les envoie sur la route en espérant qu'il ne fasse plus de mal ?

— À peine, répondit Geoffrey. Ses méthodes sont tout aussi dures que la mort, à mon avis. C'est la coutume de couper leurs membres ou de brûler leurs yeux. Parfois, la punition tue les coupables, d'autres fois non, mais j'imagine qu'ils se souhaitent tous la mort.

Elizabeth tremblait. Elle guida la conversation vers ce qu'elle voulait savoir.

— Et le troisième choix ?

— Attendre. J'ai décidé de ne rien faire pour le moment.

Il s'empara de ses mains en prévision de sa réaction. Elizabeth fronça les sourcils mais ne réagit pas autrement. Sûrement qu'il continuerait avec son explication, pensa-t-elle. Geoffrey attendait l'explosion, surpris et quelque peu soulagé quand elle ne vint pas. Il n'avait aucune envie de discuter avec elle. Il lui sourit et déposa un baiser sur son front.

— Je vois que tu apprends la patience, femme. Cela me plaît, fit-il l'éloge. Et maintenant, je vais te raconter le reste de mon plan.

Elizabeth garda son expression sombre mais hocha la tête, le pressant avec son regard intense de continuer le récit. Elle voulait comprendre et être d'accord avec lui, trouver la paix et avoir la vengeance aussi ; elle constata que de placer le fardeau de la punition dans ses mains n'était pas si difficile.

— Le soldat que tu as indiqué hier soir ?

Il commença par une question et continua avant qu'elle ne puisse répondre.

— On lui a aussi permis de partir. Un de mes hommes, dont ses quarante jours de travail pour moi étaient terminés, a rejoint le groupe de Belwain. Il m'a fait connaître ses devoirs quand c'était fini et qu'il avait besoin d'argent supplémentaire. Il observera et écouterà, puis me rapportera ensuite ses découvertes.

— Pourquoi n'as-tu pas juste forcé le soldat à te dire la vérité ? demanda Elizabeth.

— Tu suggères que je le torture, douce femme ? demanda-t-il en souriant.

— Ne souris pas, Geoffrey. Je ne suis pas normalement une personne si vengeresse. Mais tu n'y étais pas, tu n'as pas vu ce qu'ils ont fait. Je ne veux pas que tu tortures l'homme, que tu lui fasses seulement dire que tu...

— Tu as raison. Ce n'est pas un sujet souriant.

Il l'a ramena dans ses bras et la serra. Il était plus que jamais proche de lui dire qu'il était désolé, mais décida de se taire. Il ne pouvait pas lui donner plus.

— J'accepte tes excuses, dit Elizabeth.

Son expression était toujours sérieuse. Geoffrey commença à lui dire qu'il n'avait pas en réalité fait ses excuses, mais décida de ne rien dire. Elle pourrait certainement tordre ses paroles, pensa-t-il avec une certaine admiration.

Elle le regarda droit dans les yeux et Geoffrey y lut l'acceptation innocente. Elle m'a donné sa fidélité, sa question ni beaucoup d'arguments. Et Dieu m'aide, je ne la laisserai pas tomber. En si peu de temps, elle a mit mon monde sens dessus dessous et est devenue le pilier de mon existence ; il accepterait la responsabilité avec laquelle

elle avait confiance en lui, comme il l'avait déjà accepté comme sa femme. Il refusait de réfléchir sur les raisons de ses sentiments, sachant que s'il le faisait, il devrait reconnaître des sentiments et des émotions qu'il croyait morts depuis longtemps.

— Mais quel est ton plan pour Belwain ? demanda-t-elle.

— Je te l'ai dit, dit Geoffrey. Je vais attendre.

— Geoffrey, j'essaye de voir ta raison, dit Elizabeth avec irritation. Mais obtenir de toi une explication à ma satisfaction est comme essayer d'arracher une dent, je le jure.

Geoffrey sentait qu'il lui en avait assez dit. En ce qui concernait Belwain, c'était son plan de le laisser pour le moment. Elle n'avait pas besoin de savoir qu'il mettait un piège pour l'autre et quand le piège sera fermé, Belwain serait nommé comme le complice. Il était trop tôt pour lui dire. Elle devra attendre.

— Aie un peu plus de patience, tenta de la calmer Geoffrey. Fait preuve de bonne volonté.

— Tu attends quoi ? dit Elizabeth en luttant dans ses bras. Qu'il surrisse devant toi comme les fleurs au printemps ?

Elle se leva et lui tourna le dos.

— Cela pourrait prendre des années avant qu'une telle preuve ne soit trouvée à moins que tu ne la cherches. Tu places tous tes espoirs dans un seul homme, ce soldat que tu as envoyé avec les hommes de Belwain. Et ce n'est pas assez. J'ai fait une promesse, oui, cria-t-elle, le vœu de venger ma famille et je le ferai.

— Tu ne feras rien, ordonna Geoffrey.

Il se leva d'un bond et l'attrapa par les épaules.

— Je dois avoir ta parole. Laisse-moi cette affaire.

Il hurlait encore, furieux pour la deuxième fois en l'espace d'une matinée. C'était plus que tout homme devrait tolérer, décida-t-il. Elle devra connaître sa place dans cette affaire.

— Je ne la donnerai pas.

Son défi était comme un morceau de bois sec jeté au-dessus de ses étincelles de fureur et l'explosion était le seul résultat possible.

— Toi ! hurla-t-il, tu n'auras ni nourriture ni eau jusqu'à ce que tu te rendes compte de ce que tu fais.

La façon dont elle se tenait debout devant lui avec son défi, ses petites mains roulées en poings serrés sur ses hanches, le rendait à la fois stupéfait et en colère. Le sommet de sa tête atteignait à peine ses épaules, pourtant elle pensait qu'elle pourrait l'éblouir dans sa façon de le regarder. Il l'attira grossièrement dans ses bras et la jeta presque par-dessus sa jument. Elizabeth avait du mal à se redresser, et quand elle réussit, elle regarda droit devant lui.

— Alors tu seras bientôt veuf, Lord, cria-t-elle, sa voix tremblait avec conviction. Je mourrai de faim avant que je ne donne une promesse que je ne peux pas tenir. Ma parole est mon honneur.

— Tu as l'audace de dire que la mienne ne l'est pas ? exigea Geoffrey dans un autre rugissement qui fit caracoler la jument de frayeur.

Il manquera bientôt de voix s'il continue de crier et hurler après moi, pensa-t-elle, puis décida ensuite que ce n'était pas si terrible après tout. Cela lui ferait du bien de perdre sa voix, comme punition, et donnerait un peu de calme à ses oreilles bourdonnantes.

— Je défierais un homme pour de telles paroles insensées.

— Défie-moi alors, riposta Elizabeth.

— Assez ! Ne me parle pas, dit-il. Et n'élève pas la voix sur moi de nouveau !

Ne fais pas ci, ne fais pas ça... toujours des ordres et j'en ai vraiment assez de cela. Il n'a aucune compréhension, aucune sympathie pour mes sentiments. Non, pensa-t-elle avec désespoir, il ne peut pas voir mon supplice, sinon il n'exigerait pas que j'attende.

Geoffrey gifla le dos de son cheval puis suivit derrière elle. Elizabeth ne regarda jamais derrière elle pendant le trajet jusqu'au manoir. Il doit y avoir quelque chose que je peux faire, pensa-t-elle, essayant de penser à un plan... Quelque chose... quelqu'un vers qui je peux me tourner...

Chapitre 9

Tout le monde essayait d'intervenir. Même les serviteurs, pensa Geoffrey avec exaspération. Il devrait être en colère contre leur mépris pour ses ordres, mais constata qu'il ne l'était pas. Deux sinistres semaines avaient passées et Geoffrey était prêt à faire une trêve, oui, admit-il sans honte, même concéder la défaite. Il l'accueillerait juste pour entrevoir un petit sourire de sa femme.

Chacune de ses pensées la concernait, se rendit-il compte alors qu'il marchait dans la grande salle. Il y avait plusieurs serviteurs chargés du nettoyage de la pièce et deux de ses fidèles chevaliers étaient assis, buvant dans des tasses à la table. Il s'approcha et s'assit sur la chaise qu'il avait utilisée quand il avait assumé le rôle de juge, placée à côté de la cheminée et attendit. Il était conditionné à tout ce qui arrivait autour de lui, et restait assis là, sans expression jusqu'à ce que tous se soient enfuis de la salle sur des missions dont ils venaient juste de se souvenir. Oui, même mes chevaliers m'abandonnent, pensa Geoffrey. Mais il souriait ; il connaissait la raison de leur disparition. Ils avaient peur de lui. C'était vrai et cela ne lui déplaisait pas trop. C'était un fait qu'il était appelé à faire exploser sa colère à l'occasion... mais quel homme poussé à sa limite d'endurance ne le ferait pas ? se demanda-t-il.

Cela n'avait pas d'importance, se dit-il. Il était habitué d'être seul. C'était ainsi... comme l'enfant élevé parmi les guerriers aguerris et maintenant chef suprême des lieux. Pourtant, il n'était pas seul, pas même à présent, dans le vide de la salle silencieuse. Elle était toujours avec lui. Elle me hante, murmura Geoffrey avec dégoût.

Il ne pouvait pas comprendre ce qui la faisait tenir d'être enfermée à l'intérieur. Comme un petit garçon, on lui avait appris à s'endurcir contre le besoin de nourriture ou d'eau ; comme un écuyer qui avait bravé les nuits glaciales de l'hiver, pendant de courtes périodes, mais assez longtemps pour apprendre la discipline du corps. Mais comment se discipliner contre Elizabeth, se trouva-t-il à demander. À quelle forme d'exercice pourrait-il faire appel pour réaliser cela ?

Il posa sa main contre son front et ferma ses yeux. Il était las des combats avec sa femme, mais ils avaient à peine échangé un mot depuis leur dispute dans la forêt. Sauf la nuit, quand leurs corps se réunissaient, alors seulement ils parlaient. Il se souvenait de la première nuit après leur dispute à la fois avec fierté arrogante et un peu de honte. Il ne l'avait pas forcée, savait qu'il ne pourrait jamais la

forcer, pourtant il n'avait pas été doux avec elle non plus.

Sa vue l'avait enflammé quand il s'était finalement couché. Il avait peut-être bu trop de verre de bière, mais sa tête était toujours claire. Elle le pensait ivre et il n'avait pas dit le contraire. Elle était debout au centre de la pièce, mais une fois qu'elle avait lu l'intention dans ses yeux, elle commença lentement à avancer jusqu'à ce qu'elle ne puisse pas faire un autre pas.

— Tu me traques comme une panthère, murmura-t-elle, et je n'aime pas ça.

— Alors maintenant, je suis comparé à une panthère quand seulement ce matin, j'étais ton lion.

Geoffrey parla d'une voix traînante comme il commençait à enlever ses vêtements.

— Tu as une fixation pour les animaux, femme, dit-il.

Son regard ne quitta jamais sa bouche, car la vérité de Dieu, il était fasciné par les lèvres boudeuses, se rappelant la magie de leur contact. Elizabeth mouilla sa lèvre inférieure avec le bout de sa langue. Elle était nerveuse, serrant les pans de son peignoir ensemble comme un bouclier face à son regard chaud.

— Je ne veux pas que tu me touches, dit-elle, essayant de paraître énergique et sachant qu'elle échouait lamentablement.

Chaque pore de son corps commençait à frémir d'impatience de son toucher, mais il n'y avait aucune façon de le savoir, non ?

— Je ne veux pas...

— Je ne me soucie pas de ce que tu veux, murmura Geoffrey.

Il se tenait debout à quelques centimètres d'elle, complètement nu, les mains posées sur ses hanches.

— Enlève tes vêtements, femme, ou je les arracherai de ton corps. Je te veux.

Elizabeth pensait lui refuser, mais un regard attentif dans ses yeux, elle savait que ce serait inutile. Elle était sa femme, se rappela-t-elle comme elle avait commencé à enlever son peignoir. C'était son devoir. Un devoir, oui, pensa-t-elle, mais il y aura peu de plaisir dans l'acte, se

promit-elle. Elle laissa tomber le peignoir sur le sol et imita sa posture, ses mains sur ses hanches, la tête penchée vers l'arrière de défi.

— Tu es une brute arrogante et déraisonnable, mais tu es mon mari et moi je ne te renierai pas. Sois en averti, Geoffrey, tu obtiendras peu de plaisir de l'acte du mariage ce soir, car je refuse absolument de répondre à ton contact. Est-ce compris ? demanda-t-elle.

Ses seins s'étaient soulevés à son discours nerveux et son expression sinistre.

Il la surprit en jetant sa tête en arrière et riant jusqu'à ce que les larmes remplissent ses yeux. Il est sûrement ivre, pensa-t-elle avec dégoût. Comment pourrait-elle lui donner une leçon s'il était trop ivre pour s'en soucier ?

— Je crois que tu as raison, femme. Il y aura peu de plaisir en effet. Quand je te touche, « peu » est le dernier mot que j'utiliserais pour définir nos réactions.

Il ne lui laissa pas le temps de réagir à ses paroles et la traîna contre lui, sentant son halètement au contact intime et rit de nouveau.

— Alors, tu ne me répondras pas ce soir ? demanda-t-il avec un défi dans sa voix.

— Je ne le ferai pas, murmura Elizabeth d'une voix chancelante tandis que son mari avait laissé une traînée des baisers mouillés sur le côté de son cou.

Elle constata qu'elle devait s'accrocher à ses bras épais avec une force nerveuse si elle voulait rester sur ses pieds. Sa langue, caressant la zone sensible à la base de son cou, forçait déjà les gémissements de sa gorge.

Elle aurait été en mesure de continuer à se tenir rigide dans ses bras, jusqu'à ce que ses mains soient descendues de son dos et aient commencé à lui masser les fesses. Quand elle commença à fondre comme du beurre contre lui, il l'attira brutalement contre son désir rigide, la pétrissant sans douceur contre son corps.

— Tu vas me supplier de te prendre, lui dit-il en tirant brusquement sa tête pour l'embrasser.

Sa bouche fit taire ses protestations, sa langue l'envahit à la recherche de la sienne. Elizabeth commença instinctivement à sucer et tirer sur

sa langue, et fut heureuse quand elle l'entendit gémir.

Il la souleva dans ses bras et la porta sur le lit, où il la déposa sur le ventre, descendant au-dessus d'elle. Elle pensait étouffer avant qu'il ne se soulève et se mette à l'embrasser tout le long du dos. Au moment où il atteignit la base de sa colonne vertébrale, Elizabeth serra les couvertures des deux mains et gémissait sous le plaisir. Geoffrey glissa une main entre ses jambes et se mit à la caresser, l'incendie se propagea à l'intérieur d'Elizabeth.

— Dis-moi ce que tu veux, exigea-t-il.

Ses doigts étaient implacables et Elizabeth lui aurait dit de cesser le doux supplice qu'il causait.

— Oui, Geoffrey, haleta-t-elle quand ses doigts envahirent sa chaleur. Je te veux.

Elle gémissait. Elle essaya de rouler, de le prendre dans ses bras, mais Geoffrey continuait ses actions. Il s'agenouilla entre ses jambes et souleva ses hanches.

— Dis-le encore, demanda-t-il, sa voix rauque.

— Je te veux, s'écria Elizabeth. S'il te plaît, Geoffrey, supplia-t-elle.

Geoffrey gronda sa satisfaction et plongea en elle rapidement, la remplissant complètement. Elizabeth commença à gémir de plaisir, les yeux fermés de ravissement. Elle atteignit l'orgasme quand Geoffrey s'arrêta, la retourna et l'attira dans ses bras. Il l'embrassa profondément, avidement avant de tomber du lit avec elle dans ses bras. Il s'allongea sur le dos et l'attira sur lui. Elizabeth s'accrocha à sa bouche, gémissant contre lui quand il la pénétra une fois de plus. Elle se pencha en arrière, se déplaçant lentement au début, puis augmentant ensuite sa vitesse jusqu'à l'explosion de l'esprit et des sens lui fasse sangloter son nom. Il répondit à son appel, se cambrant contre elle avec une force qui pénétra son âme. Il la tenait fermement contre lui avec ses mains sur ses hanches tandis que les tremblements les enveloppaient tous les deux. Leurs regards se trouvèrent et se fixèrent, mais il n'y avait aucune victoire dans l'expression de Geoffrey, ni aucune soumission dans celle d'Elizabeth, les surprenant tous les deux.

Elizabeth ferma lentement les yeux et s'effondra sur sa poitrine qui montait et descendait avec sa respiration difficile, tandis qu'elle essayait de reprendre ses esprits. C'était une tâche difficile qu'elle

s'était fixée. Tout continuait à être intensifié. Ses sens étaient encore affinés, encore inondés de stimuli. L'odeur musquée de leurs ébats pénétrait son corps, rendant plus difficile de pousser un soupir d'acceptation. Même la bougie, lançant une lueur d'or sur leurs corps luisants semblait un événement érotique.

S'il te plaît, Geoffrey, ne te réjouis pas et ne te moque pas de moi, le pria-t-elle silencieusement. Elle réalisa qu'elle caressait les poils sur sa poitrine et s'arrêta.

— Chaque fois, c'est comme la première fois, murmura-t-elle contre sa peau, et en regrettant ensuite de ne pas avoir gardé ses pensées pour elle.

Sa respiration avait ralenti et il y avait la possibilité qu'il s'endormirait bientôt. Peut-être qu'il ne lui rappellerait pas son défi et sa victoire évidente.

— Non, mon amour, chaque fois, c'est toujours mieux, dit-il d'une voix rauque.

Sa main commença à caresser lentement sa cuisse.

— Regarde-moi, Elizabeth, ordonna-t-il. Je ne sais pas si je t'ai blessée.

Elizabeth appuya sa tête sur ses mains et le regarda dans les yeux. Elle combattait l'envie de se pencher et de l'embrasser de nouveau.

— Tu ne m'as pas blessée, dit-elle d'une voix douce.

Ses mains lissaient les cheveux de son visage avant de prendre ses joues en coupe avec une telle tendresse que des larmes remplissaient les yeux d'Elizabeth. Il se pencha et déposa un doux baiser chaud sur ses lèvres entrouvertes.

— Ce que nous avons... cette chose entre nous, ce serait un blasphème de l'utiliser comme une arme pour blesser l'autre. Jamais tu n'essayeras de retenir ce qui est à moi, dit-il, sa voix sans aucune colère mais ressemblant seulement à une douce caresse. Et jamais je ne retiendrais ce qui t'appartient.

— Mais Geoffrey, murmura Elizabeth, comment peut-on...

— La bataille entre nous s'arrête à la porte de notre chambre, femme.

— Et reprend à la lumière de chaque nouveau jour ? demanda-t-elle, incapable de garder la tristesse de sa voix.

— Si tu le souhaites, reconnut Geoffrey.

Elizabeth n'avait pas de réponse pour lui. Elle ferma les yeux et appuya sa joue contre sa poitrine. Ses paroles la confondaient. Peut-être, pensa-t-elle avec un bâillement, peut-être qu'à la lumière du jour, elle serait en mesure de démêler tout cela.

Geoffrey était si sûr que le lendemain matin, après avoir exigé aucune retenue dans l'intimité de leur chambre, que sa femme docile, lui donnerait les excuses qu'il avait demandé. Docile ! Ha ! renifla Geoffrey à haute voix, n'était certainement pas le mot pour décrire sa nouvelle épouse.

Pourquoi avait-elle l'audace d'ignorer sa demande d'excuses. Il secoua la tête en se souvenant de la façon dont elle avait courageusement marcher à la fenêtre et indiquer le soleil. Oh, comme elle le mettait en colère ! Et c'était comme si sa colère ne l'affectait pas. Il enferma Elizabeth dans leur chambre et ordonna qu'elle ne reçoive ni nourriture, ni eau... ni visiteur. Et tout le monde semblait disposé à le laisser faire, pensa-t-il en souriant à lui-même, déduisant très probablement que la querelle entre mari et femme serait réglée par la nuit tombante.

Mais ce n'était pas arrivé, bien sûr, et l'interférence commença le lendemain, subtil d'abord, puis de façon plus évidente pour le plus ignorant des hommes. Geoffrey se dirigea dans la chambre et trouva la porte ouverte. De la nourriture était mystérieusement apparue dans leur chambre sur des plateaux que personne ne se souvenait avoir transporté. Mais sa femme n'avait pas pris une bouchée ou gorgée. Au troisième jour, c'était lui-même qui essayait de la séduire. Et vers la fin du quatrième jour, il avait ordonné :

— Je n'aurais pas ta mort sur ma conscience, se souvenait-il avoir dit.

Et quand elle leva un sourcil à la question, il murmura quelque chose concernant l'affection de son grand-père ou son petit frère, ne souhaitant pas affliger n'importe lequel des deux. C'était alors qu'il élaborait un plan pour la ramener et il avait effectivement pensé que cela fonctionnerait. Cela marcherait avec les autres femmes qu'il pourrait avoir, se dit-il. Mais pas Elizabeth. Elle ne ressemblait à aucune autre ! Les fines coutures passèrent inaperçues et la couturière avait dû lui demander de lui ordonner d'essayer les nouvelles robes.

Lui, bien sûr, l'avait fait, plus furieux contre lui-même qu'avec elle. Apprenez à connaître votre adversaire !

Combien de fois cette déclaration avait été serinée dans sa tête. Le problème ici, admettait Geoffrey, était qu'il ne connaissait pas Elizabeth aussi bien qu'il le pourrait, et en vérité, il ne voulait pas qu'elle soit son adversaire.

— Avec votre permission, Geoffrey, je voudrais vous dire quelques mots.

L'interruption ramena Geoffrey au présent. Il leva les yeux et vit le grand-père d'Elizabeth, Elslow, se tenant debout devant lui.

— Vous marchez avec le silence d'un chasseur, le complimenta Geoffrey. Je ne vous ai pas entendu.

— Votre esprit était ailleurs ? demanda Elslow, souriant avec la connaissance.

— Oui, en effet, admit Geoffrey.

— Sur ma petite-fille, sans aucun doute, déclara Elslow comme un fait et agita sa main de renvoi quand Geoffrey commença à protester. Assez de cela, Geoffrey. Vous vous comportez comme un enfant dans cette affaire.

Geoffrey était tellement sidéré par la déclaration de son nouvel ami qu'il ne pouvait que secouer sa tête.

— Vous risquez beaucoup avec ses mots, Elslow, dit-il d'un ton irrité.

Elslow ne parut pas affecté par la menace implicite.

— Allons donc, Geoffrey. Je ne risque rien. C'est vous qui risquez tout.

Il tira un tabouret – sans permission, remarqua Geoffrey – et s'assit en face du baron. Il lui fallut du temps pour ajuster ses longues jambes devant lui et seulement quand il fut confortablement installé qu'il regarda le baron.

— Elle tient son obstination du côté de son père, vous savez, dit-il en souriant.

Geoffrey se surprit à rire.

— Elle l'est, reconnu-t-il. Je ne peux pas lui donner ce qu'elle veut,

Elslow, pas encore. Et à cause de cela, elle n'a aucune confiance en moi.

— Elle pense que vous vous en fichez, dit Elslow.

C'était la première fois entre eux que Geoffrey parlait de sa femme et Elslow était très heureux. Il sentait que sa petite-fille voulait faire la paix.

— Comment peut-elle penser que je m'en fiche ! Je l'ai appelée « mon amour » un soir. Certes, c'était dans le feu de la passion, mais quand même, c'était une affection... Elle est la seule femme que j'ai...

Elslow essayait de ne pas rire.

— Parlez avec elle et utilisez des mots plus mielleux. Expliquez votre position, exhorta-t-il.

— Je ne veux pas.

Le refus calme était dépourvu de colère.

— Ce n'est pas à moi de l'expliquer, fit-il valoir. Elle doit apprendre la patience. C'est ainsi que ça fonctionne.

— Et vous avez obtenu votre obstination de votre mère ou de votre père ? demanda Elslow en souriant.

Geoffrey avait l'air étonné par la question.

— Aucun, dit-il. Je ne me rappelle pas de mes parents.

— C'est ce qui explique votre confusion sur ses sentiments, dit Elslow de façon très neutre. Mais je vous dis cela, Geoffrey : j'ai appris au fil des ans que nous n'aimons pas chez les autres ce que nous trouvons en nous-mêmes.

Geoffrey se leva et faillit trébucher sur les pieds d'Elslow.

— Marchez avec moi et expliquez votre énigme.

Elslow accepta en hochant la tête et suivit Geoffrey à l'extérieur. Ils ne parlèrent pas jusqu'à ce qu'ils soient dans la cour en direction de l'extrémité sud de la zone.

— Vous êtes si têtu, déclara Elslow.

Il imita l'allure de Geoffrey en joignant également ses mains derrière son dos comme ils montèrent la légère pente.

— Geoffrey, vous êtes plus âgé et plus fort tant d'esprit que de corps, et donc vous devez faire amende honorable. Enseignez-lui ce que vous attendez d'une main et d'une langue douce, autrement vous la perdrez.

— Et si je ne l'avais jamais eue ? se trouva à demander Geoffrey.

— Oh oui, mon fils, dit Elslow.

Il sourit à lui-même et pensa : Ils ne le savent pas encore qu'ils s'aiment et c'est ça leur problème. Chacun se protège de l'autre.

— Du moment où elle a dit ses vœux, elle est devenue vôtre.

Geoffrey secoua la tête et se mit à marcher plus vite.

— Vous vous trompez, murmura-t-il et lorsque Elslow ne répondit pas, Geoffrey lui jeta un regard et continua : Elle parle toujours du grand amour entre sa mère et son père. Je n'ai jamais vu un tel amour, pas même entre Guillaume et Mathilda, que Dieu ait son âme. Il donna un autre long regard à Elslow puis dit : Parfois, j'ai pensé qu'Elizabeth composait ses histoires. Il n'y a pas deux personnes qui se laisserait devenir si attacher l'un à l'autre... être si vulnérable. C'est stupide.

— Ils n'avaient pas le choix, déclara Elslow. Mais ce n'est pas arrivé du jour au lendemain comme ma petite-fille voudrait vous le faire croire. Votre chevalier a épousé ma fille pour gagner Montwright et je peux témoigner du fait que les deux jeunes mariés se sont battus comme des lions et des tigres au début. Deux fois ma fille est partie en courant loin de lui, dit-il en riant. Elle a même emmené ses deux filles avec elle !

— Racontez-moi, demanda Geoffrey.

Il se trouva à sourire en pensant à ce qu'Elslow lui disait, se demandant si Elizabeth connaissait ces détails de la vie de ses parents.

— Thomas avait deux petites filles à l'air pitoyables, commença-t-il. Elles ressemblaient à des orphelines, vêtues de parures avec un regard si triste dans leurs yeux que cela déchirait le plus dur des cœurs. Elles étaient de jeunes enfants quand leur mère est morte, puis elles ont été séparées de tout ce qu'elles connaissaient et placées dans un foyer froid à Montwright. Il a fallu seulement un mois à ma fille pour

redresser la situation. La première fois qu'elle s'est enfuie de son mari, elle est venue à moi, à Londres, et la transformation qui avait eu lieu avec les petites filles était incroyable. Elle les aimait et les enfants s'épanouissaient sous ses soins.

— Mais qu'est-ce que Thomas a fait ? demanda Geoffrey.

— Eh bien il est venu la chercher, bien sûr, répondit Elslow. Il a utilisé ses filles comme excuse pour ne pas la battre. Il l'aimait depuis le début mais il était trop têtue pour l'admettre.

Geoffrey s'arrêta à mi-pas et se tourna vers Elslow.

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne l'avez pas détesté. Il a pris ce qui était à vous et vous a chassé.

— Mon avis était contre lui, je dois l'admettre, répondit Elslow. Mais ensuite, j'ai vu ma fille avec ses deux petites filles. Elle était devenue leur héroïne. J'ai vu aussi comment Thomas la regardait et lut le souci dans ses yeux. Je lui ai dit que je le tuerais s'il lui faisait du mal, et au lieu de se fâcher contre ma menace, il a reconnu que je devrais le faire. Il m'a donné sa parole de l'honorer et la protéger, et il l'a tenue jusqu'à sa mort.

Geoffrey essayait d'imaginer Thomas dans son esprit, mais l'image était floue.

— Il était un homme humble, selon mon souvenir, et plutôt calme.

— Il était heureux.

— Comme je l'étais, cassa Geoffrey. Jusqu'à ce que votre petite-fille entre dans ma vie. Je mettrais fin à ce chaos, Elslow et les choses reviendront à la normale.

Elslow savait qu'il en avait assez dit. Il hocha la tête et prit congé. Il donnerait le temps à Geoffrey d'absorber ce dont ils avaient discuté et ensuite, il le pousserait de nouveau. Le rôle de conciliateur était nouveau pour Elslow et il se retrouva assoiffé de son effort. Il hâta le pas dans sa quête d'une tasse de bière fraîche. Peut-être qu'il pourrait défier Roger dans une autre partie d'échecs, se dit-il, souriant avec impatience.

Geoffrey se tenait là où il était, son esprit considérant ce qu'Elslow avait dit. Il redressa ses épaules et prit une direction différente, ses mains encore croisées derrière son dos, comme il tourna autour du

côté de la forteresse.

Petit Thomas l'appela et Geoffrey fit une pause dans sa marche. Il regarda le petit garçon courir vers lui, tenant une petite lance dans ses bras. Elslow avait façonné la lance jouet la veille.

— Et que fais-tu ? demanda-t-il avec ce qu'il considérait sa voix agréable.

— Je vais apprendre la quintaine, cria l'enfant.

— Et qui va t'apprendre cet exercice ? demanda Geoffrey en souriant.

— Gerald, dit Thomas, indiquant l'écuyer qui venait maintenant du côté du fort avec son cheval traînant derrière. Vous voyez ce qu'il a fait ?

Geoffrey regarda où Thomas pointait. Là, enfoncé dans la terre, se trouvait un poste de cinq pieds. Au sommet, il y avait une autre pièce en forme de croix. À l'une des extrémités était suspendu un chevalier de paille et à l'autre bout pendait un sac de sable. Le but de l'exercice était de pousser la lance sur le faux chevalier, mais avec assurance et rapidité, autrement le sac de sable se balancerait autour avant que le cavalier ne le frappe de sa selle. La quintaine était un exercice que les écuyers plus vieux préféraient et trop dangereux pour un enfant aussi petit que celui debout devant lui.

— Aujourd'hui, lui dit-il, il te suffira de regarder. Et peut-être que demain, tu pourras t'asseoir devant Gerald pendant qu'il pratiquera cet exercice des plus difficiles, dit Geoffrey.

Gerald se balança sur la selle de son cheval, puis montra à Thomas comment l'exercice se passait. L'enfant était tellement impressionné qu'il laissa tomber sa lance et tapait dans ses mains avec approbation.

— Encore une fois ! cria-t-il en courant plus près de l'écuyer. Encore !

Gerald, voyant qu'il avait toute l'attention de son baron, était impatient de s'y conformer. Il tenait à montrer à son baron comment il était agile et rapide. Il tourna le cheval et le fit courir vers la cible, et jeta sa lance comme une hache. Son but était d'atteindre la région de la poitrine, mais il se sous-estima dans son enthousiasme, et la lance coupa la touffe de paille juste en dessous du casque, causant au corps de paille de tomber dans un tas tandis que la tête se balançait dans son état décapité.

Gerald était mortifié. Montrer une telle maladresse devant son baron était humiliant. Il commença à faire des excuses quand il aperçut le visage de l'enfant. Ce qu'il vit arrêta le malaise. Il ne pouvait que regarder. Puis le cri du garçon éclata, perçant l'air comme la libération d'une âme torturée de l'enfer, un son si dévastateur que Gerald dû se boucher les oreilles pour empêcher le tourment d'atteindre son âme.

Geoffrey fut le premier à réagir. Il couru vers l'enfant, le tourna pour examiner son visage. L'angoisse qu'il perçu lui fait mal dans son cœur. Encore et encore, l'enfant criait et tout ce que Geoffrey pouvait faire était de le tenir solidement contre lui. C'était peu de réconfort, il le savait, mais le garçon ne semblait pas savoir qu'il était tenu.

Roger, avec Elslow derrière lui, coururent vers lui. Geoffrey leur fit signe que tout allait bien, puis souleva l'enfant dans ses bras. Les cris perçants diminuèrent et le garçon commença à sangloter. Il fut rapidement épuisé de son choc et reposa sa tête sur l'épaule de Geoffrey, s'accrochant à lui avec ses mains alors qu'il était confronté à ses souvenirs.

— Ma maman, sanglota-t-il.

— Tu es en sécurité maintenant, Thomas. En sécurité, scanda Geoffrey alors qu'il tapota le garçon sur le dos.

Ses paroles calmèrent l'enfant et les sanglots déchirant disparurent. Tant Roger qu'Elslow libérèrent le chemin comme Geoffrey marchait en tenant toujours l'enfant dans ses bras. Son intention était d'emmener le garçon à sa sœur.

Soudain, Elizabeth apparut. Elle courut vers eux avec un regard sur son visage aussi attristé que Geoffrey à la détresse de l'enfant. Elle s'arrêta quand elle vit qu'ils venaient vers elle, mais continuait de sembler terrifiée.

Geoffrey pouvait dire par la façon dont elle regardait le dos de son frère qu'elle le croyait blessé et il secoua la tête, puis dit d'une voix douce :

— Il se souvient.

Elizabeth comprit. Des larmes remplirent ses yeux et elle hocha la tête, étendant une main tremblante pour toucher son frère. Geoffrey s'empara de sa main et l'attira à son autre côté. De son bras encerclant ses épaules, il commença à marcher de nouveau.

Elle se trouva appuyée contre lui. La terreur que son frère ait été horriblement blessé était terminée. Elle sentait la sécurité et la paix en Geoffrey qui la tenait et, pour le moment, une trêve. Ils étaient unis pour ce court laps de temps, tant en offrant leur confort que leur force au petit dans le besoin. Sans échanger un mot, tous trois entrèrent dans la maison.

— Thomas, ne te suspens pas sur ce rebord, ordonna Elizabeth. Tu vas tomber de deux étages et perdre ton intelligence.

Le garçon ignora l'ordre d'Elizabeth et continuait à se pencher par la fenêtre de sa chambre, crachant en bas à ses victimes sans méfiance entre le fou rire de plaisir de ses sept ans.

Geoffrey ouvrit la porte de leur chambre à temps pour entendre les paroles suivantes de sa femme :

— Si tu ne descends pas de là à l'instant même, je dirai à ton Baron et il sera en colère. Et si je lui demande, il te donnera une raclée sonore.

La promesse opéra et son petit frère se précipita au sol, renversant le tabouret auquel il avait monté comme une échelle.

— Peut-être qu'il ne t'écouterà pas, dit Thomas avec un autre petit rire.

Il aimait voir sa sœur perdre patience à l'occasion, surtout quand il s'ennuyait avec le confinement.

— Il écoutera.

L'assurance tranquille finit par renverser l'enfant. Thomas tourna de larges yeux bleus à son baron et tourna au rouge écarlate. Geoffrey regarda le garçon en fronçant les sourcils et se tourna vers sa femme. Tenant son masque d'indifférence pour le bien de l'enfant, il dit d'un ton sérieux :

— Tu veux que je le batte ou pas ?

Elizabeth savait qu'il était taquin à l'éclat d'or chaud éclairant ses yeux. Elle faillit éclater de rire, mais s'arrêta en voyant que son frère l'observait.

— Je dois réfléchir à tout cela, cher mari, dit-elle en feignant de considérer l'idée. Puisqu'hier, ce frère impétueux qui est le mien a causé beaucoup de ravages. Il a mis du miel dans le casque de

Gerald...

— Je pensais qu'il trouverait ça drôle, l'interrompt Thomas avec une détresse évidente.

Il n'aimait pas voir ses péchés défiler devant son nouveau baron.

— Gerald ne trouve pas cela drôle, riposta Elizabeth, gardant son expression sérieuse, et aujourd'hui, Roger l'a confiné à notre chambre parce qu'il a essayé de monter sur le dos de mes chiens. Et maintenant, finit-elle, il ne tient pas compte de mes ordres et essaie de cracher sur tes soldats. Que penses-tu de ce comportement, Lord ?

Geoffrey secoua la tête et considéra l'enfant qui baissait la tête devant lui. Cela faisait cinq jours depuis que le petit avait retrouvé la mémoire et depuis ce moment, Geoffrey voyait que la transformation complète dépassait le garçon. Il était sauvage et totalement imprudent, et avait été sauvé d'une mort certaine au moins deux fois par jour par lui ou quelqu'un d'autre.

— Que dis-tu pour ta défense ? demanda-t-il à l'enfant.

Le rire se construisait à l'intérieur de lui, mais il n'osait pas le montrer. L'enfant avait besoin de savoir qu'il y avait des limites et qu'il devait les respecter, autrement il ne verrait jamais sa chevalerie. Par ailleurs, se raisonna Geoffrey, s'il montrait un sourire, sa femme le battrait très probablement.

Thomas s'agenouilla et posa sa main sur son cœur. Il jeta un coup d'œil pour voir si son action dramatique plaisait au guerrier et trouva l'énorme homme fronçant toujours les sourcils. En fermant fermement les yeux, il dit :

— Je suis désolé et je ne le ferai plus. Je vous le promets, dit-il d'une voix pleine d'espoir.

— Tu es totalement indiscipliné et je me demande si tu ne deviendras jamais un chevalier, déclara Geoffrey. Maintenant, lève-toi et suis-moi. Je vais te mettre au travail afin que tu ne puisses plus faire de bêtises.

— Mari ? Puis-je avoir un moment avec toi ?

La question doucement posée par Elizabeth ressemblait à un coup tendre à son cœur.

— Va m'attendre au bas des escaliers, dit-il à l'enfant.

Aussitôt que la porte se referma derrière l'enfant, Geoffrey commença à rire.

— Ce n'est vraiment pas drôle, dit Elizabeth avec exaspération. Grand-père le laisse courir comme un lionceau sauvage. Il n'a absolument aucune manière.

— Il n'est pas si mauvais, répondit Geoffrey, et avec le temps, il apprendra ce que l'on attend de lui.

— Sara m'a dit que tu avais ordonné que le déménagement commence, dit Elizabeth, changeant de sujet. Qu'est-ce...

— J'allais t'en parler ce soir quand nous serons seuls, dit Geoffrey.

Il était toujours prudent quand il visitait sa nouvelle épouse, car il appréciait la trêve temporaire entre eux et ne voulait pas que ça se termine.

— Nous allons partir pour ma maison dans une quinzaine de jours. Je dois m'occuper d'une affaire loin d'ici, dit-il, ne lui disant délibérément pas sa destination ou l'intention, mais cela ne prendra pas trop de temps, et quand je reviendrai, je te souhaiterai prêle.

— Et Thomas ? demanda Elizabeth, redoutant sa réponse.

Elle joignit ses mains derrière son dos afin qu'il ne voit pas son tremblement.

— Il restera ici avec ton grand-père comme tuteur temporaire pour peu de temps, dit Geoffrey. Je ne veux pas le retirer de ce qui lui est familier pour le moment. Il a connu assez de changements en peu de temps. (Il sourit à sa femme quand il vit sa réaction étonnée à ses paroles.) Tu me crois un tel monstre que je ne considérerais pas les sentiments du garçon ?

— Pas du tout, murmura Elizabeth, lui rendant son sourire. Je pense que tu es très raisonnable.

— L'été prochain, Thomas viendra vivre avec nous. Cela devrait me donner suffisamment de temps pour clouer mes biens afin qu'il ne puisse pas les détruire.

Sa plaisanterie au sujet de l'aspect sauvage de son frère et sa maladresse élargit son sourire. Elle hocha la tête et dit :

— Je t'aiderai, cher mari.

Elle marcha vers lui, timide mais déterminée, et mit ses bras autour de sa taille.

— Alors, tu n'enverras pas mon frère au roi ? demanda-t-elle. Tu as changé d'avis ?

— En effet, admis Geoffrey, qui aimait la sensation d'elle contre lui, et tout en lui caressant les cheveux, il ajouta : Je constate que dernièrement, j'ai changé d'avis au sujet de nombreuses questions.

— Comme quoi ? demanda Elizabeth en lui souriant.

Il commença à répondre, mais Elizabeth se leva et l'embrassa avant qu'il ne puisse prononcer un mot. Il lui rendit son baiser, suivi d'un autre, puis d'un autre.

— Comme aimer ton affection pour moi, dit-il enfin. Je suis devenu plus habitué à tes manifestations flagrantes, femme, comprenant, bien sûr, pourquoi tu ne peux pas t'en empêcher.

Elizabeth se mit à rire et un éclat scintillait dans ses yeux. Geoffrey voulait voir ce que ce certain regard signifiait et attendit la plaisanterie ou piège qu'elle était sur le point de poser. Oui, se dit-il, il commençait à bien la comprendre.

— Te penses-tu si irrésistible ? demanda-t-elle.

— En vérité, pas vraiment, jusqu'à ce que tu sois entrée dans ma vie, répondit-il. La cicatrice dérange beaucoup, dit-il quand elle commença à placer de doux baiser, l'un après l'autre le long de celle-ci, mais toi...

Il ne pouvait pas se rappeler ce qu'il disait comme la bouche de sa femme atteignit le lobe de son oreille et son souffle chaud le rendait fou de désir.

— Arrête cette folie, femme, ordonna Geoffrey. Il fait jour et il y a beaucoup de choses que je dois régler.

Il essaya de garder sa voix forte et déterminée, mais il sut qu'il avait lamentablement échoué. Elizabeth s'écarta et lui donna un long regard sensuel.

— D'accord, mon mari, accepta-t-elle dans un murmure qui

ressemblait à une attaque contre son âme. Il y a beaucoup à faire.

Geoffrey la ramena dans ses bras et l'embrassa voracement.

— Tu es indisciplinée, femme, dit-il avec un soupir.

Cela avait commencé comme un jeu pour elle, cette intention de lui montrer qu'il la trouvait irrésistible aussi, mais Elizabeth oublia son but. Le jeu avait pris avec ses baisers enchanteurs, ses promesses passionnantes murmurées contre son oreille.

Elle se souviendrait plus tard qui déshabillait qui, ou comment, reconnaissant seulement l'explosion de ses sens quand elle était de retour dans ses bras, touchant et caressant sa peau.

— Si chaud, Geoffrey, l'entendit-elle gémir contre sa bouche. Tu me rends si...

Sa langue arrêta ses mots, poussant à l'intérieur avec l'insistance de velours.

Elizabeth laissa son besoin sauvage prendre le relais. Elle planta ses ongles dans ses épaules quand il la tourna et la plaqua contre le mur et entra en elle. Il n'était pas doux avec elle, ni elle avec lui. Il la tenait contre ses hanches et essayant de se concentrer en ralentissant l'allure, désirant qu'elle explose avant lui, mais son mouvement frénétique contre lui faisait que la pensée quitta son esprit. Il entra en elle encore et encore, désormais aussi sauvage qu'elle et il entendit à peine ses cris gutturaux contre son épaule.

— Je t'aime, Geoffrey.

Les mots, l'engagement verbal, dégringola avec sa libération physique. Elle ne pouvait plus arrêter leur flux qu'elle ne pouvait arrêter les tremblements torturant son corps.

— Je t'aime, je t'aime, murmura-t-elle comme une litanie quand elle sentit son mari frémir contre elle.

Elizabeth posa sa tête sur son épaule, traça un cercle avec le bout de sa langue, goûtant la transpiration salée qu'elle avait causé, inhala le parfum riche et sensuel qui était Geoffrey, et se glorifia dans le contentement heureux. Il la tenait si fort contre elle qu'elle avait du mal à reprendre son souffle, mais elle n'objecta pas ni fit aucune protestation. Elle ferma ses yeux en paix béate et détendue de son emprise sur lui.

La respiration de Geoffrey se calma, mais il continuait de la tenir contre lui, peu disposé encore de laisser passer le moment.

— Tu m'intoxiques, murmura-t-il d'une voix rauque.

— Tout comme tu m'intoxique, répondit Elizabeth.

Sa voix était paresseuse et aussi douce et légère que son humeur. Elle sourit et savait qu'il souriait également à l'intérieur d'elle. Geoffrey redressa les épaules et déposa Elizabeth sur le sol. Il regarda attentivement dans ses yeux comme s'il y cherchait quelque chose, pensa-t-elle.

Ses lèvres étaient enflées de ses baisers, ses yeux écarquillés par la confiance innocente et Geoffrey pensa qu'elle était la plus séduisante, la plus charmante femme du monde.

— Je ne t'ai pas rendu heureux ? demanda Elizabeth avec confusion.

Elle ne comprenait pas pourquoi il continuait à la regarder avec tant d'attention. Geoffrey plaça ses mains sur les côtés de son visage et répondit :

— Tu as dit que tu m'aimes, Elizabeth. Était-ce dans le feu de la passion ou pour de vrai ?

Il fronça les sourcils, puis dans l'attente de sa réponse, son cœur se trouva suspendu au-dessus de l'abîme d'incertitude.

— Je t'aime.

Elle l'admettait la vérité encore d'une voix timide et souhaitait qu'il la laisse partir pour qu'elle puisse se protéger de son regard. Elle s'ouvrait ouvertement à lui en lui donnant la vulnérabilité qu'elle gardait habituellement si bien cachée et protégée.

— Je ne le savais pas jusqu'à ce que je te le dise, murmura-t-elle ensuite.

Geoffrey sourit, les yeux pleins de tendresse. Il frotta le côté de sa joue avec son pouce avant de se pencher et de l'embrasser doucement sur les lèvres.

— Tu me fais plaisir, femme, murmura-t-il. Je ne sais rien de l'amour comme toi. Mes années de formation ne m'ont pas exposées à de tels sentiments.

Geoffrey la lâcha et commença à ramasser ses vêtements. Elizabeth resta immobile, prête de continuer d'entendre son discours. Il savait qu'elle attendait et se trouvait irrité qu'elle en veuille plus de lui. Il l'ignora tout en s'habillant et se retourna vers elle.

— Je suis très heureux que tu m'aimes, dit-il. Et peut-être quand je serai un vieillard, je te dirai la même chose.

Sa voix arrogante stupéfiait Elizabeth et elle croisa les bras devant elle, prête à en découdre. Elle réalisa alors qu'elle était toute nue, et se précipita sur le pied du lit pour atteindre sa robe. Quand elle fut couverte et sécurisée par sa tenue, elle se tourna vers lui et dit :

— Je n'ai pas demandé ton amour, Geoffrey, et la vérité de Dieu, je ne sais pas pourquoi je t'aime.

— Tu ne comprends pas, femme, la calma Geoffrey. Il n'y a pas de place pour l'amour dans la vie d'un guerrier. Seuls les idiots permettent ce sentiment de les guider. Quand je serai vieux avec beaucoup de fils, alors je me permettrai de devenir...

— Idiot ? demanda Elizabeth.

Elle s'aperçut que sa colère avait disparu et qu'elle avait tout à coup envie de rire. Pauvre Geoffrey, pensa-t-elle avec exaspération. Il avait encore tellement de choses à apprendre ! Tu m'aimeras, cher mari, sinon, je t'étranglerai.

— N'ose pas rire de moi quand je te dis mes sentiments.

Geoffrey secoua la tête à la facilité avec laquelle elle pouvait le mettre en colère.

— Je ne riais pas, dit-elle, essayant de paraître contrite. Seulement souriante.

— Ne me corrige pas, murmura Geoffrey.

Un coup fort vint à la porte et Geoffrey se trouva reconnaissant d'être interrompu.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-il plus fort qu'il en avait eu l'intention.

— Les deux messagers sont de retour, Lord, lança un soldat à son mari.

Elizabeth fronça les sourcils, se demandant d'où venaient les

messagers, mais décida, à l'expression aigre de son mari, de ne pas lui demander. Il y avait des façons plus faciles et moins bruyantes pour savoir, pensa-t-elle.

— Geoffrey ?

La voix d'Elizabeth l'appela comme il commença à marcher à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? lança-t-il sèchement.

Son humeur devenait vite furieuse et tout cela parce qu'elle essayait d'atteindre son âme et lui demander des mots qu'il n'était pas prêt à libérer. En vérité, il ne savait pas s'il ressentait les mêmes sentiments des mots de sa déclaration. Il y avait une chance qu'il ne les possédait pas, et que, admettait Geoffrey à lui-même, l'effrayait plus que la vulnérabilité qu'elle voulait lui donner. Il n'avait jamais été effrayé auparavant. Il y avait beaucoup à réfléchir et plus tôt Geoffrey s'éloignerait, plus tôt il pourrait confronter ses sentiments confus. Il n'aimait pas le chaos dans lequel elle venait de le plonger.

— Notre sujet est clos, femme, décida-t-il avant qu'elle en parle de nouveau.

Il se tourna à nouveau et était à la porte avant qu'Elizabeth puisse se déplacer.

— Geoffrey !

Elle hurla son nom à tue-tête puis se couvrit la bouche avec ses mains pour ne pas que son rire l'atteigne. Son mari était à la porte, ses mains sur ses hanches et un froncement de sourcils sur son visage.

— Quoi ? rugit-il d'une voix qui aurait mit un homme à ses genoux.

Elle n'était totalement pas intimidée. Eh bien, par Dieu, il ferait disparaître ce sourire de son visage et lui montrerait sa peur ou...

— Tu as oublié tes bottes, Baron.

Elizabeth riait pendant tout le temps qu'elle s'habilla, s'arrêtant plusieurs fois pour essuyer les larmes de ses joues. Oui, elle l'aimait, pensa-t-elle quand elle regagna son contrôle. Il venait une liberté avec sa nouvelle connaissance et une légèreté d'esprit. Elle imagina l'expression sur son visage quand il avait réalisé qu'il était pieds nus, et entra rapidement dans une nouvelle crise de fou rire.

Puis elle se rappela les messagers et décida de découvrir ce qu'ils rapportaient, d'où ils venaient. Elle se précipita sur sa brosse à cheveux et lissa l'ourlet de sa nouvelle tunique lavande. Aussi silencieusement que possible, elle se hâta de descendre les escaliers, mais s'arrêta à l'entrée de la salle quand elle entendit son mari dire d'une voix fâchée :

— Il a ignoré ma sommation ?

Elizabeth se déplaça au mur, autrement son mari l'aurait découverte et se fit toute petite, car sa curiosité était grande.

Qui avait ignoré ses ordres et pourquoi ? se demanda-t-elle. La curiosité enleva toute culpabilité du péché d'écouter aux portes. Après tout, son mari hurlait assez fort pour réveiller les morts, comme c'était son habitude, pensa Elizabeth.

— Je ne lui ai pas parlé directement, Lord, dit le messenger. Un de ses hommes m'a dit qu'il s'était enfermé dans sa chambre et était fou de chagrin par la perte de sa femme. Il m'a aussi dit qu'il refusait la nourriture et essayait de se laisser mourir de faim.

Geoffrey s'appuya contre la cheminée, frottant son menton en pensant, mais leva les yeux à temps pour voir un éclair de lavande par le bord de la porte. Il attendit un moment et quand la tache ne bougeait plus, il savait que sa femme écoutait. Il sourit et décida de lui donner une leçon qui l'irriterait autant qu'elle l'irritait d'écouter sa conversation. Oui, pensa-t-il, il commençait à aimer ces jeux qu'ils jouaient entre eux. Il racla sa gorge et dit :

— Fou de chagrin ? Aucun homme ne devient fou de douleur par la perte d'une femme. Aucun homme ! Parce qu'elles sont trop facilement remplaçables. Mais un cheval, c'est une autre affaire, ajouta-t-il d'une voix forte.

Elizabeth réagit à ses pointes avec un halètement outré.

Maintenant, c'était elle qui se tenait debout à la porte avec ses mains sur ses hanches et un froncement de sourcils sur son visage.

— Un cheval ? lui cria-t-elle après lui à travers la pièce. Tu me préfères à un cheval ? Tu oses...

— Pourquoi, Elizabeth, as-tu eu la chance d'entendre ? demanda-t-il.

Ses yeux riaient à son malaise, mais sa voix était calme et pleine de

surprise feinte. Il sourit alors et Elizabeth savait qu'elle avait été dupée.

— Tu vois à travers les murs, mon mari ? dit-elle avec exaspération.

Elle entra dans la salle et vint à ses côtés, attendant sa réponse.

— Ce serait bien pour toi d'y réfléchir, répondit Geoffrey.

Il cligna de l'œil juste devant le messager. Elizabeth comprit et elle rougit à son petit spectacle d'affection.

— Je m'excuse de cette interruption, dit-elle en lui souriant.

— Et ? demanda son mari avec un sourcil levé.

— Et pour avoir écouté, murmura-t-elle. Bien que je le referai très probablement de nouveau.

— C'est indigne, rétorqua Geoffrey.

— Je sais, admit Elizabeth, mais c'est aussi la seule façon que je peux trouver pour savoir ce qui se passe. D'où vient ce messager, dit-elle, et qu'ai-je manqué d'autre ?

— Tu n'as rien manqué d'autre, lui dit Geoffrey, reconnaissant qu'elle n'ait pas su qu'il venait de Belwain. Et j'écoutais maintenant un rapport concernant de ton beau-frère « fou », Rupert.

Il ne pouvait cacher l'irritation dans sa voix.

— Rupert !

Sa voix était un chuchotement d'angoisse. Oh, pauvre Rupert. Elizabeth se retrouva submergée par la culpabilité et la honte. Elle n'avait pas donné au mari de sa sœur une pensée depuis la tragédie. Non, décida-t-elle, elle avait été trop enveloppée dans son chagrin pour penser à la souffrance des autres. Mon Dieu ! Comment se sentirait-elle si elle avait perdu Geoffrey comme Rupert avait perdu son amour, sa femme ! Elizabeth baissa la tête et dit une prière silencieuse pour son étourderie.

— ... et c'est tout ce que j'ai à signaler.

Les dernières paroles du messager reportèrent son attention sur ce qui avait été discuté.

— Vous avez bien fait, déclara Geoffrey. Allez et trouvez de la nourriture et à boire, maintenant.

Le messenger fit une gémulation devant Geoffrey, puis quitta la pièce. Geoffrey se tourna immédiatement vers sa femme et dit :

— Elizabeth, dit-moi ce que tu sais de ce Rupert.

— J'ai si honte, Geoffrey. Je devrais être partie chez lui pour lui offrir mon réconfort. Il était le mari de ma sœur et je savais que Margaret et lui étaient bien ensemble, de la façon dont ils se comportaient quand ils nous rendaient visite. Ils étaient un couple bien assorti, comme ma mère avait l'habitude de dire.

— Mais qu'en est-il de Rupert lui-même ? demanda Geoffrey. Que peux-tu me dire sur lui ? Peut-il être vraiment « fou de chagrin », demanda-t-il ? Est-il si faible qu'il ne peut pas quitter de sa chambre pour voir la tombe de sa femme ?

Il y avait de la raillerie dans la voix de Geoffrey et Elizabeth secoua la tête, attristée par ses questions et son ton.

— Tu ne comprends pas, murmura-t-elle.

Et maintenant, je connais parfaitement la difficulté de ta nature, pensa-t-elle. Tu ne m'aimes pas, autrement tu comprendrais. Un poids, comme une pierre, se logea contre son cœur et Elizabeth se détourna de son mari afin qu'il ne puisse pas voir la douleur dans ses yeux.

Geoffrey comprenait mal le retrait évident de sa femme, supposant à tort que la discussion de ses parents avait rouvert la blessure qu'elle faisait de gros efforts pour couvrir. Il posa sa main sur son épaule et la tourna lentement vers lui une fois de plus.

— Raconte-moi l'histoire de ce qui s'est passé ici encore une fois, Elizabeth. Je sais que c'est douloureux pour toi et je suis désolé, mais j'ai besoin de l'entendre à nouveau. Pour m'assurer, dit-il.

Elizabeth était perplexe sur ses dernières paroles et regrettait qu'il lui ait demandé.

— Mon récit t'aidera à comprendre quelque chose ? demanda-t-elle.

Geoffrey hocha la tête, et Elizabeth ajouta :

— Alors je vais te le dire.

Elle prit une grande respiration calmante et ferma ses yeux, puis répéta son histoire. Geoffrey ne l'interrompit pas une fois et elle était reconnaissante qu'il ne l'ait pas fait, comme elle voulait la terminer le plus rapidement que possible. Quand elle eut fini, elle leva les yeux vers les siens, essayant de lire dans ses pensées, de ses conclusions.

— Tu as laissé de côté quelque chose, déclara Geoffrey, se frottant le menton d'une manière réfléchie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Au premier récit, tu as dit que l'un des hommes portant des capuches a été blessé... poignardé, je pense que tu l'as dit.

— Oui, j'ai oublié ça, répondit Elizabeth. Margaret l'a poignardé. Pourquoi ? Est-ce important ?

— Peut-être. Où l'a-t-elle poignardé ? demanda-t-il d'une voix désinvolte, ses yeux en alerte.

Elizabeth se concentra et photographia la scène à nouveau, essayant de rester aussi détaché que possible. Dans son esprit, elle vit Margaret tourner et élever son poignard et...

— Juste en dessous de l'épaule, l'épaule droite. J'ai vu le sang apparaître à travers le tissu.

Elle regarda de nouveau Geoffrey, mais ne trouva aucune réponse dans son regard.

— À quoi tu penses ? demanda-t-elle.

— Pas maintenant, dit-il. Mais quand je reviendrai de mon voyage, tu auras tes réponses.

— Tu me demandes toujours d'attendre, dit Elizabeth, incapable de garder la colère de sa voix.

— Tu m'as donné ta confiance, lui rappela Geoffrey.

Il ajouta presque qu'elle lui avait donné son amour aussi, mais décida de ne pas parler de ce sujet à nouveau.

— Tu m'as fait une promesse, substitua-t-il à la place.

Mais j'ai fait une promesse à mes parents et mes sœurs aussi, se dit-elle. Ne devaient-ils pas passer avant sa promesse à son mari ? Elle

poussa un soupir de lassitude. Si seulement il pouvait comprendre sa position, pensa-t-elle.

— J'ai fait une autre promesse, murmura-t-elle.

Elle se tourna avant que son mari ne puisse répondre et se précipita hors de la pièce. Il y avait beaucoup qu'elle devait considérer et elle avait besoin d'être seule. Elle retourna dans sa chambre et s'assit sur le lit. Suis-je devenue obsédée avec ma vengeance ? se demanda-t-elle. Est-ce si mal de vouloir la justice, afin que leurs âmes atteignent le ciel ?

Les sanglots la prirent par surprise. Elle ne pouvait plus les retenir plus longtemps. Elle enterra son visage dans les couvertures et pleura jusqu'à ce qu'elle soit épuisée, pleurant la perte de sa famille. Je ne vous laisserai pas tomber, dit-elle à ses parents, ses sœurs. Je trouverai un moyen de rendre justice afin que vous puissiez reposer en paix. Le vœu était à peine répété dans son esprit quand l'idée s'imposa. Rupert ! Elle irait chez lui, le tirerait de son chagrin portant à sa connaissance la trahison de son oncle. Oui, elle lui donnerait une raison de sortir de sa chambre. Elle lui donnerait sa vengeance. Le transfert du vœu aussi, admit-elle, la libérerait.

La vengeance l'avait gardé saine quand elle aurait pu devenir folle, il ferait de même pour lui, décida Elizabeth. Cela lui donnerait un but. Rupert jurerait vengeance et était assez fort pour défier Belwain de dire la vérité. Il ne serait pas si préoccupé par la loi, pensa Elizabeth.

Elle sécha ses yeux et bondit du lit. Il y avait beaucoup à faire et avant la fin du jour. Elle devait convaincre Hammond de l'accompagner ou lui ordonner de trouver quelqu'un d'autre prêt à l'aider. Il le fera, pensa-t-elle avec détermination, si elle menaçait de faire cavalier seule. Et il ne la trahirait pas à Geoffrey. Non, pensa-t-elle, il me sera d'abord fidèle.

Elle partirait aussitôt que Geoffrey et ses hommes seraient sur leur chemin, tôt le lendemain matin. Et ce n'était pas une si grande distance de la maison de Rupert, pas si elle pouvait se rappeler le chemin du raccourci que son père avait trouvé par hasard. Avec un peu de chance, elle serait de retour avant que Geoffrey revienne. Elle n'avait pas d'espoir que son absence passerait inaperçu par ses hommes, mais d'ici là, il sera trop tard et l'acte aurait été accompli.

Chapitre 10

Elizabeth trempa dans la baignoire en bois dégageant un nuage de vapeur, l'eau parfumée à la rose depuis un long moment. Geoffrey s'était lavé et changé, et elle le renvoya à la table de dîner avec une vague mouvement du poignée.

— Je te rejoindrai bientôt, lui promit-elle avec un clin d'œil.

— Peut-être que je devrais te rejoindre maintenant, la taquina Geoffrey, hésitant à la porte.

Il voulait rester et lui donna un regard qui lui en disait autant.

— Tu ne peux pas, dit Elizabeth en riant. Tes hommes et mon grand-père t'attendent. Si tu es en retard, ils sauraient ce que nous... mon grand-père devinerait...

Geoffrey rejeta sa tête en arrière et rit de son malaise. Le chiffon humide le frappa au front et il força Elizabeth à sortir de la baignoire et lui donna un long baiser.

— Jusqu'à plus tard, dit-il d'une voix rauque pleine de promesses.

— Oui, murmura Elizabeth, jusqu'à plus tard. Mais maintenant, tu devras te changer, Lord, car j'ai partagé mon bain avec toi.

Elle rit de nouveau et se rassit à reculons dans l'eau, l'éclaboussant négligemment d'une main tandis que l'autre couvrait ses seins de sa vue.

Ah, il était un homme magnifique, pensa-t-elle comme elle étudiait d'une manière séduisante le corps de son mari. Il était habillé tout en noir, sauf la crête d'or proclamant sa valeur et l'eau était vraiment invisible contre le tissu sombre. Elle aimait quand il portait du noir, car cela irait bien avec la surprise qu'elle avait planifiée et était même allée très loin pour voir ce qu'il en ferait. Tant les braies noires et le biau étaient étalés sur le lit, avec la chainse blanc au sommet, et Geoffrey, quoiqu'il leva un sourcil interrogateur quand il vit ce que sa femme avait choisi comme tenue, ne posa pas de question.

Quelle contradiction elle est, pensa Geoffrey alors qu'il observait sa femme. Elle cache ses seins de moi avec la timidité d'une vierge, mais me dévisage avec une faim qui correspond à la mienne.

— Ton désir est clair, femme, dit Geoffrey avec une suffisance extrême.

Il secoua la tête avec désespoir feint et se dirigea vers la porte.

— Jamais tu ne me retardera, dit-il.

Elle entendit son rire à travers la porte et sourit avec impatience.

— Ce soir, mon cher mari, tu me retarderas dans mon sommeil. J'y veillerai.

Elle se précipita avec sa tâche de se séchage et tira ensuite la longue chainse sur sa poitrine à ses chevilles.

C'était l'une des nouvelles robes que la couturière avait créé pour elle, contrairement à la protestation, pour le chainse qui était généralement d'une couleur plus claire pour donner un contraste avec le b্লাই, mais Elizabeth avait été insistante. Elle correspondrait à son mari ce soir, tant dans la robe que dans la passion. Soupirant, elle tira la robe sur sa tête et la laissa tomber contre sa peau nue. Elle décida qu'elle ne porterait pas de chemise et se sentait rougir de son comportement impudique. Oh, les surprises que j'ai en réserve pour toi, mon mari, pensa-t-elle en souriant avec impatience. Même quand elle glissa le b্লাই sur le chainse noir, celui-ci étreignait encore ses courbes. Elle brossa ses cheveux, décida de ne pas les tresser puis se dépêcha de prendre dans un coffre ce qu'elle avait caché. Elle l'avait conçu elle-même, même si la couturière était assez douée pour le faire elle-même et Elizabeth était très satisfaite du résultat. Brodé sur la bande dorée du tissu était cousu avec des fils noirs le blason de son mari, résultat tout à fait merveilleux, pensa-t-elle avec fierté. Elle glissa le blason sur une épaule et le drapa sur un sein, jusqu'à sa hanche opposée, où elle l'attacha. Puis elle tira les chaussures en tissu noir de sous le lit et les mit. Elle était prête.

Elle atteignit la porte et l'ouvrit toute grande, comme Gerald l'écuyer était sur le point de frapper. Sa main était en poing en l'air, mais il resta figé dans l'acte alors qu'il regardait sa maîtresse.

— Vous êtes belle, lâcha Gerald. Vous portez son blason.

— C'est normal, non ? demanda Elizabeth avec un sourire.

— Ça l'est, Ça l'est, balbutia Gerald avec embarras. Je ne voulais pas dire que ça ne l'est pas, ma dame.

— Je sais que vous ne vouliez pas dire cela, l'apaisa Elizabeth. Vouliez-vous quelque chose ? dit-elle pour changer de sujet.

— Oui, admit Gerald, en continuant pas son explication.

Il restait debout là, souriant d'une oreille à l'autre, et Elizabeth avait envie de rire de son expression idiote. Elle ne le fit pas, bien sûr, car elle ne voulait pas blesser ses sentiments.

— Et que souhaitez-vous de moi ? cajola-t-elle, joignant les mains avec une attitude détendue qui lui suggérait de rester là aussi longtemps qu'il le faudrait pour que l'écuyer rassemble ses pensées.

— Votre mari. Il vous attend et devient impatient, se rappela à dire Gerald.

— Alors je vais le voir, répondit Elizabeth.

Elle fila derrière Gerald et commença à marcher dans le couloir :

— C'est une soirée chaude, dit-elle en essayant de mettre le garçon à l'aise. Et je peux sentir le parfum des nouvelles fleurs dans l'air. Le temps chaud sera bien accueilli par les hommes, vous ne croyez pas ?

Elizabeth se tourna pour entendre sa réponse et se retrouva seule au bout du couloir. Gerald était toujours debout à la porte de sa chambre, avec ce qu'Elizabeth pouvait appeler une expression stupéfaite. Avec un rire qu'elle ne pouvait pas contenir, elle l'appela et attendit qu'il arrive à ses côtés.

— Accompagnez-moi dans la salle, Gerald. Votre Baron attend votre service.

Gerald hocha la tête et saisit le bras d'Elizabeth, la menant maladroitement en bas des escaliers. J'espère seulement que mon mari sera aussi affecté, surpris et heureux, pensa-t-elle comme l'écuyer tenait son bras avec des doigts tremblants.

Elle ne fut pas déçue. Quand elle atteignit l'entrée de la salle, elle se tenait avec ses mains à ses côtés et attendit l'attention de son mari. La conversation et les rires s'arrêtèrent lorsque chacun des hommes la repéra, et au moment où Geoffrey leva les yeux de sa position à la table, le silence remplissait la salle. Pourtant, elle ne bougea pas. Elle se contenta de simplement le dévisager avec un sourire sur le visage et attendit qu'il vienne à elle.

Geoffrey regardait sa femme et était assommé sans voix, comme le reste de ses hommes. Son souffle s'était perdu quelque part entre sa gorge et ses jambes essayait de le supporter comme il se leva et fit lentement chemin vers elle. La crête était visible à travers la pièce et la poitrine de Geoffrey se gonfla avec fierté qu'elle le portait, proclamant à tous le monde à qui elle appartenait.

Il s'arrêta quand il fut devant elle.

— Tu deviens plus belle avec chaque seconde qui passe, dit-il dans un murmure.

— Merci, Geoffrey, répondit Elizabeth.

Elle posa sa main sur son bras et se dirigea avec lui à la table. La conversation entre les soldats reprit progressivement, mais Elizabeth continuait à sentir leurs regards et sourit de plaisir.

Son grand-père s'assit en face d'Elizabeth et Geoffrey.

— Tu es ravissante, petite-fille, dit-il. Ne le pensez-vous pas, Geoffrey ? demanda-t-il en tournant son regard vers le Baron.

— Je n'y avais pas pensé, répondit Geoffrey d'un ton doux, puis sourit quand sa femme le poussa du bout de sa chaussure. Mais maintenant que vous le mentionnez, je pense que vous pourriez avoir raison. Elle n'est pas trop déplaisante.

Elslow se mit à rire si fort que Geoffrey et Elizabeth levèrent les yeux au ciel d'exaspération. Quand elle avait rencontré son mari, elle avait été désespérée de son manque d'humour, et maintenant, elle constatait qu'il l'était et qu'il pourrait sûrement rivaliser avec son grand-père.

Un excellent vin rouge apparut et Elizabeth servit son mari et son grand-père. Elle se retrouva à rire sottement sur les déclarations les plus absurdes jusqu'à la fin du repas et réalisa qu'elle était ivre avec l'attente du moment qu'elle partagerait seule avec son mari. Elle enleva une chaussure et commença à frotter ses orteils contre les jambes musclées de son mari et fut enchantée de voir sa réaction qu'il essayait de masquer pendant qu'il parlait avec son grand-père. Il veut me faire croire qu'il n'est pas affecté, pensa-t-elle avec un petit gloussement.

— Arrête ça, murmura Geoffrey quand elle glissa son pied nu plus haut, sinon tu devras en payer le prix.

— Je vais chercher la monnaie, répondit Elizabeth dans un murmure impertinent. Tu n'as seulement qu'à me dire combien.

— Et qui te donnera la monnaie ? demanda Geoffrey dans un grognement contre son oreille qui envoya des frissons de désir chauds le long de ses jambes.

Elle se retira et le gratifia d'un long regard sensuel puis répondit :

— Mon mari. Il y a beaucoup que je pourrais troquer dans l'échange.

Elle lui donna un lent clin d'œil calculé et plissa ses lèvres. Geoffrey se mit à rire, forçant chacun à regarder dans leur direction, puis se pencha ensuite vers elle.

— Je pense que tu essaies de me séduire, femme, dit-il.

— Non, lui répondit Elizabeth avec un regard qu'elle espérait innocent.

Elle glissa négligemment sa main pour la reposer sur ses genoux et ajouta :

— Je ne pense pas, Geoffrey. Je le sais.

Geoffrey ne pouvait se rappeler le reste du repas. Il savait qu'il mangeait à sa faim en un temps record et qu'il avait enlevé la main de sa femme de ses genoux à d'innombrables reprises, seulement pour constater qu'elle y revenait à chaque fois.

Avant qu'Elizabeth puisse prendre plus de deux bouchées de sa nourriture, il l'avait traînée sur ses pieds et dans ses bras. Sous les acclamations de ses hommes et un rugissement d'approbation d'Elslow, il la porta hors de la salle. Un pied nu apparut au dessous de sa robe et Geoffrey sourit comme il ignore ses protestations et marcha à grands pas de la salle.

Quelle confusion était cette femme, pensa Geoffrey comme il la porta à leur chambre. Elle me défie le matin, m'ignore le reste de la journée et joue maintenant à l'enchanteresse. Il doit y avoir une raison à ce changement de comportement, réalisa Geoffrey, mais il pouvait attendre à plus tard pour savoir ce que c'était. Maintenant, il voulait la satisfaction qu'elle pouvait lui donner.

Quand la porte de la chambre fut fermée, Geoffrey s'appuya contre elle, le tenant toujours dans ses bras. Il tourna la tête d'Elizabeth vers

lui avec le bout du doigt et lui sourit. C'était un sourire plein de tendresse et d'amour. Elle mouilla lentement ses lèvres avec sa langue et il fit de même à la sienne, sachant au regard dans ses yeux qu'il était satisfait de son agressivité. Elle l'embrassa alors, ouvrant sa bouche comme il ouvrait la sienne, accueillant sa langue comme elle explorait la douceur humide qu'elle offrait. Seulement quand le baiser menaça sa maîtrise, qu'elle recula. Elle lui fit un autre sourire et commença à desserrer les lacets à son cou, faisant souvent une pause pour l'embrasser et le caresser pendant qu'elle le déshabillait.

Geoffrey ne disait pas un mot. Il la laissa glisser sur le sol et se tenait debout immobile comme une statue, tandis que sa femme le déshabillait. Ses doigts ressemblaient aux ailes d'une colombe comme elle enleva ses vêtements. Ce jeu, cette torture où elle était la séductrice, l'excitait. Il verrait à quel point elle irait avant de s'incliner à son expertise, remarquant déjà la rougeur couvrant ses joues quand il se tenait nu devant elle.

Elle recula quand la tâche fut terminée et enleva soigneusement la ceinture qu'elle portait. Elle ressentait une certaine gêne maintenant, sachant que son mari observait chaque mouvement et n'hésita pas jusqu'à ce que la tunique soit enlevée et qu'il était temps de retirer la robe de son corps. Elle leva les yeux vers Geoffrey pendant un long moment, nerveuse, maintenant qu'elle ne portait rien sous la robe, et espérait qu'il ne penserait pas qu'elle était honteuse. Très lentement, elle leva la robe sur ses hanches, ses seins et enfin sa tête, avant de la laisser tomber au sol.

Geoffrey était tellement surpris par sa nudité qu'il ne pouvait que la regarder. Elle ressemblait à la déesse qu'il avait imaginé qu'elle était la première fois qu'il l'avait vue dans la forêt, pensa Geoffrey, fière, magnifique et nimbée d'or.

Il tendit la main vers elle, mais s'arrêta quand elle secoua la tête. Elle ne souriait plus maintenant, même quand elle jeta un coup d'œil en bas et vit qu'elle portait toujours une chaussure. Elle lui donna un petit coup puis regarda son mari. Il pouvait voir la passion enflammée dans ses yeux et son expression, et savait qu'elle correspondait à sa propre intensité.

— Tu rougis, Elizabeth, dit Geoffrey d'une voix qui semblait rauque à ses oreilles. Je ne t'ai pourtant pas encore touchée ni embrassée partout. Penses-tu que tu surmonteras bientôt cette timidité ?

— Je vais essayer, Lord, promit Elizabeth.

Elle se dirigea vers le lit et tira les couvertures en arrière.

— Allez, Geoffrey. C'est à mon tour d'apprendre tes secrets comme tu as appris les miens. C'est à mon tour de t'embrasser partout et voir si tu rougiras au souvenir demain.

Sa remarque absurde qu'il était capable de rougir le fit sourire. Ses mots l'excitait et l'intriguait, car il lui avait tout enseigné ce qu'elle savait sur l'art d'aimer. Ses yeux plissés, il marcha vers elle et lui releva le menton. Il l'embrassa doucement sur les lèvres, puis s'allongea sur le lit, la tira au-dessus de lui. Il la laisserait continuer son jeu le plus longtemps possible, décida-t-il, jusqu'à ce qu'il sente son contrôle le fuir ou jusqu'à ce qu'elle ne puisse aller plus loin en raison de ses inhibitions innées, et ensuite, il faudra bien lui donner du plaisir comme elle en avait jamais eu. Ce fut sa dernière pensée cohérente.

Elizabeth commença son assaut en douceur à son cou, utilisant sa bouche et sa langue pour goûter et explorer, se déplaçant très lentement vers le bas dans sa quête pour toucher chaque centimètre de son mari. Elle allait l'adorer cette nuit comme il l'avait adorée dans leurs nuits précédentes. Elle lui donnerait une telle excitation et satisfaction qu'il lui pardonnerait ce qu'elle devait faire dans la matinée. Ce soir, se promit-elle en déplaçant ses hanches contre ses jambes, ce soir, tu m'aimeras, Geoffrey, et cela équilibrera ta colère avec ma désobéissance quand tu l'apprendras.

Elle sentit que son souffle se raréfié, quand elle atteignit ses hanches et sourit à l'idée qu'elle le tenait captif. Ce rôle de l'agresseur était à son goût, décida-t-elle, car elle était celle qui était maintenant en parfait contrôle, pas son mari.

Deux fois, Geoffrey essaya de la ramener à sa poitrine, de l'embrasser jusqu'à ce qu'elle soit aussi affectée que lui, mais les deux fois, Elizabeth résista. Sa main le trouva et se ferma sur lui, et il gémit en réaction. Ensuite, il sentit le contact de sa langue contre sa chaleur érigée et le prendre dans sa bouche. Son esprit quitta son corps. Il grogna son plaisir et ses mains trouvèrent ses jambes. Avec une secousse puissante, il la tourna et commença à lui donner du plaisir comme elle l'avait fait avec lui. Elizabeth gémit et commença à bouger contre lui à la fois avec sa bouche et ses hanches, et Geoffrey savait qu'il ne pouvait pas se retenir plus longtemps. Il l'arrêta avec ses mains et la déplaça sur lui, ses genoux serrés de chaque côté de ses hanches. Puis il plongea en elle avec une telle force qu'Elizabeth poussa un cri. Il hésita, craignant lui avoir fait mal, mais ses hanches

poussait sur lui.

— Ne t'arrête pas, gémit-elle, ne...

Ses mots le rendaient fou de désir. Il poussa en elle encore et encore, rendant stupide le monde. Seulement lui et Elizabeth existaient maintenant, allant vers le sommet de l'accomplissement. Et quand Elizabeth s'arqua au-dessus de lui et cria son nom, Geoffrey se laissa libérer, la tenant fermement contre lui jusqu'à ce que l'explosion les rattrape tous les deux.

— Je t'aime Geoffrey, plus que ma vie. Je t'aime.

Elizabeth s'effondra sur son mari et blotti sa joue contre sa poitrine, mais pas avant qu'il ait vu les larmes couler sur ses joues. Les pleurs silencieux ne durèrent pas longtemps, et même si elle essayait, Elizabeth n'était pas en mesure de garder les sanglots à l'intérieur. Geoffrey la serrait, chuchotant des mots doux censés la calmer, mais elle ne pouvait pas l'entendre à l'écho de ses propres hoquets.

— Tu me dis que tu m'aimes et ensuite tu pleures ? demanda-t-il quand elle s'était un peu calmée. Tu es malheureuse de notre amour ? Tu n'étais pas...

— Non, l'interrompit Elizabeth. C'était merveilleux, tu as été formidable, doux et...

La reprise des sanglots arrêta sa litanie de ses qualité et Geoffrey se trouva à secouer la tête.

— Alors, pourquoi pleures-tu ? insista-t-il.

— Je pleure parce que je suis heureuse, dit Elizabeth entre deux reniflements.

Geoffrey bascula, tenant Elizabeth avec lui et la cloua au lit. En tenant son visage dans le creux de ses mains énormes, il la regarda dans les yeux et dit d'une voix douce :

— Tu es une contradiction et je jure qu'il me faudra des années pour te comprendre totalement, mais je pense qu'il y aura de la joie en confusion de tout cela. À quoi penses-tu ?

Il se pencha et l'embrassa sur les lèvres, puis s'écarta pour attendre sa réponse.

— Je pense que je vais suffoquer bien avant cette date, mari, si tu ne me libères pas et me laisse respirer, répondit-elle, un sourire hésitant courbant sa bouche.

Geoffrey souleva immédiatement son poids avec ses coudes, mais la maintenait fermement en place sous lui. Ses pieds enfermaient les siens quand elle essaya de se tortiller, et son expression demeurerait grave.

— Je sais pourquoi tu pleures quand nous avons fini de nous aimer.

— Je suis confuse, admit Elizabeth.

— À propos de m'aimer ? demanda Geoffrey.

La pensée le mit mal à l'aise et son front se plissa d'irritation.

— Non, Geoffrey, répondit-elle. Je ne reprendrai pas mes paroles, car je voulais les dire... maintenant et pour toujours.

— C'est bien, répondit-il en souriant.

Il se roula sur le dos et laissa Elizabeth s'installer contre lui.

— Geoffrey ? demanda Elizabeth d'un ton hésitant.

— Oui ?

Geoffrey répondit comme il tendit la main et souffla la flamme de la bougie sur la table à côté du lit. La chambre fut jetée dans les ténèbres.

— Tu souhaites m'explorer de nouveau ?

Même si elle ne pouvait pas voir son visage, Elizabeth pouvait entendre le rire dans sa voix. Il s'était certainement mis à la taquiner, pensa-t-elle, heureuse comme un poisson dans l'eau, et elle l'aurait défié pour plus d'amour si elle n'était pas préoccupée par ses autres pensées.

— Si un vassal vient à toi et demande ton aide, ou si tu as promis à un vassal que tu lui donneras quelque chose, et ensuite un autre vassal vient et veut ta promesse pour la même chose, que ferais-tu ?

Elle exprima mal sa question et la confusion s'inscrit dans son esprit. Comment pourrait-il l'aider à savoir quoi faire si elle ne pouvait même pas l'expliquer ?

— Tu ne peux pas donner au second ce qui a été promis au premier, répondit Geoffrey d'un ton très neutre. C'est la loi.

— Toujours la loi, cassa Elizabeth.

— Nous serions des animaux sans cela, fit valoir Geoffrey avec un bâillement. Pourquoi t'intéresses-tu aux problèmes des vassaux ?

— C'est tellement confus toutes ces promesses et serments, admit-elle dans un murmure.

— C'est parce que tu es une femme, dit Geoffrey en essayant de garder sa voix neutre, de sorte qu'elle ne se choquerait pas.

— Et les femmes ne sont pas capables de comprendre ? demanda Elizabeth.

Son corps se raidit à côté de lui, comme elle attendait sa réponse.

— C'est vrai, dit Geoffrey, attendant sa fureur.

Quand elle resta dans sa position rigide à côté de lui, il sourit dans l'obscurité et ajouta :

— Mais, un cheval...

Elle se rendit compte alors qu'il la taquinait et se détendit contre lui.

— Toujours à me taquiner, mon mari, soupira-t-elle.

Geoffrey la déplaça avec son rire vigoureux.

— Tu penses ? C'est le contraire et tu le sais bien !

Il grogna de nouveau, et cola son dos contre lui.

— Assez parler, femme. Je suis fatigué. Ferme tes yeux et dors.

— Ainsi, un homme se fatigue si vite après l'amour ? Il est si faible qu'il doit immédiatement dormir pendant des heures et des heures. Mais, une femme...

Geoffrey coupa ses paroles et ses pensées avec un baiser déterminé, puis posa sa tête à côté de la sienne.

— Fait d'agréables rêves, murmura-t-elle en fermant les yeux.

— Je viens de terminer mes rêves, murmura Geoffrey contre le sommet de sa tête.

Ils avaient été plus qu'agréable, en effet, pensa-t-il, souriant comme il s'endormait.

Geoffrey se réveilla aux premières lueurs du jour, faisant attention de ne pas déranger sa femme endormie. Il l'embrassa sur le front, il devait s'en contenter, car il ne voulait pas prendre le risque de la réveiller et devoir faire face à ses interrogations quant à sa destination. Roger et une cinquantaine de soldats étaient sellés et en attente. Geoffrey pris quelques minutes pour revoir ses plans une fois de plus avec Elslow puis conduisit le cortège à travers les portes. Son expression devenait sinistre ; c'était le visage du guerrier maintenant sur le point d'en découdre.

Elizabeth observa son mari partir de son point de vue à la fenêtre de leur chambre. Aussitôt qu'il fut hors de vue, elle se tourna et commença à s'habiller. Hammond et un autre solide paysan appelé Tobias, attendaient avec les chevaux, déjà à l'extérieur des murs, et Elizabeth savait qu'elle devait se dépêcher de les rencontrer, avant que la maison entière se réveille pour la nouvelle journée. Elle était vêtue d'une robe bleue foncé et avait attaché ses cheveux en un chignon à la base de son cou. Elle se couvrit ensuite de sa longue cape, même si le temps était assez chaud dehors pour partir sans, puis tira le capuchon sur ses cheveux pour cacher sa couleur vive. Le poignard, l'arc et les flèches étaient dans son arsenal en cas de danger sur la route.

Elle prit la même direction que le jour du massacre, par l'escalier caché de la porte latérale et ensuite à travers la cour vide et l'écurie, et à une autre porte qui faisait face au mur. Une échelle était accotée sur le mur, mise là par Hammond la veille, et Elizabeth descendit avec peu d'effort. Hammond se tenait debout en bas de l'autre côté, vérifiant la deuxième échelle pour la garder stable tandis que sa maîtresse descendait.

Ensemble, ils marchèrent là où les chevaux étaient cachés parmi les arbres, et sans un mot, ils montèrent et entrèrent dans la forêt. Elizabeth passa devant, se concentrant sur le raccourci qu'elle suivrait, essayant pendant tout le temps de bloquer ses sentiments. Mais son subconscient ne lui laissa pas se reposer, et à la fin du long trajet durant la journée, sans s'arrêter pour manger ou boire, Elizabeth était épuisée, physiquement et mentalement.

Ils installèrent un camp deux bonnes heures avant la tombée du jour,

dans une épaisse zone boisée à environ une heure de route de la terre de son beau-frère. Tandis que Tobias s'occupait des chevaux, Hammond ouvrit son sac en jute et divisa la nourriture qu'il avait apportée.

Elizabeth mangea peu, sauf un petit morceau de pain trempé, et ne parlait pas du tout. Ils n'osèrent pas risquer de faire un feu et le froid balayant l'air avant la nuit la força à se blottir sous son manteau alors qu'elle se reposait sur l'écorce d'un arbre.

— Ma dame, dit Hammond, nous sommes si près de notre destination. Peut-être après s'être reposé, nous pourrions continuer et atteindre la maison de votre beau-frère avant la nuit.

Elizabeth ne répondit pas mais son serviteur secoua la tête. Elle laissa Hammond supposer qu'elle était trop fatiguée pour continuer. Il ne l'interrogea pas de nouveau, mais annonça qu'il prendrait le premier quart de surveillance. Elizabeth hocha la tête qu'elle avait entendu et ferma les yeux. Elle était à l'agonie, au supplice mental, et elle perdait la bataille à l'intérieur de son âme et son cerveau, car peu importe à quel point elle essayait, elle ne pouvait pas vider son esprit de la culpabilité et des accusations. Elle essayait de se convaincre que ce qu'elle faisait n'était pas mal. Mais ça l'était, admit-elle finalement.

Très mal ! Oh, pensa-t-elle avec désespoir aigu, je me suis trompée assez longtemps. La nuit dernière, je le savais dans mon cœur... c'est pourquoi j'ai été si forte pour séduire mon mari et lui plaire. Je savais que je trahirais sa foi en moi bientôt. Mais je ne peux pas le faire ! Je ne peux pas. Pardonnez-moi, Père, mais vous devez attendre comme je dois attendre, car je ne peux pas aller contre mon mari. J'ai placé ma foi en lui et il vengera votre âme. Je devrai être contente qu'il tiendra sa promesse, que cela prenne vingt ans ou pas.

— Hammond !

Son murmure le fit sursauter et il se précipita à genoux à côté d'elle, un regard inquiet sur son visage.

— Vous avez entendu quelque chose ? demanda-t-il dans un murmure nerveux.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, regardant vers l'épaisseur au-delà, son épée à la main.

— Je crains que mon audition ne soit plus ce qu'elle était, admit-il après un moment. Je suis mauvais pour vous protéger et protéger ma

femme.

— Non, Hammond, repoussez vos craintes. Je n'ai rien entendu, répondit Elizabeth, lui tapotant sur l'épaule.

Hammond se retourna pour la regarder, un regard déconcerté couvrant son froncement de sourcils. Elizabeth lui sourit, essayant de le rassurer.

— Pensez-vous que nous pourrions faire une heure de route de façon à ce que nous soyons arrivés avant la nuit sombre ?

Hammond se pencha en arrière sur ses hanches, ouvrit la bouche, puis la referma.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il finalement. Vous souhaitez retourner à Montwright ?

Il y avait une lueur d'espoir dans sa voix, qui fit courber la tête d'Elizabeth d'une honte renouvelée. Elle avait placé Hammond et Tobias dans une position fâcheuse avec leur nouveau maître, Baron Geoffrey. Elle n'avait pas tenu compte de leur possible destin en conséquence de leur désobéissance, pensant seulement qu'à elle et son besoin fou de vengeance.

— Hammond, ce que je m'apprêtais à faire, c'était d'aller chez Rupert, c'est mal et je viens de m'en rendre compte. Je serais déloyale à mon mari en partageant mes préoccupations à mon beau-frère. Je suis désolée de vous avoir placé vous et Tobias dans une telle situation avec ma folie et prie que vous me pardonniez.

Avant qu'Hammond ne puisse répondre, Elizabeth jeta son manteau de côté et se leva.

— Venez, maintenant, et nous essayerons de faire de la distance, tandis que la lumière nous guide.

Hammond ferma ses yeux avec soulagement. Sa maîtresse avait finalement repris ses sens. Il était sûr que ses prières au Tout-Puissant l'avaient aidée et il se signa en un signe de croix. Il fut ensuite en mouvement, sellant le cheval d'Elizabeth en premier, puis le sien.

Le trio galopait rapidement à travers la forêt jusqu'à ce que les derniers doigts de lumière commencent à reculer du ciel. Ils avaient poussé la prudence de côté, en faveur de la hâte et restèrent sur la route. Elizabeth fut la première à repérer le lac au loin. Elle ralentit

son allure et appela Hammond.

— Pensez-vous qu'on devrait s'arrêter ici pour la nuit ?

Hammond était sur le point de lui dire oui, qu'il y avait plusieurs bonnes cachettes qui répondraient à leurs besoins, mais le tonnerre venant d'en bas de la route arrêta ses pensées.

Elizabeth entendit des chevaux. Son visage se vida de couleur et elle se raidit, embrouillant sa jument en la poussant avec ses genoux tandis que ses mains la retenaient par les rênes. Le cheval commença caracolier dans l'agitation et la confusion, et Elizabeth perdait de précieuses minutes à essayer de reprendre le contrôle.

— Allez au lac, cria-t-elle à Hammond et Tobias. Je vous suivrai.

Tobias n'eut besoin d'aucune pression et parti au galop, mais Hammond secoua la tête. Il tira son épée et attendit tandis qu'Elizabeth luttait avec son cheval. C'était trop tard maintenant, et Hammond était convaincu qu'il allait mourir avec sa maîtresse.

Puis le tonnerre était sur eux et le chef entra presque en collision avec Elizabeth. Sa jument se dressa en réaction à l'armée qui venait d'arrondir la courbe de la route, et la cape d'Elizabeth tomba sur ses épaules. Elle se battait avec son cheval et jeta un coup d'œil aux hommes bloquant son chemin. Geoffrey ! Que les Saints soient loués, c'était son mari. Elizabeth avait presque calmé sa jument quand elle vit qui c'était et se surprit à sourire de soulagement.

Geoffrey ne pouvait pas croire ce qu'il voyait. Cligner des yeux ne l'enleva pas de sa vue non plus. Sa femme ! Ici, au milieu de la forêt, mais avec un vieil homme pour sa protection. Était-elle devenue folle ?

— Elizabeth ? s'entendit-il demander et reconnu à peine se propre voix.

— Bonsoir, Lord, répondit Elizabeth dans un doux murmure.

— Elizabeth !

Cette fois, il beugla son nom et le hurlement provoqua l'agitation de son animal de nouveau. Roger vint à son secours, ce qu'elle apprécia beaucoup, étant donné que son mari semblait incapable de bouger un muscle, excepté celui battant dans sa joue.

Elizabeth était reconnaissante qu'ils n'étaient pas seuls. Le regard dans ses yeux était au-delà d'effrayant et elle constatait qu'elle était extrêmement nerveuse. Elle tourna son regard vers son compagnon et essaya de prétendre que tout allait bien dans le monde.

— Bonsoir, Roger. Cela a été une belle journée, n'est-ce pas ?

Roger semblait abasourdi par sa question. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais ne pouvait penser à ce qu'il pourrait dire. Il se retrouva ensuite à sourire, mais en vérité de Dieu, il ne pouvait pas s'en empêcher.

Elizabeth élargit son sourire et brossa ses cheveux de son visage. Elle prenait soin de ne pas regarder son mari et continuait de sourire, beaucoup comme une imbécile, pensa-t-elle, puis regarda les hommes alignés sur la route derrière lui.

— Je m'excuse d'interrompre ta promenade, mon mari, dit-elle dans sa direction. Et nous ne serons plus sur votre chemin maintenant. Que Dieu vous garde ajouta-t-elle.

Elle savait que cela ne fonctionnerait pas, mais il n'y avait pas vraiment d'autre plan, pensa-t-elle. Elle saisit les rênes et incita son cheval, espérant seulement l'éloigner de ses hommes afin qu'il puisse la tuer sans public. Elle ne fit pas un seul pas que Geoffrey tenait les rênes de son cheval avant qu'elle ne l'ait contourné et la tira comme un poisson au bout d'un fil. Maintenant, il va me tuer, pensa Elizabeth un peu hystérique. Et tout ça pour rien !

Le cri perçant de son faucon au-dessus du groupe contrainst Elizabeth à levé automatiquement les yeux.

— Roger, entendit-elle son mari dire, je pense que vous la protégerez mieux du faucon.

Elizabeth se retourna vers Geoffrey et fronça les sourcils.

— Mon faucon ne me fera aucun mal, dit-elle avant de regarder vers le ciel.

Elle fronça les sourcils à nouveau comme elle observait les cercles frénétiques de son animal de compagnie.

— Il est très proche de ton comportement, déclara Geoffrey.

Il gardait sa voix douce, mais la colère était la plus évidente. La vérité

se fit dans son esprit. Elizabeth se retourna vers son mari, ses yeux écarquillés par la peur. Il se référait à lui-même, par le nom que ses hommes lui avait donné.

— Geoffrey, je peux expliquer, balbutia Elizabeth.

— Oui, tu le feras, cassa Geoffrey, essayant de ne pas l'attraper par le cou et le tordre.

Il n'osa pas la toucher du tout jusqu'à ce que son sang se soit refroidi et qu'il se soit contrôlé.

Un autre cri du ciel attira son attention à nouveau. Elle regarda le faucon faire des cercles encore et encore, et dit, presque à elle-même.

— Geoffrey, quelque chose ne va pas, autrement il atterrirait.

— Allons-y !

L'ordre de Geoffrey brisa le calme. Comme un éclair, il tira Elizabeth de sa selle et jeta les rênes de sa jument à Roger. Il aiguillonna son étalon en mouvement et Elizabeth se tenait à lui comme ils traversèrent la forêt. Elle ferma les yeux et enterra son visage dans la poitrine de Geoffrey pour que les branches ne puissent pas la griffer, mais ce n'était pas nécessaire, car son mari la gardait bien en sécurité, utilisant son bouclier pour la garder contre les blessures. Quand ils s'approchèrent du bord du lac, Geoffrey appela une halte.

— James, prenez deux autres et retournez vers la route. Restez bien caché et rapportez-moi ce qui se passe.

Geoffrey regarda ses trois soldats disparaître, avalés par les arbres et le feuillage dense, puis tourna ensuite son attention vers sa femme. Elle s'accrochait toujours à lui, et Geoffrey atteignit ses cheveux et donna une dure saccade, tirant sa tête en arrière pour voir son visage, juste à quelques centimètres du sien. Il savait qu'il lui causait de l'inconfort à la façon dont elle mordait sa lèvre inférieure entre ses dents, et il pouvait la sentir trembler dans ses bras, pourtant ce n'était rien comparé à l'agonie qu'elle venait de lui faire subir.

— Quand je te ramènerai chez nous, je t'enfermerai dans ma chambre et jeterai la clé, promit-il à voix basse, et à partir de l'expression sur son visage, Elizabeth n'avait aucun doute qu'il ferait exactement cela.

— Je ne me plaindrai pas, murmura Elizabeth en réponse. Quoi que tu décides de me faire, je le mériterai, mais je voudrais que tu me laisses

t'expliquer.

Geoffrey n'était totalement pas impressionné par son humble acceptation de sa menace. Il était encore trop en colère.

— Pourquoi, pour l'amour de Dieu, es-tu ici ? demanda-t-il.

— J'étais sur la route pour voir Rupert, admit Elizabeth.

Sa récompense pour son honnêteté fut une autre saccade dure sur ses cheveux et elle cria de douleur.

— C'est heureux pour toi que j'ai pu t'arrêter, alors, dit Geoffrey d'une voix dure.

Il assouplit sa prise quand il vit des larmes dans ses yeux, mais sa fureur ne connaissait aucune limite.

— Mais j'étais en chemin vers la maison, dit Elizabeth.

— Tu as vu Rupert ?

Sa voix semblait incrédule et il se retrouva à tirer de nouveau sur ses cheveux.

— Non, répondit Elizabeth. Geoffrey, tu me fais mal ! Lâche-moi et je vais t'expliquer, plaïda-t-elle.

Geoffrey obéit à sa demande, mais captura rapidement ses épaules dans une main de fer.

— J'attends, dit-il.

Son visage était un masque, mais Elizabeth pouvait encore sentir la colère en lui.

— C'est vrai, j'étais en route pour voir Rupert, mais je ne pouvais pas le faire. Je ne pouvais pas aller chez lui. Cela aurait été déloyal envers toi. Et j'ai fait demi-tour pour rentrer à la maison quand tu es tombé sur moi.

— Désobéissante, corrigea Geoffrey, pas déloyale.

Il lâcha ses épaules et réalisa que ses mains tremblaient. Elle serait allée dans l'enfer si elle s'était aventurée chez Rupert, savait Geoffrey. Et il remercierait Dieu chaque jour pour le reste de sa vie qu'elle ne l'ait pas fait.

— Non, Geoffrey, j'ai été déloyale aussi.

La confession d'Elizabeth sonnait comme un murmure torturé.

— Que Dieu me donne de la patience avec toi, murmura Geoffrey. Toujours à me contredire.

Il secoua sa tête et attendit sa réponse.

— Je n'allais pas chez Rupert juste pour offrir du réconfort dans son temps de besoin. Non, mes motivations étaient égoïstes et pécheresses, Geoffrey. J'étais de plus en plus impatiente pour que tu fasses quelque chose et j'ai décidé que Rupert serait le champion de ma cause. J'ai pensé lui parler de Belwain, et dans son chagrin, il ne serait pas si préoccupé par la loi... et irait chez Belwain et lui ferait tout avouer.

Des larmes commencèrent à couler sur son visage et Elizabeth les essuya d'une main impatiente. Elle pouvait dire de l'expression sur le visage de son mari qu'il était furieux de sa confession. Il réagit comme s'il venait de recevoir un coup au ventre et Elizabeth pleurait de plus en plus, car elle était la cause de sa colère et sa douleur.

— Je suis coupable de désobéissance, de déloyauté et du manque de patience. Je reconnais chaque péché, me ferait couper les cheveux et porterait un costume de paysan pour une année ce sera ma pénitence. Mais, Geoffrey, ce soir, je savais que je ne pouvais pas aller jusqu'au bout de mon plan. Je t'avais donné ma confiance. En allant chez Rupert, c'est comme si je t'avais dit que je n'avais pas confiance en toi. Geoffrey, j'étais tellement confuse. J'avais fait le vœu de venger la mort de ma famille... et ensuite, j'ai fait des vœux pour toi... et je ne savais plus ce qui venait en premier. Oh, Geoffrey, je ne peux plus être vindicative plus longtemps. La mort de Belwain ne me rendra pas mon père. Cette pensée constante de vengeance va vraiment contre ma nature.

Elle essuya ses joues avec le bord de son manteau et souhaita que son mari dise quelque chose. Oh, comme elle avait envie de l'entendre hurler après elle. N'importe quoi pour lui montrer qu'elle n'avait pas détruit toute l'affection qu'il pourrait éprouver pour elle.

— Si tu décides de ne jamais chercher la preuve de la trahison de mon oncle, alors soit.

Il fallut beaucoup de temps à Geoffrey pour se calmer. Il frissonna presque quand il réalisa à quel point il avait été près de la perdre. Le danger ! Et elle n'en avait aucune idée, pas du tout. C'était

probablement sa faute, admettait-il. Oui, il était aussi à blâmer. S'il n'avait pas été aussi têtue, se serait penché pour lui enseigner sa place, rien de tout cela ne serait arrivé. Pourtant, elle venait d'admettre qu'elle était sur le chemin du retour pour défendre sa cause. Comment osait-elle ? exigea son esprit quand elle lui avait donné sa confiance pour ses soins. Oui, c'était de la déloyauté, dans la pensée et dans l'action. Il devrait aborder ce problème, mais pas avant d'avoir eu le temps de réfléchir. Ce serait imprudent de faire des jugements et des décisions instantanés, car ils pourraient bien se révéler immuables. Il avait besoin de temps... du temps et de la distance loin de sa femme, pour trier cette confusion.

— Elizabeth, c'était Rupert derrière tout ceci.

Elle ne comprenait pas ce qu'il disait. Pas au début. Elle secoua la tête, essayant de nier ce qu'elle venait d'entendre. Non, c'était le mari de Margaret ! Il ne voulait, ne pouvait pas...

— Il se cache jusqu'à ce que la blessure du couteau guérisse, déclara Geoffrey, observant le jeu des émotions traversant le visage de sa femme.

Elizabeth était trop abasourdie pour dire quoi que ce soit. L'énormité de la situation était trop difficile à considérer. Geoffrey démonta et la souleva au sol.

— C'est vrai. Tu serais allée dans la gueule du loup et ne l'aurait pas su avant qu'il ne soit trop tard.

— Comment l'as-tu découvert ? réussit-elle finalement à demander.

— À partir du moment où tu m'as racontée l'histoire, je me méfiais de Rupert. Le fait qu'il soit soudainement devenu trop malade pour accompagner son épouse à Montwright a planté la graine du doute dans mon esprit. Ensuite, quand Belwain est arrivé, il m'a dit que Rupert était l'un des chefs des rebelles contre Guillaume, bien que Rupert ne sait pas qu'Elslow pourrait le nommer comme traître. La preuve finale est venue du messenger, le premier messenger. L'un des serviteurs maltraités de Rupert a fait l'erreur de dire que la blessure de Rupert tardait à guérir. Ce morceau d'informations, ajouté au fait que Rupert a refusé de répondre à mon appel... Oui, Elizabeth, il est celui derrière tout cela. J'en mettrais ma main au feu.

— Cher Dieu, il a tué Margaret, murmura-t-elle. Et tu étais en route pour l'affronter, n'est-ce pas ? Tu as cherché à mettre fin à ce cauchemar et mettre fin à mon supplice. Geoffrey, je...

— J'étais en route pour le défier, oui, dit Geoffrey, sa voix encore dure. Mais pas pour mettre fin à ton supplice, femme. Tu places trop de valeur sur toi-même si tu penses que tu es ma principale préoccupation. Rupert a attaqué ce qui m'appartenait et ton père était mon fidèle vassal. Montwright n'est pas une de mes participations, mais je protège tout ce que je possède. Et je suis loyal envers tous ceux qui placent leur confiance entre mes mains. Ton cauchemar est le mien, Elizabeth, tes tourments sont à moi. Tu es étroite d'esprit, pensant seulement qu'à toi-même. Oui, tu es égoïste et idiote, et c'est une combinaison des plus dangereuses.

Geoffrey savait qu'il la blessait avec ses mots durs, mais il était trop en colère pour les reprendre. Elle venait d'admettre qu'elle avait été déloyale. Ajouté à ce fait sa folie de se placer dans un tel danger... et tout cela pour aller chez un fou qui aurait pris beaucoup de plaisir à la tuer. Il laissa sa colère courir librement, sachant parfaitement que sa femme était la seule responsable de sa colère, et de sa douleur.

— Quel est ma valeur, Geoffrey ?

La question doucement posée d'Elizabeth le prit par surprise. Il pensait que ses paroles l'aurait mise en colère et qu'elle aurait répondu de la même façon. Il constata qu'il était déçu et admettait qu'il voulait un bon combat. Il l'étudia pendant un long moment, notant qu'elle tenait sa tête et ses épaules droites. Il était fier de sa position, aucune arrogance ou colère dans son regard. Geoffrey examina ses yeux et pouvait seulement y lire la défaite... la défaite et la douleur.

— Ne me pose pas cette question maintenant, cassa Geoffrey. Autrement, je pourrais dire quelque chose que je pourrais regretter. Tu as la capacité de me faire perdre mon sang-froid comme nul autre.

Geoffrey joignit les mains derrière son dos, calmé un peu par son attitude docile et dit :

— Tu ne te bats pas avec moi et je ne peux m'empêcher de me demander quelles sont tes motivations. Peut-être as-tu réalisé que tu es allée trop loin cette fois ?

Elizabeth refusa de mordre à l'hameçon. Elle ne pouvait pas gérer des mots plus difficiles.

— Pourquoi Rupert ? demanda-t-elle, changeant de sujet. Voulait-il aussi Montwright ?

— Je ne crois pas, dit Geoffrey. Non, ce n'était que le chaos après.

— Margaret était si douce, si tendre, dit Elizabeth en secouant la tête, et il l'a tuée.

Roger les interrompit par un cri.

— Le retour des hommes, Faucon.

Geoffrey et Elizabeth se retournèrent. Le soldat du nom de James descendit de cheval et se précipita vers son Baron.

— Ils viennent par ici et nous dépassent trois à un. Ils montent de l'Est.

— Rupert ? demanda Elizabeth à son mari.

Elle commença à trembler et n'arrivait pas à s'arrêter. Geoffrey ne lui répondit pas. Il souleva Elizabeth dans ses bras et la porta à son cheval. En la plaçant sur la selle, il appela Roger.

— Occupez-vous de sa protection.

Tirant son épée de son fourreau, il se détourna d'elle et commença à ordonner à ses hommes de se mettre en position.

Le soleil glissait lentement du ciel, lançant une douce lueur orangée au lac. Une autre demi-heure et les bois seraient dans l'obscurité totale. Roger emmena la jument d'Elizabeth loin de l'eau et entre deux grands arbres. Il fit signe de nouveau à James et deux hommes à cheval entourèrent Elizabeth.

— Ne la laissez pas seule, ordonna Roger et les hommes hochèrent immédiatement la tête. Je sais que cela ne vous plaît pas, corrigea-t-il quand il réalisa qu'il les avait insultés avec son ordre.

Ils mourraient avant de permettre que l'on fasse du mal à leur dame, comme il le ferait lui même.

— Dieu vous protège, murmura Elizabeth à Roger.

Il hocha la tête et se dirigea vers son mari. Et protégez mon mari, ajouta-t-elle pour elle.

On pouvait entendre les rebelles dans le lointain, allant durement et vite par la densité. Ils visent l'eau pour remplir leurs gourdes, pensa Elizabeth. Mais elle avait tort. Une minute après, le seul bruit était celui des sabots de leurs montures, et la suivante, le chahut de la bataille. L'ennemi montait dans la clairière avec leurs armes à la

main ; oui, ils étaient prêts pour la bataille. Geoffrey et ses hommes n'avaient pas l'effet de surprise de leur côté et ils étaient en infériorité numérique, comme James l'avait exposé.

Aussitôt que le cri de guerre retentit, les boucliers étaient levés haut en place, bloquant la vue d'Elizabeth. Elle écouta les cris et les heurts de fer contre fer. Elle imaginait Geoffrey blessé ou mort et couvrit ses oreilles avec ses mains. Alors elle ne pouvait plus en supporter davantage. Elle poussa le soldat bloquant sa vue et exigea qu'il abaisse son bouclier pour qu'elle puisse voir que son mari était en sécurité. Les arbres et la lumière fuyante les cachait bien, et le soldat obéit.

— Ils ont besoin de votre aide, dit-elle quand elle vit le nombre. Allez et prêtez leur main forte, dit-elle à James. Je serai en sécurité ici avec un seul d'entre vous pour me protéger.

James n'avait pas besoin d'exhortations supplémentaires. Il était impatient de faire sa part et reconnu que les hommes pourraient avoir besoin de son aide. Il fit signe aux autres et tous sauf un le suivit, chacun poussant le cri de bataille comme ils descendirent la pente avec leurs armes à la main.

Elizabeth observa son mari comme il luttait avec un autre. Elle retenait son souffle quand un coup rata de peu son ventre par quelques centimètres avant de se libérer quand il abattit son adversaire. Deux autres s'approchaient de son mari, un avec une lance et l'autre avec une hache de combat. Geoffrey ne fit qu'une bouchée pour les tuer.

Son attention se tourna vers Roger, se battant contre deux hommes au bord de l'eau. Comme elle observait, un autre rejoignit le duo et elle vit que Roger perdait et n'avait aucun endroit pour se déplacer. Il se découpait contre le soleil couchant, une cible facile pour l'ennemi, avec le lac juste à quelques centimètres derrière lui. Elizabeth regarda frénétiquement autour pour voir si quelqu'un venait à l'aide de Roger et se souvint alors de l'arc et des flèches qu'elle portait.

— Écartez-vous, dit-elle à son unique protecteur.

Elle plaça la flèche contre la corde et visa, hésitant l'espace d'une seconde, tandis qu'elle priait que le rebelle resterait immobile et que Dieu lui pardonnerait d'avoir pris une vie, puis relâcha. La flèche siffla dans l'air et trouva sa cible, se plantant derrière la tête du rebelle. Une autre prière pour le pardon et grâce pour sa précision et la folie du rebelle qui ne portait pas de casque, et elle était prête à tirer une autre

flèche. Cette fois, l'arme se planta dans la nuque du second rebelle et il tomba à genoux, hurlant de douleur. Elizabeth réalisait qu'elle n'était pas du tout désolée, alors qu'il aurait tué Roger si elle n'était pas intervenue. Pourtant, son ventre se tordait aux mensonges de ses pensées.

Roger regarda le rebelle se mettant à genoux devant lui et vit la flèche dépasser de son cou quand il tomba sur son visage. Sa curiosité causa presque sa mort. Le troisième rebelle profita de l'inattention de Roger et s'élança.

Roger n'eut pas le temps de faire plus que de bloquer le coup de la lance, l'envoyant voler dans l'air. Il n'était pas blessé, mais perdit l'équilibre et tomba à la renverse dans le lac. Le rebelle se tourna rapidement et couru pour se battre avec un autre.

— Il va se noyer ! cria le soldat protégeant Elizabeth. Son armure le retient sous l'eau.

— Impossible ! cria Elizabeth dans le déni.

Son regard vola à Geoffrey. Il saurait quoi faire. Mais il ne pouvait rien faire, réalisa Elizabeth comme elle le regardait se battre contre les rebelles essayant de l'entourer.

— Avez-vous de la corde ? cria Elizabeth.

Le soldat hocha la tête et elle dit :

— Sautez dans l'eau et attachez-la autour de la taille de Roger. À nous deux, nous serons en mesure de le sortir de là.

— Je porte aussi une armure, lui dit le soldat. Ça ne servirait à rien.

— Alors je vais le faire, décida Elizabeth. Dépêchez-vous ! Descendez au bord de l'eau avec moi et tenez le bout de la corde. Quand vous sentirez une traction, traînez Roger à la surface. Ne discutez pas ! cria-t-elle quand elle vit qu'il était sur le point de protester. Mon mari souhaiterait cela.

Elle ne donna pas le temps au soldat de considérer ce qu'il devait faire, il se pressa en action et galopa au bord de l'eau. Elle glissa de sa jument et attrapa la corde.

— Tenez-vous fermement, dit-elle, puis elle prit une profonde inspiration et plongea dans l'eau.

La distance du fond était plus grande qu'elle ne l'avait prévu, mais elle trouva Roger presque immédiatement. Elle le poussa à l'épaule, mais il ne répondit pas. Priant qu'elle n'arrivait pas trop tard et qu'il y avait toujours de l'air en lui, elle se dépêcha de faire un nœud coulant autour de sa taille avec la corde. C'était un travail difficile comme la boue épaisse et résistante rendait difficile son combat de mettre la corde autour du chevalier. Ses poumons lui faisaient mal, mais elle ne renonça pas à sa tâche. Dès qu'elle eu fixé le nœud sous la lourde poitrine, elle tira sur la corde et tira sur les épaules de Roger. Quand elle ne pouvait plus supporter la pression une seconde de plus, elle poussa le chevalier et se dirigea vers la surface.

Aussitôt que le soldat sentit la traction sur la corde, il commença à faire reculer son cheval et en quelques secondes, le corps du fidèle vassal de Geoffrey fut retiré de l'eau. Roger était serré et à l'étroit de la corde qui agissait comme un étau serrant ses côtes. Il força de grands flots d'eau de ses poumons et au moment où on le traînait, il toussa et bafouillait. Elizabeth ne l'entendit pas. Elle essaya de sortir de l'eau, mais pleurait si fort qu'elle n'arrivait pas à garder une emprise. Elle arrivait trop tard ! Et maintenant, Roger était mort.

Geoffrey avait remporté la victoire sur ses adversaires et était en route pour combattre un autre quand il aperçut Elizabeth quelques secondes avant qu'elle ne plonge dans l'eau. Il réagit avec une puissance presque surhumaine, criant comme un animal sauvage comme il courait pour se rendre à elle. Ses hommes l'aperçurent dans son dos, sauvant sa vie d'innombrables fois comme il passait les rebelles sans un coup d'œil. Le combat était terminé, le reste des rebelles courait se mettre en sécurité.

Geoffrey déchira son armure, avec l'intention de plonger dans l'eau pour trouver Elizabeth, quand elle fit surface à quelques mètres devant lui. Un soulagement comme il en n'avait jamais connu déferla sur lui, et il constata que ses jambes ne pouvaient plus le soutenir. Il s'agenouilla et baissa la tête et rendit grâce. Ses doux sanglots renouvelaient sa force et sa rage. Il remerciait Dieu qu'elle soit vivante pour qu'il puisse la tuer, puis se leva avec un beuglement de fureur.

— Je pensais que tu t'étais noyée ! cria-t-il comme il la traîna de l'eau. Je pensais que tu t'étais noyée, répéta-t-il.

Il la secouait comme il criait, puis s'arrêta brusquement et l'attira contre sa poitrine. Elizabeth entendit l'agonie dans sa voix et criait d'autant plus.

— Non, Geoffrey ! C'est pire, dit-elle en sanglotant. C'est Roger. Il s'est noyé.

Son mari n'avait pas l'air de comprendre. Il commença à la secouer de nouveau, hurlant à plein poumons. Il était confondu par sa tirade. C'est alors que la toux de Roger lui parvint et elle se mit à pleurer plus fort.

— Il n'est pas mort, Geoffrey. Il n'est pas mort ! Ne sois pas fâché plus longtemps.

— Tu es une femme idiote, divagua Geoffrey.

Il l'attira contre sa poitrine et dit quelque chose qu'elle ne put pas comprendre, puis l'écarta brusquement et recommença à la secouer. C'était comme s'il ne pouvait pas se décider. Elle recommença à pleurer, insensible qu'un public se soit formé en demi-cercle derrière elle et son mari, et essayait sans succès d'écarter la masse de cheveux de son visage.

— Je voudrais m'expliquer, sanglota-t-elle, souhaitant seulement pouvoir trouver un endroit pour s'asseoir et se calmer.

— Tu ne le feras pas ! hurla Geoffrey, saisissant ses épaules à nouveau.

Il l'attira sur sa poitrine une fois de plus et dit d'une voix douce :

— Arrête de pleurer, Elizabeth. C'est fini.

Il sentit Elizabeth hocher la tête contre lui et se trouva prenant de grandes respirations profondes pour arrêter ses tremblements. Seigneur, il agissait plus comme une femme chaque jour qu'il passait avec Elizabeth, pensa-t-il et un sourire incrédule passa sur son visage. Il repéra Roger, trempé mais bien vivant, et lui fit signe.

— C'était cette femme idiote et désobéissante qui est à moi qui a sauvé votre vie, Roger. Que pensez-vous de cela ? demanda-t-il.

— Je suis très reconnaissant, répondit Roger. Bien que je ne sois pas d'accord qu'elle soit idiote, Baron.

Geoffrey rit presque. Roger indiqua les hommes derrière lui et dit :

— Reconnaissez-vous ces flèches, baron ?

— Elles sont à moi, reconnut Elizabeth, s'écartant de l'étreinte de son mari. Et ne t'avise pas de me crier dessus à nouveau, Geoffrey ! Mes

oreilles bourdonnent de tes cris. Tu étais dépassé mais ce que j'ai fait était nécessaire.

— C'était mon devoir de te protéger, femme, pas l'inverse, répondit Geoffrey clairement exaspéré. Tu as risqué ta vie.

— C'est ma vie que je risquais, fit valoir Elizabeth.

Elle plaça ses mains sur ses hanches, rejeta ses cheveux de son visage avec un coup de tête, et lui lança un regard brûlant.

— Penses-tu que tu me possèdes ? le défia-t-elle ?

Son ton arrogant était quelque peu atténué par le lourd éternuement qu'elle ne pouvait contenir.

— Oui ! hurla Geoffrey.

Ses mains étaient maintenant sur ses hanches, son attitude menaçante. Les muscles de ses cuisses bronzées et ses jambes, renforcées par la bataille, l'intimidait tout autant que le regard glacial dans ses yeux.

Le ventre d'Elizabeth se tordait ; elle se sentant soudainement très vulnérable à discuter avec son mari devant ses hommes, bien qu'ils semblaient occupés à enterrer les morts et veiller aux blessures de chacun, il était évident qu'ils pouvaient très bien entendre les cris de leur chef et de sa femme. C'est pourquoi, réalisa Elizabeth, sa mère n'avait jamais élevé la voix envers son père d'une telle façon. C'était inconvenant, indigne. Bien sûr, sa mère ne se serait jamais mise dans une telle situation en premier lieu !

Les mains d'Elizabeth tombèrent à ses côtés dans la confusion et la défaite.

— Tu es tout à fait déraisonnable, dit-elle.

Se détournant de son regard éblouissant, elle commença à revenir vers les arbres.

— Je n'ai aucun doute que tu voudras m'enchaîner et me traîner derrière toi, murmura-t-elle par-dessus son épaule.

Il la saisit brusquement et elle fut retournée dans les bras de son mari avant d'avoir pu prendre un autre souffle.

— N'ose pas t'éloigner de moi quand je te parle, dit Geoffrey dans un murmure dur.

Quand il vit que ses yeux se remplissaient encore une fois de larmes, il la secoua, puis détendit son emprise féroce.

— Ton idée de t'enchaîner à du mérite, dit-il en l'entraînant vers l'intimité de la forêt. Peut-être alors que tu resterais là où je t'ai laissée.

Elizabeth était assez sage pour savoir que le silence était sa meilleure ligne de conduite pour le moment, mais ne pouvait pas s'empêcher de se défendre encore une fois.

— Geoffrey, si j'étais restée simple observatrice, ton fidèle vassal et bon ami, Roger, serait mort. Peux-tu ne trouver aucun mérite à mon action ? demanda-t-elle, bougeant ses mains dans la frustration et souhaitant qu'elle puisse lui tordre le cou. Je suis désolée s'il était inconvenant pour moi de tuer ces hommes avec mes flèches. Je n'ai jamais tué personne auparavant et je sais que je brûlerai en enfer pour au moins cent ans, mais qu'on le veuille ou non, je referais la même chose.

Elle recommença à pleurer et se détestait pour sa faiblesse. C'était juste qu'il la rendait folle ! Et elle était tellement fatiguée. L'obscurité les entourait parmi les arbres et Elizabeth, dans sa hâte de se détourner de son regard furieux, trébucha sur une pierre. Geoffrey la rattrapa et la souleva dans ses bras. Elle enterra son visage dans son cou et essaya d'arrêter de pleurer.

— Que dois-je faire de toi ? dit Geoffrey au sommet de sa tête. Regarde-moi, ordonna-t-il.

Quand elle obéit, il poursuivit :

— En l'espace d'un maigre petit jour, tu m'as désobéi Dieu sait combien de fois et admis ouvertement ta déloyauté.

Il la posa sur le sol, devant lui, puis ajouta :

— J'ai tué des hommes pour moins que ça.

— Je ne suis pas un homme, je suis ta femme, répondit Elizabeth, en enlevant ses mains de ses épaules.

— C'est toi qui oublis ce fait plus souvent que moi, riposta Geoffrey.

Il se détourna d'elle et appela son écuyer.

— Nous camperons ici pour la nuit. Occupez-vous de ma tente.

En revenant à Elizabeth, il remarqua qu'elle tremblait et supposa que c'était à cause de la fraîcheur de la nuit.

— Tu ressembles à un chiot noyé et ta robe s'accroche à toi d'une manière inappropriée. Trouve mon manteau et couvre-toi.

Sa voix était aussi froide que ses vêtements et Elizabeth constata qu'elle n'avait plus envie de pleurer. En vérité de Dieu, elle voulait crier de nouveau ! Elle regarda son mari s'éloigner d'elle, aboyant des ordres comme il se déplaçait vers ses hommes et secoua la tête. Et moi qui pensais l'avoir bien compris, pensa-t-elle avec désespoir.

— Ha ! murmura-t-elle à haute voix avant d'éternuer une fois de plus. Je jure qu'il est l'homme le plus déraisonnable, têtue et entêté qui n'ait jamais foulé cette terre, dit-elle alors qu'elle marchait entre les arbres. Et dire que je pensais qu'il trouverait du mérite dans mon acte ! Non, il ne trouve aucun mérite, car il n'a aucune pitié, aucune compréhension, aucun amour dans son cœur.

Le grincement de ses chaussures gorgées d'eau semblait souligner chaque remarque négative qu'elle faisait.

— Maîtresse ?

La voix de Roger s'imposa sur ses élucubrations et elle en fut heureuse. Elle se tourna et vit qu'il tenait son manteau dans ses mains.

— J'imagine qu'après votre baignade, vous en avez besoin, dit-il de sa voix douce.

Elle accepta le vêtement et l'enveloppa autour de ses épaules, reconnaissante pour sa chaleur.

— Je vous remercie pour votre prévenance, Roger. Est-ce que vous vous sentez bien après votre baignade ? demanda-t-elle, essayant de garder son ton léger.

Elle n'avait aucun besoin que le vassal sache comment elle se sentait malheureuse.

— Ça va, répondit Roger. Venez maintenant. Gerald a installé la tente du Faucon. Je vous trouverai un peu de nourriture et veillerai à ce que vous soyez bien installée. Je pense que vous êtes exténuée après les événements du jour.

— Je trouve que je suis plutôt fatiguée, admis Elizabeth d'une voix douce.

Elle marchait à côté du chevalier vers le camp. Roger semblait agité pendant qu'ils s'approchaient du groupe de soldats, s'arrêtant plusieurs fois pour se tourner vers elle avant de reprendre de nouveau sa marche silencieuse. Elizabeth connaissait la cause de son anxiété et plaça finalement sa main sur son bras pour avoir toute son attention.

— Roger, êtes-vous heureux que j'ai aidé à vous sortir de l'eau ? commença-t-elle d'une voix hésitante et elle n'attendit pas qu'il réponde avant de continuer : Mais en même temps, vous regrettez que j'ai contredit les ordres de mon mari. C'est ce que vous pensez ? La raison de votre froncement de sourcils ?

Roger hocha la tête et pris ensuite la parole.

— Je suis reconnaissant d'être en vie et c'est vous qui m'avez sauvée. Je vous dois la vie, ajouta-t-il d'une voix fervente.

Elizabeth ne savait pas trop comment répondre à sa déclaration. Si elle reconnaissait qu'elle lui avait en effet sauvé la vie et qu'il devrait être reconnaissant, alors elle ne ferait pas acte d'humilité, considéra-t-elle. D'autre part, si elle niait son acte, elle ne serait pas honnête avec lui... ou elle-même. Pire encore, si elle minimisait l'acte et agissait de façon blasé face à l'événement, alors peut-être que le vassal pourrait dire qu'elle plaçait peu d'importance pour sa vie ? L'humilité devrait être damnée, décida-t-elle.

— Je le referais, indépendamment de la colère de mon mari. S'il vous plaît, comprenez, Roger. Votre maître n'est pas en colère que vous ayez été sauvé. Il est seulement mécontent de mon comportement inconvenant. Vous devez considérer qu'il est peu familier d'être avec une femme... et il est...

— Ne vous inquiétez pas d'expliquer votre mari pour moi, répondit Roger en souriant. Il a déjà abordé la question avec moi et il est des plus heureux que vous ayez pu me sauver.

— Il vous a dit ça ?

La stupéfaction était évidente dans sa voix. Alors pourquoi a-t-il continué ainsi ? se demanda Elizabeth qui n'osait pas interroger le chevalier. Ce n'était pas sa place ou son devoir de l'instruire dans les manières ou les pensées de son mari.

Roger s'empara du coude d'Elizabeth et pencha la tête vers la sienne.

— Ils allument des feux maintenant. Venez plus près et réchauffez-vous. Vous tremblez de froid.

— Ils risquent un feu ? demanda-t-elle en suivant le vassal parmi un groupe de soldats. Ne se préoccupent-ils pas des hommes de Rupert ?

— Ne vous inquiétez pas, l'avertit Roger d'une voix calme. Votre mari sait ce qu'il fait. Vous devez seulement lui faire confiance.

— Oui, répondit immédiatement Elizabeth, gênée d'avoir posé la question au chevalier.

Il y avait peut-être dix ou douze soldats qui tournaient autour du feu comme elle et Roger s'approchaient lentement pour atteindre le centre, et Elizabeth remarqua que chaque fois qu'elle avait un contact visuel avec l'un des hommes, ils souriaient, puis baissaient leurs regards, comme par déférence... ou embarras. Elizabeth n'était pas sûre et se sentait très mal et quelque peu blessée par leur attitude. C'était un autre casse-tête après une longue journée d'énigmes et de confusions.

— Ma présence semble intimider les hommes, murmura-t-elle à Roger avec un soupir embarrassé.

— Ils sont dans la crainte, murmura Roger, donnant à son coude une petite pression.

— Crainte ?

— Votre courage les a secoués, dit-il en souriant à la surprise dans ses yeux. Ils n'ont jamais connu quelqu'un comme vous, car vous n'êtes pas comme les autres femmes.

— Et c'est une éloge ? demanda-t-elle en souriant en retour.

— Oui, ça l'est, expliqua Roger. Vous êtes une jeune mariée appropriée pour leur chef, proclama-t-il.

Leur chef n'est pas d'accord avec vous, pensa Elizabeth. Elle jeta un coup d'œil autour, cherchant son mari, puis la légère pression sur son coude par Roger la détourna de ses pensées. En la regardant dans les yeux, il apparaissait qu'il n'avait pas tout à fait fini avec sa gratitude.

— Je suis désolé que vous vous soyez placée dans un tel danger pour

mon bien, mais maintenant que c'est fini et bien fini, je suis heureux. Je remercierai Dieu chaque matin que vous ayez eu le courage de faire ce que vous avez fait.

Il gloussa quand il vit la couleur de ses joues que ses louanges causèrent, et ajouta sur le ton de la plaisanterie :

— Je vais même prier pour les âmes de vos parents pour avoir eu la prévoyance de vous avoir appris à nager, puisque je suis celui qui a bénéficié de leurs leçons.

Il souriait avec sa dernière remarque, et Elizabeth sourit de nouveau.

Geoffrey s'approchait derrière Elizabeth aussi tranquillement qu'une panthère traquant sa proie, et se trouva à perdre une partie de sa colère avec les remarques de Roger. Il était sur le point d'attirer sa femme dans ses bras et la mener à sa tente quand ses paroles arrêtaient ses actions.

— Je crains que vos prières pour mes parents ne les confondent seulement, Roger, en vérité de Dieu, je ne sais pas encore nager. Même si je vous dis qu'il ne semble pas trop difficile si vous vous rappelez à retenir votre souffle et...

Geoffrey beugla de colère. Elizabeth s'accrocha à son cœur et se retourna pour tomber sur son mari.

— Geoffrey ! Quel est le problème ?

Elizabeth pouvait à peine poser la question, si secouée qu'elle l'était par son cri perçant.

— Ne dis pas un autre mot, dit Geoffrey d'une voix rauque, non...

Sa colère était fraîche comme une nouvelle fleur venant juste d'éclore et il sentit qu'il était près d'être totalement hors de contrôle, et s'il pouvait l'emmener dans sa tête loin de ses hommes, peut-être qu'il pourrait alors se calmer sans l'étrangler d'abord.

Elizabeth fut à moitié traînée, à moitié tirée dans la petite tente, puis tomba comme un sac d'orge sur une couverture.

— Maintenant qu'ai-je fait ? demanda-t-elle, frottant ses bras où son mari l'avait serrée. Je serai couverte de bleus partout et sera à cause de tes mains, pas celles de l'ennemi, Geoffrey. Tu ne connais pas ta propre force, je pense, dit-elle finalement.

Geoffrey ne répondit pas immédiatement. Il prenait son temps pour allumer deux bougies et s'asseoir les jambes croisées devant elle. Quand Elizabeth eut un aperçu de son visage, elle regrettait ne pas avoir le culot d'éteindre les bougies. Oh, mais il était furieux, le tendon qui palpitait dans son cou en témoignait, et Elizabeth en était malade. Elle recula légèrement, jusqu'à ce que ses épaules touchent un côté de la tente et se prépara pour ses hurlements.

— Tu répondras à mes questions avec un simple oui ou non, Elizabeth, commença son mari.

Elle était tellement surprise par sa voix presque douce, même si elle détectait un petit tremblement et leva les yeux vers lui. Maintenant, quel est son jeu ? se demanda-t-elle ; il était clair qu'il était près de l'explosion, dans la mesure qu'elle pouvait le discerner.

— Geoffrey, je...

— Un simple oui ou non, insista Geoffrey, en claquant chaque mot.

Elizabeth hocha la tête et attendit. Elle regarda son mari prendre plusieurs longues respirations puis reposer les paumes de ses énormes mains sur ses genoux. Elle croyait qu'elle avait vu ses mains trembler avant qu'il les appuie contre lui, mais écarta cette idée et se força à rencontrer son visage.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ta conversation avec Roger, commença Geoffrey, son ton trompeusement doux. Mais je peux me tromper. Et je suis toujours un homme raisonnable. Pourtant, j'aurais juré sur l'épée de Guillaume t'avoir entendu dire à Roger que tu ne sais pas nager.

Sa voix montait en intensité et quand Elizabeth, essayant de repousser une autre partie de cris, ouvrit la bouche pour répondre, Geoffrey s'étendit et lui serra une main sur sa bouche.

— Maintenant, tu vas me répondre. Sais-tu nager ?

Puisqu'il continuait de tenir sa main sur sa bouche, Elizabeth pouvait seulement secouer sa tête et ce petit geste de démenti bouleversa encore une fois son mari.

— Tu as sauté dans l'eau en sachant que tu ne sais pas nager ? demanda-t-il d'une voix maintenant incrédule.

— Je tenais la corde et je...

— Un simple oui ou non ! rugit Geoffrey d'une voix qui secoua la tente.

Il n'y a rien de simple dans mes actions, avait très envie de dire Elizabeth. Mais cela ne donnait rien de raisonner avec lui, décida-t-elle. Puisqu'il ne veut pas entendre toute la vérité, aussi bien le laisser en colère.

— Oui, dit-elle en croisant ses mains sur ses genoux.

Une toux bruyante de l'extérieur de la tente détourna l'attention de Geoffrey d'Elizabeth.

— Entrez, cria-t-il plus fort qu'il ne l'avait prévu.

Roger souleva le rabat de la tente d'une main tandis qu'il équilibrait un plateau en bois avec l'autre. Sans un mot, il plaça le plateau sur le sol entre Geoffrey et Elizabeth et se retira à l'extérieur.

Des tranches de viande froide fraîches, des croûtes de pain dur et des baies remplissaient le plateau, mais ni le mari ni la femme ne firent un mouvement pour toucher la nourriture. Roger réapparut avec une tasse et une poche en cuir remplie d'eau ou de vin, supposa Elizabeth. Elle leva les yeux vers le vassal et sourit, mais Roger ne la regardait pas.

— Merci Roger, dit Elizabeth quand il se tourna pour quitter la tente.

Bien qu'il ne répondit pas par une réponse, Elizabeth vit le léger signe de tête.

— Tu ne remercies pas un vassal pour avoir fait son devoir, murmura Geoffrey.

Il prit un gros morceau de pain, le déchira en deux, puis en donna une partie à Elizabeth.

— Pourquoi ? demanda Elizabeth comme elle accepta son offre. Il a fait une gentillesse. Il est seulement approprié de le remercier.

— Ça ne l'est pas. Il fait son devoir, femme. Nous avons tous des devoirs, des obligations... c'est le cours des choses, déclara-t-il avec insistance. En le remerciant, tu laisses entendre qu'il y a peut-être des moments où il ne fait pas son devoir à ta satisfaction. Pour contrer cela, tu devrais dire merci chaque fois qu'un acte est effectué en ton nom.

— C'est pourquoi je ne t'ai jamais entendu dire merci ou donner un éloge à tes hommes... ou à moi !

Elizabeth fronça les sourcils et ne pouvait s'empêcher d'ajouter :

— Tu te vantes d'être un homme raisonnable et ce que tu viens de dire n'a aucun sens pour moi. Être reconnaissant et dire ta gratitude n'est pas une faiblesse, Geoffrey, fit remarquer Elizabeth d'une voix douce. Et le faible héritera de la terre, cita-t-elle de mémoire, prêtant l'appui de l'Église comme soutien pour son argumentation.

— Faible ! hurla Geoffrey. C'est le faible qui héritera de la terre, femme. Je ne suis ni faible, ni doux, et je n'ai aucun désir d'hériter de la terre.

— Je n'ai pas eu l'intention d'impliquer que tu l'étais, protesta Elizabeth. J'ai simplement dit que...

— Assez ! Ne me donne pas des leçons sur ce que tu ne connais rien. Seigneur, je n'ai plus patience avec toi. Tu me fais tourner en rond depuis le jour où je t'ai rencontré et je n'en peux plus. Ma vie est gouvernée par la discipline. Discipline ! Je sais que ce mot est étranger dans ta nature, mais je te jure qu'il ne le sera plus pour longtemps. Des actions erratiques, des réponses imprévues... ces choses peuvent être mortelles. Si je n'étais pas arrivé sur toi aujourd'hui, tu serais très probablement entre les mains de Rupert, maintenant. As-tu considéré cela ? lui demanda-t-il. Où serais-tu maintenant si le soldat tenant l'autre extrémité de ta corde avait été tué ?

— Tu veux que je te dise que j'ai agi stupidement ? demande Elizabeth d'une voix faible.

— Je n'ai pas besoin de t'entendre exprimer ce que je sais déjà, corrigea Geoffrey. Je vais te dire ceci, femme. Ton action avec Roger... c'était un acte de courage de ta part. Pourtant, d'autre part, ta décision d'être déloyale envers moi...

Geoffrey secoua la tête, puis ajouta :

— C'est impardonnable.

Sa voix était plate et Elizabeth se sentait comme si cette phrase venait de prononcer son avenir. La confusion assombrissait ses pensées. Si son action était impardonnable, alors quel avenir aurait-elle avec Geoffrey ?

— J'ai reconnu que j'allais chez Rupert, mais que j'ai changé d'avis parce que cela aurait été déloyal envers toi, répondit Elizabeth. Et tu trouves cette action impardonnable ?

— En effet, fit valoir Geoffrey. Tu es devenue déloyale au moment où tu as quitté Montwright.

— Peut-être as-tu raison, répondit Elizabeth. Bien que je ne voulais pas me l'avouer tant que l'acte n'avait pas été fait. Ensuite, j'ai fait demi-tour et rentrais à la maison quand tu es tombé sur moi.

— Il fait peu de différence pour moi quand tu as reconnu ta déloyauté, répondit Geoffrey d'une voix dure.

— Tu ne peux pas trouver le pardon dans ton cœur ? demanda Elizabeth.

Elle avait honte de l'avoir blessé, savait qu'elle l'avait fait, mais il ne l'admettrait jamais, et en même temps, une colère s'éleva parce qu'il était tellement raide dans son raisonnement.

— Je ne sais pas, admit Geoffrey. Ceci n'est jamais arrivé auparavant. Peu de gens ont été déloyaux envers moi et ceux qui l'ont été ont été tués. Je n'ai jamais permis à un soldat d'être dans mon entourage après un tel acte crapuleux.

— Alors, comment continuerons-nous ? demanda-t-elle, essayant de garder sa voix aussi dénuée d'émotion que son mari.

— Le passé ne peut être changé, déclara Geoffrey. Tu apprendras tes devoirs comme ma femme, mais n'aura pas mon conseil, décida-t-il. Ton premier devoir... oui ton seul devoir sera alors de me donner des fils.

— Ne t'est-il pas venu à l'esprit que je pourrais t'avoir menti au sujet de mes raisons d'aller chez Rupert ? le défia Elizabeth. J'aurais pu te dire que j'allais lui rendre visite et offrir mon réconfort.

— J'aurais vu à travers tes mensonges, répondit Geoffrey en fronçant les sourcils.

— Pour avoir été tout à fait honnête avec toi, j'ai condamné ce mariage, répondit Elizabeth. C'est bien cela ?

— Je ne sais pas. Je dois y penser. Je n'agis pas de façon téméraire comme toi.

— Tandis que tu y penses, considère cela, dit Elizabeth, laissant sa colère se renverser dans sa voix. Tu as dit que tu ne pouvais pas me pardonner. Maintenant, je te dis que je ne peux pas te pardonner. Je t'ai donné tout mon amour, sachant très bien que tu ne me rendrais pas l'affection. Je t'ai donné ma compréhension, quand tu n'en as exposé aucune. J'ai admis que mon vœu de confiance pour toi a vacillé, mais seulement parce qu'un autre vœu stupide et vengeur avait été fait avant. Je t'ai donné mon corps et mon avenir, mon honnêteté et mon cœur, et tu parles de devoir et de discipline. Tu rejettes tout ce que j'ai à offrir et exige de ce que je manque le plus. Eh bien, à partir d'aujourd'hui, tu auras ta discipline et ton devoir. Je garderai mon amour dans mon cœur et ne partagerai pas la joie avec toi. Je ne sais pas si je peux m'empêcher de t'aimer, mais en vérité de Dieu, j'essayerai. Tu es l'homme le plus digne d'être aimé, Geoffrey, et je me rappellerai de ce fait dans ma litanie quotidienne. Si tu décides un jour de me pardonner, dit Elizabeth d'une voix ironique, alors, peut-être je déciderai de te pardonner pour avoir diminué tout ce que je t'ai donné.

— Soit, répondit Geoffrey, maintenant aussi fâché qu'elle. Donne-moi seulement ce que je demande et nous irons bien ensemble. Garde ton amour et ton affection pour nos enfants. Je n'en ai pas besoin.

Les saints étaient dans sa sympathie, décida Elizabeth, car ils poussèrent Geoffrey de la tente avant qu'elle ne commence à pleurer. Elle ne voulait pas qu'il voit comment il lui avait fait mal, tant dans l'esprit que le corps. Ses larmes lui montreraient juste une autre faiblesse, un autre manque dans son caractère. Jusqu'au jour où elle avait rencontré Geoffrey, elle n'avait aucune idée de combien les défauts imprégnaient son être. Elle avait toujours appris à chercher le bon côté des gens, accepter les défauts. Geoffrey avait évidemment été élevé dans tout le contraire. Trouver le défaut et attaquer... c'est ça sa façon de penser ? se demanda-t-elle. Elle était trop fatiguée pour considérer sa position actuelle, trop drainée physiquement et émotionnellement. Elle enleva ses vêtements humides et les drapa sur la corde à travers le sommet de la tente tandis qu'elle tendait de vider son esprit de son supplice. S'enveloppant dans sa cape, elle se blottit contre l'oreiller et pleura jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Chapitre 11

Tout était prêt. L'attaque sur la terre de Rupert aurait lieu aux premières lueurs de l'aube. Elizabeth serait bien protégée, avec une vingtaine d'hommes pour veiller à sa sécurité. Il n'avait pas pris le temps de la ramener à Montwright avant d'affronter son beau-frère. D'une certaine manière, le rebelle avait entendu parler de l'intention de Geoffrey, l'attaque au bord du lac prouvait la théorie de Geoffrey et le temps était maintenant critique. Rupert n'était pas un imbécile. Avec le temps, il avait rassemblé une armée assez considérable d'hommes mécontents prêts à relever le défi.

À la lumière de la lune, Geoffrey marchait autour du lac, ses mains croisées derrière son dos, alors qu'il réfléchissait à son plan d'attaque. La pensée que peut-être le chef suprême de Rupert qui l'égalait tant en force qu'en titres avertissait son vassal de l'imminence du danger menaçant, entra brièvement dans les pensées du guerrier.

Geoffrey examina l'idée, puis secoua la tête, refusant cette possibilité. Il connaissait Owen Davies, certes pas bien, mais assez pour savoir qu'il ne trahirait pas Geoffrey. Oui, Geoffrey lui avait envoyé un messenger, expliquant non seulement ses intentions, mais ce qui était le plus important, les motifs de ses actions. Owen avait répondu immédiatement, par l'intermédiaire de son messenger qu'il ne soutiendrait pas son vassal rebelle et avait offert d'envoyer des hommes prêts à donner un coup de main à Geoffrey. Non, réfléchissait encore ce dernier, Owen irait lui-même affronter Rupert, décida Geoffrey en réglant la question. La loyauté était aussi importante pour lui que pour Geoffrey.

Une fois que Geoffrey avait passé en revue ses plans pour la bataille de demain, son esprit se tourna vers sa femme. Il fronça les sourcils dans l'obscurité comme il réfléchissait sur les mots durs qu'il avait échangés. Il savait qu'il l'avait blessée avec ses insultes et accusations. La douleur était là pour qu'il la voit dans son regard. Il n'avait aucun souhait de la blesser, il avait dit beaucoup de choses, mais il pensait que c'était la seule façon de traiter avec elle. Seigneur, elle avait eu une sacré chance, sans une pensée pour sa sécurité. Je voudrais m'expliquer, avait-elle demandé, avec impatience. Ha ! murmura Geoffrey, s'expliquer en effet ! Elle avait sauté dans l'eau sans la moindre idée de la façon dont elle s'en sortirait, plaçant toute sa foi dans un seul soldat tenant l'autre extrémité de la corde, sans jamais considérer qu'il aurait pu être tué et incapable d'accomplir son devoir envers elle, mais elle avait préparé un petit discours si seulement il

l'avait écouté. Et s'expliquer aussi, avait-elle promis, ses yeux grands yeux écarquillés le regard innocent, juste comme elle était arrivée au milieu de nulle part sans bénéficier de sa protection ! Oui, concluait Geoffrey comme il hâtait le pas, ce qui était au cœur du problème, la raison pour laquelle la colère continuait à le saisir : elle l'avait ignoré, sa position, sa puissance, pour partir toute seule. Elle n'était pas impressionnée par sa puissance, sa force, ses capacités, si sûre de sa propre capacité de voir ses plans fonctionner. Par tout ce qui était saint.

Geoffrey comprit soudainement comme il s'arrêtait brusquement, qu'elle n'avait pas pensé qu'elle aurait besoin de lui. Le réaliser donna un coup à son égo. Bien sûr, elle avait eu besoin de lui, se dit-il, elle était chétive en force, innocente dans le mensonge et la trahison, et ne pouvait pas durer un jour par ses propres compétences – à part le temps qu'elle avait vécu toute seule, se rappelait-il, avant qu'il ne vienne à son aide. Par Dieu, elle avait maintenant besoin de lui, grogna-t-il, elle n'avait pas réalisé ce fait... pour l'instant. Oh, elle manquaient à tous ses devoirs ! N'apprendrait-elle jamais ces choses ?

Les frustrations de la journée et le désordre qui remplissaient son esprit l'épuisait. Il reprit sa marche autour du lac tandis qu'il essayait de comprendre la raison de l'attitude de sa femme. N'avait-elle aucune vision de son danger ? N'avait-elle pas réalisé l'enfer dans lequel elle l'avait mis avec ses actions irréflechies ? N'avait-elle pas réalisé son importance pour lui ? Geoffrey s'arrêta comme la vérité le frappait. Non, Elizabeth ne pouvait avoir aucune idée de sa valeur pour lui. Il lui avait soigneusement cachée, oui, sottement cachée, même de lui-même. Merde !

Il l'aimait de tout son cœur, de toute son âme. Il ne pensait pas qu'il était capable d'une telle émotion et constata maintenant qu'il le remplissait. Il n'était pas immédiatement heureux de sa nouvelle découverte, considérant d'abord les conséquences de ces changements dans sa vie. Puis ensuite, il sourit.

Geoffrey se souvenait quand il avait traité sa femme d'idiote et il admettait maintenant qu'il était l'idiote, pas Elizabeth. Il l'avait accusée d'embrasser sa vengeance, l'avait l'ignorée quand elle avait juré que c'était fini pour elle et lui avait dit qu'elle était étroite d'esprit, obsédée par son simple désir d'obtenir justice pour sa famille. Pourtant maintenant, il admettait que la même faute qu'il trouvait dans la nature de sa femme se cachait sous sa peau aussi. Oui, il dépassait ses défauts sur elle. Guillaume n'avait pas indiqué, pendant le stage de formation de Geoffrey, que le défaut que l'on trouve

généralement chez l'adversaire est celui qu'on cache à l'intérieur de soi ? Il avait ignoré cette leçon, car il avait pensé que cela s'appliquait au champ de bataille, et maintenant, il réalisait l'erreur de sa pensée. Il était celui avec un seul but : garder Elizabeth loin de lui pour protéger son cœur de l'inquiétude. Et il l'avait traitée d'idiote ? Comment avait-elle fait ? se demanda-t-il. Comment l'avait-elle si complètement capturé ? Était-ce sa beauté ?

Oui, elle était belle, de plus en plus avec chaque jour qui passait, mais il y avait autres choses qu'il avait connu dans le passé plus attrayant à l'œil. Non, son amour n'était pas si peu profond. C'était son esprit, son courage et sa loyauté qui avaient conquis son cœur. Elle était en mesure de le contrer dans plusieurs manières.

Geoffrey ramassa une pierre et la jeta dans le lac, observa l'ondulation sur la surface lisse qui s'élargissait, et estimait qu'Elizabeth était un peu comme le caillou. Ses actions affectaient de nombreuses vies, tout comme le caillou affectait la tranquillité de l'eau. Elle était maintenant le centre de sa vie et ignorer ce fait le rendait idiot.

La douleur et la désolation qu'il avait vu dans les yeux d'Elizabeth le hantait comme il faisait demi tour vers le camp. La blessure découlant de son admission qu'elle avait été déloyale. Son blocage à ses réclamations pour expliquer son comportement, il avait aisément été d'accord qu'elle avait été déloyale. La colère l'avait gouverné à ce moment-là. Oui, admettait-il, il acceptait sa culpabilité et se refusait de donner le pardon ou la compréhension. Maintenant, il faisait face à la vérité. Il n'avait pas traité honnêtement avec elle, puisqu'en réalité, elle n'avait pas du tout été déloyale envers lui. Sachant cependant la grande importance qu'elle plaçait sur cet attribut appelé la loyauté, il décida de laisser sa honte faire son chemin. Son espoir qu'elle réfléchirait à son comportement et deviendrait l'épouse docile qu'il s'attendait à ce qu'elle devienne. Droite et soumise. Geoffrey gloussa de nouveau, sachant dans son cœur qu'Elizabeth pourrait devenir laide et bossue avant qu'elle ne puisse devenir docile ou soumise. Et dans son cœur, il était heureux de cela !

Il y aurait sans aucun doute une longue vie d'argumentations entre eux sur la question de la soumission et Geoffrey se trouvait attendre avec impatience ces douces querelles. Il rit à haute voix, son rire faisant écho s'étendant à travers l'eau, et surpris admit qu'Elizabeth lui avait appris comment rire. Maintenant, elle devra m'apprendre comment sauter à travers un cerceau enflammé, comme l'ours entraîné, qu'il avait vu lors d'une fête au village, si seulement il le lui permettrait. Elle essaie de s'améliorer à ma nature, comme j'essaie de

m'améliorer à la sienne. Et j'essaie de l'engloutir dans ma force, elle tente de m'enfermer dans sa douceur, et nous sommes gagnants, car il y a autant de force que de douceur dans l'amour. Oui, pensa Geoffrey avec un soupir, nous nous complétons. Il gloussa de nouveau en joignant ses mains derrière son dos et d'un pas hâtif, il se précipita vers sa femme.

Et comment cela se passerait-il maintenant ? se demanda-t-il. Il lui avouerait son amour bientôt. Quand ils se seraient installés dans sa maison, quand elle serait en sécurité dans ses murs, tandis qu'il repérerait les dégâts qu'il avait infligés, la veille. Il lui avouerait alors. Pour l'instant, il continuerait avec le masque d'indifférence, espérant lui enseigner une leçon bien méritée. Peut-être que son mécontentement sur ses actions la rendrait plus concernée pour l'avenir. Un doute persistait, ce n'était pas peut être pas, son meilleur plan d'action, mais il ne pouvait pas penser à un autre plan. Étrange, mais il avait toujours pensé que l'amour était des chaînes, affaiblissant la victime, les enchaînant dans son emprise. Maintenant, il comprenait mieux. Il se sentait une nouvelle force et une grande liberté. En si peu de temps, Elizabeth avait remplacé son bouclier et son épée. Elle était devenue sa force. En vérité, il se sentait invincible.

Geoffrey atteignit sa tente et trouva Elizabeth endormie. Il la dévisagea un long moment, appréciant la courbe de sa cuisse et de sa jambe, puis se dépouilla rapidement de ses vêtements. Un hoquet occasionnel lui indiqua qu'elle avait pleuré après son départ. Gérer des larmes était difficile pour lui et qu'il se sente coupable ou pas, il était reconnaissant d'avoir été épargné de l'épreuve. Le fait qu'il était la cause de sa détresse n'avait aucune importance. Il mettrait bientôt fin à son tourment, jura-t-il comme il s'allongea à côté d'elle.

À peine sa tête toucha l'oreiller que sa femme, sentant dans son sommeil que Geoffrey était proche, se retourna dans son étreinte. Elle était empêtrée dans sa cape et Geoffrey retira le tissu, utilisant son corps comme couverture et lui donna sa chaleur. Il entendit son soupir comme elle se blottissait contre sa poitrine et il sourit dans l'obscurité.

— Dans le sommeil, tu as besoin de moi, femme, lui dit-il.

Il soupira ensuite avec contentement.

La bataille se termina rapidement. Rupert avait été tué par la main de Roger. Geoffrey était désolé de cela, souhaitant que ce soit sa lame qui ait mis fin à la vie du traître à la place de son vassal. Il ordonna qu'on dénude le corps et vit la blessure à moitié guérie sur l'épaule de

Rupert.

Elizabeth avait dormi malgré l'agitation des hommes qui quittaient le camp. Au moment où elle s'était réveillée et habillée, Geoffrey et ses hommes étaient déjà de retour. Ce fut Roger qui lui donna les nouvelles de la mort de son beau-frère. Elizabeth accepta l'information sans expression. Elle hocha seulement la tête qu'elle avait entendu et se prépara ensuite pour son voyage de retour à la maison.

Pas une seule fois, elle jeta un coup d'œil sur son mari ; elle savait qu'il était en sécurité, écoutant sa voix, qui était aussi énorme que son corps, ce matin, comme il ordonnait à ses hommes de se dépêcher.

Elizabeth continuait à l'ignorer alors qu'elle attendait qu'on selle sa jument. Quand Gerald termina la tâche, il l'aida à monter en selle et elle le remercia, c'était les premiers mots qu'elle prononçait de toute la matinée. À peine avait-elle atteint les rênes que Geoffrey arrivait à côté d'elle. Il l'arracha de sa monture aussi facilement qu'il l'aurait faite avec une baie à un arbre, et l'installa devant lui sur son étalon.

— Tu montes avec moi, déclara-t-il d'un ton arrogant.

Il leva ensuite le bouclier, la protégeant des branches et ils galopèrent à travers les bois. Elizabeth essayait de se tenir rigide pour le touche le moins possible, mais après dix minutes, son dos protesta. Elle renonça à son inconfort et prit appui contre son mari, ignorant le doux rire. Pas un mot fut prononcé sur le long trajet jusqu'à Montwright. C'était tout aussi bien, pensa Elizabeth, comme elle utilisait le temps pour trier ses sentiments. Il y avait des décisions à prendre, mais plus elle pensait à la discussion de la veille, elle se trouvait de plus en plus confuse.

Elle avait certainement manqué de logique la veille, admettait-elle, mais son cœur lui disait le contraire, n'est-ce pas ? Une fois qu'elle avait renoncé à son besoin de vengeance, ses motifs, étaient irréprochable. Tu es un homme têtu et inflexible, pensa Elizabeth. Eh bien, je te donnerai ce que tu souhaites, décida-t-elle. Je deviendrai la femme que tu sembles vouloir.

Il faudrait de la discipline de sa part, mais elle était à la hauteur du défi. Elle n'allait plus jamais essayer d'imiter sa chère mère disparue, n'essaierait plus jamais de souhaiter un mariage comme celui de ses parents. Elle apprendrait à être docile et ne discuterait pas, car ces deux qualités semblaient être en bonne place sur la liste des devoirs de son mari. Que Dieu lui vienne en aide, elle apprendrait même à

coudre, même si elle n'avait aucune patience pour la tâche.

Elle lui donnerait tout ce qu'il avait demandé, mais pas une once de plus. Il n'a pas besoin d'amour ou de joie pour rendre sa vie complète, alors je ne lui ferai profiter de rien de plus. Elizabeth se sentait bien et rancunière en même temps, puis réalisa à quel point son comportement était stupide. Comment pourrait-elle jamais faire réaliser à son mari le bonheur qu'il manquait ? En lui refusant ce qu'il était venu à accepter et à apprécier, se dit-elle. Ne lui montrant plus d'affection ou des joies du passé. Le rire partagé lui manquerait c'était sur ? Elizabeth fronça les sourcils comme elle considérait toutes les possibilités. Qu'allait-elle perdre dans sa nouvelle quête ? se demandait-elle. Elle n'avait jamais eu son amour, pour commencer, n'est-ce pas ?

Discipline et devoir ! Ses mots préférés, pensa-t-elle avec une grimace. Il m'aura aussi obéissante qu'un chien de poche, attendant avec impatience un mot de bonté ou l'approbation quand son humeur le daignera, comme jeter un os à un chien anxieux et affamé. Eh bien, tu auras à la fois la discipline et le devoir, mon mari et maudira le jour où tu as fait ces demandes. Je peux être aussi inflexible que tu l'es. Il est temps que tu apprennes ta leçon, je pense.

Le temps, en effet !

Elizabeth se sentait mieux avec ses nouvelles résolutions. Elle refusait d'aborder la question de sa déloyauté, sachant dans son cœur qu'elle se mettrait à pleurer si elle le faisait. Ce qu'elle avait le plus prisé chez les autres, elle le trouvait maintenant ternie en elle. Et si elle pleurait, Geoffrey recommencerait à crier et elle n'avait franchement pas le goût ce jour-là.

Elle n'était pas assez stupide pour penser que Geoffrey lui pardonnerait rapidement, mais avec le temps, peut-être s'adoucirait-il dans son attitude. D'ici là, elle essaierait de lui donner ce qu'il souhaitait le plus et prierait chaque jour qu'il regrette les erreurs dans ses manières d'agir. Peut-être qu'elle pourrait l'aider en se tenant à sa place. Trop de discipline et trop de préoccupation pour le devoir... sûrement qu'il s'en fatiguerait. Pourquoi je me donne cette peine ? se demanda-t-elle. C'est un homme très têtu ! La réponse était rapide et honnête.

Même s'il était trop têtu et peu attachant, son cœur lui appartenait. Jusqu'à ce que la mort nous sépare, pensa-t-elle, répétant le serment qu'elle avait fait à son mari. La question était de savoir qui tuerait qui

en premier ? Ses pensées revinrent au présent quand les portes de Montwright s'ouvrirent largement pour laisser passer les troupes.

Elizabeth aperçut Elslow debout, les mains sur ses hanches, Thomas à ses côtés. Le regard sur le visage de son grand-père montrait du soulagement et de la colère. Elle aurait dû laisser un mot à son intention, pensa-t-elle, pour qu'il ne s'inquiète pas. Bien sûr, se fit-elle valoir avec elle-même, si elle avait laissé un mot, Elslow l'aurait suivie.

Geoffrey glissa de son étalon et souleva Elizabeth par terre.

— Tu as causé à ton grand-père une préoccupation inutile. Allez et faites excuses, dit-il d'une voix contrôlée.

Elizabeth hochla la tête, se tourna pour marcher vers son grand-père. Quand elle fut à peine à un pied de lui, elle leva la tête et dit :

— Je m'excuse pour le souci que je vous ai causé, grand-père, et je vous demande pardon.

Elle baissa les yeux et attendit sa réponse.

Elslow était tellement soulagé quand il avait aperçu sa petite-fille saine et sauve dans les bras de son mari. Mais comme un parent qui a perdu son enfant à la foire du village et l'a ensuite retrouvé, l'envie tant de l'étreindre que de la gifler le tirait.

— Tu as pris une baignade dans la boue ? demanda-t-il à la place, gagnant du temps pour calmer ses émotions.

Elizabeth brossa rapidement la saleté de son bllaut avant de retourner son regard vers son grand-père. Elslow ne tardait pas à y voir la tristesse et réalisa soudainement qu'elle n'était pas rentrée en toute sécurité après tout. Il y avait une blessure là, cachée à l'intérieur, où elle pourrait faire le plus de dégâts. Et il saurait bientôt qui était la cause d'une telle douleur.

— Viens et donne à ce vieillard une étreinte, demanda Elslow dans une voix douce. Il sera temps pour des explications plus tard.

Il décida de l'interroger plus tard. Elizabeth souleva sa jupe et courut dans ses bras.

— Pouvez-vous me pardonner, grand-père ? demanda-t-elle en le serrant contre elle.

— Bien sûr que je te pardonne, répondit Elslow en caressant le dessus de sa tête. Va à l'intérieur maintenant et trouve-toi des vêtements propres. Ensuite, tu devras t'occuper de tes chiens têtus. Ils n'ont pas touché à leur nourriture ou à l'eau depuis que tu as disparu. Si je ne les connaissais pas mieux, je dirais qu'ils étaient aussi inquiets pour toi que je l'étais.

Elizabeth soupira et commença à marcher vers le château. Thomas agrippa sa main et Elizabeth cessa de sourire en regardant son petit frère. C'était tout l'encouragement dont il avait besoin et il se lança immédiatement dans une interprétation joyeuse de la réaction de son grand-père à sa disparition. Elizabeth l'ignora jusqu'à ce qu'il demande si Geoffrey l'avait battue.

— Non ! Pourquoi voudrais-tu penser à une chose pareille ? demanda-t-elle, en le tirant avec elle.

— Grand-père a dit qu'il devrait, expliqua le garçon, manifestement déçu.

Elslow croisa ses bras sur sa poitrine et regarda sa petite-fille disparaître derrière les portes. Il lâcha la bride à sa colère et affronta Geoffrey, qui était venu se placer debout à côté de lui.

— Que lui avez-vous fait ?

— Moi ? Ce que j'ai fait ?

L'étonnement de Geoffrey à la question d'Elslow portait atteinte à la pensée d'Elslow que Geoffrey avait été le seul à causer une telle douleur à Elizabeth.

— Vous devriez demander à la place ce qu'elle a fait ! Je vous le dis, Elslow, au rythme qu'elle va, je serai mort et enterré avant la naissance de notre premier enfant.

— Dites-moi ce qui est arrivé, exigea Elslow. Il y a de la défaite dans les yeux de ma petite-fille. Je l'ai vu et je suis concerné. Elizabeth n'est pas du genre à abandonner facilement. Qu'est-ce qui lui a causé cette douleur ?

— Elle a provoqué sa propre douleur, répondit Geoffrey d'une voix cassante, irrité par l'interrogatoire. Elle sort à toute vitesse pour aller voir Rupert, n'ayant aucune idée du danger...

— Elle n'a pas fait ça ! Pourquoi elle aurait... l'interrompt Elslow.

Geoffrey commença à marcher vers le château.

— Je sais, je sais. Elle n'avait aucune idée qu'il était derrière les meurtres, puis elle a sauté dans un lac pour sauver mon vassal et a eu le culot d'admettre après l'acte qu'elle ne savai pas nager. Maintenant, dites-moi, Elslow, vous me trouveriez coupable de la battre ?

Elslow, marchant à côté du guerrier, ne répondit pas par un refus rapide.

— Je ne crois pas. Je pense que je vous aiderais, même.

Les deux hommes échangèrent un regard qui admettait la vérité et ils se mirent à rire.

— Aucun de nous ne pourrait lever la main pour lui faire du mal, déclara Elslow.

— Vous devez savoir cela aussi, déclara Geoffrey, de plus en plus grave. J'ai été très dur avec elle, je l'ai même accusée de déloyauté et j'ai l'intention de maintenir auprès d'elle cette façon dure jusqu'à ce qu'elle apprenne un peu de retenue. Retenue et discipline. C'est la seule manière que je peux penser pour la garder en vie, Elslow. Je n'ai aucun souhait de former une autre femme, fini-t-il.

— L'a-t-elle fait ? demanda tout à coup Elslow.

— Fait quoi ?

— Sauver le vassal.

— Oui, elle l'a fait.

— Je n'en doutais pas une seconde, déclara Elslow avec une lueur dans ses yeux.

— Vous manquez d'objectivité, mon vieux, répondit Geoffrey avec irritation.

— Retenue et discipline ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Geoffrey soupçonneux.

— Elle a sauvé le vassal sans retenue et discipline ?

— Elslow, ne me piègez pas ! Je pense à la sécurité de votre petite-fille. Elle doit apprendre la prudence.

— Vous devez faire ce qui vous semble le mieux, dit Elslow.

— Oui. Même si je promets d'utiliser une main douce pour la diriger, déclara Geoffrey d'une manière très neutre. Ce n'est pas si facile de casser une habitude de longue date sans risquer de casser l'esprit aussi. Elle était libre et s'est permis d'être déchaînée. Tout cela doit changer.

— Sommes-nous à parler de ma petite-fille ou d'un de vos chevaux ? demanda Elslow d'un ton ironique.

— Je ferai ce que je pense être le mieux, déclara Geoffrey, ignorant sa pointe. Je ne veux pas la perdre.

C'était plus de ce qu'il l'admettait. Elslow était assez astucieux pour le réaliser. Il hocha la tête et changea rapidement de sujet, en demandant des détails concernant la bataille avec Rupert. Geoffrey était beaucoup plus sensible à ce sujet et parla en détails de la stratégie et du résultat.

— Maintenant que Rupert est mort, comment prouverez-vous l'implication de Belwain ? demanda Elslow.

— Je n'ai pas considéré toutes les possibilités. Ne vous inquiétez pas à ce sujet. Je trouverai une façon de traiter avec lui. Ma première priorité est d'installer Elizabeth dans sa nouvelle maison.

— Quand partez-vous ? demanda Elslow.

— J'avais pensé à demain, mais nous avons décidé qu'Elizabeth avait besoin de se reposer d'abord. Et je dois aller chez Owen et lui donner un compte-rendu. Ce ne serait pas juste d'envoyer seulement un messenger. Dix ou peut-être douze jours et nous partirons.

— Vous voulez toujours me laisser la garde du petit Thomas ? demanda Elslow.

— Oui. L'enfant sera mieux avec vous pour le guider. Nous l'enverrons assez tôt. Maintenant, venez partager un verre avec moi. Allons porter un toast à la victoire.

— Je vous rejoins et proposerai mon propre toast, Geoffrey. Pour votre avenir. Que tout soit comme vous le souhaitez.

Chapitre 12

Geoffrey ne perdit pas de temps avant de se mettre en route pour donner à Owen un compte-rendu personnel. C'était un geste d'égal à égal, et Geoffrey se comportait envers les autres comme il aimerait qu'on se comporte envers lui. Envoyer un messenger avec les nouvelles de l'issue de la bataille avec Rupert n'aurait pas été correct, et Geoffrey faisait toujours son devoirs.

Il avait eu très peu de conversation ou d'interaction avec Elizabeth au cours des deux jours pendant lesquels il préparait son départ. Il partait de Montwright en sachant que sa femme pensait qu'il était toujours furieux contre elle, cela lui faisait de la peine d'être témoin de sa détresse et de son calme, mais il se rappelait que c'était pour son bien. Si cette leçon pouvait lui enseigner la prudence, alors la douleur valait bien l'agonie. Pourtant, même s'il masquait ses vrais sentiments pour elle, il ne pouvait pas résister à aller vers elle et lui donner un baiser passionné avant son départ.

Elslow observa les adieux entre mari et femme avec un amusement tranquille. Il avait toujours considéré Elizabeth intelligente et se trouva surpris qu'elle ne pouvait pas voir à travers la façade de son mari. Ne pouvait-elle pas voir l'amour rayonner dans les yeux de son mari ? C'était très évident pour n'importe qui avec une once de capacité de penser, que l'homme était clairement entiché de sa femme !

Dans le passé, Elizabeth avait toujours reflété ses traits, sa personnalité, mais ces derniers temps, elle agissait plus comme un animal sauvage battu que la femme indépendante qu'il avait vu grandir. Il avait déjà décidé d'intervenir, sachant que ce n'était pas sa place mais ne s'en souciait pas le moins du monde. Il veillerait au bonheur de la fille de sa fille, pour que lui aussi puisse aussi trouver le bonheur. Oui, se dit-il, ses motivations étaient égoïstes dans un sens.

Elslow laissa Elizabeth à ses activités pendant la longue journée et attendit jusqu'à ce qu'ils soient assis dans la salle silencieuse pour le dîner. Geoffrey avait pris la moitié du contingent d'hommes avec lui, y compris le nouvel ami d'Elslow, Roger, et le calme, après tant de chaos avec la présence de Geoffrey, était troublant.

— Je te défie à une partie d'échecs, Elizabeth, déclara Elslow quand le repas fut terminé.

— Je crains que mon cœur ne soit pas porté sur le jeu, répondit Elizabeth avec un soupir fatigué.

Elle céda à sa mélancolie, maintenant que Geoffrey n'était pas là pour en être témoin et apprécier son découragement, se dit Elslow.

— Je ne veux pas ton cœur là-dedans, dit Elslow en mettant les pièces du coffre en bois sur la table. Je veux que tu utilises ta tête. Dans toutes choses, tu dois utiliser ta tête, petite-fille.

— On dirait mon mari, répondit Elizabeth. Quel est votre objectif ? dit-elle en jetant un regard soupçonneux à son grand-père.

Elle bougea un pion pour commencer le jeu et essayait de se concentrer.

— Tu laisses ton cœur gouverner tes actions, c'est tout, exposa Elslow d'une voix suffisante.

Il voulait l'agacer et à l'expression sur le visage d'Elizabeth, il savait qu'il avait réussi son acte.

— Je ne fais pas ça !

Elslow déplaça son pion avec un petit gloussement, ignorant sa protestation.

— Elizabeth, n'essaie pas de tromper un vieillard. Tu as pris le deuil depuis le moment où ton mari t'a quittée. C'est très difficile de te parler, car ta tête est cachée dans ta poitrine pendant que tu marches en rond. L'amour n'a pas besoin d'être si pitoyable.

— Pitoyable ! Je suis pitoyable ?

— Ne joue pas au perroquet avec moi, mon enfant. Tu agis vraiment comme tes chiens parfois, dit-il en souriant à l'œil furieux sur le visage sa petite-fille.

Il pouvait comprendre comment Geoffrey aimait provoquer sa femme, car Elizabeth était facile à appâter.

— Qu'est-ce que vous voulez me dire ? demanda Elizabeth.

Elle fit un mouvement impétueux avec un de ses cavaliers, ses doigts tambourinant sur la table quand Elslow prit rapidement possession de la pièce. Il gagnerait cette partie en peu de temps si elle ne faisait pas plus attention à ses mouvements.

— Dites-moi et faites avec pour que je puisse prêter attention à cette partie. Je vous ai battu dans le passé, grand-père, lui rappela-t-elle, et je vous battraï ce soir.

— Ha ! grogna son grand-père. Je crains que tu ne le fasses pas, ma fille. Ton cœur n'est pas dans cette partie.

— Mon cœur n'a rien à voir avec ça, répondit elle d'une voix cassante, comme elle regardait Elslow prendre un autre de ses pions.

— As-tu dis à ton mari que tu l'aimais ? demanda soudainement Elslow, aboyant sa question avec la vitesse d'un faucon attaquant sa proie innocente.

— Je ne veux pas parler de mon mari, répondit Elizabeth avec colère, regardant fixement le jeu, dans un effort d'écarter le sujet.

Elslow n'en avait rien à faire. Son poing s'abattit sur la table, secouant tant Elizabeth que les pièces du jeu d'échecs.

— Je veux avoir ton attention quand je te parle, exigea-t-il. Je suis ton aîné et tu ferais bien de te le rappeler. J'ai le désir d'aborder la question et tu t'y soumettras, ajouta-t-il d'une voix coléreuse.

— Très bien, répondit Elizabeth, piquée par sa colère. Je ne sais pas comment vous êtes arrivé à la conclusion que j'aime mon mari, mais, ajouta-t-elle, quand elle vit son grand-père sur le point de l'interrompre, c'est vrai. Je l'aime vraiment.

— Et tu as partagé cette information avec ton mari ?

— Oui, je lui ai dit que je l'aimais.

Elizabeth déplaça les pièces de l'échiquier et dit :

— C'est à votre tour, grand-père.

— Quand je serai prêt, répondit Elslow.

Sa voix était plus calme maintenant et Elizabeth leva les yeux pour lire son expression.

— Geoffrey était-il heureux d'entendre ta déclaration ?

La question ouvrit le baume sur la blessure d'Elizabeth et sa colère.

— Il ne l'était pas !

Elle se précipita sur le démenti, sans rien lui cacher de son expression douloureuse.

— Il ne se soucie rien de l'amour ou de l'affection. Ce sont ses propres mots, dit-elle alors qu'Elslow montra son incrédulité. Je dois garder mon amour et mon affection pour nos enfants. L'amour affaiblit l'esprit et la cause, expliqua-t-elle. Je vous le dis, grand-père, mon mari est l'être le plus insensible.

Après coup, elle murmura :

— Sauf quand il n'est pas en colère.

— Ha ! hurla Elslow de joie. Voilà, je crois, la clé.

— Je ne comprends pas, répondit Elizabeth, fronçant les sourcils. Vous riez de ma misère et me parlez par énigmes. Geoffrey est toujours en colère et j'en suis malade de ça. Il est inflexible, déraisonnable et insensible. Je vais vous dire ce que je pense faire, grand-père. Je vais essayer d'abandonner mon amour pour lui. Oui ! Je le ferai, je vous le dis. C'est un effort futile. Je ressemble à un cavalier, entourée par une armée ennemie et je sais quand je suis vaincue.

— Absurdités, ma chérie. Met ta misère de côté. Je suis sur le point de partager un secret avec toi. Ton mari t'aime.

Elslow rit de la réaction de sa petite-fille à sa déclaration. L'incrédulité était là et la colère aussi.

— Avant que cette partie soit terminée, je vais te prouver mon point de vue, promit-il. Mais il me faut ton entière collaboration.

Il attendit qu'Elizabeth hoche la tête et quand elle le fit finalement, il poursuivit, son ton plus serein.

— Maintenant, dis-moi ce qui est arrivé quand tu as sauvé le vassal de la noyade. Je veux tout savoir afin de ne rien laisser à l'écart.

Elizabeth savait quand son grand-père était dans une de ses humeurs tenaces. C'était l'ensemble de sa mâchoire et le ton de sa voix qui lui disait maintenant qu'elle ferait mieux de faire comme il le demandé, autrement elle serait assise à la longue table toute la nuit. Aussi rapidement que possible, elle récita les événements, y compris les informations sur le meurtre de l'ennemi avec ses flèches, un fait qui attira un large sourire de son grand-père, remarqua-t-elle et termina l'histoire avec la réaction la plus insatisfaisante de son mari à son acte.

— Je pensais qu'il serait heureux de mon aide, mais il ne l'était pas.

— Dis-moi ce qu'il a fait, persista Elslow.

Maintenant, c'était lui qui tambourinait la table avec ses doigts, montrant son impatience à sa petite-fille.

— Je ne sais pas ce que vous cherchez, protesta Elizabeth. Il était en colère et a hurlé, bien sûr – il hurle toujours après moi – et il ne m'a pas laissé expliquer mes motivations.

— Tu ne réponds pas à ma question, mon enfant, dit Elslow, de sa voix douce.

Il pouvait voir que la conversation la contrariait, mais il sentait qu'il devait poursuivre. En choisissant soigneusement ses mots, il dit :

— T'a-t-il tiré de l'eau par les cheveux ? T'a-t-il jeté au sol et donné un coup de pied ?

Elizabeth avait le souffle coupé à ses questions scandaleuses.

— Il ne me blesserait jamais. Vous le savez, grand-père, vous savez qu'il est honorable et...

Le lent sourire d'Elslow arrêta sa tirade.

— Dessine ce qui est arrivé dans ton esprit de nouveau et dis-moi chaque détail à partir du moment que tu étais dans l'eau.

— Vous insistez ? demanda Elizabeth, ne voulant pas s'y soumettre.

— Oh que oui !

— Très bien. Il m'a tiré de l'eau, mais pas par les cheveux, dit-elle en secouant la tête. Du moins, je pense qu'il m'a tiré de l'eau, puis, devant ses hommes, il a commencé à me secouer si fort que je pensais que mes dents allaient se détacher. C'était tellement embarrassant devant ses hommes, la façon qu'il m'a secouée, dit-elle avec irritation renouvelée.

— Continue, l'encouragea Elslow.

— Et ensuite, il...

Les yeux d'Elizabeth s'élargirent avec étonnement quand le souvenir revenait. Très lentement, le froncement de sourcils quitta son visage et

une étincelle d'espoir entra dans son regard.

Elslow en était témoin et soupira. Sa petite-fille reprenait ses sens.

— Il quoi ? demanda-t-il, essayant de ne pas rire.

— Eh bien, il m'a attiré à lui et m'a embrassé. C'est vrai. Je pleurais tellement que je ne pouvais pas entendre ce qu'il disait, dit Elizabeth qui saisit ensuite la main de son grand-père et commença à sourire. En vérité, il me traitait comme une poupée de chiffon, grand-père. D'abord, il m'a secoué et m'a ensuite serrée, puis il a répété l'épreuve encore et encore. C'était comme s'il ne pouvait pas se décider de ce qu'il voulait faire.

— Oui, c'est comme ça que Roger m'a raconté, confirma Elslow en souriant. Maintenant, ajouta-t-il d'une voix ferme, je viens juste de t'entendre l'appeler l'inflexible, déraisonnable et insensible.

— Je sais, admit Elizabeth. Je veux être honnête.

— Avec tout le monde, mais aussi avec toi-même, corrigea Elslow. Je ne t'interrogerai pas davantage, Elizabeth. Tu vas commencer à utiliser ta tête maintenant et trouver tes propres solutions.

— Dites-moi ce que vous pensez, supplia Elizabeth.

— Mes pensées sont insignifiantes, se protégea Elslow, mais le regard de déception adoucit sa détermination. Très bien. Pour moi, c'est tout simple. L'homme t'aime, qu'il le veuille ou non.

— Si ce que vous dites est vrai, répondit Elizabeth, il y a encore un problème.

— Oui ?

— Il ne le sait pas... encore.

— Alors ce sera ton devoir de le renseigner, déclara Elslow avec une étincelle dans ses yeux.

La partie d'échecs continuait, mais Elizabeth ne pouvait pas se concentrer sur ce qu'elle faisait. Son esprit était occupé à essayer de penser à un plan d'action comment se comporter avec son mari, et cela lui prenait toute sa concentration.

— Grand-père ? l'interrompit-elle à un moment donné. Geoffrey pense que j'ai été déloyale envers lui et je ne sais pas comment changer son

avis, admit-elle.

— Le temps adoucira son attitude. Tes motivations étaient pures, ma chérie, et il va sûrement s'en rendre compte assez tôt, répondit son grand-père comme il étudiait le plateau.

Elizabeth considérait les mots de son grand-père puis interrompit sa concentration de nouveau.

— Vous m'avez toujours enseignée à former un plan avant de faire un changement. J'ai considéré que je pourrais...

— Ne me dis pas tes intentions, dit Elslow. Je voudrais rester innocent de tes tromperies.

— Tromperies ! Vous m'humiliez, grand-père. Je traiterai avec mon mari avec honneur. Toujours, déclara-t-elle avec emphase. Si Geoffrey m'aime vraiment, alors ce que je planifie sera le plus honorable.

— Échec et mat !

— Je vous demande pardon ?

— La partie, Elizabeth. J'ai gagné.

— Non, grand-père, refusa Elizabeth avec un sourire. C'est moi qui ai gagné.

— Quoi ? J'ai ta reine et ton roi ne peut pas se déplacer. La partie est à moi.

— Oui, c'est vrai, concéda Elizabeth avec un hochement de tête. La partie est à vous... mais le chevalier est moi.

Alors que Geoffrey était parti de Montwright, Elizabeth préparait ses affaires pour le transfert à la maison de son mari. C'était une tâche très difficile. Chaque matin, au réveil, Elizabeth se battait contre des vagues de nausées. La bile insistait pour sortir et plus souvent qu'autrement, son estomac faisait le contraire. Elizabeth se trouvait à manger de moins en moins, pensant à purger le poison qui avait mystérieusement trouvé sa place dans son estomac, et se reposait à plusieurs reprises pendant la journée dans un effort de gagner de la force.

Elle n'osait pas porter l'anneau d'ail autour du cou comme une sauvegarde, car elle voulait cacher sa maladie à son grand-père. Elle

ne voulait pas lui causer du souci, mais elle ne pouvait s'empêcher d'être préoccupée. La maladie était étrange en effet, car chaque matin après la bataille, son estomac se trouvait soudainement tout à fait normal. Jusqu'à la nuit quand la bataille reprendrait.

Elle imputait son bouleversement au fait que Geoffrey était parti. L'amour jouait à faire des ravages avec son corps aussi bien que son esprit, conclut-elle. Pourtant, quand Geoffrey revint à Montwright environ sept jours plus tard, la condition d'Elizabeth ne s'était pas améliorée. Son mari était trop occupé avec ses préparatifs du départ pour donner à Elizabeth beaucoup d'attention. Elizabeth se trouvait à la fois heureuse et mécontente par l'absence d'attention de son mari. Il était bientôt évident qu'il l'évitait, évident même pour le plus obtus. Il venait se coucher longtemps après qu'Elizabeth s'était endormie et se levait avant qu'Elizabeth ouvre les yeux le matin.

Elizabeth maintenait un calme extérieur apparent, tandis que son estomac continuait sa guerre, gagnant en force chaque fois que son grand-père lui faisait cadeau d'un clin d'œil ou d'un sourire. Chaque signe de tête, chaque sourire était un rappel de leur conversation... une reconnaissance que son mari l'aimait vraiment.

Seigneur, mais il était si têtu ! Pourquoi était-il encore tellement en colère contre elle il lui jetait à peine un coup d'œil quand ils étaient dans la même pièce. Et il ne l'avait pas touchée, pas depuis son retour. Son cœur était peiné autant que son estomac quand elle réalisait combien elle désirait ses baisers, ses bras, son amour.

Elizabeth se trouva à lutter pour garder le contrôle dans la matinée, quand elle et Geoffrey devaient partir pour sa maison. Il faisait exceptionnellement chaud en début de l'été et Elizabeth se sentait très triste comme elle faisait ses adieux. Elle savait que son mari ne serait pas content si elle devenait trop émotive, et elle ne cessait de se rappeler de ce fait comme elle chatouillait et étreignait son petit frère, avant de se tourner vers son grand-père.

— Vous allez me manquer, lui dit-elle dans un murmure.

— Tu n'as pas oublié d'emporter ta bannière ? demanda son grand-père. Un petit souvenir de ton passé t'aidera à faire face à l'incertitude de l'avenir.

— Je m'en suis souvenue, répondit Elizabeth. Je vous aime, grand-père. Que Dieu vous protège et Thomas aussi.

Son grand-père l'embrassa dans une étreinte puissante, puis la souleva

sur sa jument.

— Tu as traversé beaucoup de choses ces derniers mois, ma chérie, déclara Elslow d'une voix basse, puis s'empara de sa main et la serra. Mais tu es forte. C'est la volonté de Dieu que tu suives ton destin et ton mari. Les deux sont liés, tout comme les vignes qui s'accrochent aux murs du château. N'aies pas peur, Elizabeth. Et rappelle-toi, fais confiance à ton cœur, mais utilise ta tête.

Elizabeth sourit à l'ordre de son grand-père et répondit :

— Je ferai de mon mieux.

Geoffrey observa les adieux entre le grand-père et la petite-fille sur les marches de Montwright.

Il était fier de sa femme, sachant combien elle tenait ses émotions sous contrôle. Elle avait l'air si digne et sereine ; oui, pensa-t-il, elle était aussi majestueuse qu'une reine, mais pourtant, il savait à quel point cette séparation était difficile pour elle. Elle laissait tout ce qui lui était familier pour suivre son mari, un homme qu'elle croyait incapable de ressentir la moindre émotion autre que la colère.

Geoffrey admettait qu'il aimait le spectacle de tendre affection entre Elslow et Elizabeth, et se trouva irrité d'être l'observateur et non le participant. Pourtant, il ne savait pas comment entrer dans ses adieux, et ainsi, il continuait à rester là et à observer, une expression rêveuse sur le visage.

Thomas exigea l'attention du guerrier. L'enfant se lança à une jambe de Geoffrey, poussant à peine le Baron avec sa force chétive. Geoffrey souleva aisément l'enfant dans l'air puis le baissa doucement jusqu'à ce que leurs yeux soient au même niveau.

— Tu dois avoir un bon comportement et écouter ton grand-père !

Sa voix semblait dure à ses oreilles, mais l'enfant ne semblait pas avoir peur. Il sourit et hocha la tête en réponse. Geoffrey feint de laisser tomber Thomas et le garçon poussa un cri de joie. Le Baron déposa l'enfant sur le sol et semblait calme quand le petit s'enveloppa lui-même autour de la jambe de Geoffrey. Il était en effet heureux de constater que le garçon était si ouvert et honnête avec son affection, et lui tapota sur la tête alors qu'il regardait Elslow marcher vers lui.

— Je veillerai bien sur Thomas, dit Elslow.

— Et je veillerai bien sur votre Elizabeth, promet Geoffrey d'une voix solennelle.

— Et nous serons tous les deux menés par une troupe joyeuse, dit Elslow avec un petit gloussement.

Geoffrey se trouvait à sourire puis se tourna pour jeter un coup d'œil sur Elizabeth. Il voyait la détresse qu'elle essayait de cacher.

— Je dois me dépêcher avant que ma femme change d'avis et refuse de partir, dit-il à Elslow.

Il commença à marcher vers sa monture, s'arrêta puis revint vers Elslow.

— Il y a toujours un danger tant que Belwain est en liberté. Promenez-vous avec prudence, dit-il.

C'était le plus proche que Geoffrey pouvait arriver à admettre de sa préoccupation et son affection pour Elslow, cependant, ne souffrant d'aucune inhibitions, tapa Geoffrey dans le dos et jeta son bras autour de son épaule.

— Mon fils, vous allez me manquer, dit-il au Baron au visage grave.

Geoffrey gloussa et répondit en secouant la tête :

— Je n'ai jamais été entouré d'autant de gens qui n'ont pas peur de moi. C'est un mystère, admettait-il.

— C'est parce que nous sommes une famille, dit Elslow.

— Oui, déclara Geoffrey en montant sur son cheval, une famille.

Il donna un long regard à Elizabeth, puis se tourna ensuite vers les portes. Roger était en selle à côté de Geoffrey et les deux, flanqué des chiens-loups d'Elizabeth, menèrent les troupes entourant Elizabeth loin de Montwright.

Geoffrey avait laissé la moitié de son contingent d'hommes avec Elslow et ne ressentait aucune gêne. Il attendait avec impatience le prochain retour.

Elizabeth préférait regarder derrière elle, mémorisant les murs de sa maison. L'avenir lui faisait peur et elle ressentait une solitude dévastatrice qui déchirait son cœur. Son inconfort physique prenait bientôt le pas sur sa solitude. Il semblait qu'à toutes les heures

environ, tant sa vessie et son estomac exigeaient sa libération. C'était tant maladroit qu'embarrassant de devoir s'arrêter si souvent. Elle aurait dû emmener une servante, se dit-elle. Une autre femme aurait atténué son embarras et peut-être partagé son inquiétude.

Au moment où le soleil avait atteint son zénith, Elizabeth avait chaud, malheureuse et épuisée. Elle ferma les yeux pour se reposer un moment et tomba presque de selle, mais Geoffrey fut soudain à côté d'elle et l'attrapa juste à temps. Il la souleva et l'installa contre lui sans casser la foulée de son étalon.

Elizabeth soupira son accord et s'endormit rapidement, sa tête blottie contre la poitrine de son mari et de ses bras enveloppés autour de sa taille. D'un bras, Geoffrey tenait son épouse près de lui, savourant la sensation de sa douceur contre lui. Elle sentait les fleurs sauvages, pensa Geoffrey, frottant son menton contre le sommet de sa tête comme il inhalait son odeur douce et les pommes aussi, du maigre déjeuner qu'ils avaient partagé. Il entendit le soupir de sa femme dans son sommeil, silencieusement en écho du sien.

Elizabeth dormit tout l'après-midi. Geoffrey fit finalement une halte une heure avant le coucher du soleil. Les jambes d'Elizabeth ne la supportaient pas quand elle toucha finalement le sol, et elle constata qu'elle devait s'accrocher au bras de Geoffrey jusqu'à ce que le tremblement cesse.

— Tu es malade ?

Le ton de la question de Geoffrey ressemblait à une accusation, et Elizabeth se redressa aussitôt.

— Je ne le suis pas ! le contredit-elle. Juste un peu indisposée. Ça passera.

Elle essaya de détourner le regard, mais Geoffrey posa ses mains sur ses épaules et l'attira à lui. C'était le premier spectacle d'affection depuis si longtemps qu'Elizabeth se sentait devenir timide.

— C'est ta période du mois ? demanda-t-il d'un doux murmure.

La timidité s'évapora avec son ultime question. Elizabeth haleta et secoua furieusement la tête.

— Nous ne devons pas discuter de ces choses, dit-elle en rougissant. C'est inconvenant.

Elle essaya de se dégager mais Geoffrey ne voulait pas la lâcher.

— Et si le mari et la femme ne discutent jamais... de ces choses, quand puis-je savoir quand je ne peux pas te toucher ? demanda-t-il d'une voix logique.

— Oh, je ne sais pas, murmura Elizabeth en réponse, regardant le sol.

Une pensée soudaine lui fit tourner le regard vers son mari.

— C'est pourquoi tu n'as pas, c'est la raison pour laquelle nous n'avons pas... balbutia-t-elle, incapable de mettre ses pensées en mots.

Elle attendait avec espoir que Geoffrey finirait sa phrase, mais il resta silencieux et attentif.

— C'est la raison pour laquelle tu ne m'as pas touchée ? demanda-t-elle finalement.

Sa voix était comme au chuchotement du vent, mais Geoffrey l'avait entendu.

— Non, répondit-il.

Sa voix était douce et déroutait davantage Elizabeth.

— Alors, tu es toujours en colère contre moi ? demanda Elizabeth. C'est la raison.

Dans son cœur, elle priait qu'elle avait raison, que c'était la colère de Geoffrey sur sa conduite qui le tenait loin de son lit. Elle ne savait pas comment elle ferait face à toute autre raison. S'il ne la trouvait plus désirable...

Geoffrey observa le jeu des émotions qui balayaient rapidement le visage de sa femme, et son envie de la prendre entièrement dans ses bras et l'embrasser pour éloigner tous ses doutes, ses inquiétudes. Il pouvait à peine cacher sa faim pour elle. Sa promesse d'attendre qu'Elizabeth soit installée dans sa maison avant de lui avouer son amour, avant de lui montrer son amour, mais cela semblait maintenant très déraisonnable. Et, se rappelait Geoffrey avec un sourire, il était toujours le plus raisonnable, n'est-ce pas ?

Elizabeth était témoin du sourire et devenait plus confuse. À quoi pensait-il pour sourire ainsi ? se demanda-t-elle. N'allait-elle jamais comprendre comment fonctionnait l'esprit de Geoffrey ?

— Viens, Elizabeth. Nous camperons près du ruisseau. Rafraîchis-toi pendant que je m'occupe de mes devoirs.

— Je peux avoir un bain ? demanda Elizabeth d'une voix enthousiaste.

Ses vêtements sentaient la sueur et elle se savait recouverte d'une couche de poussière. Elle souleva sa lourde chevelure de son cou, laissant la douce brise le rafraîchir.

— Après avoir mangé, dit Geoffrey. Je trouverai alors un endroit isolé pour se baigner.

La façon dont sa femme se tenait debout, tenant ses cheveux sur sa tête, ses seins tendus contre le tissu de sa robe, augmentait la difficulté de Geoffrey de ne pas l'attraper.

— J'attendrai avec impatience, répondit Elizabeth.

Elle se retourna et marcha vers le ruisseau pour s'éloigner des devoirs de son mari.

J'attends aussi avec impatience, pensa Geoffrey avec une impatience croissante. Ce soir, mon amour, je partagerai mon cœur avec toi, ce soir et pour toujours.

— Lord ?

La voix de Gerald s'imposa dans les pensées de Geoffrey et il se tourna avec un grognement de mécontentement pour donner son attention à l'écuyer.

— Souhaitez-vous votre tente placée au milieu du camp ? demanda ce dernier.

— Pas ce soir, répondit Geoffrey.

Il jeta un coup d'œil autour puis il fit signe à un espace parmi les arbres.

— Parmi les arbres derrière moi, loin des hommes, conclut-il. Et dépêchez-vous avec votre tâche, Gerald. Je veux manger et préparer mon lit dès que possible.

Gerald hocha la tête avec sa main sur son cœur et se tourna rapidement pour s'occuper de son devoir.

Cela ressemblait à une éternité à Geoffrey avant que la viande séchée,

le pain et les fruits soient étalés devant lui. Il guida Elizabeth à la tente et l'installa à côté de lui puis la nourrissait presque de force.

— Tu sembles si pressé, Lord, dit Elizabeth. Recherches-tu à te reposer tôt ce soir ? Je pourrais avoir mon bain à un autre moment si ce n'est pas pratique.

— Non ! répondit Geoffrey d'une voix rauque. Terminons maintenant et prend ta cape et tout ce dont tu auras besoin. Nous devons être revenus avant que le soleil se couche.

Elizabeth se hâta de trouver du savon et sa cape, et suivit Geoffrey. Il semblait irrité et impatient avec elle, mais Elizabeth fouillait dans son esprit et ne pouvait trouver aucune cause pour son comportement. Elle courut pour se maintenir au niveau de Geoffrey mais refusa de le questionner sur sa hâte. S'il voulait qu'il connaisse sa pensée, il lui dirait. Elle avait appris beaucoup dans leur court mariage, admit-elle. Son mari gardait ses pensées et elle devrait être patiente jusqu'à ce qu'il soit prêt à les partager.

Elizabeth et Geoffrey suivirent la rive du ruisseau sur une petite distance, jusqu'à ce qu'il se courbe et s'approfondisse. L'endroit choisi par Geoffrey exigea d'esquiver plusieurs grosses branches pour atteindre la zone, mais l'inconfort des épines piquantes contre les bras d'Elizabeth fut oublié quand elle se redressa et vit la beauté qui l'entourait. Des arbres gigantesques, postés comme des sentinelles, encerclaient l'enceinte. Des branches s'étendaient, agissant comme un voile qui permettait seulement à la lumière du soleil de filtrer. Les tons rouge et or du soleil s'effaçant jetaient un coup d'œil étrange presque mystique sur les feuilles et l'herbe.

— Geoffrey, c'est si beau ici ! C'est magique, murmura-t-elle.

— Pas magique, seulement privé, la corrigea Geoffrey en souriant. J'ai suivi le cours d'eau plus tôt, avant le dîner, avec tes chiens, et j'ai trouvé cet endroit.

Elizabeth hocha la tête et s'assit sur la rive pour enlever ses chaussures. Elle termina la tâche et jeta un coup d'œil à Geoffrey. Elle ralentissait son action quand elle vit qu'il retirait aussi ses bottes. Comme elle l'observait, Geoffrey continuait d'enlever tous ses vêtements. Elle savait qu'elle rougissait et se sentait stupide. Pourtant, elle n'arrivait pas à détacher son regard de son mari, fascinée par la puissance et ses muscles qu'il affichait avec tant de désinvolture.

— Le soleil te dépeint comme un dieu, murmura-t-elle.

Sa peau était dorée dans la lumière, sa beauté sauvage magnifique. Geoffrey secoua la tête et son épaisse chevelure noire tomba sur son front.

— Ton discours insensé te laissera dans le purgatoire, l'avertit Geoffrey.

— Je n'ai pas voulu le dire comme un blasphème, dit Elizabeth.

Geoffrey lui sourit.

— Dois-je être ta femme de chambre et m'occuper de te déshabiller, demanda-t-il d'une voix rauque et douce.

Ses paroles étaient destinées à taquiner, mais son regard, plein de passion et de faim, effaça la plaisanterie. Elizabeth sentait sa chaleur l'envahir. Elle ne pouvait pas lui rendre son sourire, mais seulement le regarder. Lentement, elle leva sa main et Geoffrey la saisit et la mit debout. Sans un mot, il commença à enlever ses vêtements. D'abord, il retira la ceinture de cuir autour de ses hanches puis souleva le haut du biau par-dessus sa tête.

Il enleva ensuite la chemise et finalement, la chemise couleur ivoire. Ses mains prenaient soin de ne pas toucher ses seins, bien que ses doigts effleurèrent les côtés plus d'une fois.

Geoffrey et Elizabeth se tenait debout se faisant face pendant un long moment silencieux, laissant couler le désir entre eux comme un vent naissant. Quand Elizabeth fut incapable de supporter davantage la distance, elle fit un pas hésitant vers son mari.

— Geoffrey ?

Son nom était un plaidoyer et Geoffrey savait ce qu'elle demandait.

— Avec le temps, Elizabeth, murmura-t-il.

Il se retourna et marcha dans l'eau, ne s'arrêtant pas jusqu'à ce que le liquide clair couvre sa poitrine. Elizabeth pris son savon dans la main puis suivit rapidement Geoffrey. Elle poussa un halètement quand elle toucha l'eau.

— C'est trop froid, dit-elle à Geoffrey, reculant d'un pas.

L'eau couvrait ses hanches et Elizabeth pris un peu d'eau et mouilla lentement ses bras. Tremblante, elle fit mousser le savon et se dépêcha

de prendre son bain. Elle tourna le dos à Geoffrey par timidité, comme elle nettoyait la poussière de son corps.

— Viens à ton mari, Elizabeth.

Elizabeth se tourna, vit la distance et fronça les sourcils.

— J'ai froid, Geoffrey, répéta-t-elle.

Elle mordillait sa lèvre inférieure et attendit, espérant que Geoffrey viendrait à elle.

— J'attends, femme.

Il y avait des rires dans la voix de Geoffrey et Elizabeth se surprit à sourire.

— C'est ton devoir de venir à moi, conseilla-t-il avec une brusquerie moqueuse.

— Je fais toujours mon devoir, dit Elizabeth.

Elle prit une profonde inspiration et commença à marcher vers Geoffrey, laissant l'eau couvrir ses seins et ses épaules. Puis elle s'arrêta, positionnant ses jambes contre le courant.

— Maintenant, tu dois venir à moi, Geoffrey, dit-elle.

Ils étaient à quelques mètres de là, l'eau glaciale clapotant entre eux. Elle était sur le point de lui dire qu'elle serait complètement sous l'eau si elle s'aventurait plus loin et lui rappeler ainsi qu'elle ne savait pas nager, de peur qu'il ait oublié ce fait.

Le regard de Geoffrey l'empêcha de dire les mots, de penser de manière cohérente. Elle ne pouvait rien dire, sauf répondre à son regard dont le sourire avait quitté son visage. Elle devenait envoûtée par son regard, si chaud et exigeant. Il l'appelait sans dire un mot. Elle entendit la commande avec tous ses sens et n'hésitait pas à répondre.

Ils firent tous deux un pas vers l'autre au même instant. Et ensuite, les bras de Geoffrey étaient autour de la taille d'Elizabeth. Il l'attira à lui, verrouillant ses jambes entre les siennes, lui faisant sentir son désir.

— J'avais pensé te laver avec ton savon, savourer chaque contact sur ta peau, puis te rincer avec les mots d'amour que toutes les douces femmes se languissent d'entendre.

Sa voix était rauque, comme il poursuivit :

— Je n'ai jamais voulu quelqu'un comme je te veux, Elizabeth. Mon but était de te courtiser cette nuit, jouer au poursuivant tendre.

Les yeux d'Elizabeth s'agrandirent avec les déclarations de son mari.

— Maintenant que le temps est venu, ma femme, je constate que je ne connais pas les mots pour courtiser et j'admets que je manque de discipline et de patience pour la tâche. Si j'avais pris ton savon et essayer de te laver, le bain aurait été oublié et je t'aurais prise tout de suite.

Un sourire tira sur les coins de la bouche d'Elizabeth.

— Tu appelles courtiser une tâche, Baron ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Geoffrey semblait si sérieux et réfléchi, et Elizabeth était à la fois amusée et contrariée par ses paroles.

— Geoffrey, je n'ai pas beaucoup de patience pour faire la cour. J'entendrais tes sentiments sans les mots fleuris et je comprendrais.

Geoffrey avait l'air surpris, puis fronça les sourcils.

— Est-ce que tu sais courtiser ? demanda-t-il.

— Très peu, admis Elizabeth comme elle passa ses doigts sur sa poitrine. Il me semble que les mots d'amour qu'on se partage ne doit pas être considérés comme une tâche.

Elle tira sur l'un des poils sur sa poitrine pour souligner ses paroles. Geoffrey arrêta ses mains en plaçant ses bras autour de sa taille, puis commença à caresser la longueur de son dos.

— C'est un peu comme apprendre à rapporter la lame, dit-il.

— Je ne comprends pas, répondit Elizabeth, inclinant la tête en arrière pour voir s'il plaisantait.

— Se courtiser. Ça exige de la pratique, expliqua Geoffrey.

Elizabeth se mit à rire, ignorant le froncement de sourcils de son mari.

— Ce n'est pas nécessaire, Baron. Courtiser est pour ceux qui n'ont pas déclarer leur amour l'un pour l'autre. Je t'ai déjà dit ce qui était dans

mon cœur.

— Mais je n'ai pas expliqué mes sentiments pour toi, Elizabeth, dit Geoffrey qui semblait exaspéré. Je sais ce que tu veux entendre et je voudrais passer à autre chose, murmura-t-il.

— Tu as toute mon attention, répondit Elizabeth d'une voix douce.

À l'intérieur, elle criait de joie. Elle avait aussi envie de rire et de pleurer en même temps. Geoffrey l'aimait, tout comme l'avait prédit Elslow.

— Sois sérieuse, exigea Geoffrey en pinçant la courbe de ses fesses.

Elizabeth hocha la tête, frottant son visage contre sa poitrine.

— J'avais considéré que quand je serais plus vieux et renoncerais à beaucoup de mes devoirs, alors je trouver le temps de te dire que je me souciais de toi, commença-t-il.

Il fut distrait de son discours quand Elizabeth commença à déposer de doux baisers sur sa poitrine. Elizabeth utilisa sa langue pour tourner autour et caresser les mamelons de Geoffrey et entendit son souffle.

— Elizabeth !

— Je t'aime, Geoffrey.

Un chuchotement nu, inhalé comme un aphrodisiaque, réveillant les sens de Geoffrey, libérant son cœur.

— Et je t'aime.

Si doucement avoué, si joyeusement reçu.

Geoffrey enfouit ses mains dans ses cheveux et pencha la tête. Lentement, il baissa la tête avec l'intention de sceller sa promesse d'un baiser. Elizabeth sépara ses lèvres et attendit. Des larmes d'amour et de plaisir remplissaient ses yeux. Les lèvres de Geoffrey touchèrent les siennes, le bout de sa langue s'arrêtant pour caresser le contour de sa bouche molle.

Elizabeth fit un son qui ressemblait au ronronnement d'un chaton contenté. Geoffrey pris entièrement le contrôle de sa bouche, poussant alors sa langue à l'intérieur pour caresser la chaleur sucrée. Ses mains laissèrent ses cheveux soyeux et glissèrent sensuellement sur son corps pour pétrir et caresser la chair tendre de ses fesses.

La baiser le dévorait et le remplissait, sans vainqueur ou conquis. Geoffrey écarta finalement sa bouche. Elizabeth ouvrit la sienne pour protester mais Geoffrey la fit immédiatement taire d'un baiser, laissant sa langue envahir sa bouche, voulant connaître et sentir l'obscurité et le mystère aussi.

— Si belle, lui dit-il quand sa bouche descendit à son cou.

Il la souleva pour pouvoir adorer ses seins, la forçant à envelopper ses jambes autour de sa taille. Quand sa bouche couvrit un sein, Elizabeth s'accrochait à ses épaules, les mains tremblantes et gémit de plaisir. La rugosité de sa joue contre sa peau tendre était un stimulus érotique. Geoffrey continuait de sucer le mamelon dur jusqu'à ce qu'Elizabeth commence à tirer sur ses cheveux.

— Ne me fait pas attendre, plaïda-t-elle d'une demi-voix. Il y a si longtemps, Geoffrey. S'il te plaît.

Geoffrey leva la tête et regarda Elizabeth avec des yeux obscurcis par la passion. Son souffle lui laissa un gémissement sourd. L'amour et la faim rayonnant dans le regard chaud de Geoffrey la brûlait et la fit fondre, une douce caresse. Il était la flamme, elle le feu.

— Tu es une torture exquise, gémit Geoffrey, enfouissant son visage dans ses cheveux soyeux.

La réponse d'Elizabeth était de l'embrasser aussi durement que possible. Geoffrey tenait ses hanches avec ses mains et marcha lentement vers la rive. Quand il eut atteint sa destination, il laissa Elizabeth descendre en glissant et la tenait contre lui. Il s'éloigna ensuite de ses bras et se tourna pour étendre sa cape sur l'herbe. Il se tourna de nouveau, appelant Elizabeth, mais sa femme était déjà là, se jetant dans ses bras. Il la sentait frissonner et la coucha immédiatement au sol, avec l'intention de la couvrir de son corps.

— Tu as froid, murmura-t-il contre son oreille, mais je te réchaufferai.

— Je n'ai pas froid, murmura Elizabeth.

Elle mordilla le lobe de son oreille et toucha ensuite l'intérieur avec le bout de sa langue. Geoffrey répondit en frottant sa dureté contre elle dans un mouvement lent et sensuel, puis descendit. Sa bouche tourna autour de son nombril, tandis que sa main caressait le triangle d'or humide gardant la chaleur d'Elizabeth. Ses doigts la fouillaient et la trouvaient, encore et encore, de plus en plus exigeant à chaque contact, chaque changement de pression. Elizabeth commença à

bouger ses hanches contre lui, les yeux fermés dans toute sa splendeur. Elle se sentait comme si elle était sur le point de se briser en mille morceaux et gémit son besoin.

— Je vais goûter ta douceur, boire ton nectar, dit Geoffrey d'une voix rauque à son encontre.

Sa bouche et sa langue remplacèrent sa main et Elizabeth tourna au feu liquide. Ses mains fouillèrent dans l'herbe et elle ne pouvait se concentrer sur rien d'autre que la flamme sauvage la caressant intimement. Ensuite, le feu la consumma, la libéra. Elle tremblait, presque violemment.

— Geoffrey !

Son nom était un cri de plaisir et de crainte.

Geoffrey entendit la confusion, reconnut la peur et calma Elizabeth avec des mots apaisants. Il prit son visage en coupe, souhaitant qu'elle le regarde. Des larmes coulaient sur le visage d'Elizabeth et il les essuya doucement avant de déposer un tendre baiser sur chaque paupière.

— N'aie pas peur de ce qui t'arrive quand tu es avec moi.

— Je perds tout contrôle quand tu me touches, chuchota Elizabeth.

Elle vit le regard de satisfaction masculine dans les yeux de Geoffrey et savait que ses mots lui plaisaient.

— Dans ce court laps de temps, mon corps n'est plus le mien et c'est si facile à faire et tellement fort que ça me fait peur.

Ses doigts traçaient le contour de la bouche de son mari tandis qu'elle parlait, son honnêteté et sa vulnérabilité là dans ses yeux.

— C'est la même chose pour moi, dit Geoffrey.

Il se déplaça contre elle, la laissant sentir son besoin.

— Ta douceur m'appelle. Je vais me perdre dans ta chaleur, mais ne renoncerait pas à ma force. Tu es devenue ma source de puissance, Elizabeth. Ton amour me remplit de nouveau. Quand nous sommes ensemble, comme ça, je me sens invincible. Laisse-moi maintenant te montrer mon amour. Donne-moi ton feu...

Sa bouche couvrit la sienne, plongeant sa langue à l'intérieur en une

invasion tendre qui l'excitait. Ses mains parlaient de sa faim masculine comme il la caressait. Les braises s'enflammaient et quand finalement, il plongea entièrement en elle, poussant au cœur de son âme, le feu du désir et de l'amour faisaient rage incontrôlé entre eux. Ils se donnèrent l'un à l'autre et se renouvelaient, et chacun sentait la victoire de la libération au même instant. Elizabeth ouvrit ses yeux et vit que la transformation dépassait Geoffrey. Il y avait une joie profonde entre eux, partagée et convoitée. Il y avait l'amour.

Geoffrey mis sa tête sur l'épaule d'Elizabeth et soupira de contentement. Elle fit écho au sien, le tenant près d'elle, acceptant son poids. Il déplaça son poids, la tenant dans ses bras. Il embrassa ses joues, se blottit contre son oreille et murmura des compliments scandaleux et des promesses qui apportèrent une rougeur sur le visage de sa femme.

— Quand as-tu réalisé que tu m'aimais ? demanda Elizabeth, caressant la ligne de sa mâchoire avec un doigt. Est-ce que c'était quand tu as pensé que je m'étais noyée ?

Geoffrey gloussa et secoua la tête.

— J'étais trop en colère pour penser à l'amour, admit-il.

Il roula sur le dos, laissant Elizabeth soutenir sa tête avec les coudes renforcés contre sa poitrine massive, puis continua :

— Les Guerriers n'enregistrent pas ces faits dans leurs têtes. Quand j'ai décidé que je t'aimais n'est pas significatif, la taquina-t-il.

Elizabeth sourit. Les paillettes d'or dans son regard sombre la fascinait. Comment avait-elle pu penser qu'il était froid et inflexible ? se demanda-t-elle.

— Quand as-tu réalisé que tu m'aimais ? lui demanda-t-il.

Ses mains se mirent à pétrir les courbes de ses fesses alors qu'il attendait sa réponse.

— Je ne me souviens pas, dit Elizabeth.

L'éclat était de retour dans ses yeux, et quand Geoffrey lui sourit, sachant qu'elle était encore sur le point de le taquiner.

— Les épouses des guerriers n'enregistrent pas ces faits dans leurs têtes, dit-elle en riant. D'ailleurs, ce n'est pas significatif.

Geoffrey lui donna une pincette ludique.

— Ne t'arrêtes jamais de me taquiner, femme. Je supporterai tes taquineries pour le reste de nos jours ensemble, parce que je t'aime de tout mon cœur.

— Je pensais que je ne t'entendrais jamais me dire ces mots, murmura Elizabeth.

Le sourire la quitta et elle se pencha pour l'embrasser.

— J'avais quelques idées idiotes sur l'amour, répondit Geoffrey quand le baiser fut terminé. Je pensais que cela m'affaiblirait et je sais maintenant que j'ai eu tort. Tu me donnes une nouvelle force sans fin, Elizabeth. Une partie de moi aspire à t'enfermer dans notre chambre et te partager avec personne d'autre.

— Je t'appartiendrais toujours, Geoffrey, répondit Elizabeth.

— Je sais que c'est vrai, dit-il. Et j'aurai foi et confiance en ta loyauté envers moi. Me crois-tu si je te dis que je trouve difficile de te partager encore avec ton grand-père et ton frère ? J'avais l'habitude de me moquer des hommes qui laissaient la jalousie prendre le contrôle de leurs vies, et maintenant, je constate que si je ne fais pas attention, moi aussi je serai contrôlé par elle.

Les yeux d'Elizabeth montrèrent sa surprise et Geoffrey lui sourit de nouveau.

— Je n'ai pas eu la proximité d'une famille, comme toi, expliqua-t-il. Et je sais que je viens après tous les autres.

— Il y a toutes sortes d'amour, répondit Elizabeth d'une douce voix.

Son mari lui laissait voir sa vulnérabilité et elle savait dans son cœur qu'elle chérirait ce moment pour le reste de sa vie.

— Ce que je ressens pour mon grand-père et pour petit Thomas est une sorte d'amour différent de celui que je ressens pour toi. Avec le temps, je pense que tu les aimeras autant que moi, et exactement de la même manière. Ce que je ressens pour eux n'enlève rien à ce que je ressens pour toi.

Geoffrey la tira vers lui et l'embrassa pendant un long moment jusqu'à bout de souffle. Elizabeth s'accrochait à lui, répondant à sa passion et à sa faim. Avec regret, Geoffrey s'arracha d'elle.

— Il commence à faire sombre, dit-il. Dépêche-toi et habille-toi pour que je puisse te ramener à notre tente et te déshabiller une fois de plus.

Il lui donna une claque sonore sur ses fesses et rit de son indignation feinte.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à ce qu'ils arrivent au campement. Quand Elizabeth parla, sa voix était aussi douce que le bruissement des feuilles sous ses pieds.

— Tu es vraiment jaloux de ma famille ? demanda-t-elle.

— Je m'en remettrai, répondit Geoffrey en lui serrant la main. Un chevalier est loyal et jure fidélité à un seul baron, comme j'ai fait avec Guillaume, mon roi, commença-t-il. Tu t'es engagée à moi et je n'attends pas à ce que tu cesses d'aimer ta famille parce que tu m'aimes. Pourtant, je sais que je suis le premier dans ton cœur et que tu me choisiras avant tous les autres, comme je te choisirais.

Elizabeth cacha son sourire. Elle comprenait que tomber amoureux était nouveau pour son mari et qu'il essayait d'y faire face comme il le ferait tout le reste de sa vie. Son erreur était d'utiliser la logique comme un outil pour gérer ses émotions.

— Il n'y aura jamais un moment où je devrais choisir entre toi ou ma...

Elizabeth allait dire ma famille, mais remplaça rapidement le mot.

— Tu es ma famille maintenant, Geoffrey, tout comme je suis ta famille. Et Elslow et Thomas...ils sont nos seuls parents. Nous appartenons tous l'un à l'autre, mais pas comme des vassaux et des barons.

— Tu as raison, Elizabeth. Tu ne devras jamais avoir à faire un choix, dit Geoffrey. Je ne le permettrais pas. Et je n'exigerais jamais non plus une telle loyauté, je commence à comprendre ton raisonnement. Je t'aime et c'est tout ce qui compte.

— Étais-tu toujours aussi sûr de ma loyauté envers toi quand tu as laissé Elslow avec Thomas à Montwright ?

— Je te voulais pour moi tout seul pendant un certain temps, admit Geoffrey.

Elizabeth s'appuya contre le côté de son mari et pensait à ses mots. Il avait partagé ses sentiments avec elle ce soir, et il y avait de la joie et de l'amour dans son cœur. Il avait parcouru un long chemin, apprenant à montrer de l'affection et lui exprimer ses pensées, et Elizabeth était heureuse. Il y avait encore une petite distance à parcourir, comprit-elle, car Geoffrey restait incertain et (quoiqu'elle ne dirait jamais ce mot), peu sûr. Bientôt, tout cela changerait aussi et parler de tests et faire des choix cesserait. Personne ne demanderait jamais une chose si terrible. Personne.

Elizabeth rêva cette nuit-là et cela avait commencé d'une façon des plus agréables. Elle était habillée tout en blanc, dans une robe qui semblait flotter autour de ses chevilles. Elle se promenait dans la cour d'un grand palais et une fine brume recouvrait le sol. Elle souriait quand elle ouvrit les portes et marchait dans une grande salle. Et ensuite, le rêve se transforma en cauchemar. Quelqu'un l'appelait, mais elle ne savait pas qui. Son pouls s'accéléra avec l'horrible son d'agonie et du désespoir dans la voix l'appelant. Elle se précipita à la recherche de la voix, poussant à travers une foule d'hommes riants qui semblaient ne pas savoir qu'elle était là. Quand elle atteignit le centre de la salle, elle s'arrêta. Un cri perçant remplissait ses poumons. Debout devant elle, il y avait son mari, les mains et les pieds enchaînés avec des liens en acier lourd. Il ne la voyait pas et regardait vers l'autre côté de la pièce. Elizabeth se tourna et vit son grand-père, aussi enchaîné.

La voix recommença, mais le son s'était tourné de l'agonie au triomphe. C'était Belwain. La brume à ses pieds devenait rouge et dans le cauchemar, Elizabeth savait que c'était un symbole du sang qui serait bientôt versé. Belwain souleva sa main et la pointa vers elle.

— Vous choisirez et on mourra. Et si vous ne choisissez pas, alors tous les deux seront tués.

Il rit, puis, le rire démoniaque griffait l'âme d'Elizabeth. Elle secoua la tête, niant ce qu'on lui demandait, et Belwain tira l'épée de Geoffrey et la souleva bien haut dans les airs.

Ses cris perçants réveillèrent Geoffrey. Il s'étendit vers son épée et se rendit compte qu'Elizabeth était juste à côté de lui. Ses mains tremblaient comme il tirait son épouse dans ses bras et la berçait doucement contre lui.

— Ouvre les yeux, Elizabeth. C'est seulement un cauchemar, murmura-t-il, encore et encore. Je suis là.

Elizabeth se réveilla en sursaut. Elle s'accrocha aux épaules de Geoffrey et prit de grandes goulées d'air, essayant de calmer son cœur.

— C'était terrible, murmura-t-elle.

— N'en parle pas, l'apaisa Geoffrey.

Il caressa tendrement les cheveux de son front et l'embrassa.

— Tu as rêvé, c'est tout. Les dernières heures ont été trop rapides pour toi aujourd'hui et tu es trop fatiguée. Repose ta tête contre moi et ferme les yeux. Tout va bien.

— J'ai peur, lui dit-elle. Si je dors, je referai le cauchemar.

— Non, tu ne le feras pas, murmura Geoffrey.

Il se déplaça jusqu'à ce qu'Elizabeth soit sous lui. Ses bras supportaient son poids, ancrés de chaque côté de sa femme.

— Tu rêveras seulement que je te fais l'amour, promit-il.

Avec ces mots, Geoffrey se pencha et embrassa Elizabeth. Il murmura des mots d'amour avec une voix de velours et les mains apaisantes détournèrent les pensées d'Elizabeth et ce qu'il lui faisait. Le cauchemar fut oublié.

Chapitre 13

Elizabeth s'adapta à sa nouvelle maison avec très peu de difficulté. Quand elle avait aperçu le domaine de Geoffrey, elle avait été submergée par les structures massives et le mur géant qui les entouraient. La forteresse en pierre était si grande qu'elle rendait Montwright chétive en comparaison.

Pourtant, une fois à l'intérieur des murs, le froid prévalu et Elizabeth trouvait cela très troublant. Très vite, elle commença à faire sa marque tant à l'intérieur du château qu'à la cour extérieure. Geoffrey la laissa faire à sa guise, quoiqu'il rechignait beaucoup quand il se trouvait à genoux à planter des fleurs sauvages aux couleurs de l'arc en ciel, le long des murs du château. Elizabeth ignore sa fausse colère avec des taquineries qui savait totalement les pensées de son mari.

Les serviteurs, d'abord méfiants et glacial envers leur nouvelle maîtresse, fondirent sous ses doux sourires et ses demandes doucement faites. Ils devinrent bientôt ses champions et attendaient avec impatience son prochain ordre. Des fleurs fraîches ornaient les tables et les brillantes bannières colorées, portées de Montwright, ornaient les murs de pierre nouvellement lavés du château. La paix et le contentement remplaçaient l'austérité sombre. Les habitants du château Berkley étaient dans la crainte. Leur forteresse était devenue une maison.

Vers la fin de juillet, Elizabeth était certaine qu'elle portait l'enfant de Geoffrey. Elle chérissait la nouvelle et prit plusieurs jours à répéter et planifier dans son esprit comment elle l'annoncerait à Geoffrey. Il serait heureux et agirait probablement de façon arrogante, se dit Elizabeth, et cela lui plairait.

Elizabeth était assise à la table du dîner, attendant Geoffrey. Elle avait décidé qu'elle partagerait la nouvelle avec lui en soirée, quand ils seraient seuls dans leur chambre. Elle pouvait à peine contenir son excitation et se retrouvait riant aux éclats. Les serviteurs lui donnèrent des regards perplexes et Elizabeth savait qu'elle agissait tout à fait étrangement. Demain, après que Geoffrey saura la nouvelle, ils s'expliqueraient son comportement étrange et ils comprendraient.

Les soldats commencèrent à entrer dans le hall et Elizabeth redressa sa position, cherchant avec empressement Geoffrey. L'écuyer Gerald attira son attention. Il courait autour de deux hommes costauds et se précipita vers sa maîtresse.

— Des messagers sont arrivés de Guillaume, cria-t-il. Ils veulent parler avec mon Baron le plus tôt possible.

Elizabeth fronça les sourcils sur cette information et dit :

— Faites-les entrer dans la salle, Gerald. Je parlerai à Roger et il trouvera Geoffrey.

Roger marchait déjà vers Elizabeth et elle lui donna une salutation avant de lui parler des messagers.

— Pourquoi sont-ils ici ? demanda-t-elle, incapable de garder l'inquiétude de sa voix.

— Ce n'est pas inhabituel, répondit Roger. Ah, voici votre mari. Il vous dira les raisons.

— Tu n'as aucune salutation pour moi ? dit Geoffrey quand il arriva aux côtés d'Elizabeth.

Elizabeth sourit immédiatement et déposa un chaste baiser sur la joue de son mari.

— Je me souviens d'une époque où montrer de l'affection n'était pas autorisé, dit-elle dans un murmure.

Geoffrey rit et attira son épouse dans ses bras.

— C'était avant que je réalise combien c'est important pour toi de me toucher, la taquina-t-il.

— Je suis la plus indisciplinée, répondit Elizabeth avec un sourire.

— Geoffrey, l'interrompit Roger. Il y a des messagers de Guillaume. Ils vous attendent dans le couloir.

Geoffrey hocha la tête, apparemment pas perturbé par cette information.

— Je pensais que notre Roi était encore à Rouen, dit-il.

— Il doit être juste de retour, commenta Roger.

Geoffrey se tourna vers sa femme et lui dit :

— Commence le repas sans moi pour que mes hommes puissent manger. Roger et moi allons voir quelles nouvelles le roi nous envoie.

Elizabeth souhaitait également écouter les messagers, mais réalisa que ce n'était pas sa place pour demander. Elle devra attendre et entendre les nouvelles de son mari. Geoffrey avait commencé à se confier de plus en plus à Elizabeth et elle ne doutait pas qu'il allait lui dire ce que leur roi demandait.

Le Père Hargrave, un prêtre en visite près de Northcastle, entra dans la pièce. Il offrit son bras à Elizabeth comme Geoffrey partait. Elle assumait son rôle de maîtresse de maison et donna au vieux prêtre toute son attention.

Elizabeth s'assit à côté de lui à la table et baissa la tête quand il donna la bénédiction, essayant de se concentrer sur sa prière. Son esprit continuait de revenir aux messagers, spéculant sur les diverses raisons pour lesquelles le roi leur enverrait un mot et n'en trouva aucune acceptable. Geoffrey avait déjà donné son nombre de jours de service requis à son roi. Guillaume tenait la cour seulement trois fois pendant l'année et Geoffrey avait assisté à ces séances.

Peut-être que c'était le Domesday Book, considéra-t-elle en se référant à la comptabilité de Guillaume du nombre de sujets sous sa juridiction. Parce que le rapport comprenait la valeur de chaque personne, à partir du nombre d'animaux à la quantité de pièces de monnaie dans chaque lieu, ses sujets loyaux grommelaient entre eux et appelait le rapport le Domesday Book. Leur logique était simple et, dans l'évaluation d'Elizabeth, probablement tout à fait exacte. Une fois que le roi avait une vraie comptabilité de la valeur de chaque personne, les impôts seraient augmentés. C'était un vieux problème, cette augmentation d'impôts, savait Elizabeth car elle avait entendu son père rechigner à propos de l'injustice du système plus d'une fois.

Geoffrey et Roger revinrent à la salle quand le repas fut servi. Des regards sur leurs visages, Elizabeth savait qu'ils n'avaient pas de bonnes nouvelles.

— C'est le Domesday Book ? murmura-t-elle à Geoffrey quand il s'assit au bout de la table.

Geoffrey s'empara de la main d'Elizabeth, mais ne lui répondit pas. Elle regarda à travers la table et sourit à Roger. Elizabeth était toujours assise à la droite de son mari et Roger était toujours assis à gauche de Geoffrey.

Un des écuyers de Geoffrey commença à servir la viande et Geoffrey dit quelques mots au jeune garçon. Elizabeth profita de son

inattention et se pencha vers Roger.

— C'est le Domesday Book ? demanda-t-elle, espérant que Roger lui donnerait une réponse rapide.

Geoffrey donna une pression rapide à la main d'Elizabeth. Roger semblait être sur le point de répondre, mais la petite secousse de tête de Geoffrey l'arrêta dans son action. Elizabeth vit le mouvement de Geoffrey du coin de l'œil. Elle poussa un soupir de frustration.

— Je ne pense pas que le roi prendrait avec bon dé d'entendre que sa comptabilité est appelée Domesday, dit Geoffrey.

Le prêtre s'éclaircit la voix et commença à répéter son histoire favorite qu'ils avaient tous entendu au moins cinq fois depuis son arrivée, mais par courtoisie, Geoffrey, Roger et Elizabeth lui donna leur attention. Ils riaient quand l'histoire pleine d'humour prit fin et le prêtre était content. Si heureux, en fait, qu'il se lança dans une autre et une autre histoire.

Aussitôt le repas terminé, Geoffrey dit à Roger :

— Occupez-vous de la préparation de demain.

Il se tourna vers Elizabeth et suggéra de se retirer pour la soirée. Elizabeth accepta rapidement.

— Il y a quelque chose dont je dois te parler, dit-elle à Geoffrey avec un doux sourire.

— Et je dois aussi te parler, dit Geoffrey.

Sa voix n'avait aucune émotion et Elizabeth fronça les sourcils avec inquiétude. Quand son mari essayait de masquer ses sentiments comme il le faisait maintenant, il y avait généralement une raison grave. Elle tendit sa main et le suivit sans un mot.

Quand la porte de leur chambre fut fermée contre le monde et qu'ils étaient seuls, elle ne parlait toujours pas. Elle connaissait bien son mari et savait qu'il considérerait ses mots avec prudence avant de parler. Son froncement de sourcils ne lui en disait pas beaucoup.

Chacun déshabillait l'autre en silence. C'était devenu un rituel pour Elizabeth de prendre l'épée de Geoffrey et la placer près de la tête de lit, sur le côté de son mari. Après quoi, elle se glissa entre les couvertures et attendit.

Geoffrey souffla les bougies et vint à Elizabeth avec des lumières rougeoyantes autour d'eux. Il la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement.

— Je peux te raconter ma nouvelle en premier ? demanda Elizabeth.

— Je préférerais y aller avec la mienne pour en finir, répondit Geoffrey.

Il y avait un ton presque sauvage à sa voix et Elizabeth sentit immédiatement un nœud d'inquiétude se former dans son estomac. Geoffrey entrelaçait ses jambes avec celles d'Elizabeth et la tenait contre sa poitrine. Il ne pouvait pas voir ses yeux, son visage, et admettait qu'il ne le voulait pas. Ses paroles lui causeraient de la douleur et sa douleur allait devenir la sienne.

— Il n'y a aucune façon facile de te dire ça, Elizabeth, commença Geoffrey comme il lui caressa les cheveux.

Elizabeth s'écarta, obligeant Geoffrey à la regarder.

— Alors dis-moi rapidement, suggéra-t-elle, de plus en plus effrayée à chaque minute.

— La sommation de Guillaume concerne Montwright, dit-il.

Il observa Elizabeth comme il parlait, vit sa confusion et se dépêcha de conclure.

— Ton grand-père a été accusé de trahison.

— Non !

Son refus ressemblait au cri d'un animal blessé.

— Il y a plus, dit Geoffrey.

Sa voix était calme et ferme, et Elizabeth se força à rester calme et écouter.

— Belwain a adressé une demande à Guillaume pour la tutelle de Thomas. Ils sont tous à Londres maintenant et j'ai été appelé là-bas. Je pars demain.

— Je dois y aller avec toi, dit Elizabeth. Nous devons tous les deux y aller. S'il te plaît, le supplia-t-elle. Je ne veux pas rester ici, Geoffrey.

Geoffrey ne pouvait pas se détourner de l'agonie dans l'expression de sa femme.

— Oui, tu viendras avec moi. C'est de ta famille et c'est juste, dit-il.

Elizabeth commença à pleurer.

— Notre famille, corrigea-t-elle son mari. Que va-t-il arriver ? demanda-t-elle. Que fera le roi ?

Geoffrey la sentit trembler et la tenait fermement.

— Il écouterà tous les côtés et décidera ensuite. Ne t'inquiète pas, Elizabeth. Guillaume est un roi juste. Aie foi en lui.

— Je ne peux pas !

Elle enterra sa tête dans l'épaule de Geoffrey et continua de pleurer. Geoffrey la tenait jusqu'à ce qu'elle en ait fini avec ses larmes, l'apaisant avec de douces paroles.

— As-tu confiance en moi ? demanda-t-il quand les pleurs cessèrent.

— Tu sais bien que oui, répondit Elizabeth.

— Alors quand je te dis que tout ira bien, tu dois me croire, fit valoir Geoffrey.

— Si tu le dis, alors je vais te croire, promis Elizabeth.

— Je te donne ma parole. Je ne laisserai pas ta famille en souffrir.

— Et toi ? demanda Elizabeth. Peux-tu me promettre que tu ne seras pas lésé ?

Geoffrey était surpris par sa question, car il n'était pas en danger.

— Je te promets, lui dit-il. Maintenant, essaie de dormir. Nous montons tôt demain et pour deux jours.

Elizabeth n'oubliait pas la nouvelle qu'elle voulait partager avec son mari. Sa main se posa sur son ventre dans un geste protecteur. Elle ne pouvait pas encore le dire à Geoffrey. Il ne la laisserait pas l'accompagner pour faire face à Guillaume s'il savait qu'elle portait son enfant. Et elle devait attendre jusqu'à ce que le problème soit résolu avec Belwain. Elle partagerait ensuite sa joie avec Geoffrey. Pour l'instant, elle protégerait leur bébé, tout comme Geoffrey la

protégerait.

Elizabeth ferma les yeux et essayait de dégager son esprit. Elle aurait besoin de se reposer pour relever le défi à venir.

Pendant les heures sombres, elle eut le cauchemar de nouveau. Geoffrey la calma quand elle l'appela, lui disant qu'elle était bouleversée et trop fatiguée, et que c'était la raison de sa terreur. Il lui demanda de partager le rêve avec lui, mais Elizabeth ne pouvait pas. Elle s'accrocha à Geoffrey et pria. Priait pour que le cauchemar n'était pas un présage.

Le voyage à Londres prit trois longues journées. Elizabeth était épuisée et regardait à peine autour d'elle quand ils entrèrent dans le domaine de Guillaume. Elle voulait seulement voir Elslow et petit Thomas, mais Geoffrey ne lui permettrait pas.

— Tu prendras un bain et ensuite, tu te reposeras. Dans la matinée, tu pourras les voir, déclara-t-il. Et tu rencontreras ton roi.

Elle ne voulait pas rencontrer le roi et devait elle admettre, elle était terrifiée par lui. Bien que, dans son esprit, elle savait que la plupart des histoires à propos de Guillaume étaient probablement exagérées, dans son cœur, elle les croyait toutes.

On leur donna une chambre spacieuse donnant sur la cour. Le lit avait deux fois la taille de leur lit à Berkley et une fois qu'Elizabeth fut lavée et changée, elle se pelotonna au milieu de celui-ci, essayant de garder ses yeux ouverts pendant qu'elle attendait le retour de Geoffrey. Il était allé saluer Guillaume et savoir ce qui pesait sur Elslow et les charges.

Elle ne se réveilla pas avant l'aube, se rappelant vaguement Geoffrey se déshabiller et la réchauffant pendant la nuit. Son mari était de nouveau absent. Un plateau de nourriture reposait sur la table près du lit, mais Elizabeth n'y toucha pas. Son estomac était trop bouleversé pour manger. Elle s'habilla avec soin, sachant qu'il n'y avait aucune chance d'éviter de rencontrer Guillaume. Elle s'arrangeait de son mieux pour que Geoffrey soit fier de sa femme.

Quand elle eut fini, elle se tenait debout à la fenêtre et observait les gens dans la cour. Elle devenait de plus en plus tendue avec chaque seconde qui passait, priant pour que Geoffrey se dépêche avec ses fonctions et viendrait à elle.

Roger entra à la place de Geoffrey.

— Où est Geoffrey ? demanda-t-elle avec un tremblement dans la voix.

Le fidèle vassal s'empara du bras d'Elizabeth et la guida vers la porte. Elizabeth vit que deux des hommes de Geoffrey gardaient la porte et fut légèrement surprise.

— Votre mari est avec le roi, répondit Roger. Et avec votre grand-père.

Il jeta un coup d'œil à sa maîtresse et vit sa détresse, mais il n'y avait rien qu'il puisse faire pour lui offrir un certain réconfort. Il était aussi préoccupé par le rôle d'Elizabeth, quoique mieux entraîné pour cacher ses émotions. Geoffrey n'avait pas eu le temps de se confier à Roger, et donc le vassal n'avait aucune idée du plan d'action que son Baron prendrait.

— Votre présence a été demandée, déclara Roger. Par le roi lui-même.

Ils avaient commencé à marcher, mais avec les mots de Roger, Elizabeth s'arrêta brusquement.

— C'est la voix, murmura-t-elle. Je ne peux pas y aller, Roger ! C'est le cauchemar ! Je ne peux pas y aller !

Roger n'avait aucune idée de ce dont Elizabeth parlait, et il n'était pas sûr de savoir comment procéder.

— Votre mari vous souhaite à ses côtés, dit-il finalement, sachant instinctivement qu'Elizabeth ne se refuserait jamais à Geoffrey.

Son raisonnement fonctionna. Elizabeth redressa les épaules et força la terreur dans ses yeux.

— Alors, je dois y aller, répondit-elle.

Elle marchait à côté de Roger, à travers un dédale de couloirs humides et mal éclairés. Ils entrèrent dans une grande salle, remplie à pleine capacité de gens. Tous étaient vêtus dans des tissus splendides, proclamant leur valeur, et Elizabeth supposait qu'ils étaient tous intitulés des sujets, attendant leur tour pour une audience avec le roi.

Un chemin fut dégagé pour Roger et Elizabeth. Elle pouvait voir les grandes portes doubles à l'autre bout de la pièce. C'était des portes semblables à celles de son cauchemar et Elizabeth connaissait une terreur contraire à tout ce qu'elle n'avait jamais vu ou senti dans le passé.

Elle garda son regard dirigé sur les portes, ignorant les commentaires chuchotés et l'évaluation des regards de la foule comme elle continuait d'avancer. Un trio de soldats gardait la porte. L'un des hommes reconnu Roger avec un bref signe de tête et leur fit signe d'entrer. Les portes s'ouvrirent avec un grincement de protestation et Roger fit signe à Elizabeth d'entrer.

— Vous resterez derrière moi ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Roger était étonné par sa question. Comme simple observateur, Elizabeth semblait à l'image de la sérénité et de l'assurance. Il était sûr qu'il était le seul qui pouvait lire la nervosité dans ses yeux, le seul qui pouvait entendre la peur dans sa voix.

— Je voudrais que vous soyez proche, expliqua-t-elle. Mon mari pourrait avoir besoin de votre aide.

Roger ne put s'empêcher de sourire.

— Je serai debout juste à l'intérieur de la porte, répondit-il.

Il n'ajouta pas qu'il protégerait son dos comme il le ferait avec son maître. C'était son devoir de veiller à leur sécurité et n'avait pas besoin de parler.

Elizabeth se tourna et marcha dans la pièce. Et le cauchemar devint réalité. Droit devant, assis sur un trône doré à trois marches au-dessus du sol était le roi Guillaume. Au bas de l'escalier, à gauche, se tenait debout Geoffrey, plus loin, se tenait Elslow. Ils n'étaient pas enchaînés.

Il y avait plusieurs autres personnes dans la salle, mais Elizabeth ne prenait pas le temps de voir si elle reconnaissait l'un d'eux. Elle sourit à Geoffrey et à Elslow comme elle continuait de marcher vers le roi. Quand elle atteignit la première marche, elle s'agenouilla et baissa la tête.

— Mon Roi, je voudrais vous présenter ma femme, Elizabeth.

La voix de Geoffrey était claire et ferme et Elizabeth pouvait entendre une légère teinte de fierté dans sa voix.

— Levez-vous et laissez-moi vous regarder, aboya Guillaume.

Sa voix était aussi énorme que son corps, et Elizabeth se dépêcha de s'y soumettre. Elle regarda finalement son visage et fut très surprise de

le voir sourire. C'était un homme géant, mais sa poitrine était aussi grande que sa taille et ses yeux étaient rusés comme il regardait Elizabeth. Elle ne broncha pas durant son évaluation et rencontra son regard sans effort excessif.

— Il apparaît que vous avez bien fait, mon fils.

Guillaume adressait son compliment à Geoffrey quoiqu'il continuait d'étudier Elizabeth.

— Je suis heureux, mon Roi, répondit Geoffrey.

— Et maintenant, le cas du jour, dit Guillaume. Envoyez l'accusateur, demanda-t-il d'une voix forte.

Il regarda Geoffrey et Elslow, puis à nouveau Elizabeth.

— Mon enfant, restez avec votre famille pendant que je m'occupe de cette question.

Elizabeth hocha la tête, fit rapidement une gémulation, jeta un coup d'œil à son grand-père et lui sourit, puis marcha vers Geoffrey. Elle se tenait debout aussi près de lui qu'elle le pouvait, laissant son bras toucher le sien, et se tourna vers le roi. Pour une raison quelconque indicible, le roi se mit à rire, inclinant la tête plusieurs fois.

— Vous avez obtenu sa loyauté, Geoffrey, le salua le roi.

— Toujours, répondit Geoffrey.

Il baissa les yeux et sourit à Elizabeth, lui faisant savoir son plaisir. Elizabeth se sentait comme si elle avait raté une partie vitale du dialogue, mais n'osa pas interroger Geoffrey maintenant. Plus tard, il lui expliquerait pourquoi le roi semblait si heureux. Il comprenait certainement ce que Guillaume pensait.

Le grincement de la porte attira l'attention d'Elizabeth et elle se tourna et regarda Belwain entrer dans la salle. L'expression de son visage était béate et victorieux, et Elizabeth se trouva à serrer le bras de Geoffrey alors qu'elle retenait son souffle. Elle se rendit compte de ce qu'elle faisait et le lâcha immédiatement.

Geoffrey sentit sa détresse. Il posa négligemment sa main sur son épaule et l'attira contre lui, souhaitant lui faire accepter une partie de sa force et de son courage. Belwain se mit maladroitement à genoux devant le roi, mais ne courba pas la tête. Guillaume grogna son

mécontentement et dit :

— Votre affaire contre cet Elslow est grave. Vous l'accusez de trahison mais n'offrez aucune preuve de sa culpabilité. J'aimerais maintenant connaître vos raisons.

Belwain se leva debout et pointa son doigt vers Elslow.

— Il est Saxon et tous les Saxons sont des traîtres. Il a toujours voulu regagner Montwright et a trompé votre vassal, Geoffrey, en lui faisant croire qu'il est loyal envers vous. Ses motifs sont faux. Je sais qu'il a rejoint le groupe de rebelles contre vous.

— Vous avez la preuve de cette accusation ? exigea Guillaume, se penchant en avant.

— Je ne peux pas vous donner la preuve, pour celui qui pourrait valider mon accusation a été tué.

— Qui est cet homme dont vous parlez ? demanda Guillaume.

— Son nom était Rupert et il était le beau-frère de l'épouse de Geoffrey, Elizabeth. Il était Normand.

— Ah !

Guillaume hocha la tête et regarda Geoffrey.

— J'ai entendu le récit de Rupert. Normand ou non, il était déloyal envers moi. Vous, Belwain, êtes un imbécile de l'utiliser comme preuve.

Le roi se tourna vers Elslow et dit :

— Appartenez-vous à ce groupe rebelle ? demanda-t-il.

Elslow secoua la tête et répondit d'une voix calme :

— Je n'en fais pas parti, mon Roi.

Guillaume grogna de nouveau et se tourna vers Geoffrey.

— Vous le croyez ? demanda-t-il d'une voix plus douce.

Geoffrey hocha la tête.

— Je le crois.

— Puisqu'il n'y a pas de preuve, je me satisferais du jugement de mon vassal. L'affaire de trahison est rejetée. Je ne permettrai pas à un combat de déterminer la vérité, mais écouterai mon fidèle chevalier.

— Mais qu'en est-il de Montwright ? gémit Belwain. C'est à moi. C'est mon droit d'avoir la tutelle sur l'enfant jusqu'à ce qu'il soit majeur. Pourtant, il – Belwain hocha la tête vers Geoffrey – a placé un Saxon dans ma position. La loi est de mon côté.

Guillaume se pencha en arrière sur sa chaise, un froncement de sourcils sur son visage. Le silence régnait comme le roi considérait le problème. Elizabeth dirigea son regard vers son grand-père. Sa colère et son dégoût sur Belwain étaient apparents, et Elizabeth pouvait dire qu'il avait envie de tendre la main et l'étriper. Sa position était rigide et mains serrait les poings. Elle se rendit alors compte qu'elle imitait son grand-père et se força à se détendre.

— C'est une décision difficile, dit finalement Guillaume. Geoffrey, vous m'avez dit que vous n'avez pas confiance en Belwain et avez décidé de garder l'enfant avec vous jusqu'à ce qu'il soit majeur. C'est votre droit, ajouta-t-il avec un hochement de tête. Pourtant, la question qu'un Saxon soit maître de Montwright reste un problème. Je suis un homme juste et donné dans quelques domaines à des Saxon, comme vous le savez bien. Pourtant, j'ai maintenant du mal à me décider, admit-il. Je ne connais pas ce Saxon. Vous pourriez donner des raisons pour votre côté de cette question, Geoffrey, mais vous êtes comme mon fils et vous avez un cœur Normand. Et vous, dit-il en se tournant vers Elslow, pourrez faire valoir que vous êtes le grand-père du garçon, mais vous parleriez avec un cœur Saxon. La pitié va à celui qui est ni Normand, ni Saxon à mon conseil.

— J'en suis.

La voix d'Elizabeth était claire et puissante. Elle s'écarta de son mari et fit face au roi. Guillaume regarda Elizabeth et inclina la tête pour qu'elle continue.

— Je ne suis ni Saxonne, ni Normande, dit-elle. Je suis les deux. Mon père était Normand, plein sang, et ma mère était Saxonne. Donc, je suis à moitié de chacun.

Elizabeth sourit puis ajouta :

— Quoique mon père m'appelait souvent la Saxonne quand je lui désobéissais, ma mère jurait que j'étais totalement Normande quand je lui déplaisais.

Le regard perplexe quitta le visage du roi et il sourit.

— Alors, exposez-moi chaque côté de cette affaire et je me déciderai, dit-il. Tout d'abord, parlez-moi du Saxon.

— Je vous dirai ce que ma mère m'a dit, répondit Elizabeth, puis elle croisa les mains et commença : Par votre ordre et à la demande de mon père, ma mère s'est mariée à mon père et lui a donné Montwright. Mon grand-père a quitté Montwright et s'est installé à Londres. Peu de temps après que mes parents se soient mariés, ma mère s'est sauvée. Elle est allée chez mon grand-père pour sa protection. Mon grand-père a écouté ses histoires, puis l'a rapidement ramenée à mon père. Il a dit à ma mère qu'elle appartenait maintenant à mon père et qu'elle devait être loyale envers lui. Une trêve s'est formée entre mon père et mon grand-père, et l'amitié s'est épanouie. La branche Saxonne de ma famille met une grande importance à la loyauté, Roi Guillaume. Elslow s'est agenouillé devant vous le jour de votre couronnement et vous a promis fidélité, et je sais qu'il mourra avant d'avoir rompu cette promesse.

— Et maintenant, exposez le côté des Normand, suggéra Guillaume.

Il semblait amusé par la narration d'Elizabeth et lui donna un sourire d'encouragement.

— Mon père était fidèle à son Baron, Geoffrey, et quand il a été tué, Geoffrey a pris le contrôle. Il m'a épousé et redressé les dommages faits. Mon beau-frère était derrière se massacre et Geoffrey l'a tué. Mon mari est le plus méthodique dans sa pensée, tout comme mon père, et il s'est assuré qu'il connaissait le coupable avant d'agir. J'ai hérité de la nature impatiente de ma mère Saxon, admit Elizabeth, mais mon mari m'a convaincue de faire preuve de patience. Finalement, il a promis que justice serait faite et il avait raison. Si vous me demandez envers qui je suis loyale, poursuivit Elizabeth, je voudrais vous dire que je suis loyale envers mon mari et envers vous, mon roi.

— Et si je vous demandais de choisir entre le Saxon et le Normand ? demanda le roi.

Elizabeth n'entendit pas la cadence taquine dans sa voix et fronça les sourcils.

— Je choisirais mon mari par-dessus tous les autres, répondit-elle immédiatement. Sachant dans mon cœur que mon mari protégerait Elslow comme il me protège. Mon grand-père, mon frère et moi

appartenons tous à Geoffrey maintenant, comme nous vous appartenons tous. Mon mari ne nuirait pas à sa famille.

Guillaume acquiesça.

— Je pense que si tous mes sujets étaient aussi loyaux que vous, j'aurais la vie facile, la complimenta-t-il.

Il regarda alors Belwain et dit :

— Je ne vais pas contre la volonté de mon vassal, Belwain. Votre demande est refusée.

Belwain ne put contenir son souffle d'indignation. Son visage se marbra de rouge et il regarda Elizabeth avec des yeux pleins de haine. Le roi ignora la réaction de Belwain. Son attention se tourna vers Elslow.

— Je ne me rappelle pas de votre serment de loyauté, mais le jour de mon couronnement était plein de désordre.

Elslow sourit.

— J'étais là et j'ai vu l'émeute, admit-il.

— Agenouillez-vous devant moi, Saxon, et donnez-moi votre engagement à nouveau.

Elslow fit comme il lui avait été demandé, plaçant sa main sur son cœur. Il réitéra son serment de loyauté avec Geoffrey et Elizabeth comme témoins.

Le roi semblait content.

— Laissez-moi maintenant, ordonna-t-il. Geoffrey, je parlerai avec vous à l'heure du dîner, ordonna-t-il. Je voudrais vous avoir à mes côtés.

— Comme vous le souhaitez, répondit Geoffrey.

Il s'inclina devant son roi et s'empara du bras d'Elizabeth.

Le mari et la femme n'échangèrent pas un mot jusqu'à ce qu'ils soient presque de retour à leur chambre. Elslow et Roger les avait laissés, à la recherche d'une boisson fraîche et d'un jeu d'échecs.

— As-tu le moindre doute de ma fierté en toi ? demanda Geoffrey

quand ils atteignirent leur chambre. Tu as fait preuve d'un grand courage, Elizabeth.

— J'ai appris ça de toi, répondit Elizabeth.

Elle entra dans la chambre et se tourna pour faire face à son mari. Réalisant que le tourment était bel et bien fini, la pièce commença à tourner.

— Tu vois comment notre roi est bon et juste ? fit remarquer Geoffrey. Il n'y a jamais rien eu à craindre, n'est-ce pas ?

— La peur ? Je n'ai jamais eu peur !

Geoffrey rit du mensonge évident d'Elizabeth et s'étendit vers elle. Il n'était pas une seconde trop tôt et l'attrapa juste à temps. Sa femme forte et courageuse s'était évanouie dans ses bras.

— Tu es sûre ?

— Je suis plus sûre.

Elizabeth était blottie contre Geoffrey tard cette nuit-là. Ils venaient de faire l'amour et Geoffrey était sur le point de s'endormir quand Elizabeth décida de lui parler du bébé.

— Es-tu heureux ?

— Je le suis, dit Geoffrey.

Il posa sa main sur le ventre d'Elizabeth et l'embrassa de nouveau.

— Je suis l'homme le plus chanceux du monde, dit-il. Bientôt, j'aurai un guerrier à entraîner. Il sera sain et fort comme son père.

— Tu es des plus humbles, le taquina Elizabeth en souriant.

— Nous prendrons notre temps pour rentrer à la maison, fit remarquer Geoffrey. Tu dois prendre toutes les précautions, femme. Ne te préoccupe plus de Belwain, ajouta-t-il.

— D'accord, accepta Elizabeth. Je sais que tu traiteras avec lui quand le moment sera venu. Il souffre déjà de perdre ce qu'il désirait le plus, dit-elle. Montwright et Thomas sont tous les deux en sécurité de lui.

— Je m'inquiéterai pendant que tu portes cet enfant. Si quelque chose devait t'arriver...

— Ne t'inquiète pas, l'apaisa Elizabeth. Tout ira bien. Quand le moment sera venu, je serai tout comme toi, Geoffrey. Je serai forte et courageuse, et ferai mon devoir. Je donnerai naissance avec honneur et ne fera pas un son de protestation.

Épilogue

Elle cria comme une sauvage. Geoffrey tenait sa main pendant les longues heures de travail, en écho à sa détresse avec des cris plus fort que les siens jusqu'à ce qu'il soit forcé de quitter leur chambre à coucher poussé par une sage-femme dégoûtée.

Elslow observa tout cela et fit remarquer à Roger que c'était sans doute la naissance la plus forte en voix jamais enregistrée dans l'histoire.

Elizabeth accoucha finalement de l'enfant et donna son guerrier à Geoffrey. Geoffrey était écrasé de plaisir et de gratitude.

Le guerrier était parfait. Ils la nommèrent Mary, en mémoire de la mère d'Elizabeth.

Table of Contents

PROLOGUE

PROLOGUE

Résumé

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Épilogue